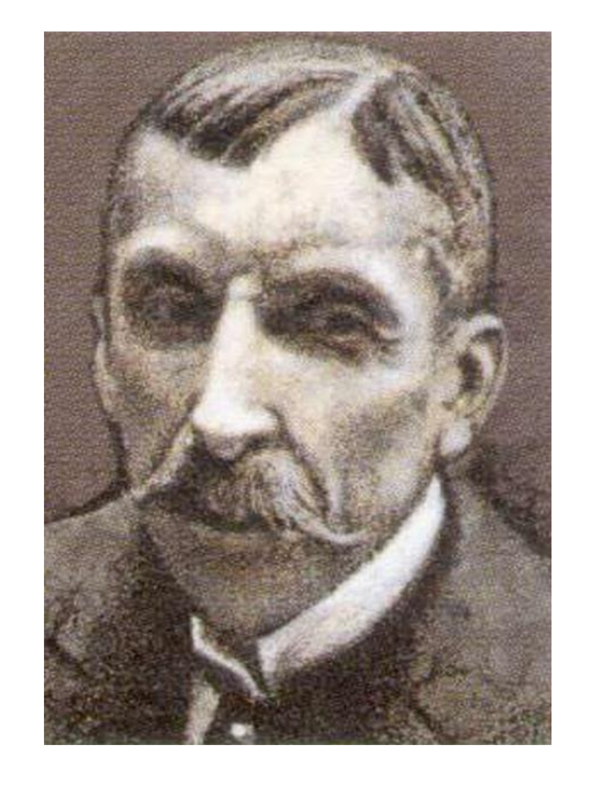
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



José Maria de Eça de Queirós

LA RELIQUE

A relíquia

1870

Traduit du portugais par Georges Raeders

Table des matières

INTRODUCTION

J'ai résolu de profiter des loisirs de l'été dans ma maison de campagne, “le Moutier” (ancien domaine des comtes de Lindoso), pour composer les souvenirs de ma vie. En un siècle comme le nôtre, si troublé par les incertitudes intellectuelles, et les soucis d'argent, ma vie comporte, c'est du moins mon opinion (et c'est aussi celle de Chrispim, mon beau-frère), une leçon de lucidité et de courage.

En 1875, la veille de la Saint Antoine, une désillusion d'une amertume sans égale s'abattit sur moi ; en effet, à cette époque, ma tante, Dona Patrocinio das Neves m'envoya du Campo Sant'Anna, où nous demeurions, en pèlerinage à Jérusalem ; au milieu des murailles de la ville sainte, un jour embrasé du mois de Nisan, Ponce-Pilate étant procurateur de Judée, Elius Lamma, légat impérial de Syrie et J. Caïphe, grand-prêtre, je fus, par miracle, témoin d'événements scandaleux ; puis je revins, et alors un immense changement s'opéra en moi et dans ma fortune.

Ce sont ces événements, aussi rares et extraordinaires dans la vie d'un licencié en droit que les chênes vigoureux, touffus et pleins de soleil dans un pré d'herbes fauchées, que je veux retracer avec sobriété et sincérité, tandis que, sur mon toit, voltigent les hirondelles et que des bouquets d'œillets pourpres embaument mon verger.

Mon voyage en la terre d'Égypte et en Palestine restera toujours la gloire éminente de ma carrière ; et je voudrais qu'il en demeurât dans la Littérature, pour la Postérité, un monument aimable et imposant à la fois. Mais, en écrivant

dans un but élevé de spiritualité, j'ai voulu que les pages intimes au cours desquelles je relate mon voyage, ne ressemblassent point à un *guide pittoresque de l'Orient*. Aussi bien, malgré les sollicitations de la vanité, ai-je supprimé de mon manuscrit les descriptions pittoresques et brillantes des Ruines et des Mœurs.

Au reste, le pays de l'Évangile, qui troubla tant le cœur des hommes, est, à mon sens, bien moins intéressant que l'Alemtejo, la sèche contrée de mes pères : il ne me semble pas que les terres favorisées par la présence d'un Messie aient jamais gagné, de ce fait, en grâce ou en splendeur. Il ne m'a pas été accordé de parcourir les Lieux Saints de l'Inde, où vécut le Bouddha – bocages de Migadaia, collines de Veluvana, – ou la charmante vallée de Rajagria sur laquelle erraient les yeux adorables du Maître parfait quand le feu s'abattit sur la jonchaie et qu'il enseignait, avec des paroles sans recherche, comment l'ignorance est un foyer qui dévore les hommes et comment cette ignorance est alimentée par les trompeuses sensations de la Vie que les sens reçoivent des trompeuses apparences du Monde. Je n'ai pas, non plus, visité la caverne d'Ibira ni les sables sacrés qui vont de La Mecque à Medine et que parcourut, tant de fois, au pas lent de son dromadaire, le Prophète excellent plongé dans ses pensées. Mais, des figuiers de Béthanie aux eaux chaudes de la Galilée, je connais parfaitement les lieux où habita cet autre Intermédiaire divin, tendre et rêveur, que nous appelons Notre Seigneur Jésus-Christ ; et je n'y ai rencontré qu'âpreté, sécheresse, malpropreté, solitude et ruines.

Jérusalem est une ville turque, avec des ruelles sordides ; elle est accroupie entre des murailles couleur de boue et qui puent au soleil sous un triste tintement de cloches.

Le Jourdain, filet d'eau bourbeux et lent, ne peut se comparer au clair et doux Lima qui, là, en bas, en bout du "Moutier", baigne les racines de mes aulnes ; et, pourtant, n'est-ce pas, ces tranquilles eaux portugaises n'ont jamais baigné les pieds d'un Messie, et jamais, étincelants et armés, les anges, chargés d'apporter du Ciel à la terre les menaces du Très-Haut, ne les ont effleurées de leurs ailes !

Néanmoins, puisqu'il existe une certaine catégorie d'esprits insatiables qui, à la lecture d'un voyage en la terre des Écritures, désirent tout connaître, depuis la dimension des pierres jusqu'au prix de la bière, – je recommande l'œuvre considérable et développée de mon compagnon de pèlerinage, le savant allemand Topsius, docteur de l'Université de Bonné et membre de l'*Institut Impérial des Fouilles historiques*. L'œuvre comprend sept volumes in-quarto d'un texte serré, imprimés à Leipzig, et elle porte ce titre subtil et profond : *Promenade commentée à travers Jérusalem*.

À chaque page de son solide Itinéraire, le savant Topsius parle de moi avec admiration et une certaine mélancolie. Il ne m'appelle que "l'illustre fidalgo portugais" ; et la noblesse de son compagnon de voyage qu'il fait remonter aux Barcas, emplit manifestement l'érudit plébéien d'un délicieux orgueil. En outre, Topsius, en esprit éclairé, profite de certains chapitres de son œuvre volumineuse pour placer sur mes lèvres et dans mon cerveau des propos et des jugements d'une bigotte et stupide crédulité, qu'ensuite son éloquence n'éprouve aucune peine à réfuter et à détruire. Il dit, par exemple : "Devant telle ruine, datant de la Croisade de Godefroy de Bouillon, l'illustre fidalgo portugais, prétendait que Notre Seigneur, un jour qu'il se trouvait avec Sainte Véronique…" Et alors, il développe une argumentation massive et

gonflée à l'aide de laquelle il triomphe de moi à bon marché. Mais, après tout, les discours qu'il me prête ne sont pas inférieurs aux savants paradoxes et aux arrogances théologiques de Bossuet. C'est pourquoi je me suis refusé à dénoncer, par une rectification dans la *Galette de Cologne,* le détour au moyen duquel la raison déliée de la Germanie pouvait prétendre triompher de la foi obtuse des gens du Midi. Il est, pourtant, un point de la "*Promenade commentée à travers Jérusalem*" que je ne saurais laisser passer sans une énergique protestation. Le savant Topsius fait allusion à deux paquets enveloppés de papier qui m'accompagnèrent et m'occupèrent durant mon pèlerinage, des ruelles d'Alexandrie aux ravins du Carmel. En ce style redondant qui caractérise son éloquence universitaire, le docteur Topsius écrit : "L'illustre fidalgo portugais transportait, avec ses bagages, les restes de ses aïeux, restes qu'il avait recueillis avant son départ du sol sacré de sa patrie, dans son antique manoir hérissé de tours." Façon de parler singulièrement fausse et contestable ! En effet, elle a pu amener à supposer que j'ai voyagé à travers la terre des Évangiles, en portant, enveloppés dans du papier d'emballage, les ossements de mes aïeux !

Nulle imputation ne pourrait m'être aussi désagréable et aussi pénible. Non parce qu'elle me dénonce à l'Église comme un profanateur frivole de la sépulture de ma famille : les foudres de l'Église m'importent moins, à moi, commandeur de l'ordre du Christ et propriétaire, que les feuilles sèches qui, parfois, tombent d'une branche morte sur mon parasol ; au reste, l'Église, quand elle a empoché ses honoraires après avoir enfoui un paquet d'ossements, s'inquiète peu que ces ossements gisent, bien gardés, sous la rigide paix d'une plaque de marbre éternelle ou qu'ils soient brinquebalés dans les plis mous d'un papier d'emballage. Mais

l'affirmation de Topsius me discrédite devant la Bourgeoisie libérale : et, en ce temps de sémitisme et de capitalisme, c'est seulement par la Bourgeoisie libérale, présente partout et puissante en tout, qu'on peut obtenir les choses bonnes de la vie, les emplois dans les banques comme les croix de commandeurs de la "Conceiçào". J'ai des enfants, j'ai quelques ambitions. Or, à notre époque, la Bourgeoisie libérale apprécie, accueille, assimile avec joie les gens bien pourvus de rentes et de domaines : c'est le vin précieux et vieux qui améliore le vin nouveau et vert encore ; mais Elle rejette, et non sans raison, le licencié en droit qui se pavane devant elle, gonflé et roide d'orgueil, les mains chargées des ossements de ses ancêtres et semble ainsi lancer un muet sarcasme à ses aïeux et à leurs restes qui sont sa propriété à elle, Bourgeoisie Libérale.

Aussi bien, je demande instamment à mon ami le docteur Topsius – qui m'a vu, avec ses lunettes pénétrantes, ficeler mes paquets, alors que nous étions déjà dans la terre d'Égypte, déjà dans la terre de Chanaan – de renoncer à ses pudiques scrupules académiques ainsi qu'à ses étroits dédains de Philosophe, et de divulguer, le contenu de mes paquets enveloppés de papier gris, aussi franchement que je le révélerai à mes concitoyens au cours des pages suivantes, écrites durant les loisirs des vacances et dans lesquelles s'épanouit la Réalité, tantôt embarrassée et titubant dans les pesantes défroques de l'Histoire, tantôt, plus libre et plus légère, sous le masque burlesque de la Farce.

I

Mon grand-père fut l'abbé Rufino de la Conception, licencié en théologie, auteur d'une pieuse *Vie de Sainte Philomème,* et prieur d'Amendoeirinha. Mon père, filleul de Notre-Dame de l'Assomption, s'appelait Rufino d'Assomption Raposo et vivait à Evora avec ma grand'mère, Philomena Raposo, pâtissière dans la rue du "Lagar dos Dizimos"[1]. L'auteur de mes jours était employé à la Poste et il écrivait pour son plaisir dans le *Phare de l'Alemtejo*.

En 1853, un ecclésiastique en renom, Dom Gaspar de Lorena, évêque de Chorazin (ville de Galilée) vint passer la Saint-Jean à Evora, dans la demeure du chanoine Pitta, où mon père allait souvent, le soir, jouer de la guitare. Par déférence pour les deux ecclésiastiques, mon père publia dans le *Phare,* une chronique laborieusement pillée dans le *Trésor des Prédicateurs* : il y félicitait la ville d'Evora de la chance qu'elle avait "d'abriter dans ses murs l'insigne prélat Dom Gaspar, lumière flamboyante de l'Église et très remarquable tour de sainteté". L'évêque de Chorazin découpa l'article du *Phare* et il le plaça entre les feuilles de son bréviaire, et, dès ce moment-là, tout en mon père commença à lui plaire, la netteté de son linge blanc, la grâce larmoyante avec laquelle il chantait, en s'accompagnant de la guitare, la romance du comte Ordonho. Mais quand il sut que ce Rufino de l'Assomption, si

[1] Traduction littérale : du "Moulin (à olives) des Dîmes" (réservées autrefois au clergé) (N. du trad.)

brun, si sympathique était le fils charnel de son vieux Rufino de la Conception, son camarade d'études au cher séminaire de San José, et sur les bancs de l'Université de Théologie, son affection pour mon père ne connut plus de bornes. Avant de quitter Evora, il lui donna une montre en argent ; et, grâce à son influence, mon père, après avoir traîné sa fainéantise durant quelques mois à la douane de Porto, fut nommé, par un avancement scandaleux, administrateur des douanes de Vianna.

Les pommiers se couvraient de fleurs quand mon père arriva au charmant pays d'Entre Minho et Lima ; et ce fut alors, au mois de juin, qu'il fit la connaissance d'un monsieur de Lisbonne, le commandeur G. Godinho qui y passait l'été avec ses deux nièces, dans une propriété située près de la rivière, propriété appelée *Le Moutier,* et autrefois domaine des comtes de Lindoso. L'aînée de ces demoiselles, Dona Maria do Patrocinio, portait des lunettes noires et, tous les matins, accompagnée d'un valet en livrée, elle allait de la propriété à la ville sur un bourricot entendre la messe à Sant'Anna. L'autre, Dona Rosa, une brunette un peu boulotte, jouait de la harpe, savait par cœur les vers du recueil : *Amour et Mélancolie* et passait de longues heures, au bord de l'eau, à l'ombre des aulnes, où, laissant glisser sur les gazons la traîne de sa robe blanche, elle assemblait des bouquets de fleurs champêtres.

Mon père commença à fréquenter *le Moutier*. Un douanier lui portait sa guitare ; alors, tandis que le commandeur et un autre ami de la maison, le docteur Margaride, juge délégué, se perdaient dans une partie de jacquet, tandis que Dona Maria do Patrocinio, à l'étage au-dessus, récitait son chapelet, mon père, assis sous la véranda auprès de Dona Rosa, face à la lune qui se reflétait, ronde et blanche, sur la

rivière, faisait gémir dans le silence de la nuit les cordes de son instrument et disait les tristesses du comte Ordonho. D'autres fois, il jouait, lui aussi, une partie de jacquet : Dona Rosa, alors, s'asseyait auprès de son oncle, une fleur dans les cheveux et un livre abandonné sur les genoux ; et mon père, tout en agitant les dés, jouissait de la promesse caressante de ses yeux, ombragés de longs cils.

Ils se marièrent. Je naquis un après-midi du Vendredi Saint ; et maman mourut, tandis qu'éclataient, dans le matin joyeux, les pétards de l'Alleluia. Elle repose, couverte de giroflées, au cimetière de Vianna, près du mur dans une allée humide à cause de l'ombre que font les saules-pleureurs, et où elle aimait, de blanc vêtue, se promener, les soirs d'été, avec une petite chienne à longs poils du nom de *Traviata*.

Le commandeur et Dona Maria ne revinrent plus au *Moutier*. Je grandis, j'eus la rougeole ; mon père prit de l'embonpoint, et sa guitare dormit, oubliée sous son étui de toile verte, dans un coin de pièce. Un jour de juin très chaud, Gervasia, ma bonne, me passa mon lourd vêtement de velours noir ; mon père mit un crêpe à son chapeau de paille : nous étions en deuil du commandeur G. Godinho que, parfois, entre ses dents, mon père appelait le “gueux”.

Puis, un soir de carnaval, mon père mourut subitement d'une attaque d'apoplexie en descendant l'escalier de pierre de notre maison ; il était déguisé en ours et il se rendait au bal des dames Macedos.

Je venais d'avoir sept ans ; et je me souviens d'avoir vu, le lendemain, dans notre cour, une dame grosse et grande, avec une riche mantille de dentelles noires, qui sanglotait devant les taches de sang que nul n'avait lavées et qui avaient déjà séché sur les dalles. À la porte, une vieille

femme attendait et priait, ratatinée dans son manteau de molleton.

Les fenêtres qui donnaient sur le devant de notre maison furent fermées ; dans le couloir, on posa sur un banc un chandelier de cuivre qui répandait une petite lueur fumeuse de chapelle mortuaire. Il ventait et il pleuvait. À travers les vitres de la cuisine, tandis que Marianna attisait le feu en pleurnichant, je vis passer sur la place de “Notre-Dame de l’Agonie”, l’homme qui portait sur son épaule le cercueil de mon père. Sur la hauteur froide de la colline, la chapelle Notre-Dame, blanche et nue parmi les pins, et presque enfouie sous la brume, paraissait, avec sa minuscule croix noire, plus triste encore que de coutume ; et, sur les rochers, devant la chapelle, gémissait et roulait, sans arrêt, une grande mer hivernale.

Le soir venu, dans la lingerie, Gervasia m’enveloppa dans une combinaison et m’assit par terre. De temps à autre, craquaient dans le corridor les bottes de Joào, le douanier, qui désinfectait la maison en brûlant de la lavande. La cuisinière m’apporta un morceau de brioche. Je m’endormis : et, alors, je me retrouvai cheminant au bord d’un fleuve limpide, le long duquel les peupliers, déjà très vieux, paraissaient avoir une âme et soupiraient ; à mon côté marchait un homme nu, avec deux plaies aux pieds et deux aux mains : c’était Jésus, Notre Seigneur.

Quelques jours s’écoulèrent. Un matin, on vint m’éveiller dans ma chambre : les vitres de mes fenêtres, frappées par le soleil levant, étincelaient d’une lumière prodigieuse qui semblait le présage d’une chose sainte. Près de mon lit, se trouvait un gros type rigolard qui me chatouillait les pieds avec tendresse et m’appelait “petit paresseux”.

Gervasia me dit que c'était le senhor Mathias, et qu'il allait m'emmener loin, très loin, chez ma tante Patrocinio : et le senhor Mathias, tenant entre ses doigts une pincée de tabac en suspens, regardait, non sans étonnement, les bas déchirés que me passait Gervasia. On m'enveloppa dans le manteau gris de mon père. Joào, le douanier, me porta dans ses bras jusqu'à la porte qui donnait sur la rue ; une litière aux rideaux de toile cirée nous attendait.

Nous commençâmes à cheminer par de longues routes. Même endormi, j'entendais les lentes sonnailles des mules : et le senhor Mathias me donnait de temps à autre une petite tape d'amitié, et il disait : "Bon, bon, allons-y". Un soir, à la tombée de la nuit, nous nous arrêtâmes brusquement dans un lieu désert à cause d'un bourbier ; le conducteur, furieux, jurait, en brandissant une torche allumée. Tout autour de nous, tristes et noirs, murmuraient des pins. Le senhor Mathias, pâle et défait, retira sa montre de son gousset et il la cacha dans la tige de sa botte.

Une nuit, nous traversâmes une ville où les quinquets de la rue avaient une lumière joyeuse, rare et brillante comme je n'en avais vue, et de la forme d'une tulipe ouverte. À l'auberge où nous dételâmes, le domestique, appelé Gonçalves, connaissait le senhor Mathias : et, après nous avoir apporté les biftecks, il resta appuyé familièrement à la table, la serviette sur l'épaule, et il nous racontait des choses sur le compte de M. le baron et de l'anglaise de M. le baron. Au moment où nous gagnions notre chambre, éclairés par Gonçalves, passa, près de nous, d'un trait, dans un frou-frou de soie légère, une dame, grande et blanche, qui laissa derrière elle un parfum de musc. C'était l'anglaise de M. le baron. Dans mon lit de fer, éveillé par le bruit des voitures, je pensais à elle, tandis que j'égrenais des *Ave Maria*. Jamais je

n'avais frôlé un corps aussi beau, d'un parfum aussi pénétrant : elle était pleine de grâce, le Seigneur était avec elle et elle passait, bénie entre toutes les femmes, avec un bruissement de soie légère…

Puis, le lendemain, nous partîmes dans un grand carrosse sur les portières duquel étaient peintes les armes du roi, et qui roula sur la droite d'une route lisse, au trot ferme et pesant de trois gros chevaux. Le senhor Mathias, en pantoufles et prenant une prise de tabac, me disait, de temps à autre, le nom d'une bourgade, blottie autour d'une vieille église, dans la fraîcheur d'un vallon. À la nuit tombante, parfois, sur un coteau, les fenêtres d'une ferme paisible scintillaient avec un éclat d'or neuf. La voiture passait ; la maison restait endormie au milieu des arbres : à travers les vitres embuées, je voyais briller l'étoile de Vénus. Au milieu de la nuit résonnait le son d'une trompe et nous entrions, en roulant à grand bruit sur les pavés, dans une ville endormie. Devant le portail de l'auberge circulaient en silence des lanternes sourdes. En haut, dans une salle accueillante, sur une table où les couverts étaient mis, fumaient les soupières ; des voyageurs, frissonnants, baillaient et retiraient leurs épais gants de laine ; alors, exténué et sans volonté, j'avalais mon bouillon de poule, près du senhor Mathias qui connaissait toujours l'un ou l'autre des domestiques, et il lui demandait des nouvelles de M. le délégué, voulait savoir où en étaient les travaux de la Municipalité…

Enfin, un dimanche matin, sous une pluie fine, nous arrivâmes devant une haute maison, sur une place couverte de boue. Le senhor Mathias me dit que nous étions à Lisbonne ; il m'enveloppa soigneusement dans mon manteau, me fit asseoir sur un banc, au fond d'une salle humide remplie de bagages et de grandes balances en fer. Une cloche, à coups es-

pacés, annonçait la messe ; devant la porte passa une compagnie de soldats, qui abritaient leurs armes sous leurs manteaux de toile cirée. Un homme chargea nos bagages, nous pénétrâmes dans une voiture, je m'endormis sur l'épaule du senhor Mathias. Quand il me posa à terre, nous nous trouvions dans une cour triste, pavée de pierres minuscules et ornée de sièges peints en noir. En haut d'un escalier, une jeune personne assez forte chuchotait avec un homme vêtu d'un long vêtement écarlate et qui portait, suspendu au cou, le tronc des Âmes du Purgatoire.

C'était la Vicencia, la servante de ma tante Patrocinio. Le senhor Mathias gravit les degrés de l'escalier en bavardant avec elle et en me tenant doucement par la main. Dans une pièce tapissée de papier sombre, nous aperçûmes une dame très grande, très maigre et de noir vêtue ; une chaîne d'or pendait sur sa poitrine ; un foulard violet, attaché sous la mâchoire, lui couvrait la tête d'une manière ridicule et lugubre ; et, tout au fond de l'ombre formée par le foulard, brillaient, d'un éclat atténué, des verres de lunettes fumés. Derrière cette personne, sur le mur, une image de Notre-Dame des Sept Douleurs, la poitrine transpercée de poignards, me regardait fixement.

— Voici tata, me dit le senhor Mathias. Il faut beaucoup aimer tata… Il faut toujours dire *oui* à tata.

Lentement, avec beaucoup de difficulté, elle pencha vers moi sa grosse figure ridée et verdâtre. Je sentis un baiser vague et d'une froideur de pierre effleurer mon front, et alors tata recula d'un air dégoûté.

— Mon Dieu. Vicencia ! quelle horreur ! On dirait qu'on lui a mis de la brillantine sur les cheveux !

Effrayé, la lèvre déjà tremblante, je levai les yeux vers elle et je murmurai :

— Oui, tata.

Alors le senhor Mathias fit l'éloge de mon caractère, de ma tenue au cours du voyage, de la propreté avec laquelle je mangeais ma soupe à la table des auberges.

— C'est très bien, ronchonna ma tante avec sécheresse. Il ne manquerait plus qu'il se tînt mal quand il sait tout ce que je fais pour lui… Allez Vicencia ; emmène-le moi… Frotte-moi bien cette figure barbouillée et regarde s'il fait bien le signe de la croix.

Le senhor Mathias me donna, coup sur coup, deux baisers. Vicencia m'emmena à la cuisine.

Le soir, on me mit mon costume de velours ; et Vicencia, en tablier blanc, me conduisit par la main, d'un air sérieux, jusqu'à une pièce aux fenêtres de laquelle pendaient des rideaux de damas écarlate, et dont les tables avaient des pieds dorés, comme les colonnes d'un autel. Tata, assise au milieu du canapé, était habillée de soie noire, coiffée de dentelles noires ; ses doigts resplendissaient de bijoux. Près d'elle, assis également sur des fauteuils dorés, deux ecclésiastiques causaient. L'un, épanoui et dodu, les cheveux en broussailles et déjà blancs, m'ouvrit les bras d'une façon paternelle. L'autre, brun et triste, murmura : "bonsoir" entre ses dents. Et, du bout de la table sur laquelle il feuilletait un grand livre d'images, un petit homme au visage rasé et au faux-col énorme, me salua, très troublé, en laissant tomber son lorgnon de dessus son nez.

Chacun de ces personnages me donna un petit baiser distrait. Le prêtre triste me demanda mon nom, que je pro-

nonçais : Thodoric. L'autre prêtre, aimable, me conseilla, en me montrant ses dents saines, de bien détacher les syllabes et de dire : Thé-o-do-ric. Puis, ils trouvèrent que je ressemblais à ma maman, les yeux surtout. Tata poussa un soupir. Elle remercia Notre Seigneur que je n'eusse rien des Raposo. Et le bonhomme au grand col ferma son livre, retira son lorgnon et, timidement, voulut savoir si je ne regrettais pas d'avoir quitté Vianna. Et je murmurai, abasourdi :

— Oui, tata.

Alors le prêtre âgé et dodu m'attira sur ses genoux, me recommanda de craindre Dieu, d'être bien sage à la maison et toujours obéissant avec tata.

Je répétais, timidement :

— Oui, tata…

Tata, d'un ton sévère, m'enjoignit de retirer mon doigt de ma bouche. Ensuite, elle me dit de retourner à la cuisine rejoindre Vicencia : je n'avais qu'à suivre le couloir…

— Et quand vous passerez devant l'oratoire, là où vous verrez une lumière et un rideau vert, agenouillez-vous et faites un gentil petit signe de croix…

Je ne fis pas le signe de la croix, mais j'entrebâillai le rideau ; et l'oratoire de tata m'émerveilla prodigieusement. Les murs étaient tendus, de haut en bas, de soie grenat, et, en des encadrements à fleurs, d'attendrissants tableaux qui racontaient les travaux du Seigneur, y étaient accrochés ; les dentelles de la nappe d'autel effleuraient le tapis qui couvrait le parquet ; les saints de marbre et de bois, avec leurs auréoles brillantes, vivaient au milieu des bouquets de violettes et de camélias pourpres. La lumière des cierges faisait briller

deux nobles plateaux d'argent attachés au mur, comme de petits boucliers de sainteté ; et, cloué sur sa croix de bois noir, sous un dais, Notre Seigneur Jésus-Christ étincelait, tout en or.

Je m'avançai, à pas comptés, jusqu'au coussin de soie verte posé devant l'autel et qui s'était creusé sous les pieux genoux de tata. Je levai vers Jésus crucifié mes jolis yeux noirs. Et, tout absorbé, je pensai qu'au ciel les anges, les saints, Notre Dame et le Père de tous les mondes devaient, eux aussi, être en or, et peut-être incrustés de pierres précieuses ; l'éclat de cet or formait la lumière du jour ; et les étoiles étaient les points les plus éclatants du métal précieux qui transparaissaient à travers les voiles noirs dans lesquels, durant la nuit, les enveloppe la pieuse tendresse des hommes.

Après le thé, Vicencia alla me coucher dans une étroite alcôve qui communiquait avec sa chambre. Quand je fus en chemise, elle me fit mettre à genoux, joindre les mains et lever la figure vers le ciel. Et elle m'indiqua les "Notre Père" que je devais réciter pour la santé de tante, pour le repos de maman, et pour l'âme d'un commandeur qui avait été très bon, très saint et très riche, et qui s'appelait Godinho.

À peine eus-je atteint mes neuf ans que ma tante me fit faire des chemises, un vêtement de drap noir, et qu'elle me plaça comme interne au collège de ces messieurs Isidoro, qui se trouvait alors à Santa Isabel.

Dès mes premières semaines de collège, je me liai d'une tendre amitié avec un garçon un peu plus âgé que moi, nommé Chrispim, et fils de la maison Telles, Chrispim et Cie, propriétaires d'une fabrique de filature à Pampulha. Chrispim servait la messe le dimanche ; et, quand il était à genoux, il

évoquait devant moi, avec ses cheveux longs et blonds, l'image suave d'un ange. Quelquefois, dans le couloir, il m'attrapait et dévorait de baisers ma figure qui était lisse et quelque peu féminine ; le soir, à l'étude, par-dessous la table où nous feuilletions nos dictionnaires avec ennui, il me passait des billets au crayon, dans lesquels il m'appelait "mon adoré" et me promettait des boîtes de plumes d'acier…

Le jeudi, était le jour désagréable où nous devions nous laver les pieds. Trois fois par semaine, le crasseux abbé Soares venait, un cure-dent à la bouche, nous interroger sur la doctrine chrétienne et nous raconter la vie de Notre Seigneur.

— Alors, ensuite, ils le prirent et ils le traînèrent devant Caïphe… Et, vous, là, au bout du banc, qui était-ce, Caïphe ?… Allons, allons, vite… Vous ne savez pas ?… Quelle tête de buse !… Caïphe, c'était un juif, et des pires… Donc, je disais que, là-bas, dans en endroit très laid de la Judée, il y a un arbre couvert d'épines que c'en est à faire frémir…

La cloche de la récréation sonnait. Tous, en même temps et à grand bruit, nous fermions nos catéchismes.

La triste cour de récréation, semée de graviers, sentait mauvais à cause du voisinage des latrines ; le régal pour les plus grands d'entre nous était d'aller, en cachette, tirer quelques bouffées de cigarette, dans une salle sordide où, le dimanche, le maître de danse, le vieux Cavinetti, frisé et chaussé d'escarpins, nous enseignait la mazurka.

Chaque mois, Vicencia, revêtue de sa cape et la tête couverte d'un mouchoir, venait me chercher après la messe pour aller passer le dimanche avec tata. M. Isidoro Junior,

avant de me laisser sortir, m'examinait toujours les oreilles et les ongles ; souvent, il me savonnait lui-même, énergiquement et dans sa propre cuvette, et il me traitait à voix basse de "crasseux". Puis il me conduisait jusqu'à la porte, me donnait une caresse, m'appelait son *gentil petit ami* et envoyait, par l'intermédiaire de la Vicencia, ses respects à la senhora Dona Patrocinio das Neves.

Nous demeurions au Campo de Sant'Anna. En descendant le Chiado, je m'arrêtais devant une boutique d'estampes ; à la vitrine, je contemplais un langoureux tableau qui représentait une femme blonde, les seins découverts, allongée sur une peau de tigre et qui tenait au bout de ses doigts, plus fins que ceux de Chrispim, un lourd collier de perles. Cette éblouissante nudité me rappelait l'anglaise de M. le baron ; et le parfum qui m'avait tant troublé dans le couloir de l'auberge, je le respirais, une fois encore, épars dans la rue pleine de soleil, sur les vêtements de soie des femmes qui montaient à la messe à Loreto, sérieuses et serrées dans leur corset.

À mon arrivée à la maison, tata m'offrait sa main à baiser. Je passais la matinée à feuilleter les volumes du *Panorama Universel,* dans le salon, où il y avait un canapé couvert d'une étoffe à rayures, une riche armoire en bois noir, et des lithographies coloriées qui représentaient des scènes édifiantes de la vie très pure du saint favori de ma tante, le patriarche Saint Joseph. Tata, la tête couverte d'un mouchoir grenat, les pieds enroulés dans une couverture, examinait avec attention un grand livre de comptes.

À trois heures, elle fermait son livre, et, le visage enfoui dans son mouchoir, elle commençait à m'interroger sur la doctrine chrétienne. Les yeux baissés, je lui récitais le *Credo,*

je lui égrenais les *Commandements de Dieu et de l'Église,* et je sentais son odeur aigre et sucrée à la fois, de tabac à priser et de fourmi.

Le dimanche, les deux ecclésiastiques venaient dîner avec nous. Celui qui avait les cheveux en broussailles, était l'abbé Casimiro ; c'était lui qui se chargeait des intérêts de tante ; il me donnait de souriantes accolades ; il m'invitait à décliner *arbor, arboris, currus, currus ;* il me proclamait avec affection "rempli de talents". L'autre prêtre vantait le collège de ces Messieurs Isidoro : c'était un très bel établissement d'éducation, qui n'avait pas son pareil même en Belgique. Celui-ci s'appelait l'abbé Pinheiro. Chaque fois que je le voyais, il me paraissait plus jaune, plus triste. Toutefois, lorsqu'il passait devant un miroir, il sortait la langue et il passait quelques instants à l'étirer, à l'étudier, méfiant et atterré.

Au déjeuner, l'abbé Casimiro se plaisait à voir mon appétit.

— Allons, disait-il, encore un petit peu de ragoût de veau ? J'aime les jeunes gens gais et qui mangent bien.

L'abbé Pinheiro se palpait l'estomac.

— Heureux âge, proclamait-il, heureux âge, celui auquel on peut reprendre du ragoût de veau.

L'abbé et tata s'entretenaient alors de maladies. L'abbé Casimiro, la mine épanouie, sa serviette nouée autour du cou, son assiette pleine, son verre plein, souriait avec béatitude.

Quand, sur la place, parmi les arbres, commençaient à briller les becs de gaz, la Vicencia prenait son châle à car-

reaux et elle allait me reconduire au collège. C'est à cette heure-là, le dimanche, qu'arrivait le petit bonhomme au visage rasé et au col très haut : c'était M. José Justino, secrétaire de la confrérie de Saint Joseph et notaire de tata. (Son étude se trouvait à S. Paul). Dans la cour, tandis qu'il enlevait déjà son pardessus, il me caressait le menton et demandait à la Vicencia des nouvelles de la santé de la senhora Dona Patrocinio. Ensuite, il montait l'escalier. Nous fermions le lourd portail. Alors je respirais avec satisfaction – heureux de fuir cette vaste maison qui m'attristait avec ses rideaux de damas rouge, ses saints innombrables et son odeur de chapelle.

Chemin faisant, la Vicencia me parlait de tata qui l'avait prise six ans auparavant à la *Misericordia*. J'appris également que tata souffrait du foie ; qu'elle avait toujours beaucoup de pièces d'or dans une bourse en soie verte ; que le commandeur Godinho, son oncle et oncle de ma mère, lui avait laissé deux cents contos de reis en immeubles et papiers, et la propriété du *Moutier,* près de Vianna, et de l'argenterie et de la vaisselle de l'Inde !... Qu'elle était riche, la tata ! Et il fallait être bien gentil, et faire toujours plaisir à tata.

À la porte du collège, la Vicencia me disait : "Adieu, mon petit amour", et elle me donnait un gros baiser. Parfois, la nuit j'étreignais mon traversin et je pensais à la Vicencia et à ses bras que j'avais vus, quand elle retroussait ses manches, potelés et blancs comme lait. Et, c'est ainsi que naquit en mon cœur une passion chaste pour la Vicencia.

Un jour, un garçon qui avait déjà un peu de poil follet au menton m'appela, dans la cour de récréation, lécheur d'assiettes. Je lui lançai un défi et, près des cabinets, d'un coup de poing sauvage, je lui ensanglantai la figure. Dès lors,

on me craignit. Je fumai des cigarettes. Chrispim quitta le collège des Isidoros. J'avais une ambition : apprendre à manier l'épée. Et mon grand amour pour la Vicencia disparut un jour sans que je m'en fusse aperçu, comme une fleur que l'on perd dans la rue.

Et les années passèrent ; la veille de Noël, on allumait un brasero au réfectoire, je reprenais mon manteau doublé de laine et orné d'un col d'astrakan ; puis les hirondelles arrivaient aux bords de notre toit et, dans l'oratoire de tata, au lieu de camélias, c'étaient les premiers œillets vermeils, à brassées, qui venaient parfumer les pieds dorés de Jésus ; puis c'était le temps des bains de mer, et l'abbé Casimiro envoyait à tata une corbeille de raisins de sa ferme de Torrès… Je commençai à étudier la rhétorique.

Un jour, notre bon abbé-régisseur me dit que je ne retournerais plus chez les Isidoros, mais que j'irais terminer mes classes préparatoires à Coïmbre, chez le docteur Roxo, lecteur en théologie. On me prépara un trousseau de linge blanc. Tata me donna sur un bout de papier la prière que je devrais, chaque jour, réciter à saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse studieuse, afin qu'il gardât mon corps dans la fraîcheur de sa pureté et conservât en mon âme la crainte du Seigneur. L'abbé Casimiro vint me conduire à la cité gracieuse où Minerve sommeille.

Je détestai tout de suite le docteur Roxo. Chez lui, il m'imposa une vie pénible et monacale ; et je ressentis une joie ineffable quand, au cours de ma première année de Droit, le désagréable et infortuné ecclésiastique mourut d'un anthrax.

Je devins l'hôte de la joyeuse pension des dames Pimentas, et je connus alors, sans nulle restriction, toutes les indé-

pendances et toutes les solides délices de la vie. Je m'enivrai et fis du tapage dans le quartier des Camélias ; j'affirmai ma vigueur en marquant de coups, jusqu'au sang, le visage d'un boucher du quartier Trony ; je rassasiai ma chair d'amours succulentes au Terreiro da Herva ; je flânai au clair de lune en glapissant des *fados*[2] ; je bus du café ; la barbe me poussait, noire et drue. Cependant, tous les quinze jours, j'écrivais à tata, de ma plus belle écriture, une lettre confite en humilité et en piété ; j'y contais l'austérité de mes études, la décence de ma vie, mes jeûnes sévères, les sermons dont je m'abreuvais, et, à l'église Sainte-Croix, les neuvaines qui, durant les loisirs des jours de fête, étaient la consolation de mon âme…

Les mois d'été à Lisbonne étaient, par suite, bien douloureux. Je ne pouvais sortir, même pour aller me faire couper les cheveux, sans être contraint d'implorer de tata une autorisation servile. Je n'osais pas fumer au moment du café. Je devais, le soir, me retirer chastement dans ma chambre ; et, avant d'aller me coucher, il me fallait réciter avec la vieille un chapelet interminable à la chapelle.

— As-tu, au moins, toi, à Coïmbre, conservé l'habitude de réciter ton chapelet ? m'avait demandé sèchement tata.

J'avais répondu :

— Je crois bien ! Je ne peux pas m'endormir sans l'avoir récité…

---

[2] Chanson populaire, essentiellement portugaise, d'un caractère très mélancolique. Le fado est accompagné de guitare.

Le dimanche, les parties continuaient à la maison. L'abbé Pinheiro, toujours plus triste, se plaignait du cœur, et un peu de la vessie. Il nous venait un nouveau commensal, vieil ami du commandeur Godinho et fidèle visiteur des Neves : Margaride, qui avait été naguère juge délégué à Vianna, puis juge à Mangualde. Riche de par la mort de son frère Abel, secrétaire de la Chambre des Pairs, le docteur, fatigué des actes et des procès, avait pris sa retraite : il vivait dans l'oisiveté et passait son temps à lire les journaux dans la maison qui lui appartenait, Place de Figueira. Comme il avait connu mon père et qu'il était venu souvent au *Moutier,* il me traitait avec condescendance et me tutoyait. C'était un homme solennel, de forte corpulence, déjà chauve, avec une grosse figure livide, où se détachaient des sourcils en broussaille, épais et noirs comme du charbon. Il était rare qu'il entrât dans le salon de tata sans annoncer, sur le seuil même de la porte, quelque épouvantable nouvelle : "Eh quoi ! vous ne savez pas ? Un incendie formidable dans la ville basse !" Tout juste un feu de cheminée. Mais le bon Margaride, du temps qu'il était jeune, avait, dans une sombre crise d'imagination, composé deux tragédies ; et il lui en était resté le goût morbide d'exagérer et de vouloir étonner : "Nul, disait-il, ne sait, comme moi, apprécier le grandiose".

Et, toutes les fois qu'il avait effrayé tata et les prêtres, il reniflait gravement une prise de tabac.

J'appréciais le docteur Margaride. Compagnon de mon père à Vianna, il l'avait souvent entendu chanter en s'accompagnant de la guitare la ballade du comte Ordonho. Il avait, durant des soirées entières, poétiquement flâné avec lui, au bord de l'eau, au *Moutier,* tandis que ma mère composait des bouquets de fleurs des champs, à l'ombre des aulnes.

Et il avait envoyé des dragées le soir de ma naissance, un Vendredi saint…

En outre, même en ma présence, il vantait franchement à tata mon intelligence et mes manières circonspectes.

— Notre Théodoric, Dona Patrocinio, est un jeune homme qui peut certainement réjouir le cœur d'une tante. Madame, chère Madame, vous possédez un Télémaque !

Et moi, je rougissais, avec modestie.

Or, ce fut précisément un jour où je me promenais avec lui au Rossio[3], un jour d'août, que je fis la connaissance d'un de nos parents éloignés, cousin du commandeur Godinho. Le docteur Margaride me le présenta avec ces seuls mots : “Xavier, ton cousin, un garçon de beaucoup de talent”. Xavier était un homme chiffonné, avec une moustache blonde ; il avait dû n'être pas mal, et il avait dissipé follement les trente contos hérités de son père, propriétaire d'une fabrique de cordes à Alcantara. Le commandeur Godinho, quelques mois avant de mourir de sa pneumonie, l'avait pris, par charité, au secrétariat du ministère de la Justice, aux appointements mensuels de vingt mille reis. Xavier vivait alors avec une Espagnole du nom de Carmen et ses trois enfants, dans un taudis de la rue de la Fé.

J'allai chez lui un dimanche. Pour ainsi dire pas de meubles. La cuvette, la seule qu'il y eût, était enfoncée dans la paille déchiquetée d'une chaise. Xavier, toute la matinée, avait craché le sang. Carmen, dépeignée, en pantoufles, vêtue d'une robe de chambre d'étamine pleine de taches de

---

3 Rossio. La place la plus fréquentée de Lisbonne.

vin, balançait tristement entre ses bras, en circulant à travers la pièce, un enfant enveloppé de guenilles et qui avait la tête couverte de plaies.

Tout de suite, Xavier me tutoya et me parla de la tante Patrocinio. Tante Patrocinio ! C'est en elle que, dans sa sinistre misère, il plaçait tout son espoir. La servante de Jésus, la propriétaire de tant d'immeubles, ne pouvait laisser ainsi un de ses parents, un Godinho, crever dans un taudis, sans mouchoir, sans tabac, avec des enfants en loques et qui pleuraient en demandant du pain. Que coûterait à la tante Patrocinio de lui verser chaque mois, comme l'avait fait l'État, une toute petite rente de vingt mille reis, par exemple ?

— C'est toi qui devrais en parler, Théodoric ! Tu devrais lui dire… Regarde ces pauvres petits ! Pas même de bas… Viens ici, Rodrigue, et dis à l'oncle Théodoric… Qu'as-tu mangé aujourd'hui à déjeuner ?… Une bouchée de pain, et du pain d'hier ! Et sans beurre, et sans rien… Et voilà notre vie, Théodoric. C'est dur, tu sais, mon vieux.

Il m'avait attendri et je promis de parler à tata.

Parler à tata ! Comme si je pouvais être assez audacieux pour dire à tata que je connaissais Xavier et que j'avais pénétré dans l'impur taudis où il vivait avec une Espagnole maigrie dans le péché.

Et pour que les pauvres gens ne devinassent pas l'ignoble terreur que tata m'inspirait, je ne retournai plus rue de la Fé.

À la mi-septembre, le jour de la Nativité de Notre-Dame, j'appris par le docteur Barroso que le cousin Xavier, presque à l'agonie, désirait m'entretenir en secret.

Je m'y rendis un soir, assez ennuyé. Dans l'escalier, l'odeur de la fièvre me prit à la gorge. Carmen sanglotait dans la cuisine et elle causait avec une autre Espagnole maigriotte, qui portait une mantille noire et un pauvre boléro de satin couleur cerise. Les enfants, assis par terre, raclaient le fond d'une écuelle de panade. Au fond de l'alcôve, Xavier, enroulé dans une couverture, toussait désespérément sur une cuvette pleine de crachats sanguinolents.

— C'est toi, garçon ?

— Qu'est-ce que tout ça veut dire, mon pauvre Xavier ?

Il me déclara, en termes obscènes, qu'il était perdu. Il s'allongea sur le côté et, le regard brillant, me parla de tante. Il lui avait écrit une lettre, une belle lettre à fendre le cœur ; la bête féroce n'avait pas répondu. Et maintenant, il allait envoyer une annonce au "Jornal de Noticias" pour demander l'aumône et il signerait "Xavier Godinho, cousin du riche commandeur G. Godinho". Il voulait voir si Dona Patrocinio das Neves laisserait un parent, un Godinho, mendier, ainsi, publiquement, dans un journal, à la page des annonces.

— Mais il est nécessaire, garçon, que tu m'aides. Quand elle lira l'annonce, décris-lui ma misère ! Éveille sa pitié ! Dis-lui que c'est une honte de voir mourir ainsi à l'abandon un parent, un Godinho. Dis-lui que déjà on murmure ! Imagine ça ! Si aujourd'hui j'ai pu prendre un peu de bouillon, c'est grâce à cette jeune fille, Lolita, qui "travaille" chez Benta la Variolée, et qui nous a donné, aujourd'hui quatre couronnes[4]… Tu vois où j'en suis !

---

4 La couronne : pièce d'argent de cinq écus.

Je le quittai, bouleversé.

— Tu peux compter sur moi, Xavier.

— Écoute un peu : si tu as sur toi cinq testons qui ne te gênent pas trop, donne-les donc à Carmen.

Je les lui donnai, à lui. En sortant, je jurai solennellement, sur le nom des Godinho et celui de Jésus, que je parlerais à tata.

Le lendemain, après le déjeuner, tata, le cure-dents aux lèvres, déplia sans hâte le "Jornal de Noticias". Et, en vérité, elle vit l'annonce de Xavier, car elle fixa longuement le coin de la troisième page où elle figurait, bien voyante, triste, honteuse, hideuse.

Alors, il me sembla voir, tournés vers moi, du fond d'un taudis, les yeux désespérés de Xavier, le visage jaune et inondé de larmes de Carmen, les pauvres petites mains maigres des enfants tendues vers une croûte de pain… Et tous ces misérables attendaient anxieusement les paroles touchantes, convaincantes, que j'allais dire à tata et qui devaient les sauver et qui devaient leur apporter le premier morceau de viande qu'ils mangeraient depuis le début de cet été de misère. J'ouvris la bouche. Mais déjà tante, s'adossant à sa chaise, marmotta avec un sourire féroce :

— Qu'il paie à présent… Voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont pas au cœur la crainte de Dieu et qui se mettent en ménage avec des créatures. S'il n'avait pas tout mangé en dissipations ! Il a couru le cotillon, il n'existe plus pour moi. Il ne peut obtenir le pardon de Dieu, ni le mien ! Qu'il souffre, qu'il souffre ; Notre Seigneur Jésus-Christ a bien souffert, Lui.

Je baissai la tête et murmurai :

— Et même nous ne souffrons pas assez… Vous avez raison, tata… Il n’avait qu’à ne pas courir après les cotillons.

Elle se leva, rendit grâces au Seigneur. Et moi, je courus à ma chambre et m’y enfermai ; je tremblais de tous mes membres, et je saisissais tout le sens des paroles menaçantes et glaciales de tata au sujet de ce qui arrive “aux hommes qui courent le cotillon”. Moi aussi, j’avais couru le cotillon à Coïmbre, au Terreiro da Herva. Là, dans ma malle, je conservais les preuves de mon péché, la photographie de Théréza, du Quinze, un ruban de soie et une lettre, la plus tendre des lettres, dans laquelle elle m’appelait l’“unique amour de son cœur”, et me demandait dix-huit testons. J’avais cousu ces reliques dans la doublure d’un gilet de drap, car je craignais les perquisitions auxquelles tata s’adonnait à tout moment parmi mon linge de corps. Elles étaient là, dans la malle dont la vieille gardait la clef et, à travers l’étoffe, je sentais la dureté du carton que ses doigts méfiants pourraient bien deviner quelque jour… Et, alors, moi aussi, je n’existerai plus pour elle.

J’ouvris tout doucement la malle, décousis la doublure et j’en retirai la délicieuse lettre de Théréza, le ruban qui gardait le parfum de sa chair, et la photographie sur laquelle elle était représentée en mantille.

Sur la terrasse, sans pitié, je brûlai tout, image et mots d’amour, et je jetai à tous vents les cendres de ma tendresse.

Je n’osai, de la semaine, retourner rue de la Fé. Pourtant, un jour qu’il pleuvait, je m’y rendis, à la nuit tombante, ramassé sous mon parapluie. Un voisin, qui me vit épier de loin les fenêtres noires et sans vie du taudis, me dit que

M. Godinho, le pauvre Monsieur, avait été emmené à l'hôpital, sur une civière.

Je descendis, tristement, lentement, les escaliers du Passeio. C'est alors que dans le crépuscule humide, je fus frôlé brusquement par un autre parapluie et que j'entendis soudain mon nom lancé avec une espèce de joie :

— Eh ! Raposo.

C'était Silverio, mon condisciple et mon compagnon chez les dames Pimentas à Coïmbre. Il venait de passer un mois dans l'Alemtejo avec son oncle, un richard bien connu, le baron d'Alconchel. Maintenant, à peine de retour, il allait voir une certaine Ernestine, une gentille blonde qui habitait au Salitre, dans une maison couleur de rose et dont la terrasse était garnie de rosiers.

— Viens-tu y faire un tour, mon vieux Raposo. Il y a là une autre jolie petite femme, Adèlia… Tu ne connais pas Adèlia ? Alors, nom de Dieu, viens voir Adèlia !… Un amour de femme !

C'était un dimanche et soirée de jeux chez ma tante ; je devais réintégrer le domicile, religieusement, à huit heures tapantes. Je me grattai le menton, très indécis. Silverio me parla des bras blancs d'Adèlia et, bientôt, je le suivis, en enfilant mes gants noirs.

Nous nous approvisionnâmes d'un paquet de pâtisseries et d'une bouteille de Madère. À notre arrivée, Ernestine cousait un élastique à ses bottines. Quant à Adèlia, elle était étendue sur un canapé en robe de chambre et en jupon ; ses sandales étaient tombées sur le tapis et elle fumait une cigarette de tabac blond. Je m'assis près d'elle, troublé et bête, mon parapluie entre les genoux. Ce fut seulement quand Sil-

verio et Ernestine, serrés l'un contre l'autre, coururent à la cuisine chercher les verres pour le Madère, que j'osai demander à Adèlia en rougissant :

— D'où est Mademoiselle ?

Elle était de Lamego. De nouveau intimidé, je ne pus que bégayer que c'était bien triste, ce temps de pluie. Elle me demanda une autre cigarette, poliment, en m'appelant Monsieur. Ces façons m'agréaient. Les larges manches de sa robe de chambre glissaient et découvraient des bras si blancs et si doux qu'entre eux la Mort elle-même aurait été, me semblait-il, délicieuse.

Ce fut moi qui lui tendis l'assiette dans laquelle Ernestine avait mis les gâteaux. Elle voulut savoir mon nom. Elle avait un neveu qui s'appelait, lui aussi, Théodoric ; et ceci fut comme un fil, subtil et solide, qui, de son cœur, vint s'enrouler autour du mien.

— Pourquoi ne posez-vous pas votre parapluie là, dans un coin ? me dit-elle en riant.

L'éclat charmant de ses dents menues fit éclore en moi une fleur de madrigal.

— C'est pour ne pas m'éloigner de vous, même un très court instant.

Elle me chatouilla doucement dans le cou. Moi, fou de plaisir, je bus le reste de Madère qu'elle avait laissé dans son verre.

Ernestine, l'âme poétique, se blottit, en chantonnant un *fado,* sur les genoux de Silverio. Alors Adèlia, toute languissante, se tourna vers moi et attira mon visage – et mes lèvres

rencontrèrent les siennes pour un baiser, le plus grave, le plus sincère, le plus profond, qui ait jamais secoué mon être.

À cet instant si doux, une horrible horloge, dont le cadran ressemblait au visage de la lune et qui, entre deux vases sans fleur, paraissait m'épier sur le marbre d'une table en palissandre, commença, nasillarde, ironique, flegmatique, à sonner dix heures.

Bon Jésus ! C'était l'heure du thé chez ma tata !

Avec quelle terreur j'arpentai, à perdre haleine, sans même ouvrir mon parapluie, les ruelles obscures et interminables qui conduisaient au Campo Sant'Anna ! Arrivé à la maison, je ne pris même pas le temps de retirer mes souliers boueux. J'entrai directement dans le salon, et je vis alors, au fond, sur le canapé de damas, tata qui m'attendait ; ses lunettes, plus noires, plus irritées que de coutume, étincelaient. Je balbutiai :

— Tata…

Mais elle criait, verte de colère, et elle serrait les poings.

— De la dissipation chez moi, je n'en admets point. Si on veut vivre ici, il faudra rentrer aux heures que j'ai fixées. Des débauches et de la crapule, ça non, du moins tant que je vivrai. Et si ça ne vous plaît pas, allez, ouste, dehors !

Sous la rafale stridente de l'indignation de la senhora Dona Patrocinio, l'abbé Pinheiro et Justino le notaire avaient courbé la tête, gênés. Le docteur Margaride, pour juger ma faute en conscience, retira de son gousset sa lourde montre en or. Seul, le bon abbé Casimiro, plein d'autorité et de douceur, intervint, comme prêtre d'abord, puis comme procurateur de tante :

— Dona Patrocinio a raison, tout à fait raison, de vouloir de l'ordre chez elle… Mais peut-être chez elle… Mais peut-être notre petit Théodoric s'est-il un peu attardé au café Martinho à discuter d'études, de livres…

Je m'écriai avec une certaine amertume :

— Mais non, ce n'est pas cela, monsieur l'abbé. Je ne suis pas allé au Martinho. Savez-vous où je suis allé ? Au couvent de l'incarnation ! J'ai rencontré un de mes condisciples qui venait y chercher sa sœur. C'était jour de fête, et sa sœur devait passer la journée chez une tante, la femme d'un commandeur… Nous sommes restés à l'attendre, en faisant les cents pas dans la cour… La sœur de mon camarade va se marier ; alors il m'a parlé du fiancé, et du trousseau, et de la grande affection de sa sœur. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour prendre congé de lui poliment, car il est neveu du baron d'Alconchel… Et lui, il parlait, parlait, et de sa sœur, et des deux amoureux, et des lettres qu'ils s'écrivaient.

La tante Patrocinio hurla de fureur.

— Quelle conversation ! Quelle ignoble conversation ! Quelle indécente conversation ! Et dans la cour d'une maison religieuse encore !… Tais-toi, âme perdue ; tu devrais rougir de honte !… Qu'il soit désormais bien entendu, n'est-ce pas : si vous arrivez une autre fois à pareille heure, vous n'entrerez pas à la maison ! Vous resterez dehors comme un chien.

Le docteur Margaride étendit alors sa main, en un geste pacificateur et solennel.

— Tout est arrangé ! Notre Théodoric a commis une imprudence, certes, mais le lieu où il se trouvait, est digne de respect… Et puis je connais le baron d'Alconchel. C'est un

personnage d’une prudence et d’une dignité exemplaires et un des hommes les mieux pourvus d’Alemtejo… Peut-être un des plus riches gros propriétaires du Portugal… Je devrais dire le plus riche !… Même hors du Portugal, je ne crois pas qu’il existe de fortune en terres comparable à la sienne… Pas une, ne serait-ce qu’en porcs, ne serait-ce qu’en bois !… Des centaines de contos ! Des millions !

Il s’était levé ; et sa voix criarde et ampoulée roulait des flots d’or. Et le bon abbé Casimiro murmurait à mon oreille avec tendresse :

— Allez prendre gentiment votre thé, Théodoric, mon enfant, allez prendre gentiment votre thé. Et croyez que votre tante ne désire que votre bien.

Je pris d’une main tremblante une tasse à thé ; et, tandis qu’anéanti, je remuais le sucre au fond de ma tasse, je songeais à abandonner pour toujours la maison de cette horrible vieille qui m’outrageait ainsi devant la Magistrature et l’Église, sans considération pour la barbe, vigoureuse, respectable et noire, qui commençait à me pousser au menton.

Mais, le dimanche, le thé était servi dans l’argenterie du commandeur G. Godinho. Et elle s’étalait sous mes yeux, massive et resplendissante : la théière qui se terminait en bec de canard ; le sucrier dont l’anse imitait la queue d’un serpent irrité ; et le porte-cure-dents qui représentait un mulet trottant sous son bât. Et tout cela appartenait à tata. Ah ! que tata était riche ! Oui, il était nécessaire d’être gentil avec tata et de lui plaire toujours.

Aussi, un peu plus tard, quand elle pénétra dans l’oratoire pour y réciter le chapelet, elle m’y trouva déjà, à

genoux, gémissant et me frappant la poitrine, et suppliant le Christ en or de me pardonner d'avoir offensé tata.

Un jour, enfin, je revins à Lisbonne avec mon diplôme de docteur enfermé dans un rouleau de fer blanc. Tata l'examina avec respect : elle trouvait une saveur toute ecclésiastique aux lignes écrites en latin, aux rubans de couleur rouge qui l'ornaient et au sceau à l'intérieur de son cadre.

— C'est bien, me dit-elle, te voici docteur. Tu le dois à Dieu Notre Seigneur ; tâche de ne pas l'oublier…

Je courus d'une traite à l'oratoire, mon rouleau de fer blanc à la main, remercier le Christ en or de m'avoir accordé le glorieux diplôme.

Le lendemain matin, alors que je peignais, devant la glace, ma barbe que j'avais alors bien fournie et très noire, l'abbé Casimiro entra dans ma chambre, le visage épanoui et se frottant les mains.

— Je vous apporte aujourd'hui une bonne nouvelle, Monsieur le docteur Théodoric !…

Et après m'avoir donné, selon son affectueuse habitude, quelques petites tapes dans le dos, le saint homme m'annonça que tata, satisfaite de moi, avait décidé de m'acheter un cheval pour que je puisse faire d'honnêtes promenades et prendre un peu l'air dans Lisbonne.

— Un cheval ! Oh Monsieur l'abbé !

Un cheval. Et, de plus, tata ne voulait pas que son neveu, qui avait déjà de la barbe au menton et des diplômes universitaires, risquât d'être humilié parce qu'il lui manque-

rait un peu d'argent pour la quête à Notre Dame du Rosaire ; aussi m'établissait-elle une mensualité de trois "mœdas".

J'embrassai l'abbé Casimiro avec effusion. Et je m'enquis près de lui si tata n'avait pas d'autre désir à mon sujet que de me voir me promener à cheval à travers Lisbonne et de me voir mettre des pièces d'argent dans le plateau de Notre-Dame.

— En effet, Théodoric, ta tante ne souhaite pas, me semble-t-il, que tu aies d'autre occupation que la crainte de Dieu… Ce que je puis t'affirmer, mon ami, c'est que tu vas avoir une vie bien agréable… Et maintenant, cours remercier ta tante et dis-lui des choses bien gentilles.

Dans le salon, sur les murs duquel figuraient les pieux exploits du patriarche Saint Joseph, tata, les épaules couvertes d'un châle du Tonkin et assise au coin du canapé à raies, tricotait.

— Tata, lui murmurai-je, timidement, je viens vous remercier…

— C'est bon, c'est bon, répondit-elle ; va plutôt remercier le bon Dieu.

Alors, je baisai avec dévotion la frange de son châle. Cela lui plut. Et j'allai remercier le Bon Dieu.

Je commençai, alors, à mener une existence ennuyeuse et agréable à la fois, digne d'un neveu de la senhora Dona Patrocinio das Neves. À huit heures tapantes, vêtu de noir, j'accompagnais tata à l'Église de Sant'Anna où nous entendions la messe de l'abbé Pinheiro. Après le déjeuner, je prenais congé de tante, récitais dans l'oratoire trois *Gloria Patri* pour écarter les tentations et, en culotte claire, je sortais à

cheval. Presque toujours, tata me chargeait de quelque pieuse commission, comme de passer à l'église de S. Domingos ou d'aller réciter une prière aux trois saints martyrs du Japon ou de faire un acte de réparation en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus.

Je craignais tant de lui déplaire que je ne manquais jamais de m'acquitter de ces amoureux messages dont elle me chargeait pour la maison du Seigneur.

L'instant vraiment désagréable de ma journée était quand, parfois, en sortant, à la dérobée d'une église, je me heurtais à un ancien condisciple républicain, de ceux qui m'avaient accompagné autrefois à Coïmbre les soirs de procession où nous nous moquions du Seigneur au Roseau vert.

— Toi, Raposo, sans blague !

Alors, ennuyé, je répliquais :

— Pour qui me prends-tu !… Il ne manquerait plus que ça !… Moi, croire à toutes ces momeries… Ah ! non alors ! Mais j'avais suivi là dedans un jupon… Au revoir, vieux ; mon cheval m'attend.

Je remontais à cheval et, ganté de noir, la jambe bien collée à la selle, un camélia à la boutonnière, chic, je caracolais paresseusement jusqu'au Largo do Loreto. D'autres fois, je laissais ma jument à l'Arco da Bandeira et je passais une agréable matinée autour du billard du Café Montanha.

Avant le déjeuner j'allais, en pantoufles, avec ma tante, faire une oraison jaculatoire au tendre patriarche Saint Joseph, gardien de Jésus et de Marie. À table, une table sur laquelle fumait la soupière de vermicelles, entourée de compotiers pleins de confitures, je racontais à tante ma promenade,

je lui décrivais les églises où j'avais pris tant de plaisir, je lui énumérais les autels que j'avais trouvé allumés. La Vicencia écoutait avec dévotion : son profil se détachait, à sa place ordinaire, entre les deux fenêtres, sur le mur vert auquel était accroché le portrait de Notre Saint Père le Pape Pie IX ; sous le portrait, pendait à un cordon, une vieille longue vue, relique du commandeur G. Godinho. Après le café, lentement, tante croisait les bras ; les traits de sa figure somnolente et alourdie s'enfonçaient dans l'ombre.

Je retournais enfiler mes souliers. Tata m'autorisait alors à prendre quelque distraction hors de la maison jusqu'à neuf heures et demie. Je courais jusqu'au bout de la rue de la Madeleine, près du Largo das Caldas. Alors, avec d'infinies précautions et après avoir relevé le col de mon pardessus, je rasais le mur et rapidement comme si le quinquet à gaz allumé eût été l'œil impitoyable de tata, je gravissais l'escalier d'Adèlia.

Oui, Adèlia ! Je ne l'avais jamais oubliée, depuis le soir où mon camarade m'avait amené au Salitre, pas plus que le baiser que, étendue, langoureuse et blanche sur le canapé, elle m'avait alors donné. À Coïmbre, j'avais même essayé de composer des vers pour elle ; et, au cours de ma dernière année d'Université, celle du Droit ecclésiastique, cet amour fit germer en moi un lys merveilleux que nul ne voyait et qui parfumait ma vie… À peine tata m'avait-elle établi une mensualité que je courus en triomphe au Salitre ; les petits rosiers fleurissaient encore à la fenêtre, mais plus d'Adèlia. Ce fut encore grâce au providentiel Silverio que j'appris qu'elle vivait au premier étage d'une maison située près du Largo das Caldas et qu'elle était protégée par Eleuterio Serras, de la maison Serra Brito et Cie, propriétaire d'un magasin de nouveautés dans la Conceiçào Velha. Je lui envoyai une

lettre ardente et sérieuse dans laquelle je la traitais, respectueusement de “Madame”. Elle me répondit avec dignité : “Monsieur, vous pouvez venir à midi”. Je lui apportai une boîte de pastilles de chocolat, attachée d’une faveur de soie bleue. J’étais très ému quand je foulai la natte neuve qui couvrait le parquet de la pièce. Tout de suite, la blancheur des rideaux empesés de la fenêtre me fit imaginer la fraîcheur de ses dessous, et l’alignement régulier des meubles me révélait la droiture de ses sentiments. Elle entra, un peu enrhumée, les épaules enveloppées d’un châle rouge. Elle me reconnut fort bien ; me parla avec sévérité d’Ernestine qu’elle appelait “une petite saleté”. Sa voix enrouée et son rhume me donnaient le désir de la prendre entre mes bras et de la guérir ainsi, au cours d’une longue journée de caresses et de somnolence, sous la pesanteur des couvertures, dans la pénombre douce de l’alcôve. Puis, elle voulut savoir si j’étais fonctionnaire ou employé de commerce. Je lui décrivis avec orgueil la richesse de tata, ses immeubles, sa vaisselle d’argent. Je lui dis en serrant ses fortes mains entre les miennes :

— Si tata crevait maintenant, quel appartement chic je vous offrirais, mademoiselle.

Elle m’enveloppa tout entier dans la douceur de son regard noir et murmura :

— Oh ! monsieur, si vous décrochiez la timbale, je suis bien certaine qu’alors vous ne vous inquiéteriez plus de moi.

Je m’agenouillai sur la natte en tremblant et j’écrasai ses genoux contre ma poitrine. Je m’offrais à elle en victime propitiatoire. Elle ouvrit son châle et, pleine de miséricorde, elle accepta mon offrande.

Désormais, à la fin de la journée (tandis qu'Eleuterio jouait à la manille au Club de la rue Nova do Carmo), l'alcôve d'Adèlia faisait de ma vie une fête radieuse. J'avais apporté une paire de pantoufles chez Adèlia et elle m'appelait l'élu de son cœur. À neuf heures et demie, elle jetait, à la hâte, sur elle, une robe de chambre en flanelle ; dépeignée, elle m'accompagnait jusque dans l'escalier de derrière et, à chaque marche, elle cueillait sur mes lèvres un baiser lent et mélancolique :

— Adieu, ma petite Dèle, disais-je.

— Rentre bien vite, mon grand chéri.

Je regagnais lentement le Campo de Sant'Anna en ruminant mon plaisir.

L'été s'écoula languissamment. Les premiers vents d'automne chassèrent les hirondelles et les feuilles du Campo Sant'Anna ; et alors, sans que je m'y fusse attendu, ma vie devint, au cours de l'automne de cette année-là, plus facile et plus large. Tata me fit faire un habit ; et, pour l'étrenner, me donna la permission d'aller entendre au théâtre S. Carlos *Polyeucte,* opéra que le docteur Margaride avait recommandé "comme rempli de sentiments religieux et tout plein d'un haut enseignement". J'accompagnai le docteur, frisé et ganté de blanc. Le lendemain, au déjeuner, je racontai à tante la pieuse intrigue, je lui décrivis les idoles abattues, les cantiques, les dames de la noblesse qui se trouvaient dans les loges, et la belle robe de velours de soie que portait la reine.

— Et savez-vous, tata, qui est venu me parler ? Le baron d'Alconchel, le richard, l'oncle de ce garçon qui fut mon condisciple à Coïmbre. Il est venu me serrer la main, et j'ai

bavardé quelques instants avec lui au foyer… Il m'a témoigné beaucoup de considération.

Tata se montra satisfaite de cette considération.

Puis, tristement, comme un moraliste chagrin, je me plaignis du décolleté d'une dame sans pudeur qui avait les bras nus, la poitrine nue et qui étalait aux yeux de tous cette chair splendide et païenne, qui est la désolation du juste et le tourment de l'Église.

— Jésus, Seigneur, quel dégoût ! Je vous assure, tata, j'en avais des nausées.

Tata se montra satisfaite de ces nausées.

Quelques jours plus tard, après le café, alors que je m'apprêtais à me rendre en chaussons à l'oratoire pour adresser une courte pétition aux plaies de notre Christ en or, – tata, qui déjà croisait les bras pour son petit somme, me dit du fond de l'antre de son mouchoir :

— C'est bien : Si cela te plaît, retourne aujourd'hui à S. Carlos. Et chaque fois que tu en auras envie, ne te gêne pas, je te donne la permission et tu pourras aller entendre un peu de musique. Maintenant que tu es un homme et que tu me parais bien raisonnable, cela m'est égal que tu sois dehors jusqu'à onze heures ou onze heures et demie… En tous les cas, à cette heure-là, je veux que ma porte soit fermée et que tout soit prêt pour que nous puissions commencer le chapelet.

Elle ne vit pas mes yeux étinceler de triomphe. Et je minaudai et balbutiai avec une dévote ferveur :

— Oh, tata, mon cher chapelet, je ne voudrais pas le perdre, même pour le plus agréable des divertissements… Pas même si le roi m'invitait à prendre le thé au palais !

Je courus avec enthousiasme enfiler mon habit. Je commençai, dès lors, à jouir de cette liberté si désirée et conquise après tant de peine par des courbettes devant tata et des mortifications devant Jésus ! Liberté bien venue, puisqu'Eleuterio Serra était parti pour Paris afin de se réapprovisionner en marchandises et qu'il avait laissé Adèlia seule, libre, belle, plus gaie et plus ardente que jamais !

En vérité, j'avais réussi à gagner la confiance de tata par ma ponctualité, ma sagesse, mes façons serviles et cagotes ! Mais ce qui, surtout, l'avait poussée à élargir aussi généreusement mes heures d'honnêtes récréations, ç'avait été (avait-elle confié à l'abbé Casimiro), la certitude que "je me comportais avec religion et que je ne courais pas le cotillon".

En effet, pour ma tante Patrocinio, toutes les actions humaines qui se déroulaient hors du portail des églises se réduisaient "à courir après la culotte" ou à "courir après le cotillon" ; – et ces deux impulsions si douces de la nature lui étaient également odieuses.

Jeune fille, puis vieille fille, et sèche comme un coup de trique, jamais sa peau livide n'avait été effleurée sinon par les moustaches paternelles et grisonnantes du commandeur G. Godinho ; elle avait marmotté, devant le Christ nu des oraisons jaculatoires où sanglotait l'amour de Dieu et qu'elle empruntait aux *Heures de Piété* ; et elle s'était prise, peu à peu, d'une rancœur envieuse et amère pour toutes les formes et toutes les grâces de l'amour humain.

Il ne lui suffisait pas de réprouver l'amour comme une chose profane, elle s'en faisait une image hideuse et elle la balayait de devant son regard comme une ordure. L'amour sincère éprouvé par un jeune homme sérieux, était pour elle "une saleté". Quand elle apprenait qu'une dame de sa connaissance venait d'avoir un enfant, elle crachait et murmurait entre ses dents : "Quel dégoût !" Et elle accusait presque la Nature d'obscénité pour avoir créé deux sexes.

Riche, aimant ses aises, elle s'était toujours refusé à avoir un maître d'hôtel : elle ne voulait pas entendre, dans la cuisine, dans les couloirs, "des jupons frôler des culottes". Et, bien que Vicencia eût les cheveux presque blancs, que la cuisinière fût décrépite et bègue, que l'autre servante, une nommée Eusebia, n'eût plus de dents, sans cesse, tata, avec une espèce de désespoir, fouillait leurs malles et jusqu'à la paille de leurs matelas pour voir si elle y découvrirait une photographie d'homme, une lettre d'homme, une trace d'homme, une odeur d'homme.

Toutes les distractions de la jeunesse ; une aimable promenade à dos d'âne avec des dames ; un bouton de rose encore humide de rosée offert du bout des doigts ; une jolie contredanse un joyeux jour de Pâques ; et tous autres plaisirs encore plus innocents semblaient à tante pervers, dégoûtants et elle les appelait des "dissipations". Devant elle, par prudence, les amis de la maison n'osaient parler de ces émouvants faits divers, lus dans les journaux et qui ont pour cause évidente l'amour ; ces histoires la scandalisaient comme une impudente nudité.

— Monsieur l'abbé Pinheiro, s'écria-t-elle un jour d'un ton acerbe et en lançant un regard enflammé de colère dans la direction du malheureux ecclésiastique qui racontait qu'en

France une servante venait de jeter son nouveau-né aux latrines, Monsieur l'abbé Pinheiro, vous oubliez le respect qui m'est dû. Ce n'est pas pour les latrines ! Mais à cause de l'autre saleté.

Cependant, elle-même ne cessait de faire des allusions aux dérèglements et aux péchés de la Chair, pour avoir ainsi l'occasion de les poursuivre de sa haine ; elle jetait alors sa pelote de fil sur la table et elle l'embrochait avec rage de ses aiguilles à tricoter, comme si c'était l'immense cœur turbulent de l'humanité qu'elle transperçait et refroidissait pour jamais. Presque chaque jour, elle répétait, en découvrant ses dents cariées que, si une personne de son sang et qui mangeait son pain (c'était à moi qu'elle faisait allusion), courait le cotillon et se laissait aller à des “dissipations”, elle n'hésiterait pas à le jeter à la rue, à coups de balai, comme un chien.

Aussi bien pris-je, dès lors, des précautions infinies pour éviter que la délicieuse odeur d'Adèlia ne restât dans mes vêtements ou sur ma peau, et j'avais toujours la précaution de porter dans mes poches des grains d'encens. Avant de grimper le triste escalier de notre maison, je me glissais à la dérobée dans l'écurie déserte, au fond de la cour. J'allumais sur le couvercle d'une barrique vide un fragment de la pieuse résine ; puis, j'exposais pendant quelques instants, à la fumée de ce parfum purificateur, les basques de ma redingote et ma barbe virile… Alors, je grimpais l'escalier et j'avais la satisfaction de voir tata, toujours frétillante, humer la bonne odeur.

— Ô Jésus, soupirait-elle, quel délicieux parfum d'église !

Et moi je soupirais et murmurais avec modestie :

— C’est moi, tata.

De plus, pour la persuader davantage de “mon indifférence pour le cotillon”, je jetai un jour dans le couloir, comme si je l’avais perdue, une lettre cachetée et timbrée : j’étais certain que la pieuse Dona Patrocinio, ma tante et maîtresse, l’ouvrirait en hâte et sur le champ. Elle l’ouvrit, en effet, et elle en fut très satisfaite. J’écrivais à un condisciple d’Arrayolcos et je lui disais, en style noble, ces choses édifiantes : “Tu sauras que je suis fâché avec Simœs, notre camarade de Philosophie, parce qu’il m’a invité à l’accompagner dans une maison déshonnête. Je n’admets pas une offense de cette espèce. Tu dois te souvenir comment, déjà à Coïmbre, je détestais ce genre de dissipations. À mon avis, il faut être la dernière des brutes pour s’exposer, à cause d’une distraction rapide comme l’éclair, à souffrir aux siècles des siècles, amen, dans la fournaise de Satan (dont Dieu me garde) ! Crois-tu que d’une aussi fieffée sottise soit capable ton affectionné Raposo ?

Tata lut, tata fut satisfaite. Et moi, j’enfilais mon habit, je disais à tata que j’allais entendre *Norma,* je baisais avec onction ses doigts osseux, – puis je courais au Largo das Caldas, et alors, dans l’alcôve d’Adèlia je me livrais, à corps perdu, aux béatitudes du Péché. La lumière amortie que répandait, à travers la porte vitrée, la lampe à pétrole du petit salon, jetait sur les rideaux fins et les jupons pendus des blancheurs célestes de nuages ; l’odeur de la poudre de riz surpassait en douceur celle des fleurs mystiques ; j’étais au ciel, j’étais Saint Théodoric : et, sur les épaules nues de ma bien-aimée, se répandaient les tresses de sa chevelure noire, forte et drue comme la queue d’un coursier de guerre.

Un de ces soirs, comme je sortais d'une confiserie du Rossio où j'avais acheté des pâtisseries pour mon Adèlia, je rencontrai le docteur Margaride qui m'annonça, après une accolade paternelle, qu'il allait à S. Carlos voir *Le Prophète*.

— Mais, me dit-il, je te vois en habit ; naturellement, tu viens, toi aussi ?

Je restai interdit. En effet, j'étais en habit et j'avais dit à tata que j'allais entendre *Le Prophète,* opéra aussi édifiant qu'un concert spirituel à l'Église. Ainsi donc hélas il me faudrait supporter *Le Prophète* et rester emprisonné dans un fauteuil de parterre, mon genou frôlant celui du docte magistrat – au lieu de m'étirer sur un lit d'amour, et de regarder ma déesse, en chemise, manger ses gâteaux.

— Oui, en effet, murmurai-je, anéanti, j'allais entendre *Le Prophète*... On dit que la musique en est si édifiante !... Tata semble si heureuse que j'assiste à cet opéra !

Et c'est avec une effroyable mélancolie que, mon paquet de friandise à la main, je suivis le docteur Margaride et gravis, à son côté, la rue do Carmo.

Nous occupâmes nos fauteuils. Dans la salle aux tons blancs et or, qui resplendissait de lumière, je songeais, avec une douce tristesse, à l'alcôve sombre d'Adèlia et au charmant désordre de son déshabillé – quand je remarquai au premier balcon, près d'une dame blonde et mûre, une Cérès automnale, vêtue de soie couleur paille, qui tournait vers moi, à chaque coup d'archet mélodieux des violons, ses yeux limpides et graves.

Je demandai alors au docteur Margaride s'il connaissait cette dame “que j'avais l'habitude de rencontrer tous les

Vendredis à l’église de la Graça, en train de faire son chemin de la croix avec une dévotion, une ferveur…”

— Le personnage, me répondit-il, qui se trouve derrière cette dame, et qui bâille, est le vicomte de Souto-Santos. Et la dame est ou sa femme, la vicomtesse de Souto-Santos, ou sa belle-sœur, la vicomtesse de Villar-o-Velho.

À la sortie, la vicomtesse (de Souto-Santos ou de Villar-o-Velho) resta un moment au seuil du théâtre. Elle attendait sa voiture, enveloppée dans une cape blanche délicatement bordée de plumes. Sa tête me parut plus altière encore et incapable de rouler, pâle et défaite, sur un oreiller d’amour ; la traîne de sa robe balayait les dalles ; elle était magnifique, elle était vicomtesse et, une fois encore, ses yeux limpides et graves me cherchèrent et me transpercèrent le cœur.

La nuit était étoilée. Descendant le Chiado en silence aux côtés du docteur Margaride, je me disais : “Quand tout l’or de tata m’appartiendra et que j’en serai couvert, je pourrai, moi aussi, connaître une vicomtesse de Souto-Santos ou de Villar-o-Velho, non à son premier balcon, mais dans mon alcôve, débarrassée alors de sa grande cape blanche, dépouillée de sa robe de soie couleur paille, blanche du seul éclat de sa nudité et se faisant toute petite entre mes bras…

Ah ! quand viendra-t-elle cette heure, bénie entre toutes, de la mort de Tata ?

— Veux-tu venir prendre le thé au Martinho ? me demanda le docteur Margaride au moment où nous débouchions sur le Rossio… Je ne sais si tu connais les rôties du Martinho ?… Ce sont les meilleurs qu’on puisse manger à Lisbonne…

Au Martinho, déjà silencieux, le gaz semblait dormir entre les glaces ternies ; à une table du fond, un jeune homme triste, la tête enfouie entre ses mains, somnolait devant une tisane.

Le docteur Margaride commanda le thé, et, comme il me voyait regarder avec inquiétude les aiguilles de ma montre, il m'affirma que j'arriverais à la maison suffisamment à l'heure pour me livrer, avec tata, à ma touchante dévotion.

— Tata, répondis-je, ne s'inquiète pas trop que j'arrive un peu plus tard… Tata maintenant a, loué soit Dieu, confiance en moi.

— Et tu le mérites… Tu fais ce qu'elle veut, tu es sage. Peu à peu, m'a dit l'abbé Casimiro, tu as gagné son amitié.

Je me souvins alors de la vieille affection qui unissait le docteur Margaride à l'abbé Casimiro, procurateur de ma tante Patrocinio et son confesseur zélé. Je sautai sur l'occasion, je poussai un léger soupir et j'ouvris mon cœur au magistrat, largement, comme à un père.

— C'est vrai, tata a de l'amitié pour moi… Mais, croyez-moi, Monsieur le docteur Margaride, l'avenir m'inquiète quelquefois… À tel point que j'ai songé à préparer un concours pour obtenir une fonction dans la magistrature. À tel point que je me suis demandé s'il serait difficile d'entrer comme fonctionnaire à la douane. Car, enfin, tata est riche, très riche même ; je suis son neveu, son seul parent, son unique héritier ; mais… il y a un mais…

Et je regardai anxieusement le docteur Margaride qui, par le bavard abbé Casimiro, connaissait, peut-être, le testament de tante… Le silence grave qu'il observa, les mains croisées sur la table, me parut de mauvaise augure ; à cet

instant, le garçon apporta le plateau de thé et, en souriant, il félicita le magistrat dont le catarrhe lui semblait en voie d'amélioration.

— Délicieuses rôties, murmura le docteur.

— Excellentes, soupirais-je par courtoisie.

De temps à autre, le docteur Margaride se curait une molaire ; puis il s'essuyait la bouche, les doigts ; et il recommençait à mâcher lentement, avec délicatesse, avec religion.

Je risquai timidement une autre parole :

— Tata, en vérité, a beaucoup d'amitié pour moi…

— Oui, m'interrompit le magistrat, la bouche pleine, ta tante a beaucoup d'amitié pour toi, et tu es son unique parent… Mais la question n'est pas là, Théodoric… C'est que tu as un rival…

— Je le crève ! m'écriai-je, des éclairs dans les yeux, sans pouvoir me contenir et en donnant un violent coup de poing sur le marbre de la table.

Le jeune homme triste du fond de la salle leva la tête de dessus sa tisane. Le docteur Margaride, en termes sévères, réprouva ma violence :

— Cette expression, dit-il, est indigne d'un gentilhomme et d'un jeune monsieur bien élevé. Il ne faut, d'une façon générale, crever qui que ce soit. Et puis, sachez-le, Théodoric, votre rival n'est autre que Notre Seigneur Jésus-Christ !

Notre Seigneur Jésus-Christ ? Je compris seulement quand le distingué juriste, déjà un peu calmé, me révéla que, lors de ma dernière année d'études, tata avait exprimé

l'intention de laisser toute sa fortune, terres et immeubles, à une Confrérie qu'elle estimait et à des prêtres qu'elle vénérait.

— Je suis perdu, murmurai-je.

Mes yeux rencontrèrent, par hasard, ceux du jeune homme si triste au fond de la salle devant sa tisane.

Et il me parut qu'il me ressemblait comme un frère, que c'était moi, Théodoric, déjà déshérité, sordide, les souliers éculés, venu là, ruminer la nuit, devant une tisane, les douleurs de ma vie.

Mais le docteur Margaride avait terminé ses rôties. Il étira voluptueusement ses jambes et, le cure-dent entre les lèvres, il me consola avec affabilité et perspicacité.

— Voyons, Théodoric, tout n'est pas perdu… Non… il ne me semble pas que tout soit perdu… Il est bien possible que la senhora Patrocinio das Neves change d'avis… Tu te conduis bien à son égard, tu la distrais, tu lui lis le journal, tu récites le chapelet avec elle… Tout cela peut influer sur sa décision. Mais il est nécessaire que tu le saches : ton rival est fort.

Je poussait un gémissement :

— De taille !

— Il est fort, insista le docteur Margaride. Et je dois ajouter digne de tout respect… Jésus-Christ a souffert pour nous sur la Croix ; il est religion d'État ; il n'y a qu'à courber la tête… Pourtant, veux-tu mon opinion ? Bien franche, sans fard. La voici, et qu'elle te guide… Tu hériteras de tout, si Dona Patrocinio, ta tante et ma vénérée amie, est convain-

cue qu'en te laissant sa fortune, elle la laisse à la sainte Église, notre Mère…

Le magistrat paya le thé, d'un geste généreux. Puis, dans la rue, déjà enfoui dans son pardessus, il me demanda encore tout bas :

— Et bien, franchement, ces rôties comment les trouves-tu ?

— Il n'y en a pas de meilleures à Lisbonne, docteur Margaride, répondis-je docilement.

Il me serra la main avec affection et nous nous séparâmes tandis que sonnait la minuit à la vieille horloge du Carmo.

Tout en pressant le pas dans la rue Nova da Palma, je compris bien, clairement, bien amèrement, l'erreur de ma vie… Oui, l'erreur ! Jusqu'alors, les exercices de piété compliqués au moyen desquels j'avais essayé de plaire à tata et à son or, avaient toujours été ponctuels, mais sans ferveur particulière. Quelle importance ça avait-il de marmotter correctement le chapelet devant Notre-Dame du Rosaire ? Devant Notre-Dame, sous chacune des appellations que lui donnaient les litanies, je devais, d'une façon évidente et habile, de manière à toucher le cœur de tata, montrer une âme brûlée des flammes de l'amour divin et un corps macéré par la pénitence, meurtri et déchiré par les pointes du cilice… Jusqu'alors, tata avait pu approuver et dire : "c'est un garçon exemplaire". Mais il fallait, pour que je pusse devenir son héritier, qu'elle s'écriât, un jour, étonnée et les mains jointes : "C'est un saint".

Oui, je devais m'identifier parfaitement avec les choses d'église et me plonger en elles de telle sorte que peu à peu,

tata fût incapable de distinguer, d'une façon nette, entre moi et tout ce ramassis rance de croix, d'images, de livres d'offices, de soutanes, de cierges, de scapulaires, de palmes, de dais, qui était pour elle la Religion et le Paradis ; il fallait qu'elle confondît ma voix avec le saint murmure des paroles latines de la messe ; que ma jaquette noire lui parût constellée d'étoiles, et diaphane comme le vêtement des Bienheureux. Alors, de toute évidence, elle testerait en ma faveur, puisqu'elle serait certaine de tester en faveur de Jésus-Christ et de notre douce Mère l'Église !

En effet, j'étais maintenant bien décidé à ne pas laisser aller à Jésus, fils de Marie, la belle fortune du commandeur G. Godinho. Eh quoi ! Le Seigneur n'avait-il pas assez de ses trésors innombrables ; de ses sombres cathédrales de marbre ; des titres de rente et des lettres de crédit que la piété humaine avalise constamment à son nom ; des pelletées d'or que les États déposent à ses pieds transpercés de clous ; des bijoux, des calices et des boutons de manchette en diamant dont il se sert, en son église de la Graça ? Et, du haut de son gibet, il oserait jeter encore des yeux voraces sur un service en argent et quelques pauvres immeubles de la ville Basse ? Eh bien ! nous nous disputerons ces biens misérables et fugitifs – toi, ô fils du Charpentier, en montrant à tata la plaie que tu reçus pour elle, un soir, dans une ville barbare d'Asie ; et moi, en adorant ces plaies avec tant de bruit et tant d'ostentation que tata ne puisse plus savoir qui mérite davantage, de toi qui mourus pour nous aimer trop ou de moi, qui veux mourir pour ne pas savoir t'aimer assez… Ainsi songeais-je, en jetant vers le ciel un regard de travers, au milieu du silence de la rue S. Lazaro.

Quand j'arrivai à la maison, je compris que tata se trouvait dans l'oratoire, toute seule, à prier. Je me glissais à la

dérobée dans ma chambre ; je me déchaussai ; j'enlevai mon habit ; je mis du désordre dans ma chevelure ; je me jetai à genoux sur le plancher ; – et je me traînai ainsi dans le couloir, et je gémissais, pleurais, me frappais la poitrine et implorais d'un ton désespéré Jésus Notre Seigneur :

En entendant, dans le silence de la maison, ces lugubres lamentations pénitentielles, tata, effrayée, vint à la porte de l'oratoire.

— Qu'y a-t-il, Théodoric ? Qu'as-tu mon enfant ?

Je me jetai sur le parquet, sanglotant et défaillant d'amour divin.

— Pardonnez-moi, tata… Je me trouvais au théâtre avec le docteur Margaride, puis nous sommes allés tous les deux prendre le thé ; nous avons parlé surtout de vous, tata… Et voici que, tout à coup, en revenant à la maison, dans la rue Nova da Palma, je commence à penser que je mourrai, je songe au salut de mon âme, et à tout ce que Notre Seigneur a souffert pour nous, et tout ceci m'a donné envie de pleurer… Enfin, tata, laissez-moi, s'il vous plaît, un peu seul, ici, dans l'oratoire : j'ai besoin de me soulager…

Muette, bouleversée, tata, avec force révérence, alluma, un à un, tous les cierges. Elle rapprocha, au bord de l'autel, une image de Saint Joseph, le préféré de son âme, afin qu'il fût le premier à recevoir l'ardente rafale de prières qui allait s'échapper, en tumulte, du trop plein de mon cœur oppressé. Elle me laissa entrer, je me traînai à genoux. Puis elle disparut en silence et referma la portière avec soin. Et moi je restai là, assis sur le coussin de tata, me grattant les genoux et soupirant très fort – et je pensais à la vicomtesse de Souto-Santos ou de Villar-o-Velho, et aux baisers dont je couvrirais

ces épaules mûres et succulentes, si je pouvais la tenir seule, un instant, ici même où j'étais, dans l'oratoire, aux pieds en or de Jésus mon Sauveur.

J'amendai ma dévotion et la rendis parfaite. Pensant que la morue du Vendredi n'était pas une mortification suffisante, ce jour-là, devant tata, je buvais un verre d'eau et grignotais une croûte de pain, à la façon des ascètes : la morue, je la mangeais le soir, chez mon Adèlia, avec une garniture d'oignons et accompagnée de bifteck à l'anglaise. Il n'y eut, durant cet hiver rigoureux qu'un seul vieux complet dans ma garde-robe : je voulais, ainsi, montrer mon renoncement aux coupables voluptés de la chair ; mais je me vantais d'avoir là, dans mon armoire, pour purifier les profanes complets de cheviotte, ma robe rouge de frère de la confrérie de Notre Seigneur du Calvaire et mon dévot habit gris de l'ordre de Saint François. Sur ma commode, devant la lithographie coloriée de Notre-Dame de Patrocinio, brûlait sans cesse une petite lampe ; chaque jour, je mettais des roses dans un vase pour parfumer l'air tout autour ; et tata, lorsqu'elle venait fouiller dans mes tiroirs, demeurait heureuse et fière, les yeux fixés sur sa patronne ; elle ne savait pas si c'était à la Sainte Vierge ou à elle-même qu'indirectement je consacrais l'hommage des lumières et des parfums. J'accrochai au mur les images des saints les plus éminents : c'était, pour moi, une espèce de galerie d'ancêtres spirituels dont je tirais de continuels exemples dans les cas difficiles ; il n'y eut plus au ciel un saint, pour obscur qu'il fût, auquel je n'offris un bouquet parfumé et fleuri de “Notre Père”. C'est moi qui fis connaître à tante saint Télesphore, sainte Seconde, le bienheureux Antoine Estronconio, sainte Restitue, sainte Umbeline, sœur du grand saint Bernard, et notre chère et très suave compatriote, sainte Basilissa, dont la fête est célébrée en

même temps que celle de saint Hypacio, l'heureux jour du mois d'août où l'on part en pèlerinage pour Atabaya.

L'activité de ma dévotion fut, dès lors, prodigieuse. J'allais aux Matines, j'allais aux Vêpres. Jamais je ne manquais à l'église, à la chapelle où avait lieu l'adoration du Sacré-Cœur de Jésus. J'assistais, à genoux, à toutes les expositions du Très Saint-Sacrement. Je participais à tous les actes de réparations aux offenses faites à la Sainte Hostie. Les neuvaines auxquelles j'ai pris part, tout aussi nombreuses que les étoiles du ciel. Et le septénaire de Notre-Dame des Sept Douleurs devint un de mes plus doux soucis.

Certains jours, je courais par les rues à perdre haleine, sans repos ; j'allais à la messe de sept heures à l'église Sainte-Anne, à celle de neuf heures à l'église Saint-Joseph, à celle de midi à la chapelle d'Oliveirinha. Je me reposais un instant à un coin de rue, mon livre de messe sous le bras, et fumais une cigarette à la hâte ; là-dessus, je volais au Très Saint-Sacrement exposé à l'église paroissiale Sainte-Engracia, au Chapelet du couvent Sainte-Jeanne, au salut à la chapelle Notre-Dame de Picoas, à la neuvaine en musique en l'honneur des Sept Plaies du Christ à l'église qui porte son nom. Je portais alors les cordons du dais au Pingalho et je visitais encore, au hasard des rencontres, rapidement, les Martyrs, saint Dominique, l'église du couvent de la Réparation et l'église de la Visitation des Salésiennes, la chapelle de Montserrat et tant d'autres.

Le soir, chez Adèlia, j'étais si éreinté, si abruti et si mou au coin du canapé qu'elle me donnait des coups de poing dans le dos et que, furieuse, elle s'écriait :

— Réveille-toi, espèce de buse.

Pauvre de moi ! Un jour vint, hélas, où Adèlia, au lieu de m'appeler espèce de buse quand, harassé par le service du Seigneur, je n'arrivais pas à délacer son corset, en arriva, alors que mes lèvres insatiables étaient collées à son cou, à me repousser et à me traiter d'espèce de *tique*… Ceci se passait la veille de la fête joyeuse de saint Antoine, dans le cinquième mois de ma parfaite dévotion.

Adèlia, d'ailleurs, commençait à se montrer préoccupée et distraite. Parfois, elle avait, quand je lui parlais, une façon de répondre : "hein ?" et, en même temps, un regard si vague, que mon cœur en demeurait troublé. Puis, un jour, elle cessa de me faire sa meilleure caresse, celle que j'aimais tant – son délicieux et pénétrant baiser dans mon oreille.

Oui, bien sûr, elle restait encore tendre avec moi… Elle tirait encore maternellement mon paletot ; elle m'appelait encore son petit richard ; elle m'accompagnait encore en chemise jusque sur le palier et, quand nous nous arrachions des bras l'un de l'autre, elle poussait un profond soupir, et ce soupir était, pour moi, la preuve la plus évidente de sa passion, – mais elle ne m'accordait plus, désormais, mon petit baiser dans l'oreille.

Quand j'arrivais chez elle, tout embrasé, je la trouvais qui s'habillait, qui se peignait ; elle était molle et elle avait l'air endormi, les yeux cernés. Elle me tendait sa chère main avec une mauvaise humeur non dissimulée, bâillait, décrochait paresseusement sa guitare : pendant ce temps, dans un coin de la pièce, je grillais en silence des cigarettes et j'attendais que la petite porte vitrée de l'alcôve s'ouvrît sur le Paradis. Mais l'inhumaine Adèlia laissait tomber ses pantoufles, s'étirait sur le canapé, pinçait les cordes de sa gui-

tare et murmurait, avec de longs soupirs, des chansons d'une bien étrange mélancolie…

Dans un élan de tendresse, je courais m'agenouiller au bord du canapé, la tête sur sa poitrine. Alors, elle me jetait la dure, la glaçante parole :

— Tiens-toi un peu tranquille, tique.

Désormais, elle ne m'accordait plus sa tendresse. Un jour, elle me disait : "Je ne peux pas, j'ai des aigreurs" ; un autre : "Au revoir, j'ai mal au côté".

J'époussetais mes genoux, je regagnais le Campo Sant'Anna, comme dépouillé, misérable, et je pleurais, dans les ténèbres de mon âme, sur le temps ineffable où elle m'appelait "espèce de buse".

Une nuit de juillet, douce comme du velours noir et constellée d'étoiles, j'arrivai plus tôt que de coutume chez Adèlia et je trouvai la porte ouverte. La lampe à pétrole, posée sur le plancher du palier, emplissait l'escalier de lumière et elle éclairait Adèlia, en jupon, qui bavardait avec un jeune homme à moustache blonde et enveloppé, comme un petit maître, dans une cape à l'espagnole. Adèlia pâlit et perdit contenance quand elle me vit surgir, grand et barbu, la canne à la main. Puis elle sourit sans trouble ; sincère et pure, elle me présenta son "neveu Adelino". C'était le fils de sa sœur Ricardina, qui demeurait à Vizeu, et le frère du petit Théodoric. Je soulevai mon chapeau et serrai dans ma main loyale et large les doigts fuyants de M. Adelino :

— Très heureux de faire votre connaissance, Monsieur. Votre mère, votre frère, sont en bonne santé ?

Cette nuit-là, Adèlia, resplendissante de beauté, recommença à m'appeler "espèce de buse" et me rendit le petit baiser dans l'oreille. Toute la semaine qui suivit, fut délicieuse comme une semaine de fiançailles. L'été battait son plein : à la Conceiçào Velha, la neuvaine en l'honneur de saint Joachim était commencée. Je sortais de la maison à l'heure reposante où l'on arrosait les rues et j'étais plus joyeux que les oiseaux qui pépiaient dans les arbres du Campo Sant'Anna. Dans la petite pièce claire dont toutes les chaises étaient recouvertes de futaine blanche, je retrouvais mon Adèlia, revêtue de sa robe de chambre, fraîche encore de ses ablutions, toute parfumée d'eau de cologne et de l'odeur des magnifiques œillets rouges piqués dans ses cheveux ; et, après la chaleur torride de la journée, rien n'était plus idyllique, plus doux, que nos goûters de fraises près de la fenêtre de la cuisine, par laquelle entrait la fraîcheur du soir et d'où nous pouvions voir des bouts de jardins verts et de pauvres caleçons qui séchaient sur des cordes… Or, c'est au cours d'une de ces soirées délicieuses qu'elle me demanda huit livres.

Huit livres ! En descendant, la nuit tombée, la rue de la Madeleine, je me creusais la tête pour savoir à qui je pourrais bien les emprunter sans intérêt et aussi sans me compromettre. Le bon Casimiro était à Torrès, l'excellent Silverio, à Paris… Je pensais déjà à l'abbé Pinheiro (je compatissais toujours avec tant d'affection à ses maux de reins !) quand, tout à coup, j'aperçus, fuyant en cachette et maladroitement, d'une de ces ruelles impures où Vénus Mercenaire traîne ses savates, José Justino, notre José Justino, le pieux secrétaire de la Confrérie de Saint-Joseph, le très vertueux notaire de tata.

Je lui criai bien fort : “Bonsoir, mon cher Justino”. Et alors, je regagnai le Campo Sant’Anna, désormais tranquille et jouissant à l’avance de la profusion de baisers que me donnerait ma petite Adèlia, quand je lui mettrais joyeusement dans la main les huit piécettes d’or. Le lendemain, très tôt, je courus au bureau de Justino à San Paulo. Je lui racontai la triste histoire d’un de mes condisciples, tuberculeux, misérable et qui gisait sur un grabat dans un hôtel sordide près du Largo das Caldas.

— Quelle misère, Justino ! Pas un sou, même pour s’acheter un peu de bouillon… C’est moi qui l’aide ; mais hélas, je suis à sec… Je lui tiens compagnie, et c’est tout ce que je puis faire : je lui lis des prières, *les Exercices de la vie chrétienne*… Hier soir, je sortais de chez lui… Ah ! croyez-moi, Justino, cela me répugne de passer par ces rues-là, si tard… Jésus, quelles rues, quelle indécence, quelle immoralité… Ces ruelles en escalier, hein ?… J’ai bien vu hier que vous les parcouriez avec horreur, comme moi… De telle sorte que, ce matin, j’étais dans l’oratoire de tata à prier pour mon condisciple ; je demandais à Notre Seigneur qu’il lui vînt en aide et qu’il lui accordât quelque argent, etc., etc., quand il me sembla entendre une voix qui venait du haut de la croix. Cette voix me disait : “Arrange-toi avec Justino, parle à notre Justino ; il te donnera huit livres pour le pauvre garçon”. Ah ! comme je remerciai Notre Seigneur ! Ainsi, Justino, c’est sur son ordre que je viens à vous.

Justino m’écoutait, aussi blanc que son faux-col, en faisant craquer tristement les phalanges de ses doigts ; – puis, en silence, il me compta, une à une, sur son bureau, les huit pièces d’or. Et c’est ainsi que je donnai satisfaction à mon Adèlia.

Mon bonheur, hélas ! fut de courte durée !

Quelques jours plus tard, alors que je me trouvais au Montanha[5] à savourer tranquillement un sorbet, le garçon vint me prévenir qu'une petite jeune fille brune avec un châle, une Mademoiselle Marianna, m'attendait au coin-de la rue… Sainte Mère de Dieu ! Marianna, c'était la servante d'Adèlia. Je me précipitai, tout tremblant, convaincu que ma bien-aimée venait d'avoir un de ses terribles points de côté ou qu'elle souffrait de ses reins, ah ! ces reins si blancs ! Je songeai même à commencer le Rosaire des dix-huit apparitions de Notre-Dame de Lourdes, que tata considérait comme des plus efficaces dans les cas de points de côté ou de taureaux perdus…

— Qu'y a-t-il Marianna !

Elle m'entraîna dans un coin de cour qui sentait mauvais ; les yeux rouges, entortillant furieusement son châle, la voix encore rauque de la querelle qu'elle venait d'avoir avec Adèlia, elle se mit à me raconter des choses honteuses, abominables, dégoûtantes. Adèlia me trompait. Ce monsieur Adelino n'était pas du tout son neveu ; c'était son amant, son maquereau. À peine étais-je sorti qu'il entrait ; Adèlia se pendait à son cou, comme une folle ; et alors, ils m'appelaient la tique, le cagot, le bouc ; ils m'adressaient des insultes encore plus outrageantes et ils crachaient sur ma photographie. Les huit livres avaient servi à acheter un complet d'été à Adelino ; et, sur la somme, il était resté assez d'argent pour qu'ils pussent aller à la foire de Belem, en fiacre découvert et en jouant de la guitare. Adèlia l'aimait à

5 Café très fréquenté de Lisbonne, sur la place du Rossio.

la folie : elle lui coupait ses cors ; et les soupirs d'impatience qu'elle poussait quand il tardait, rappelaient le bramement des biches, dans les chaudes forêts, au mois de mai ! – Je ne croyais pas, je voulais des preuves ? Eh bien, je n'avais qu'à aller, assez tard, après une heure du matin, frapper à la porte d'Adèlia !

Livide, je m'appuyai au mur, ne sachant si l'odeur qui me suffoquait, venait du coin sombre de la cour, ou des immondices qui sortaient à gros bouillons de la bouche de Marianna comme d'un tuyau d'égout crevé. J'essuyai la sueur qui coulait sur mon front et murmurai, presque défaillant :

— C'est bien, Marianna, et merci beaucoup, je verrai, et Dieu te garde…

J'arrivai à la maison, si sombre, l'air si découragé, que tata me demanda avec un petit rire, “si j'étais tombé de cheval”.

— Tombé de cheval ?… Non, tata, je ne crois pas… Je suis allé à l'église de la Graça.

— C'est que tu parais si troublé, ainsi, et tremblant sur tes jambes… Alors le Bon Dieu n'était pas gentil ?

— Mais si, tata, très gentil… Pourtant, je ne sais pourquoi, il m'a semblé triste, si triste… À tel point que j'ai dit à l'abbé Eugenio : “Cher Monsieur l'abbé, le Bon Dieu n'est pas très content aujourd'hui”. Et il m'a répondu : “Que voulez-vous, mon ami, c'est qu'il voit en ce monde tant de coquineries.” Songez à ce qu'il voit, tata. Tant d'ingratitude, tant de fourberies, tant de trahison !

Je hurlais, hors de moi ; et je serrais le poing comme pour l'abattre, justicier et terrible, sur l'immense perfidie des hommes. Et j'ajoutai, contenant ma colère :

— C'est vrai, tata… La tristesse du Seigneur a produit sur moi une telle impression que j'en suis resté quelque peu troublé… Et puis j'ai éprouvé un grave ennui : un de mes condisciples est très mal, le pauvre, et prêt à mourir.

Et, une nouvelle fois, comme devant Justino, je mis à profit les souvenirs que m'avait laissés Xavier et la rue de la Fé et j'allongeai sur une paillasse pourrie la carcasse d'un condisciple… Je parlai des crachements de sang, du manque de bouillon… Quelle misère, tata, quelle misère ! Et, pourtant, c'était un jeune homme si respectueux des choses saintes, et qui écrivait si bien dans *La Nation*.

— C'est très malheureux, murmura ma tante Patrocinio sans arrêter ses aiguilles à tricoter.

— Oui, tata, insistai-je, c'est très malheureux. Or, comme il n'a plus de famille et que les gens de la maison où il habite, le laissent maintenant à l'abandon, nous, ses anciens condisciples, nous allons lui servir d'infirmiers à tour de rôle… Aujourd'hui, c'est à moi. Et je voudrais, tante, que vous m'accordiez l'autorisation de rester près de lui jusque vers deux heures… Pour me remplacer viendra un garçon fort instruit, qui est député.

Ma tante Patrocinio me donna la permission, – et même elle s'offrit pour demander au patriarche Saint Joseph qu'il préparât mon condisciple à une mort douce et heureuse…

— Ce serait une grande faveur, tata… Il s'appelle Maceira… Maceira Vesgo… C'est pour que saint Joseph le sache.

Toute la nuit, j'errai à travers la ville endormie dans la mollesse d'un clair de lune de juin. À travers chaque rue, deux ombres, sans cesse, m'accompagnaient, flottantes et diaphanes, l'une en chemise, l'autre enveloppée d'une cape à l'espagnole ; elles étaient mêlées l'une à l'autre ; elles se donnaient des baisers fous et elles ne détachaient leurs lèvres meurtries que pour se rire de moi à gorge déployée et m'appeler tique.

J'arrivais au Rossio quand sonnait une heure à l'horloge du Carmo. Je fumai encore une cigarette, encore indécis, en errant sous les arbres. Puis, je tournai mes pas vers la demeure d'Adèlia, lentement, le cœur torturé de crainte. À la fenêtre, j'aperçus une lumière languissante et dormante. Je mis la main sur le marteau de la porte, – mais j'hésitai avec terreur devant la certitude que je venais chercher, décisive, irréparable…

Mon Dieu !… Peut-être Marianna avait-elle, par vengeance, calomnié mon Adèlia ? La veille encore, elle m'appelait avec tant d'ardeur son petit richard ! Ne serait-il pas plus sage et plus profitable de lui garder ma confiance, de lui passer à la rigueur un caprice passager pour ce M. Adelino et de continuer à recevoir, en égoïste, l'agréable petit baiser dans l'oreille.

Mais alors, à la pensée déchirante qu'elle donnait aussi le même baiser dans l'oreille de ce M. Adelino, et que ce M. Adelino disait *ai, ai,* tout comme moi, – je fus assailli du désir féroce de la tuer, avec mépris, à coups de poing, là, dans les escaliers où tant de fois, nous avions roucoulé de tendres adieux. Et je lançai contre la porte un coup de poing violent comme si ç'avait été contre la fragile, l'ingrate poitrine.

J’entendis tourner rapidement la poignée de la fenêtre. Adèlia surgit en chemise ; ses magnifiques cheveux flottaient en désordre.

— Quelle est la brute… Qui se permet ?…

— C’est moi ; ouvre.

Elle me reconnut – la lumière disparut à l’intérieur de la maison ; en s’éteignant, cette lampe laissait, me semblait-il, mon âme dans les ténèbres, froide et vide pour toujours. Je me sentis définitivement seul, veuf, sans but et sans foyer. Du milieu de la rue, je contemplais les fenêtres obscures et je murmurais : “ah ! que je crève !”

Une seconde fois, la chemise d’Adèlia apparut, toute blanche, sur le balcon.

— Je ne peux ouvrir ; ce soir, j’ai dîné tard et j’ai envie de dormir.

— Ouvre, criai-je, les bras tendus vers elle comme un désespéré. Ouvre ou jamais plus tu ne me reverras !…

— Eh bien, va t’en, salue ta tante de ma part.

— Et toi reste où tu es ! salope.

Après lui avoir lancé, comme une pierre, ce cri rauque, je descendis la rue, très droit et très digne. Mais, bientôt dans l’ombre d’une porte cochère, j’éclatai en sanglots, anéanti de douleur.

La lente mélancolie des jours d’été pesa alors de tout son poids sur mon cœur… J’avais raconté à tante que j’écrivais deux articles pieusement destinés à *l’Almanach de l’immaculée Conception pour 1978,* et, durant toute la matinée,

tandis que les pierres de mon balcon étincelaient au soleil, je m'enfermais dans ma chambre. Là, je traînais mes savates sur le plancher mouillé et, avec bien des soupirs, je remâchais mes souvenirs sur Adèlia ; ou, debout devant la glace, je contemplais la place choisie de mon oreille où elle avait l'habitude de me donner le si doux baiser… Puis il me semblait entendre le bruit de la croisée, et son cri perfide, outrageant : “Va t'en”. Alors, perdu, désemparé, je bourrais mon traversin des coups de poing dont je ne pouvais frapper la maigre poitrine de ce Monsieur Adelino.

Le soir venu, à la fraîche, j'allais errer dans la Ville Basse. Mais chaque fenêtre ouverte sur la brise du soir, chaque rideau empesé me rappelaient l'intimité de l'alcôve de mon Adèlia ; devant une simple paire de bas bien tirés à la vitrine d'un magasin, je revoyais avec mélancolie sa jambe parfaite ; tout ce qui brillait, suggérait à mon imagination son regard ; et la glace aux fraises du Martinho faisait passer sur mes lèvres le souvenir de ses baisers sucrés et savoureux.

Le soir, après le thé, je me réfugiais dans l'oratoire, comme en une forteresse de sainteté ; je remplissais mes yeux du cadavre en or de Jésus attaché sur sa croix de bois noir. Mais alors l'éclat fauve du précieux métal semblait peu à peu se ternir ; il prenait une blanche couleur de chair, chaude et tendre ; la maigreur du Messie triste dont les os saillaient, s'arrondissait en des formes divinement pleines et belles ; de la couronne d'épines se déroulaient de lascives boucles de cheveux crépus et noirs ; sur la poitrine, à la place des deux plaies, se dressaient, fermes, droits, deux magnifiques seins de femme à la pointe desquels fleurissait un petit bouton de rose ; – et c'était elle, mon Adèlia, qui se tenait ainsi sur la croix, nue, splendide, souriante, victorieuse, profanant l'autel et tendant les bras vers moi. Je ne

voyais pas en cette image une tentation du Démon, – elle me paraissait plutôt une grâce de Dieu. Je commençai, même, à mêler aux textes de mes prières les plaintes de mon amour. Le ciel est, peut-être, reconnaissant, et ces saints innombrables, auxquels je prodiguais neuvaines et chapelets, qui sait, récompenserait peut-être mon amabilité et me rendraient les caresses que m'avait dérobées le méchant en cape espagnole. Je plaçai davantage de fleurs sur ma commode devant Notre-Dame de Patrocinio, à laquelle je confiais les angoisses de mon cœur. Derrière le carreau transparent de son cadre, les yeux baissés et chagrins, elle fut la confidente des tourments de ma chair ; et tous les soirs, en caleçon, avant de me coucher, je lui confiais en secret, avec ardeur :

— Ô chère Notre-Dame de Patrocinio, permets qu'Adèlia se remette à m'aimer.

J'usai aussi de l'influence dont tata pouvait disposer auprès de ses amis les saints – saint Joseph, si aimable et qui sait pardonner ; saint Louis de Gonzague, si bienveillant pour la jeunesse. Je demandais à tata qu'elle leur adressât une prière en faveur d'une intention particulière, secrète et très pure. Elle acceptait avec plaisir ; alors, caché derrière le rideau de la chapelle, je me plaisais à contempler la rigide dame, à genoux, le chapelet à la main prier le très chaste Patriarche, pour qu'Adèlia me donnât, une fois encore, un petit baiser dans l'oreille.

Un soir, très tôt, je décidai d'aller me rendre compte si le ciel écoutait avec ferveur d'aussi précieuses prières. J'arrivai – à la porte d'Adèlia et je frappai, en tremblant, un coup très humble. Ce M. Adelino apparut à la fenêtre en manches de chemise.

— C’est moi, Monsieur Adelino, murmurai-je abjectement en lui tirant mon chapeau. Je voudrais parler à la petite Adèlia.

Il lança mon nom avec un grognement vers l’intérieur de la pièce et dans la direction de l’alcôve : Je crois même qu’il dit : le cafard. Alors, du fond de la chambre, du sein des rideaux où je me la représentais dans le désordre de sa toilette et si belle, mon Adèlia cria d’un ton furieux :

— Jette-lui sur le dos le seau d’eau sale !

Je m’enfuis.

À la fin de septembre, Silverio revint de Paris ; et, un dimanche soir, au retour de la Neuvaine de Saint-Gaetano, quand j’entrai au Martinho, je le rencontrai, entouré de jeunes gens ; il racontait ses exploits amoureux et ses entreprises audacieuses à Paris. Tout triste, je m’assis dans un coin et je me mis, moi aussi, à l’écouter. Un fer à cheval en rubis ornait sa cravate ; son monocle pendait, retenu par un large ruban ; une rose jaune fleurissait sa boutonnière ; et il était véritablement impressionnant quand, en lançant au plafond la fumée de son cigare, il esquissait quelques traits de sa vie prestigieuse : “Un soir, au café de la Paix, je dînais avec Cora, la Valtesse, et un garçon très chic, un prince”. Ce que Silverio en avait vu ! Ce que Silverio s’en était payé ! Une comtesse italienne, assez extravagante, parente du Pape et appelée *Popotte,* l’avait aimé, et emmené aux Champs-Élysées dans sa victoria ornée d’un antique blason sur lequel figuraient deux cornes de bœuf entrecroisées. Il avait dîné en des restaurants éclairés avec des globes à branches tout en

or et où les domestiques, pâles et graves, l'appelaient respectueusement "Monsieur le Comte".

— Avez-vous vu Victor Hugo ? demanda un jeune homme à lorgnons noirs qui se rongeait les ongles.

— Non, répondit Silverio, il ne fréquentait pas ces milieux chics.

Alors, durant toute la semaine, la pensée de voir Paris, pensée pleine de tentations et de suaves promesses, ne cessa de tourmenter mon esprit… C'était moins l'appétit des plaisirs de l'orgueil et de la chair dont s'était gavé Silverio qui me hantait que le désir d'abandonner Lisbonne, où les églises et les magasins, le fleuve clair et le ciel limpide, me rappelaient sans cesse Adèlia ; le souvenir amer de l'homme à la cape espagnole et le baiser dans l'oreille perdu pour toujours… Ah ! si tata pouvait ouvrir sa bourse de soie verte, m'y laisser plonger les mains et y prendre de l'argent, alors, en route pour Paris !

Mais, pour la senhora Dona Patrocinio, Paris était un lieu abject et plein de mensonge et de goinfrerie – où un peuple impie qui avait les mains souillées du sang de ses archevêques, commettait continuellement, sous la lumière du soleil et celle du gaz, ce qu'elle appelait des "dissipations". Comment oserai-je exprimer devant tata mon désir immodeste de visiter ce lieu de perdition et de ténèbres ?

Or, cependant, un dimanche que les chers amis déjeunaient au Campo Sant'Anna, on en vint, au moment du pot-au-feu, à parler d'un savant condisciple de l'abbé Casimiro qui, récemment, avait délaissé sa cellule bien tranquille, en sa paroisse de Varatajo, pour aller "épouser", au bruit des pétards et des feux d'artifice, le pénible siège épiscopal de

Lamengo. Notre modeste Casimiro ne comprenait pas cette convoitise d'une mitre enchâssée de vaines pierreries : pour lui la plénitude d'une vie sacerdotale c'était, ainsi, vers la soixantaine, en bonne santé et l'esprit en repos, sans regrets comme sans terreurs, de manger le bon riz cuit au four de Dona Patrocinio das Neves…

— Parce que, permettez-moi de vous le dire, ma respectable amie, votre riz est une merveille !… Avoir toujours à manger du riz comme celui-là, au milieu d'amis qui sachent l'apprécier, me paraît la plus légitime et la meilleure des ambitions pour l'âme du juste…

Et c'est ainsi qu'on arriva à discuter des différentes ambitions que, sans offenser le Seigneur, chacun pouvait nourrir en son cœur. Celle du notaire Justino était une petite propriété dans le Minho, avec des rosiers et une tonnelle de verdure, où il pût finir sa vieillesse, en manches de chemise, et bien tranquille.

— Mais Justino, dit tata, il y a une chose qui vous manquerait bien, c'est votre messe à l'Église de la Conceiçào Velha… Quand on prend l'habitude d'une bonne petite messe, il n'y en a pas d'autre qui puisse vous consoler… À moi, si on m'enlevait celle de Sant'Anna, il me semble que je commencerais à me laisser partir…

C'était l'abbé Pinheiro qui la célébrait ; et tata, attendrie, mit dans son assiette une autre aile de poulet ; – et l'abbé Pinheiro révéla aussi l'ambition qui étreignait son cœur. Il voulait voir le Pape rétabli sur le trône solide et fécond où avait brillé Léon X…

— Si au moins on était plus charitable envers lui ! s'écria tata. Mais le Très Saint Père, le digne vicaire de Notre Sei-

gneur, dans une masure, en haillons, sur la paille… Ah ! ce sont des Caïphes, des Juifs !

Elle but une gorgée de son eau tiède, et se recueillit dans la retraite de son âme, pour réciter l'*Ave Maria* que toujours elle offrait pour la santé du Pontife et pour la fin de sa captivité.

Le docteur Margaride la consola. Il ne croyait pas que le Pontife dormît sur la paille. Des voyageurs dignes de foi prétendaient même que le Saint-Père, s'il le voulait, pouvait avoir une voiture.

— Ce n'est pas tout ; c'est loin d'être tout ce qui convient à celui qui porte la tiare ; mais une voiture, madame, c'est une bien grande commodité…

Alors notre bon Casimiro, tout souriant, désira savoir (puisque tous exposaient leurs ambitions) quelle était celle du docte, de l'éminent docteur Margaride.

— Dites-nous donc la vôtre, docteur Margaride, dites-nous la vôtre, s'écrièrent tous les convives d'un ton affectueux.

Il souriait gravement.

— Que, tout d'abord, Votre Excellence, Dona Patrocinio, me permette de me servir de cette langue en ragoût, qui s'avance vers nous et me paraît délicieuse.

Après s'être servi, le vénérable magistrat confessa qu'il désirait très vivement être Pair du Royaume. Non par goût vaniteux des honneurs, ni à cause de l'uniforme luxueux ; mais pour défendre le principe sacré de l'autorité…

— Et seulement pour cela, ajouta-t-il avec énergie. Parce que je désirais aussi, avant de mourir, pouvoir donner, si Votre Excellence, Dona Patrocinio, me permet l'expression, un coup de gourdin mortel à l'athéisme et à l'anarchie. Et je le lui donnerais.

Tous déclarèrent avec ferveur le docteur Margaride digne de cette dignité sociale. Il remercia le plus sérieusement du monde. Puis il tourna vers moi son visage majestueux et livide :

— Et notre Théodoric ? Notre Théodoric ne nous a pas encore dit quelle était son ambition.

Je rougis ; et Paris alors étincela au fond de mon désir, avec ses rampes à gaz en or, ses comtesses cousines du Pape, l'écume de son champagne, fascinant, enivrant, endormant toute douleur… Mais je baissai les yeux ; et j'affirmai que je n'aspirais qu'à réciter mes rosaires, près de tata, avec profit et tranquillité…

Le docteur Margaride cependant avait reposé son couvert, et insistait. Il ne lui paraissait pas que ce serait défier Dieu ni montrer de l'ingratitude envers tata si moi, intelligent sain de corps, bon cavalier et bachelier, je nourrissais une honnête ambition…

— J'en nourris une, m'écriai-je alors, décidé, comme un homme qui s'arrache un dard. J'en nourris une, docteur Margaride. J'aimerais tant voir Paris.

— Bon Jésus ! cria Dona Patrocinio, pleine d'horreur. Aller à Paris !…

— Pour voir les églises, tata !

— Il n’est pas nécessaire d’aller aussi loin pour voir de jolies églises, répliqua-t-elle sèchement. Et pour les fêtes avec orgue, un salut de Saint-Sacrement arrangé avec luxe, et une bien belle procession dans la rue, et de bonnes voix ; et du respect, et de pieuses images qui donnent du goût à la prière, il n’y a personne, par là, qui puisse rivaliser avec nos portugais !…

Je me tus, écrasé. Et le docteur Margaride, en esprit éclairé qu’il était, applaudit au patriotisme ecclésiastique de tata. En vérité, ce n’était pas dans une république sans Dieu qu’on devait chercher les magnificences du culte…

— Non, madame, non certes, pour savourer les grandeurs de notre sainte religion, si j’étais de loisir, ce n’est pas à Paris que j’irais… Votre Excellence, Dona Maria do Patrocinio, sait-elle où j’irais ?

— Notre bon docteur, suggéra l’abbé Pinheiro, courrait droit à Rome…

— Voilà, l’abbé Pinheiro ! Voilà, ma chère dame.

Voilà ! Ainsi ni le bon abbé Pinheiro, ni tata, ne savaient ce qui dépassait la Rome pontificale ! Alors le docteur Margaride fronça solennellement les sourcils, qui étaient serrés et noirs comme l’ébène.

— J’irais en Terre Sainte, Dona Patrocinio ! J’irais en Palestine, madame ! J’irais voir Jérusalem et le Jourdain ! Je voudrais moi aussi me tenir un instant, debout, sur le Golgotha, comme Chateaubriand, mon chapeau à la main, pour méditer, m’enivrer de toutes mes pensées, et dire : “Salve”. Et je rapporterais des notes, madame, et je publierais des impressions historiques. Eh bien, maintenant, Votre Excellence sait où j’irais… J’irais à Sion !

On servait le rôti de filet, et sur les assiettes plana un recueillement empreint de vénération, à cette évocation de la terre sacrée où souffrit le Seigneur. Pour moi, il me semblait que je voyais, très loin, là-bas, en Arabie, au terme d'étouffantes journées de voyage à dos de chameau, un monceau de ruines autour d'une croix ; un fleuve sinistre courait auprès parmi les oliviers ; le ciel, muet et triste, ressemblait à la voûte d'un tombeau. Ainsi devait être Jérusalem.

— Joli voyage ! murmura notre bon Casimiro, pensif.

— Sans compter, marmotta l'abbé Pinheiro très bas et comme s'il murmurait une prière, que Notre Seigneur Christ attache un grand prix à ces visites à son Saint-Sépulcre et s'en montre reconnaissant.

— Même quiconque s'y rend, dit Justino, obtient le pardon de ses péchés. N'est-ce pas, Pinheiro ? C'est du moins ce que j'ai lu dans le *Panorama*… On en revient décrassé de tout !

L'abbé Pinheiro (ayant refusé, avec regret, le chou-fleur qu'il jugeait indigeste) donna des éclaircissements : quiconque allait en terre Sainte en pieux pèlerinage, recevait sur le marbre du Saint-Sépulcre, des mains mêmes du Patriarche de Jérusalem, après avoir payé les taxes rituelles, ses Indulgences Plénières…

— Et non seulement pour lui-même selon que je l'ai entendu dire, ajouta le savant ecclésiastique, mais pour une personne chère de sa famille, pieuse et dans l'absolue impossibilité de faire le voyage… En payant, cela va sans dire, double droit.

— Par exemple ! s'écria le docteur Margaride inspiré et me bourrant les côtes avec force. Ainsi, pour une bonne tata, une tata adorée, une tata qui a été un ange, toute vertu, toute générosité !…

— En payant, cela va sans dire, insistait l'abbé Pinheiro, double taxe !

Tata ne disait rien ; ses lunettes, roulant du Prêtre au Magistrat, se dilataient, semble-t-il, d'une manière étrange et brillaient davantage comme sous la clarté intérieure d'une idée : un peu de sang avait envahi son visage verdâtre. La Vicencia nous offrit le riz au sucre. Et nous récitâmes les grâces.

Plus tard, dans ma chambre, en me déshabillant, je me sentis triste, infiniment. Jamais tata ne me laisserait visiter l'immonde terre de France : et je resterais cloîtré, ici dans cette Lisbonne, où tout ne m'était que tourment, où les rues les plus bruyantes aggravaient la solitude, où jusqu'au ciel si pur de l'été me rappelait l'épouvantable perfidie de celle qui avait été pour moi l'Étoile de la Grâce… Et puis, ce jour-là, au déjeuner, tata m'avait semblé plus vigoureuse, plus solide, plus durable encore que jamais, et pour de longues années maîtresse de la bourse de soie verte, des immeubles et des richesses du commandeur G. Godinho… Pauvre de moi ! Combien de temps encore aurais-je à réciter avec l'odieuse vieille le fastidieux chapelet, à embrasser les pieds du Seigneur en croix sali par tant de baisers, à marmotter des neuvaines, à ployer les genoux devant le corps d'un Dieu maigre et couvert de plaies ? Ô vie entre toutes amère ! Et déjà je n'avais plus, pour me consoler de l'ennuyeux service de Jésus, les doux bras d'Adèlia…

Le lendemain matin, tandis que ma jument était déjà prête, et que déjà j'avais les éperons au talon, je m'en fus voir si ma chère tata n'avait pas quelque pieuse commission pour saint Rocque, dont c'était justement le jour de miracle. Dans le petit salon, voué aux gloires de saint Joseph, tata, assise sur le coin du sofa, son châle du Tonkin tombé de ses épaules, examinait son grand carnet de comptes ouvert sur ses genoux ; devant elle, muet, les mains croisées derrière le dos, le bon Casimiro souriait d'un air distrait aux fleurs du tapis.

— Allons, viens ici, viens ici, me dit-il, alors que je m'approchais en courbant l'échine. Écoute-moi cette nouvelle-là ! que tu es un bijou, respectueux des vieillards, et qui mérite tout de Dieu et de Madame ta tante. Arrive ici que je t'embrasse.

Je souris, inquiet. Tata fermait son carnet.

— Théodoric, commença-t-elle, les bras en croix, Théodoric, j'étais en train de consulter M. l'abbé Casimiro. J'ai décidé que quelqu'un qui m'appartienne, et qui soit de mon sang, aille faire à mes intentions un pèlerinage en Terre Sainte.

— Hein, gros veinard ! murmura Casimiro, épanoui.

— Ainsi, poursuivit tata, il est entendu, sache-le bien que tu vas partir pour Jérusalem et tous les lieux saints. Ne me remercie pas, je t'en prie, car tel est mon bon plaisir, et mon désir d'honorer le tombeau de Jésus-Christ, puisque je ne puis m'y rendre en personne… Comme – Notre Seigneur en soit loué, – les moyens ne me manquent pas, tu feras le voyage avec toutes les commodités possibles ; comme je ne

veux plus demeurer dans le doute et que j'ai hâte de remercier Notre Seigneur, tu partiras dès ce mois-ci.

... Bon, maintenant, va, j'ai besoin de causer avec M. l'abbé Casimiro. Merci, je n'ai besoin de rien auprès de M. Saint Rocque ; je me suis déjà arrangé avec lui.

Je balbutiai : "Merci beaucoup, tata ; à tout à l'heure, Monsieur l'abbé." Et j'enfilai le corridor, abasourdi.

Aussitôt dans ma chambre, je courus contempler dans la glace le visage et la barbe sur lesquels bientôt se poserait la poussière de Jérusalem... Et puis, je me jetais sur mon lit.

— Oh là là, quelle tuile ! Aller à Jérusalem ! Mais d'abord, où était-ce, Jérusalem ? Je me précipitai sur la malle qui renfermait mes livres de classe et mes vieux vêtements ; j'en tirai un Atlas, que j'ouvris sur la commode, devant Notre-Dame de Patrocinio, et je commençai à rechercher Jérusalem, là, du côté où vivent les Infidèles, où ondulent les noires caravanes, où un peu d'eau dans un puits est considéré comme un don précieux du Seigneur.

Mon doigt errant ressentait déjà la fatigue d'un long voyage ; et je m'arrêtai sur la rive sinueuse d'un fleuve qui, à mon avis, était le Jourdain sacré. C'était le Danube. Mais tout à coup le nom de Jérusalem surgit, noir, au milieu d'une vaste solitude blanche, sans noms, sans lignes, toute de sables, nue, au bord de la mer. Là était Jérusalem. Mon Dieu ! que c'était loin, désert, triste !

Mais alors je commençai à considérer que, pour parvenir à cette terre de pénitence, il me faudrait traverser des régions aimables, féminines et pleines de fête. C'était d'abord cette belle Andalousie, patrie de la Très Sainte Vierge, parfumée des fleurs d'oranger, où il suffit aux femmes de se

mettre des œillets dans les cheveux et de rejeter leur châle rouge de sur les épaules pour amollir le cœur le plus rebelle, *bendita sea su gracia !* Puis, plus loin, c'était Naples, et ses rues sombres, chaudes, avec des images de la Vierge et sentant la femme, comme les couloirs d'un lupanar. Puis, plus loin encore, c'était la Grèce ; depuis ma classe de Rhétorique elle m'était toujours apparue comme un bosquet sacré planté de lauriers où blanchissait le fronton des temples ; et dans des lieux ombragés où roucoulaient les colombes, Vénus tout à coup surgissait, couleur de lumière et couleur de rose, offrant à toute lèvre, ou bestiale ou divine, la caresse de ses seins immortels. En Grèce Vénus ne vivait plus ; mais les femmes y avaient conservé la splendeur de sa forme et l'enchantement de son impudeur… Jésus, ce que je pouvais m'en payer ! Un éclair illumina mon âme. Et je criai, en donnant sur l'Atlas un coup de poing qui fit trembler la très chaste Notre-Dame de Patrocinio et toutes les étoiles de sa couronne :

— Caramba, je vais m'en fourrer jusque là !

Oui, m'en fourrer jusque là ! Et craignant, dès lors, que ma tante, par avarice ou méfiance en ma piété pût renoncer à la pensée d'un pèlerinage qui me promettait tant de joies, je décidai de la lier en quelque sorte par un ordre surnaturel et divin. Je me rendis à l'oratoire. Je mis du désordre dans ma chevelure comme s'il y était passé un souffle céleste, et je courus jusqu'à la chambre de tata, pâle et les bras levés en l'air.

— Ô tata, imaginez-vous ce qui vient de m'arriver ? J'étais dans l'oratoire à prier, en actions de grâce quand, tout à coup, il me sembla entendre la voix de Notre Seigneur qui, du haut de la croix, me disait tout bas : “Tu fais bien, Théo-

doric, tu fais bien en allant visiter mon Saint Sépulcre… Et je suis très content de ta tante… Ta tante est des miennes !”

Tata joignit les mains, dans un fougueux transport d’amour :

— Loué soit son Très Saint Nom !… Alors, il a parlé ainsi ? Ah ! cela est bien possible, car Notre Seigneur sait que je veux l’honorer en t’envoyant là-bas !… Loué, une fois encore, soit son Très Saint Nom ! Loué soit-il sur la Terre et dans le Ciel ! Va, mon enfant, va prier… sans trêve ni relâche.

Alors, je me retirai en murmurant un *Ave Maria*. Elle courut encore jusqu’à la porte et elle me cria dans une effusion de sympathie :

— Et puis, Théodoric, vois ce qu’il te faut comme linge… Peut-être n’as-tu pas assez de caleçons ? Fais des commandes, mon enfant, fais des commandes ; grâces en soient rendues à Notre-Dame du Rosaire, j’ai du bien, et je veux que tu sois décent et que tu te présentes avec honneur devant le cher tombeau de Dieu !…

Je passai les commandes ; puis, ayant acheté un *guide de l’Orient* et un casque de liège, je me renseignai sur la manière la plus agréable de me rendre à Jérusalem, auprès de Benjamin Sarrosa et Cie…, juif habile qui, chaque année, allait, le turban en tête, acheter des bœufs au Maroc. Benjamin établit, minutieusement, sur le papier mon itinéraire grandiose. J’embarquerais sur le *Malaga,* paquebot de la maison Jadley qui, par Gibraltar et, ensuite, par Malte, me conduirait, sur une mer toujours bleue, jusqu’à l’antique terre d’Égypte. Là, une étape sensuelle dans la joyeuse Alexandrie. Puis sur un paquebot du Levant, qui longerait la côte sainte de Syrie,

j'aborderais à Jaffa, la ville aux vergers verdoyants ; et, de là, après avoir suivi, au trot paisible d'une jument, une route macadamisée, je verrais, à la fin d'un jour ou à la fin d'une nuit, surgir, toutes noires, entre des collines tristes, les murailles de Jérusalem.

— Diable, Benjamin… Il me paraît y avoir, là dedans, beaucoup de mer, beaucoup de paquebot. Alors, pas même un petit arrêt en Espagne ? Eh mon garçon, mets-toi bien dans la tête que je ne veux pas m'embêter.

— Vous ne vous embêterez pas à Alexandrie. On y trouve tout ce qu'on veut. Le billard, les fiacres, et les petites femmes… Et tout de première qualité… Et là, je vous le promets, vous ne vous embêterez pas !

Cependant, déjà, au *Montanha* et au tabac du Brito, on parlait de mon saint projet. Un matin, je lus, en rougissant d'orgueil, dans le "Jornal das Novidades" ces lignes flatteuses : "Bientôt partira pour visiter Jérusalem et tous les lieux saints où souffrit pour nous le Rédempteur, notre ami Théodoric Raposo, neveu de la noble senhora Dona Patrocinio das Neves, riche propriétaire et modèle des vertus chrétiennes. Bon voyage !" Tata, gonflée d'orgueil, conserva le journal dans l'oratoire sous le piédestal de saint Joseph ; quant à moi, je jubilai en imaginant le dépit d'Adèlia (fidèle lectrice du "Jornal") quand elle me verrait ainsi décamper, détaché d'elle et couvert d'or, pour ces terres musulmanes, où, à chaque pas, entre les sycomores, on rencontre un sérail, muet et fleurant la rose.

La veille de mon départ, il y eut, dans la salle tapissée de damas, une élévation solennelle. Justino me contemplait, comme on contemple une figure historique.

— Ah, notre Théodoric, tout de même !… Quel voyage !… Et comme on va en parler !

Et l'abbé Pinheiro murmurait avec onction :

— Ce fut une inspiration du Seigneur ! Quel bien, Madame, en va ressentir votre santé !

Alors je montrai mon casque de liège. Tous l'admirèrent. Toutefois, notre bon abbé Casimiro, après s'être gratté le menton d'un air songeur, observa qu'un chapeau haut de forme me donnerait peut-être plus de sérieux…

Tata ajouta d'un ton affligé :

— C'est ce que je lui ai dit. Je le trouve un peu trop familier pour la ville où mourut Notre Seigneur…

— Mais, tata, je vous ai déjà expliqué. Cette coiffure est pour le désert… À Jérusalem, c'est évident, et de même dans tous les lieux saints, je n'irai qu'en haut de forme…

— Toujours, ce serait plus distingué, affirma le docteur Margaride.

L'abbé Pinheiro, plein de sollicitude, voulut savoir si j'avais prévu les remèdes nécessaires pour le cas d'un contretemps intestinal dans les déserts bibliques…

J'emporte tout ce qu'il faut… Benjamin m'a donné la liste… Jusqu'à la farine de lin, jusqu'à l'arnica…

La lourde horloge du corridor commença à gémir dix heures ; je devais me lever tôt ; et le docteur Margaride, ému, s'entourait déjà le cou de son foulard de soie. Alors, avant les accolades du départ, je demandai à chacun de mes loyaux amis quel "petit souvenir" ils désiraient que je leur

rapportasse de ces terres lointaines où avait vécu le Seigneur. L'abbé Pinheiro voulait un flacon d'eau du Jourdain. Justino (qui, dans l'embrasure de la fenêtre, m'avait demandé un paquet de tabac turc) devant tante avait seulement envie d'un rameau d'olivier, du Mont des Oliviers. Le docteur Margaride se contenterait d'une bonne photographie du tombeau de Jésus-Christ, qu'il ferait encadrer. Après avoir inscrit, à tour de rôle, ces pieuses commissions dans mon carnet, je me tournai vers tata, souriant, affectueux, plein d'humilité :

— Oh pour moi, dit-elle, du milieu du canapé où elle était installée comme sur un autel et roide dans ses vêtements de satin du dimanche, ce que je désire, c'est que tu accomplisses ce voyage avec toute la dévotion possible, sans laisser une pierre que tu n'aies baisée, sans perdre une neuvaine, sans quitter le moindre lieu sacré avant d'avoir récité ou le rosaire ou le chapelet… En outre, je fais aussi des vœux pour que tu conserves la santé.

Je me disposais à déposer sur sa main brillante d'anneaux un baiser de reconnaissance. Elle m'arrêta, plus raide et sèche que jamais :

— Jusqu'à maintenant, tu t'es bien tenu, tu n'as pas failli aux préceptes et tu n'as pas eu de mauvaises fréquentations. C'est pourquoi tu vas avoir la chance de contempler les oliviers sous lesquels Notre Seigneur a sué une sueur de sang et goûter à l'eau sacrée du Jourdain. Mais si j'apprenais que, durant ce voyage, tu aies eu de mauvaises pensées et quelque mauvaise fréquentation, ou que tu aies couru après les cotillons, sache-le bien : bien que tu sois l'unique personne de mon sang, et que tu aies visité Jérusalem et gagné

des indulgences, je te jetterais alors à la rue, sans une croûte, comme un chien !

Je courbai l'échine, épouvanté. Tata, après avoir effleuré ses lèvres humides de son mouchoir de dentelles, poursuivit avec plus d'autorité encore et une émotion croissante qui, sous son corset plat, gonflait sa poitrine d'un souffle humain passager :

— Et maintenant, je veux, pour ta gouverne, te dire encore une chose, une seule !…

Tous debout, dans une attitude de respect, nous comprîmes que tata se préparait à proférer une parole définitive. À cette heure proche de la séparation, entourée de ses prêtres et de ses magistrats, Dona Patrocinio das Neves allait certainement révéler le motif secret qui l'avait poussée à m'envoyer, en tant que neveu et en tant que pèlerin, à la ville de Jérusalem. J'allais savoir enfin, et aussi clairement que si elle avait écrit sur un parchemin, quel devrait être le plus attentif de mes soins, soit que je dorme, soit que je veille, sur la terre de l'Évangile.

— Voici, déclara tata. Si tu crois que j'aie mérité de toi quelque reconnaissance depuis la mort de ta mère, en te donnant une bonne éducation, en t'habillant, en t'offrant un cheval pour tes promenades, je te demande alors de me rapporter des lieux sacrés une sainte relique, une relique miraculeuse que je puisse garder, qui me console dans mes afflictions et me guérisse de mes maladies.

Et, pour la première fois, après cinquante années de sécheresse, une larme, une toute petite larme, s'échappa de dessous les lunettes de tata et roula le long de son visage.

Le docteur Margaride s'élança fougueusement vers moi :

— Théodoric, quel amour vous porte votre tante ! Fouillez ces ruines, scrutez ces tombeaux. Apportez une relique à votre tante.

Je m'écriai, dans mon exaltation :

— Tata, parole de Raposo, je vous apporterai une relique formidable.

Alors, dans la salle de damas, déborda, bruyante et émue, l'émotion de nos cœurs. Les lèvres de Justino, encore graisseuses des toasts, se collèrent à ma barbe.

Très tôt, un matin de dimanche, le 6 septembre, jour de sainte Libanie, j'allai, doucement, frapper à la porte de la chambre de tata. Tata dormait encore dans son lit très chaste. J'entendis approcher sur le tapis le bruit feutré de ses pantoufles ; elle entr'ouvrit pudiquement la porte ; et, probablement encore en chemise, elle me tendit, dans l'entrebâillement, sa main maigre, livide et puant le tabac à priser. J'eus envie de la mordre ; j'y déposai un baiser baveux ; tata murmura :

— Adieu, mon enfant… Et mille choses de ma part au Seigneur.

Je descendis l'escalier, déjà coiffé de mon casque de liège, mon *Guide de l'Orient* sous le bras. Derrière moi, la Vicencia sanglotait.

Ma malle de cuir toute neuve et mon sac en toile gonflé emplissaient la voiture de chez Pingalho. Quelques hirondelles tardives chantaient encore au bord des toits ; la cloche de Sant'Anna sonnait pour la messe. Un rayon de soleil, venu de l'Orient, venu de la Palestine à ma rencontre, me frappa au visage, accueillant et souriant, comme une caresse du

Seigneur. Je fermai la portière, j'étendis mes jambes et je criai : "Allons-y, *Pingalho !*"

Et c'est ainsi que, pèlerin bien pourvu, aspirant la fumée de mon cigare, j'abandonnai le portail de ma tante, en route vers Jérusalem.

II

Ce fut un dimanche, jour de la saint Jérôme, que mes pieds de latin foulèrent, enfin, les quais d'Alexandrie et la terre sensuelle et religieuse de l'Orient. Je rendis grâce au Seigneur du Bon Voyage. Et mon compagnon, l'illustre savant allemand Topsius, docteur de l'Université de Bonn, membre de l'*Institut Impérial des Fouilles historiques* murmura, en ouvrant son large parasol vert, ces mots qui avaient la gravité d'une invocation :

— Égypte, Égypte ! Je te salue, noire Égypte ! Que sur ton sol, me soit propice ton Dieu Phtah, Dieu des Belles Lettres, Dieu de l'Histoire, inspirateur de l'œuvre d'Art et de l'œuvre de Vérité !…

Au milieu de ce bourdonnement scientifique, je me sentais tout enveloppé d'une vapeur tiède, semblable à celle d'une étuve amollissante et parfumée d'arômes de santal et de rose. Sur les quais étincelants de lumière, s'allongeait, banal et sale, parmi les ballots de laine, le bâtiment de la douane. Mais, au-delà, de blanches colombes s'ébattaient autour des blancs minarets, dans un ciel éblouissant. Entouré de palmiers sévères, un palais dormait, langoureusement, au bord de l'eau ; et, jusqu'à l'horizon s'étendaient les sables de l'antique Lybie sur lesquels voltigeait une poussière chaude, libre et de la couleur d'une peau de lion.

J'aimai tout de suite cette terre d'indolence, de rêve et de lumière. Je sautai dans la calèche tapissée d'indienne qui devait nous conduire à l'*Hôtel des Pyramides* et, comme l'illustre docteur de Bonn, j'invoquai les divinités :

— Égypte, Égypte, je te salue, noire Égypte. Et que me soit propice…

— Mais non, Dom Raposo, que plutôt vous soit propice Isis, la vache amoureuse, rectifia avec un ricanement l'homme de science, accoudé sur ma boîte à chapeaux.

Je ne compris pas, mais je m'inclinai. J'avais fait la connaissance de Topsius à Malte, par une fraîche matinée, alors que j'achetais des violettes à une marchande de fleurs dont les grands yeux avait déjà une langueur musulmane. Le savant allemand prenait consciencieusement, à l'aide de son parasol, la mesure des murs, d'aspect à la fois militaire et monastique, du palais du Grand-Maître.

M'imaginant que c'était un devoir spirituel, scientifique, en ces terres du Levant, pleines de souvenirs historiques, de prendre la mesure des monuments de l'antiquité, je tirai mon mouchoir de ma poche et, gravement, je le promenai comme un cordeau, sur les austères murailles. Topsius darda sur moi, par-dessus ses lunettes d'or, un regard méfiant et jaloux. Mais, tranquillisé sans doute par mon visage d'homme heureux et terre à terre, mes gants blancs, mon futile bouquet de violettes, il souleva courtoisement sa calotte de soie noire de dessus sa longue chevelure lisse et couleur de maïs. Je le saluai de mon casque de liège ; et nous entrâmes en rapport. Je lui dis mon nom, ma patrie, les raisons saintes qui me conduisaient à Jérusalem. Il m'apprit qu'il allait, lui aussi, en Judée, puis en Galilée, recueillir, pèlerin de la science, des notes pour sa formidable *Histoire des Hérodes*. Mais il resterait quelque temps à Alexandrie pour accumuler les pesants matériaux d'un autre livre monumental, l'*Histoire des Lagides*… En effet, ces deux familles turbulentes, les Hé-

rodes et les Lagides, étaient la propriété historique du très savant Topsius.

— Alors, dis-je, puisque nous suivons le même itinéraire, nous pourrions vivre en commun, Docteur Topsius.

Le docteur Topsius long, maigre et tout en jambes, vêtu d'une courte redingote de lustrine bourrée de manuscrits, accepta avec plaisir la proposition.

— Eh bien donc, nous vivrons en camarades, Dom Raposo. Et nous pourrons ainsi faire quelques économies !

Avec son cou enfoncé dans les épaules, sa mèche de cheveux en bataille, son nez pointu et pensif, son pantalon serré autour des jambes, mon érudit ami ressemblait à une cigogne ridicule et savante qui aurait eu des lunettes d'or au bout du bec. Mais, déjà, l'animal que j'étais, s'inclinait avec respect devant cette pure intelligence ; et nous allâmes boire de la bière.

La science était, chez ce garçon, un don héréditaire. Son grand-père maternel, le naturaliste Sholck, avait écrit un traité fameux en huit tomes sur l'*Expression physionomique chez les sauriens*. Son oncle, le célèbre égyptologue Topsius dicta, à l'âge de soixante-dix-sept ans et tandis qu'il était cloué dans son fauteuil par la goutte, son livre génial et d'une lecture aisée, la : *Synthèse monothéïste de la Théogonie égyptienne, considérée dans les rapports du Dieu Phtah et du Dieu Imhotep avec les Triades des Nomes.*

Quant au père de Topsius, malheureusement, au milieu de toute cette haute érudition domestique, il n'avait jamais pu être autre chose que joueur d'ophicléide, mais mon compagnon, retrouvant la tradition scientifique de sa famille, avait, à vingt-deux ans, résolu d'une façon magistrale, en

dix-neuf articles publiés dans le *Bulletin hebdomadaire des Fouilles historiques,* la question, vitale pour la civilisation, qui concernait un mur de briques élevé par le roi Pi-Sibkmé, de la vingt et unième dynastie, autour du temple de Ramsès II, dans la légendaire cité de Tanis. L'opinion de Topsius au sujet de ce mur brillait avec une aussi évidente clarté que la lumière du soleil.

Je ne garde, de Topsius, que des souvenirs agréables ou nobles. En toutes circonstances, sur les eaux agitées de la mer de Tyr, dans les rues obscures de Jérusalem, sous la tente où nous dormions côte à côte, près des ruines de Jéricho, sur les routes verdoyantes de Galilée, il m'a fait profiter de sa science, et il s'est montré avec moi serviable, patient et discret. Je comprenais rarement ses sentences sonores et frappées comme les précieuses médailles d'or ; mais, ainsi que devant la porte infranchissable d'un sanctuaire, je me tenais plein de respect, sachant que, là, dans l'ombre, brillait l'essence pure de l'idée. Parfois aussi, il arrivait au docteur Topsius de marmotter, entre ses dents, quelque juron ordurier ; et alors une agréable communion s'établissait entre lui et mon esprit simple de licencié en droit. À vrai dire, il me doit encore six mœdas, mais cette goutte minuscule d'argent, si je puis dire, a disparu dans la mer immense de science historique dont il a submergé mon intelligence. Outre son enrouement d'érudit, une chose seulement me déplaisait en lui : l'habitude qu'il avait prise de se servir de ma brosse à dents.

Lorsqu'à notre arrivée à l'*Hôtel des Pyramides,* on nous présenta le registre des voyageurs, mon docte ami, après avoir signé "Topsius", ajouta sous son nom, en lettres roides "de l'Allemagne Impériale". Je pris la plume, à mon tour, et évoquant le souvenir de Joào de Castro le barbu, d'Armuz en

flammes, d'Adamastor, de la Chapelle de Saint-Roch, du Tage et de tant d'autres gloires, j'écrivis largement avec des paraphes plus gonflés que des voiles de galions : "Raposo, portugais d'en-deçà et d'au-delà des mers." À ce moment, surgit d'un coin un garçon maigre et flétri qui murmura dans un souffle et comme s'il était prêt à s'évanouir :

— Si le *cavalheiro* a besoin de quelque chose, qu'il demande Alpedrinha.

C'était un compatriote ! Cet Alpedrinha, tout en défaisant les courroies de ma malle, me raconta sa tragique histoire. Il était de Trancoso et n'avait pas eu de chance. Il avait fait des études, il avait composé un nécrologe, et, même, il savait par cœur les vers les plus douloureux de "notre Soares de Passos". Mais à peine sa maman était-elle morte, qu'ayant hérité de quelques terres, il avait couru à la fatale Lisbonne pour s'amuser ; il avait alors connu dans la ruelle de la Conception une Espagnole très savoureuse qui répondait au doux nom de Dulce ; avec elle pour compagne d'idylle il avait mis la voile vers Madrid. Il s'y était ruiné au jeu ; Dulce l'avait trompé et l'amant de celle-ci lui avait donné un coup de couteau. À peine guéri et faible encore, il était venu à Marseille ; pendant plusieurs années il avait traîné, guenille sociale, à travers des misères indicibles. Il avait été sacristain à Rome. Coiffeur à Athènes. En Morée, il avait habité une masure près d'un bourbier et s'était adonné à la pêche horrible des sangsues. Coiffé d'un turban, des outres noires pendues à l'épaule, il avait crié : Voilà le marchand d'eau, dans les ruelles de Smyrne. La fertile Égypte l'avait toujours attiré, irrésistiblement… Et voilà comment il était, à présent, de l'*Hôtel des Pyramides* le mélancolique courrier.

— Ah, Cavalheiro, si vous avez apporté jusqu'ici quelque journal de notre Lisbonne, j'aimerais savoir où en est la Politique.

Je lui abandonnai généreusement tous les exemplaires du *Jornal de Noticias* qui enveloppaient mes chaussures.

Le patron de l'hôtel était un Grec de Lacédémone qui portait des moustaches terribles et *hablaba un poquitito el castellano*. Raide et serré sans sa redingote noire ornée d'une décoration, il nous conduisit, lui-même, à la salle à manger, *la màs preciosa, sin duda de todo el Oriente, caballeros*.

Sur une table, un gros bouquet de fleurs écarlates achevait de se flétrir ; dans un flacon de vinaigre flottaient avec familiarité des cadavres de mouches ; les savates du garçon d'hôtel froissaient, à chaque pas, un vieil exemplaire du *Journal des Débats* taché de vin et qui, piétiné par d'autres savates indolentes, traînait à la même place depuis le début de l'après-midi. La fumée fétide des chandeliers de laiton montait jusqu'au plafond et mêlait ses nuages noirs aux nuages roses parmi lesquels voltigeaient des anges et des hirondelles. Sous la terrasse, un violon et une harpe jouaient la *Mandolinata*. Et, tandis que Topsius s'emplissait de bière, je sentais grandir mon amour pour cette terre de paresse et de lumière.

Après le café, mon très savant ami, muni de son crayon à prendre des notes, décampa à la recherche d'antiquailles et de pierres du temps des Ptolémées. Quant à moi ayant allumé un cigare, j'appelai Alpedrinha et je lui confiai mon désir d'aller, sans retard, prier et faire l'amour. La prière, c'était aux intentions de ma tante Patrocinio qui m'avait recommandé une oraison jaculatoire à saint Joseph dès que j'aurais foulé le sol de l'Égypte, sol devenu, depuis la fuite de

la Sainte Famille sur un bourricot, sacré comme celui d'une cathédrale. L'amour était une nécessité pour mon cœur inquiet et brûlant. Alpedrinha, sans mot dire, ouvrit les persiennes et me montra une place très claire ; un héros de bronze à cheval sur un coursier de même métal en ornait le centre ; une brise chaude soulevait une poussière lourde sur deux bassins à sec ; tout autour, se dressaient de hautes maisons de rapport ; et chacun d'eux arborait le drapeau de sa patrie, comme des citadelles rivales en pays conquis. Puis, le triste Alpedrinha m'indiqua, à un carrefour où une vieille femme vendait de la canne à sucre, la tranquille rue des Deux Sœurs. Là (murmura-t-il), je verrais, au-dessus de la porte d'un petit magasin, discret, une lourde main en bois, grossière et peinte en rouge, et, sur une enseigne noire, cette engageante inscription en lettres dorées : "Miss Mary, gants et fleurs en cire". C'était le lieu de refuge qu'il conseillait à mon cœur. Au fond de la rue, près d'une fontaine qui pleurait entre les arbres, se trouvait une chapelle neuve où mon âme trouverait consolation et fraîcheur.

— Et ne manquez pas, *cavalheiro,* de dire à Miss Mary que c'est l'*Hôtel des Pyramides* qui vous envoie.

Je mis une rose à ma boutonnière et je sortis triomphant. Dès que je pénétrai dans la rue des Deux-Sœurs, j'aperçus tout de suite la chapelle virginale qui, bercée par les bruits atténués de la rue, dormait chastement à l'ombre des platanes. Mais saint Joseph, le très aimant patriarche, était à cette heure certainement occupé à recevoir des oraisons plus urgentes que mes prières et qui s'envolaient de lèvres plus dignes que les miennes ; je ne voulus pas importuner le bon saint ; et alors je m'arrêtai devant la main de bois peinte en rouge, qui, allongée et ouverte, semblait être là pour se saisir de mon cœur.

J'entrai, tout ému. Derrière un comptoir verni, près d'un vase de roses et de magnolias, elle lisait le *Times,* un chat blanc sur les genoux. Ce qui me frappa tout d'abord, ce furent ses yeux bleu clair, d'un bleu que l'on ne voit que sur les porcelaines, des yeux pleins de simplicité, célestes, comme je n'en avais jamais vu dans Lisbonne la brune. Plus de charme encore se dégageait de ses cheveux, frisés, blonds, si doux et si fins à la fois qu'ils me donnaient envie d'y plonger pour toujours et pieusement mes doigts tremblants ; enfin, le nimbe lumineux et profane qu'ils mettaient autour de son visage rond et plein, d'une tendre blancheur de lait, légèrement teinte de carmin, était véritablement irrésistible. Le sourire aux lèvres et les cils épais baissés avec une tendre douceur, elle me demanda si je voulais des gants en chevreau ou en Suède.

Je murmurai, penché goûlument sur le comptoir :

— Je vous apporte les salutations d'Alpedrinha.

Elle choisit, dans le bouquet, un timide bouton de rose et me le tendit du bout des doigts. Je m'en saisis avec fureur. La voracité de cette caresse sembla lui plaire, car un sang plus chaud effleura son visage, et elle m'appela tout bas “mauvais sujet”. J'oubliai saint Joseph et l'oraison jaculatoire, et nos mains qui s'étaient jointes tandis qu'elle m'essayait un gant de nuance claire, ne se désunirent plus durant les quelques semaines que je passai, dans la ville des Lagides, en paradisiaques jouissances musulmanes.

Elle était du Yorkshire, cet héroïque comté de la vieille Angleterre, où les femmes croissent et s'épanouissent comme les roses de leurs jardins royaux. À cause de son rire argentin et des minauderies auxquelles elle se livrait quand je la chatouillais, je lui avais donné le nom gentil et roucou-

lant de *Maricoquinhas*. Topsius, qui l'appréciait, l'appelait "notre symbolique Cléopâtre". Elle aimait ma barbe noire et puissante ; et c'est pour ne pas m'éloigner de la chaleur de ses jupes que je renonçai à voir Le Caire, le Nil et le Sphynx éternel, étendu à l'entrée du désert, et souriant de l'Humanité vaine…

Vêtu de blanc comme un lys, je goûtais des matinées ineffables. Je m'accoudais au comptoir de Mary et je caressais respectueusement le dos de son chat. Mary demeurait silencieuse, mais sa seule façon de sourire, les bras croisés, ou sa manière si gentille d'ouvrir le *Times* remplissaient mon cœur d'une joie lumineuse. Elle n'avait même pas besoin de m'appeler "son vaillant petit portugais, son chou-chou". Il suffisait que sa poitrine se soulevât et seulement pour voir cette douce vague langoureuse, en sachant qu'elle était provoquée par le tendre désir de mes baisers, je serais venu de très loin à Alexandrie, et je serais allé plus loin encore à pied, sans repos, jusqu'aux lieux même où les eaux du Nil deviennent blanches !

Le soir, accompagnés de notre savant Topsius, nous faisions, dans une calèche capitonnée d'indienne, de lentes, d'amoureuses promenades au bord du canal de Mamoudieh. Sous les arbres au feuillage abondant, le long des murs du sérail, j'aspirais la troublante odeur des magnolias et d'autres chauds parfums que je ne connaissais pas.

Parfois, une fleur rouge ou blanche tombait sur mes genoux ; en soupirant, j'effleurais de ma barbe le doux visage de Maricoquinhas qui frémissait de plaisir. Sur l'eau gisaient les lourdes barques qui remontent le Nil bienfaisant et sacré ; les unes étaient ancrées près des ruines des temples ; d'autres étaient attachées au bord des îles vertes où dor-

maient les crocodiles. Lentement le soir tombait. Sans hâte, nous roulions dans l'ombre parfumée. Topsius murmurait des vers de Gœthe. Les palmiers de la rive opposée se découpaient sur le ciel doré, semblables à des reliefs de bronze sur une lame d'or.

Maricoquinhas dînait toujours avec nous à l'*Hôtel des Pyramides ;* devant elle, Topsius s'épanouissait en fleurs d'érudition aimable. Il nous contait les soirs de fête dans la vieille Alexandrie des Ptolémées, sur le canal qui conduisait à Canope ; les deux rives resplendissaient de palais et de jardins ; les barques, couvertes de tentes en soie, voguaient aux sons des luths ; les prêtres d'Osiris, revêtus de peaux de léopards, dansaient sous les orangers ; sur les terrasses, les dames d'Alexandrie, entr'ouvrant leurs voiles, buvaient en l'honneur de Vénus Astarté dans le calice des fleurs de lotus. La volupté, éparse, amollissait les âmes. Les philosophes eux-mêmes se débauchaient.

— Et, disait Topsius en faisant les yeux doux, en toute la ville d'Alexandrie, il n'y avait qu'une seule dame honnête ; et celle-là commentait Homère et c'était la tante de Sénèque, une seule !

Maricoquinhas soupirait. Quel enchantement ce devait être de vivre en cette Alexandrie et de remonter vers Canope dans une barque couverte d'une bâche de soie.

— Sans moi ? criais-je, jaloux.

Elle jurait que, sans moi, son cher et vaillant petit portugais, elle ne voudrait pas même habiter le ciel !

Alors, heureux, j'offrais le champagne.

Les jours passèrent ainsi, légers, insouciants, agréables, remplis de baisers, quand arriva, hélas, la veille du triste départ pour Jérusalem.

Le matin de ce jour funeste, tandis qu'il cirait mes souliers, Alpedrinha me dit :

— Ce que vous devriez faire, *cavalheiro,* ce serait de rester ici, à Alexandrie, et d'y mener la bonne vie.

Ah ! si cela avait été possible ! Mais les ordres de tata étaient formels ! Pour l'amour de son or, je devais me rendre en la noire Jérusalem, m'agenouiller devant des oliviers desséchés, égrener de pieux rosaires auprès de froids tombeaux…

— Tu n'es jamais allé à Jérusalem, Alpedrinha ? demandai-je, en enfilant mon caleçon, le désespoir au cœur.

— Non, Monsieur, mais j'en ai entendu parler… Pire que Braga !

— Sacrédié !

Notre souper avec Maricoquinhas, le soir, dans ma chambre, fut entrecoupé de silences et de soupirs ; la flamme des bougies était mélancolique comme celle des cierges mortuaires ; le vin nous rendait sombres comme celui que l'on boit aux funérailles. Topsius nous offrait ses généreuses consolations.

— Belle dame, belle dame, notre Raposo reviendra… Je suis même convaincu que, de l'ardente terre de Syrie, de la terre de Vénus et de l'Épouse du Cantique des Cantiques, il rapportera en son cœur une flamme renouvelée et plus vive que jamais.

Je me mordais les lèvres et suffoquais de douleur.

— Mais oui, mais oui. Nous irons encore nous promener en calèche à Mamoudieh… Je vais seulement par là pour réciter quelques patenôtres sur le Calvaire… Et, même, je sens que cela ne me fera pas de mal… J'en reviendrai aussi vigoureux qu'un taureau…

Après le café, nous allâmes nous accouder sur la terrasse et admirer, sans mot dire, la splendeur de cette nuit d'Égypte. Les étoiles étaient en si grand nombre que l'on eût dit une poussière lumineuse que le Bon Dieu aurait fait lever tout là-haut, en se promenant seul sur les routes du ciel. Le silence avait une solennité de sanctuaire. Sur les terrasses sombres, en bas, une forme blanche se mouvait parfois avec légèreté et nous révélait la présence d'autres êtres qui, comme nous, s'enivraient silencieusement des magnificences de cette nuit étoilée. Nous étions comme enveloppés d'une atmosphère religieuse, semblables aux gens pâmés devant les lumières d'un autel ; et je sentais monter à mes lèvres, irrésistiblement, la douceur d'un *Ave Maria*…

Au loin, la mer paraissait dormir. La chaude irradiation des astres me permettait de distinguer dans un creux de la plage une cabane minuscule et déserte qui se dressait, toute blanche et poétique, entre deux palmiers… Alors je me mis à rêver : aussitôt, pensais-je, que tata serait morte et son or en ma possession, j'achèterais ce doux abri et je le tapisserais de jolies soies. Dispos, serein, délivré de toutes les agitations du monde civilisé, j'y vivrais, vêtu à la turque, près de ma petite gantière. Les actes de réparation au Sacré-Cœur de Jésus me seraient aussi indifférents que les guerres qu'entre eux se déclareraient les Rois. Du ciel, seul m'importerait l'azur qui illuminait les vitres de ma maison ; de la terre,

seules m’importeraient les fleurs épanouies dans mon jardin et qui parfumeraient mon bonheur. Les jours s’écouleraient dans une molle paresse, orientale, je fumerais le vrai Latakié, je jouerais de la guitare et, de la vie, je recevrais sans cesse cette impression de bonheur parfait que Mary me donnait quand sa gorge se soulevait ou qu’elle m’appelait “son cher et vaillant petit portugais”.

Je serrai Mary contre ma poitrine comme si j’avais voulu la faire entrer en moi. Je murmurai à son oreille blanche comme un coquillage des mots ineffables. Elle frémit, leva ses yeux mouillés de larmes vers la poussière d’or répandue dans le ciel.

— Que d’étoiles ! dit-elle. Dieu veuille que, demain, la mer soit calme !

Alors, à la pensée que ces longues vagues allaient m’emporter vers l’âpre terre de l’Évangile, si loin de ma chère Mary, une tristesse infinie pesa sur mon cœur, et, malgré moi, s’échappèrent de mes lèvres des gémissements harmonieux, des plaintes tristes et langoureuses… Je chantai. Ma voix douloureuse s’éleva par-dessus les terrasses de la musulmane Alexandrie vers les tremblantes étoiles. Pinçant des doigts le revers de mon veston, comme si j’y avais trouvé réellement les cordes d’une guitare et donnant à mes gémissements la tristesse voulue, je soupirai le *fado* le plus passionné de la mélancolie portugaise :

Mon cœur, ici, reste à jamais ;
Je pars seul avec ma détresse,
Si loin de celle que j’aimais ;
Las ! plus ne verrai ma maîtresse !…

Je ne pus continuer ; la passion m'étouffait… L'érudit Topsius voulut savoir si ces vers charmants étaient de Liuz de Camœns. Je lui dis, en larmoyant, que je les avais entendus à Dafundo, au *Calcinhas.*

Topsius se recueillit pour prendre une note sur le grand poète portugais Calcinhas. Je fermai la fenêtre et, après être allé dans le couloir faire en cachette un rapide signe de croix, je vins, avidement, délacer, pour la dernière fois, le corset de ma savoureuse amante.

Brève, trop brève hélas ! fut cette nuit étoilée d'Égypte !

Tôt, trop tôt, hélas ! le Grec de Lacédémone vint me prévenir que, déjà, dans la baie, sur laquelle soufflait un vent très vif, fumait *el paquete,* répondant au nom féroce de *Caïman,* qui devait m'emmener vers les tristesses d'Israël. *El senor D. Topsius,* matinal, était déjà descendu et déjeunait tranquillement d'œufs au lard, qu'il arrosait d'une imposante canette de bière. Quant à moi, en manches de chemise, les yeux rouges et embués de larmes, je ne pus avaler qu'une gorgée de café, dans la chambre, sur un coin de la commode. Ma solide malle de cuir, déjà fermée et bouclée, encombrait le couloir ; à la hâte, Alpedrinha fourrait encore mon linge sale dans un sac de toile. Maricoquinhas les oreilles aplaties sous son gentil chapeau orné de pavots, était assise au bord du lit, l'air désespéré, et elle contemplait cet empaquetage de flanelles comme si c'étaient des lambeaux de son cœur qu'on eût jetés au fond du sac et qui dussent partir pour ne plus jamais revenir !

— Tu emportes tant de linge sale, Théodoric ?

Je balbutiai, le cœur déchiré.

— Je le ferai laver à Jérusalem, avec l'aide de Notre-Seigneur.

Je passai mon scapulaire autour de mon cou. À cet instant, Topsius parut sur le pas de la porte, la pipe au bec ; il avait sous le bras un parasol roulé dans son fourreau ; il était chaussé de larges galoches à cause, disait-il, de l'humidité du navire ; une Bible alourdissait la poche de sa redingote d'alpaga. En me voyant encore sans faux-col, il s'en prit à mon amoureuse paresse.

— Mais je comprends, belle dame, je comprends ! ajouta-t-il avec force courbettes pleines de courtoisie, en s'adressant à Mary. Il est pénible de s'arracher des bras de Cléopâtre… À cause de ces bras, déjà Antoine a perdu Rome et le monde… Moi-même, tout absorbé que j'aie pu être par ma mission et mon haut souci d'éclaircir certains recoins obscurs de l'Histoire, j'emporte, nonobstant, d'agréables souvenirs de ces journées d'Alexandrie… En vérité, nos promenades à Mamoudieh étaient délicieuses !… Permettez-moi de ramasser votre gant, belle dame !… Si je reviens jamais en cette terre des Ptolémées, soyez certaine que je n'oublierai pas la rue des Deux-Sœurs… "Miss Mary, gants et fleurs de cire". Comme j'ai l'honneur de vous le dire… M'autorisez-vous à vous envoyer, quand elle sera terminée, mon *Histoire des Lagides ?*… Elle renferme des détails fort piquants… C'est ainsi que, lorsque Cléopâtre s'éprit d'Hérode, roi de Judée…

Mais Alpedrinha, qui se trouvait près du lit, cria, hors de lui :

— Cavalheiro, encore du linge sale !

Il venait, en furetant, de découvrir, parmi les couvertures en bataille, une longue chemise en dentelles ornée de rubans de soie claire… Il la brandissait, et elle répandait un parfum de violettes et d'amour !… La chemise de nuit de Mary, toute chaude encore de mes étreintes…

— Ceci appartient à Dona Mary ! Ta chemise, mon amour, gémissais-je, en attachant mes bretelles.

Ma petite gantière se dressa, pâle et tremblante ; et elle m'exprima sa passion par un trait plein de poésie. Elle enroula sa chemisette, me la jeta entre les bras avec autant d'ardeur que si, dans ses plis, elle avait enveloppé son cœur.

— Je te la donne, Théodoric ! Emporte-là, Théodoric ! Elle est encore toute chiffonnée de nos tendres ébats !… Emporte-la ; qu'elle dorme à ton côté comme si c'était moi-même… Attends, attends encore un peu, mon amour ! Je veux y mettre un mot, une dédicace !…

Elle se précipita vers la table où gisaient les dernières feuilles du papier à lettres sur lequel j'écrivais à ma tante l'histoire édifiante de mes jeûnes à Alexandrie et des nuits que j'avais passées à m'enivrer de l'Évangile… Tandis que je serrais entre mes bras la chemise parfumée et que deux ruisseaux de larmes coulaient dans ma barbe, je cherchais, autour de moi, avec angoisse, une place pour caser la précieuse relique d'amour. Mes malles étaient fermées. Le sac de toile était plein à craquer.

Topsius, impatient, tirait des profondeurs de son gousset sa montre d'argent. À la porte, notre Lacédémonien ronchonnait :

— *Dom Théodoric, es tarde, es muy tarde.*

Mais ma bien-aimée secouait déjà, pour faire sécher l'encre, le papier qu'elle avait couvert de son écriture large, impétueuse et franche comme son amour : "À mon Théodoric, à mon cher petit portugais vigoureux, en souvenir de nos longues nuits d'amour !"

— Ô ma chérie !… Mais où donc vais-je la mettre ?

Je ne peux tout de même pas emporter la chemise ainsi, entre mes bras, découverte et nue !

Déjà Alpedrinha, à genoux, s'apprêtait, avec désespoir, à défaire mon sac. Alors, Maricoquinhas eut une délicate inspiration : elle se saisit d'une feuille de papier d'emballage, ramassa sur le plancher un morceau de ficelle rouge et ses agiles mains de gantière eurent tôt fait de la chemisette un paquet rond, commode et gracieux, que je serrai sous mon bras avec la folle passion d'un avare.

Puis ce fut un murmure emporté de sanglots, de baisers, de mots doux.

— Mary, ange chéri !

— Théodoric, mon amour !

— Écris-moi à Jérusalem.

— Souviens-toi de ta mignonne amie !

Je dégringolai les escaliers comme un insensé. La calèche qui, tant de fois, nous avait emmenés, Mary et moi, serrés l'un contre l'autre, pour une promenade sous les arbres odorants de Mamoudieh, partit alors au trot de son attelage blanc et m'arracha à un bonheur auquel j'avais fini par m'accoutumer. À l'ombre de son parasol vert, l'impassible et

docte Topsius recommençait, à mi-voix à étaler sa science de l'antiquité.

— Savais-je sur quoi nous allions rouler ?… Non ? Eh bien ! tout simplement sur la noble chaussée des Sept Stades, chaussée que le premier des Lagides avait construite afin de pouvoir communiquer avec l'île de Pharos, chantée par Homère !

Comment aurais-je pu l'écouter ? Penché en dehors de la calèche, j'agitais mon mouchoir trempé des larmes du regret. À la porte de l'hôtel, près d'Alpedrinha, la douce Maricoquinhas, si belle sous son chapeau orné de pavots, agitait, elle aussi, son mouchoir, tendrement, amoureusement ; un instant encore, les deux lambeaux d'étoffe manifestèrent, dans l'air chaud, l'ardeur mutuelle de nos cœurs. Puis je m'affalai sur la banquette, comme y serait tombé un cadavre.

À peine étions-nous embarqués sur le *Caïman* que j'aurais voulu courir dans ma cabine pour y cacher ma douleur. Topsius me retint encore par la manche afin de me montrer les lieux témoins de la grandeur des Ptolémées, le port d'Eunotos, la rade de marbre dans laquelle furent ancrées, autrefois, les galères de Cléopâtre. Je m'enfuis ; dans l'escalier, je bousculai et renversai presque une sœur de Charité qui montait timidement, son chapelet en main. Je murmurai : "pardon, ma chère sœur". Enfin, je me jetai sur ma couchette et sanglotai tout mon saoul, en serrant contre moi le paquet recouvert de papier d'emballage, car c'était là tout ce qui me restait d'un amour incomparable et splendide en la terre d'Égypte.

Pendant deux jours et deux nuits, le *Caïman* haleta et roula sur les flots de la mer de Tyr. Enveloppé dans une couverture, sans lâcher le paquet de Mary serré contre ma poi-

trine, je refusais avec horreur les biscuits que, de temps à autre, m'apportait l'érudit Topsius ; je cessai de prêter attention à son imperturbable érudition au sujet de cette mer que les Égyptiens, disait-il, appelaient la *Grande Verte,* et je cherchais vainement en ma mémoire les bribes d'une prière que j'avais naguère entendu réciter à ma tante pour l'apaisement des flots irrités.

Mais un soir, à la nuit tombante, il me sembla, ayant fermé les yeux, sentir sous mes pantoufles le sol ferme, un sol de roche qui avait un parfum de romarin. Sans bien comprendre ce qui m'arrivait, je commençai à gravir la pente d'une colline agreste, en la compagnie d'Adèlia et de ma blonde Mary, laquelle était sortie du papier d'emballage fraîche, nette et même sans avoir froissé les pavots de son chapeau ! Alors, de derrière un rocher, surgit devant nous un homme, nu, colossal, noir et cornu ; ses yeux étincelaient et ils étaient rouges et ronds comme les verres d'une lanterne ; sa queue, interminable, faisait sur le sol un bruit semblable à celui d'une couleuvre irritée qui glisserait parmi les feuilles sèches. Sans un salut de politesse, l'impudent se mit à marcher près de nous. J'avais bien compris que c'était le diable ; mais je n'éprouvai ni scrupule ni terreur. L'insatiable Adèlia lançait des œillades en coulisse vers les muscles puissants du type ; je lui dis avec indignation : “Cochonne, même avec le diable, alors ?”

Ainsi, tout en marchant, nous arrivâmes au sommet de la colline ; là, un palmier s'inclinait sur un abîme plein d'ombre et de silence ; devant nous, au lointain, le ciel s'étendait comme un large rideau mordoré ; sur ce fond clair se détachait, en noir, une colline et au sommet de cette colline se dressaient, l'une à côté de l'autre, trois petites croix de bois, fines et droites. Le Diable, après avoir craché par

terre, murmura en me tirant par la manche : "La croix du milieu est celle de Jésus, fils de Joseph et qu'on appelle aussi, le Christ ; nous arrivons assez à temps pour profiter de l'Ascension." En effet ! La croix du milieu, celle du Christ, arrachée de la colline, comme un arbuste que le vent aurait déraciné, commença à s'élever lentement, augmenta de volume et bientôt encombra le ciel tout entier. Alors, pour la soutenir, tout autour, en bandes, volaient des anges, aussi prompts que les colombes quand elles accourent au grain ; les uns la tiraient par en haut à l'aide de longues cordes de soie ; les autres la poussaient par dessous, et nous voyions l'effort gonfler leurs bras d'azur. Parfois se détachait du bois, comme de la cire molle, une grosse goutte de sang ; un séraphin recueillait cette goutte entre ses mains et il allait la porter dans la partie la plus haute du ciel, où elle demeurait suspendue avec l'éclat d'une étoile. Un vieillard de taille énorme, vêtu d'une tunique blanche, et dont nous distinguions mal les traits perdus au milieu de sa chevelure en révolte et des flocons de sa barbe de neige, était étendu parmi les nuages et commandait ces manœuvres de l'Ascension dans une langue qui ressemblait au latin et retentissait comme le roulement de cent chars de guerre. Brusquement, tout disparut. Et le Diable, me jetant un coup d'œil, dit avec mélancolie : "*Consummatum est,* mon ami ! Et voici encore un nouveau Dieu ! Encore une nouvelle Religion. Et une Religion qui va répandre sur la terre et dans le ciel un inexprimable ennui".

Alors, le Diable, m'entraînant au bas de la colline, se mit à me raconter avec animation les Cultes, les Fêtes, les Religions qui florissaient dans sa jeunesse. En ce temps-là, cette côte de la Grande Verte, de Byblos à Carthage, d'Eleusis à Memphis, était toute peuplée de dieux. Les uns étaient remarquables par la perfection de leur beauté, les autres par la

complication de leur férocité. Mais, tous, ils se mêlaient à la vie humaine et ils la divinisaient ; ils voyageaient sur des chars de triomphe, ils respiraient le parfum des fleurs, ils buvaient du vin, ils défloraient les vierges endormies. Aussi étaient-ils aimés d'un amour qu'ils ne connaîtront plus ; et les peuples qui émigraient, pouvaient abandonner leurs troupeaux et oublier les fleuves où ils s'étaient abreuvés, jamais ils ne manquaient d'emporter leurs divinités avec eux… "Mon ami, demanda le Diable, n'êtes-vous jamais allé à Babylone ?" Là, me dit-il, toutes les femmes, matrones ou jeunes filles, venaient se prostituer, pour un jour, dans les bosquets sacrés, en l'honneur de la déesse Myllita. Les plus riches arrivaient, escortées d'esclaves, en des chars incrustés d'argent et tirés par des buffles ; les plus pauvres portaient une corde au cou. Les unes étendaient des tapis sur l'herbe et elles attendaient avec l'indifférence des bêtes ; d'autres, debout, nues, blanches, la tête couverte d'un voile noir, ressemblaient à de magnifiques statues de marbre qu'on eût dressées entre les peupliers. Toutes attendaient, ainsi, qu'un homme leur jetât une pièce d'argent et leur dise : "Au nom de Vénus !" Alors elle le suivait, fût-ce un prince venu de Suze, une tiare de perles sur la tête, ou un marchand qui avait descendu l'Euphrate dans sa barque de cuir ; et toute la nuit, dans l'ombre des buissons, rugissait la Luxure rituelle. Ensuite, le Diable me raconta les fournaises humaines de Moloch, les Mystères de la Bonne Déesse et les funérailles ardentes d'Adonis…

Il s'arrêta et il ricanait : "Mon ami, êtes-vous jamais allé en Égypte ?" Je lui répondis que j'y étais allé et j'y avais fait la connaissance de Maricoquinhas. Le diable me répliqua avec courtoisie : "Ce n'était pas Maricoquinhas, c'était Isis !" Quand l'inondation arrivait jusqu'à Memphis, les eaux se couvraient de barques sacrées. Une allégresse héroïque, qui

montait jusqu'au soleil, rendait les hommes semblables aux dieux. Osiris, le dieu aux cornes de bœuf, s'accouplait avec Isis ; et, parmi les rudes harmonies des harpes de bronze, on entendait, sur le Nil, le rugissement amoureux de la Vache Divine.

Ensuite, le Diable me raconta à quel point en Grèce les religions de la Nature étaient douces et belles. Là, tout était blanc, pur, lumineux et serein ; l'harmonie jaillissait des formes du marbre, de la Constitution des cités, de l'éloquence des académies et de l'adresse des athlètes ; entre les îles de l'Ionie qui flottent, ainsi que les paniers de fleurs, sur une mer molle et muette, les Néréides s'accrochaient aux bords des navires pour écouter les histoires des voyageurs ; les Muses, debout, chantaient dans les vallées ; et Vénus condensait en elle la beauté de toute l'Hellénie.

Mais voici qu'est apparu ce charpentier de Galilée, et alors tout a pris fin. Le visage humain devenait pour toujours pâle de mortification ; une croix sombre, écrasant la terre, enlevait aux roses, desséchées, leur splendeur et leur saveur aux baisers, et la laideur des formes plaisait au dieu nouveau.

Je pensai que Lucifer était triste, et je m'efforçai de le consoler : “Ne t'inquiète donc pas ; il y aura encore dans le monde beaucoup d'orgueil, beaucoup de prostitution, beaucoup de sang, beaucoup de colère ! Ne te lamente pas sur les fournaises de Moloch, tu auras les fournaises des Juifs”. Et lui, tout étonné, me répondit : “Moi ? Je me moque bien des unes et des autres. Raposo, elles passent et moi je reste.”

Et c'est ainsi que, sans m'en apercevoir, et tout en bavardant avec Satan, j'arrivai au Campo Sant'Anna. Je m'arrêtai, tandis qu'il dégageait ses cornes qui s'étaient

prises dans les branches d'un arbre du Campo. Alors, tout à coup, près de moi, j'entendis un cri : "Regardez, voilà Théodoric avec le Mauvais !" Je me retournai. C'était ma tante. Tata, livide, terrible, et qui levait sur moi, pour m'en frapper, son livre de messe !… Je m'éveillai, couvert de sueur.

Topsius frappait à la porte de ma cabine et il criait joyeusement :

— Levez-vous, Raposo. Nous sommes en vue de la Palestine.

Le *Caïman* s'était arrêté ; et je percevais, dans le silence, l'eau qui effleurait la coque du navire avec la légèreté et le murmure d'une douce caresse… Pourquoi avais-je ainsi rêvé, à l'approche de Jérusalem, des faux dieux, de Jésus leur vainqueur et du Démon en révolte contre tous ? Quelle suprême révélation me préparait le Seigneur ?

Je rejetai le manteau dans lequel je m'étais entortillé ; étourdi, sale, mais sans lâcher le précieux paquet de Mary, je m'enveloppai de mon pardessus et grimpai sur le pont. Un air doux et vivifiant, qui m'apportait un parfum de montagne et de fleur d'oranger, me baigna délicieusement le visage. La mer toute bleue, semblait s'être tue dans la fraîcheur du matin. Devant mes yeux de pécheur s'étendait, sablonneuse et basse, la terre de Palestine, au milieu de laquelle se dressait une ville sombre, entourée de vergers et coiffée, comme un saint, d'un nimbe de soleil.

— Jaffa, me cria Topsius, en secouant sa pipe de faïence. Voici, Dom Raposo, la plus ancienne ville de l'Asie, l'antique ville de Jeppo, qui date d'avant le Déluge ! Enlevez votre coiffure et saluez cette aïeule remplie de légende et

d’histoire… Ce fut ici que cet ivrogne de Noé, construisit son Arche.

Je saluai, ébloui.

Je restai découvert ; en effet, le *Caïman,* ancré devant la Terre sainte, avait pris le recueillement d’une chapelle avec ses occupations pieuses et pleines d’onction. Un lazariste, vêtu d’une longue soutane, arpentait le pont, les yeux baissés sur son bréviaire. Enfoncées dans leur noir capuchon de lustrine, deux religieuses faisaient couler entre leurs doigts pâles les grains de leur chapelet. Réunis sur le pont, des pèlerins venus d’Abyssinie, des prêtres grecs hirsutes d’Alexandrie s’extasiaient devant les murs de Jaffa auréolés de soleil, comme devant un autel illuminé. À la poupe, la cloche tintait dans la brise chargée de sel avec la douceur pieuse d’une sonnerie de messe.

Mais lorsque je vis qu’une barque noire s’avançait vers le *Caïman,* je courus vite à ma cabine prendre mon casque de liège, enfiler mes gants noirs ; je voulais être décent pour fouler la terre de mon Sauveur. Quand je revins, brossé, parfumé, la barque avait déjà accosté notre navire. J’y descendais, fort ému, derrière un franciscain barbu, quand, soudain, le cher paquet de Mary, que je serrais affectueusement entre mes bras, m’échappa, roula sur l’échelle, bondit comme une balle, rasa le bord du navire… Il allait choir dans l’onde amère. Je poussai un cri ! Une des religieuses, adroite et charitable, l’attrapa au passage.

— Merci, ma sœur, lui criai-je, blême. C’est un petit paquet de linge ! Gardez-le bien, pour l’amour sacré de Marie.

La religieuse se réfugia modestement dans l’ombre de son capuchon ; et, tandis que je m’installais, un peu plus loin,

entre Topsius et le franciscain barbu qui sentait l'ail, la sainte créature garda le paquet dans son chaste giron et, même elle laissa glisser dessus les grains de son chapelet.

Le pilote prit la barre et hurla : "Allah est grand, en avant !" Les Arabes ramèrent en chantant. Le soleil se leva derrière Jaffa. Appuyé sur mon parapluie, je contemplais la pudique religieuse qui tenait sur ses genoux, alors que nous voguions vers la terre de chasteté, le paquet qui contenait la chemisette de Mary.

Elle était jeune ; perdue dans un triste affublement de lustrine noire, son visage ovale, sur lequel de longs cils jetaient l'ombre d'une tendre mélancolie, semblait d'ivoire. Ses lèvres avaient perdu toute leur couleur et toute leur chaleur, elles étaient à jamais inutiles et destinées seulement à baiser les pieds violacés du cadavre d'un Dieu. Comparée à Mary, rose d'York, ouverte et sensuelle, qui parfumait Alexandrie, celle-ci ressemblait à un lys penché, encore fermé et qui pourtant s'était déjà fané dans l'humidité d'une chapelle. Elle se rendait, selon toute vraisemblance, en quelque hôpital de la Terre Sainte. La vie, pour elle, consistait à couvrir de charpie des plaies immondes et de mouchoir le visage des morts. Et c'était, à coup sûr, la crainte du Seigneur qui la rendait si pâle !

— La folle ! murmurai-je.

Pauvre créature stérile ! Devina-t-elle, par hasard, ce que contenait le paquet gris ? Sentit-elle monter jusqu'à ses narines et se répandre dans l'ombre de son capuchon un parfum, étrange et amollissant, de vanille et de peau amoureuse ? La chaleur du lit en désordre restée dans les plis de la chemisette, traversa-t-elle le papier et vint-elle lui brûler les genoux ? Qui sait ! Durant quelques instants, il me sembla

qu'une goutte de sang jeune anima son visage défait et que, sous la bure où brillait une croix, son sein haleta, troublé ; je crus même voir briller, entre ses cils, un regard furtif et craintif vers ma barbe noire et bien fournie… Mais avec la rapidité d'un éclair… De nouveau, sous le capuchon, le visage reprit sa froideur de marbre saint et, sur la poitrine calmée, la croix pesa jalousement et lourdement. Près d'elle, l'autre religieuse, dodue et des lorgnons sur le nez, souriait à la mer toute verte, souriait au savant Topsius, d'un sourire franc qui traduisait la paix de son cœur et lui faisait une fossette au menton.

Dès que nous eûmes sauté sur le sable de la Palestine, je courus remercier la religieuse, le casque à la main, avec élégance et courtoisie.

— Ma sœur, je vous suis reconnaissant… J'aurais été très ennuyé de perdre ce petit paquet… Il vient de ma tante ; une commission pour Jérusalem… Je vous raconterai… Ma tante respecte beaucoup les choses saintes et elle se dépouille littéralement par charité…

Muette, dissimulée par sa capuche, elle me tendit le paquet du bout de ses doigts frêles et transparents comme ceux d'une Notre-Dame de l'Agonie. Les deux habits noirs s'engloutirent, entre des murs éblouissants de chaux neuve, dans l'ombre d'une ruelle en escalier où se décomposait, parmi des mouches bourdonnantes, le cadavre d'un chien. Je murmurai une fois encore : "Ah ! la folle !"

Quand je me retournai, je vis Topsius qui causait, à l'ombre de son parasol, avec un homme imposant : cet homme devait être notre guide à travers les terres de l'Écriture. Il était jeune, brun, monté en graine ; il arborait de longues moustaches qui volaient au vent ; il portait un ves-

ton de velours et des bottes de cheval blanches ; la crosse incrustée d'argent de deux pistolets qui émergeait d'une ceinture de laine noire, armait, d'une façon héroïque, sa large poitrine ; autour de sa tête était enroulé un éblouissant mouchoir de soie jaune dont les pointes et les franges pendaient par derrière. Son nom était Paulo Potte et sa patrie le Monténégro ; sur toute la côte de Syrie, il était connu sous le surnom du *joyeux Potte*. Bon Jésus, quel heureux compagnon ! La gaîté jaillissait de ses pupilles bleu clair, chantait sur ses dents incomparables, tremblait dans ses mains remuantes, résonnait sous le martèlement de ses talons. D'Ascalon aux bazars de Damas, du Carmel aux vergers d'Engadi, – il était bien le *joyeux Potte*. Il me tendit généreusement sa blague de tabac turc. Topsius s'émerveilla de son savoir biblique. Et moi, je lui tapai sur le ventre et l'appelai tout de suite : mon vieux. Enfin, après de solides poignées de main, nous allâmes à l'*'Hôtel de Josaphat* sceller notre entente en buvant de grands coups de bière.

Le joyeux Potte organisa en hâte notre caravane pour la cité du Seigneur. Un mulet transportait les bagages ; le muletier arabe, malgré ses haillons bleus, avait si grand air et il était si gracieux que, malgré moi, je cherchais, sans cesse, la noire douceur de son regard de velours ; notre luxe oriental consistait en une escorte composée d'un vieux bédouin catarrheux, vêtu d'un manteau en poil de chameau couleur de cendre et qui portait une solide lance rouillée et ornée de pompons.

Je conservai soigneusement par devers moi dans ma besace, le gentil paquet qui renfermait la chemise de Mary. Alors le joyeux Potte, déjà en selle, et après avoir allongé les étrivières trop courtes pour les jambes interminables de Topsius, brandit son fouet et lança l'antique cri de Richard

Cœur de Lion “En avant pour Jérusalem, Dieu le veut”. Nos cigares allumés, nous sortîmes au trot de Jaffa par la porte du Marché, à l’heure où la cloche tintait doucement pour les vêpres à l’Hospice des Pères Latins.

Dans la douce lumière du soir, la route s’allongeait au milieu des jardins fruitiers, des vergers, parmi les orangers et les palmiers ; cette terre était bien la terre de Promission, aimable et resplendissante. Sous les haies de myrtes se perdait la fugitive chanson des eaux. Dans une atmosphère de calme ineffable qui semblait avoir été créée pour permettre au peuple élu de Dieu d’y vivre plus à l’aise, flottaient, éparses, des odeurs de jasmin et de citronnier. Le grincement, évocateur de paix, des appareils à monter l’eau, se taisait et semblait s’endormir, à la fin d’une journée d’arrosage, entre les grenadiers en fleurs. Très haut, dans l’azur serein, volait un aigle immense.

Nous nous arrêtâmes, le cœur en fête, près d’une fontaine de marbre rouge et noir qu’abritait l’ombre de sycomores où roucoulaient des tourterelles ; au bord de la fontaine se dressait une tente ; un tapis, étendu sur le gazon, était couvert de raisins et de jarres de lait ; un vieillard à barbe blanche nous salua au nom d’Allah avec la noblesse d’un patriarche. La bière m’avait donné soif ; ce fut une jeune fille, belle comme Rachel, qui vint me verser à boire de son amphore biblique ; elle souriait ; sa gorge était découverte et deux longs anneaux d’or pendaient de chaque côté de son visage brun ; un agneau blanc, qui se frôlait contre sa tunique, la suivait familièrement.

Le soir tombait, paisible et doré, quand nous pénétrâmes dans la plaine de Saron qui, jadis, si nous en croyons la Bible, était couverte de roses. Dans le silence tintaient les

clochettes d'un troupeau de chèvres noires que gardait un berger arabe, nu comme saint Jean-Baptiste. Au fond de l'horizon, les montagnes sinistres de Judée, éclairées par le soleil qui s'enfonçait obliquement dans la mer de Tyr, de loin paraissaient encore belles, bleues et pleines de douceur, ainsi que les illusions du péché. Puis tout tomba dans l'ombre. Deux étoiles d'un éclat sans rival apparurent dans le ciel ; et elles commencèrent à marcher devant nous dans la direction de Jérusalem.

À l'*Hôtel de la Méditerranée,* notre chambre ressemblait, avec sa voûte blanchie à la chaux et son carreau de brique, à une austère cellule de couvent. Mais vis-à-vis de la fenêtre, une cloison légère, tapissée de papier à ramages bleus, nous séparait de l'autre chambre, où nous entendions chantonner la *Ballade du roi de Thulé*. De plus, symbole de la civilisation et du confort, se dressait, dans un coin, une commode d'acajou que j'ouvris comme on ouvre un reliquaire pour y enfermer mon petit paquet béni.

Nos deux minuscules lits de fer disparaissaient sous les plis virginaux de rideaux en toile blanche ; au milieu de la pièce se trouvait une table en sapin sur laquelle Topsius étudiait la carte de la Palestine, tandis que, en chaussons, je déambulais à travers la pièce en me limant les ongles. C'était le Vendredi où la chrétienté célèbre avec une tendre dévotion la mémoire des Saints Martyrs d'Evora. Nous étions arrivés, au cours de la soirée, par une pluie menue et triste, en la ville du Seigneur. De temps à autre, Topsius, penché sur les routes de la Galilée, levait la tête et, les bras croisés, me regardait :

— Alors, murmurait-il d'un ton amical, nous voici à Jérusalem, mon bon Raposo.

À quoi, debout devant la glace où je contemplais ma barbe qui avait poussé drue et mon visage basané par le soleil, je répondais avec satisfaction :

— En effet, voici le beau Raposo arrivé à Jérusalem.

Sans me lasser, je retournais à la fenêtre admirer, à travers les vitres embuées, la divine Sion. En face de nous se dressaient sous la pluie mélancolique, les murs blancs d'un couvent silencieux ; de deux gouttières en zinc, l'eau s'écoulait à grand bruit dans une ruelle déserte et sur le sol mou d'un jardin planté de choux où ne cessait de braire un âne. À l'infini s'étendaient des toits en terrasses, lugubres et couleur de boue, que surmontaient de petites coupoles en forme de four et de longues perches sur lesquelles séchaient des guenilles ; presque tous ces toits, décrépis, démantelés, misérables, semblaient fondre dans l'eau qui, lentement, les submergeait. D'un autre côté, le long d'une pente couverte de masures sordides et de jardins dont la verdure s'estompait et tremblait sous la bruine, grimpait une ruelle étroite et tortueuse où, sans arrêt, se croisaient des religieux en sandales et cachés par leurs parapluies, de mornes juifs aux mèches tombantes ou quelque bédouin errant, le capuchon relevé. Sur tout cela pesait un ciel grisâtre. Et c'est ainsi que, de ma fenêtre, m'apparut l'antique Sion, Sion la bien bâtie, brillante de clarté, joie de la terre, cité belle entre les cités.

— Quelle horreur, Topsius ! Alpedrinha avait raison ! Pire que Braga, Topsius ! Et pas une promenade, ni un billard, ni un théâtre ! Rien de rien ! Ça, une ville où Notre-Seigneur a pu consentir à vivre !

— Eh oui, marmotta mon savant ami ; mais à vrai dire, de son temps, elle était plus amusante !

Il me proposa de partir, dès le dimanche suivant, pour les rives du Jourdain, où le réclamaient ses études sur les Hérodes. Là au moins, je pourrais jouir des plaisirs champêtres, par exemple me baigner dans les eaux saintes ou, au milieu des palmiers de Jéricho, tirer des perdrix. J'acceptai avec plaisir. Nous descendîmes manger, à l'appel d'une sonnette de couvent, qui tintait, d'une façon funèbre, dans l'ombre du couloir.

Le réfectoire était voûté et le carrelage recouvert d'une natte de jonc. Nous étions seuls, l'érudit historien des Hérodes et moi, devant une table triste, qu'ornaient des fleurs de papier piquées dans des vases fendus. Tout en remuant dans mon assiette les pâtes d'une soupe sans goût, je murmurai, abattu ! "Ah ! bon Jésus, c'est réussi ! Topsius." Mais, à ce moment, une porte vitrée s'ouvrit légèrement, et alors je m'écriai, ragaillardi : "Caramba, Topsius, le beau morceau de femme !"

Morceau de roi, en vérité ! Solide et rayonnante de santé, le teint éclatant d'une blancheur de lin très lavé et piqué de points de rousseurs ; le chef couronné d'une masse ardente de cheveux bruns et bouclés ; le corps serré dans une robe de serge bleue que des seins fermes menaçaient de faire éclater, elle entra, répandant un frais parfum de savon Windsor et d'eau de cologne, et alors elle illumina le réfectoire tout entier de l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse... L'éloquent Topsius la compara à la vigoureuse déesse Cybèle.

Et Cybèle s'assit à l'extrémité de la table, majestueuse et sereine. Près d'elle, faisant gémir la chaise sous le poids de ses larges fesses, avec calme, s'installa Hercule ; un Hercule chauve, avec une épaisse barbe grise ; la manière dont il dé-

plia sa serviette, révélait la toute puissance de sa richesse et l'habitude dès longtemps acquise du commandement. Par un *yes* qu'elle murmura, je compris qu'elle était du pays de Maricoquinhas. Et elle me rappelait, aussi, l'anglaise de M. le baron.

Elle plaça près de son assiette, un livre qu'elle ouvrit et qui me sembla être un volume de vers, tandis que le baron, mâchant avec la tranquille majesté d'un lion, feuilletait, de son côté, en silence, un *Guide de l'Orient*. J'en oubliais dans mon assiette le morceau de mouton rôti pour dévorer des yeux, gloutonnement, chacune des perfections de Cybèle. De temps à autre, elle levait la frange serrée de ses cils ; j'espérais, anxieusement, la faveur d'obtenir ce clair et suave regard, mais elle le dirigeait sur les murs blanchis à la chaux, sur les fleurs de papier, avant de le laisser retomber, froid et distrait, sur les pages de son poème.

Après le café, elle baisa la main poilue du barbon et elle disparut par la porte vitrée, emportant avec elle le parfum, la lumière et la joie de Jérusalem. L'Hercule alluma lentement sa pipe ; il demanda au garçon "qu'on lui envoyât Ibrahim le guide", puis il se leva épais et lourd. Près de la porte, il fit tomber le parapluie de Topsius, du très vénérable Topsius, membre de l'*Institut des Fouilles historiques* et il passa, sans daigner lever ou abaisser son regard altier.

— Quelle brute ! ronchonnai-je, bouillonnant de fureur.

Mon docte ami, ramassa son parapluie, en brossa le calicot et murmura, déjà tremblant, que, peut-être "L'homme à barbe était un duc…"

— Un duc ! Quel duc ! Pour moi il n'y a pas de duc qui tienne ! Je suis Raposo, des Raposo d'Alemtejo… À votre place, je l'étripais.

Mais le soir tombait et nous devions faire notre visite de politesse au tombeau de notre Dieu. Je courus jusqu'à ma chambre, pour prendre mon haut de forme, ainsi que je l'avais promis à ma tante ; j'entrais dans le couloir, quand je vis Cybèle ouvrir la porte voisine de la nôtre, puis sortir enveloppée d'une cape grise et coiffée d'un bonnet surmonté de deux plumes de mouettes. Mon cœur en délire battit d'une grande espérance. Ainsi, c'était elle qui chantait la *Ballade du roi de Thulé*. Ainsi, nos deux lits étaient à peine séparés par la mince et fragile cloison tapissée de papier à ramages bleus. Je ne pris même pas la peine de chercher mes gants noirs. Je descendis d'un bond ; j'étais convaincu que j'allais la rencontrer au sépulcre de Jésus ; déjà je projetais de creuser un trou dans la cloison, par où mon œil, extasié d'amour, pourrait se rassasier de ses charmes et du désordre de sa toilette.

Il pleuvait encore, lugubrement. À peine avions-nous commencé à piétiner dans la boue de la Voie Douloureuse enserrée entre des murs couleur de boue que j'appelai Potte sous mon parapluie et lui demandai s'il avait vu, à l'hôtel, ma belle Cybèle au visage tacheté de points de rousseur. Certes, le joyeux Potte l'avait déjà admirée. Et, par Ibrahim, son collègue préféré il savait que l'homme à barbe était un Écossais, négociant en cuirs…

— Eh ! Topsius ! m'écriai-je. Négociant en cuir… ! Quel duc, hein ?… Une brute plutôt ! À votre place, je l'étripais ! Sur les questions d'honneur, vous savez, moi je suis d'une intransigeance sauvage ! Je l'étripais, ah certes !

Sa fille, la jeune femme aux nattes épaisses, portait, nous dit Potte, un nom étincelant de pierre précieuse ; elle s'appelait *Ruby*. Elle aimait les chevaux, elle était intrépide ; en Haute Galilée, d'où ils venaient, elle avait tué un aigle noir…

— Ici, messieurs, vous avez la maison de Pilate…

— Fichez-moi la paix, l'ami, avec la maison de Pilate ! Je me moque bien de Pilate et de sa maison ! Et alors, que vous a dit encore Ibrahim ? Allons, racontez-nous ça, mon cher Potte !

À cet endroit, la voie Douloureuse devenait plus étroite et elle était voûtée comme un couloir de Catacombe. Deux mendiants, couverts d'ulcères et accroupis dans la boue, raclaient avec leurs dents des peaux de melon. Un chien hurlait. Le joyeux Potte me racontait qu'Ibrahim avait vu souvent Miss Ruby ravie par la beauté des hommes de Syrie ; le soir, à l'entrée de la tente, tandis que son père se gavait de bière, elle récitait des vers en levant les yeux vers les étoiles tremblotantes. Je me dis : “Caramba, la femme est à moi”.

— Maintenant, messieurs, vous êtes devant le Saint-Sépulcre…

Je fermai mon parapluie. Au fond d'une cour aux dalles détachées du sol, se dressait une église en ruines, décrépie, triste, dont la façade était percée de deux portes en ogive : l'une murée et peinte à la chaux, comme si elle ne servait à rien ; l'autre, timidement, craintivement ouverte. Aux flancs de ce temple sombre, qui avait la couleur des ruines, étaient collées deux constructions démantelées, l'une du rite latin et l'autre du rite grec. On aurait dit des filles, touchées par la

Mort, qui se seraient réfugiées sur le sein de leur mère, elle-même à demi-morte et déjà presque froide.

J'enfilai alors mes gants noirs. À ce moment, une bande vorace de gens sordides m'entourèrent avec de grands cris et m'offrirent reliques, rosaires, croix, scapulaires, morceaux de planche rabotée par saint Joseph, médailles, flacons d'eau du Jourdain, cierges, agnus-dei, lithographies représentant la Passion, fleurs de papier fabriquées à Nazareth, pierres bénies, noyaux d'olives du Mont des Oliviers, et tuniques "comme en portait la Vierge Marie" ! À l'entrée du Tombeau du Christ, où tata m'avait recommandé de n'entrer qu'en me traînant à genoux, en gémissant et en récitant mon chapelet, je fus contraint de frapper une espèce de malandrin à barbe d'ermite, famélique et enragé, qui s'accrochait aux basques de ma jaquette et glapissait pour qu'on lui achetât des fume-cigarettes fabriqués avec un morceau de l'Arche de Noé.

— Sacrédié ! lâche-moi, animal.

C'est ainsi, un juron aux lèvres et mon parapluie dégoûtant d'eau à la main, que je me précipitai à l'intérieur du sanctuaire sublime où la Chrétienté garde le tombeau de son Sauveur. Mais, dès l'abord, je fus agréablement surpris par une délicieuse odeur de tabac syrien. Sur une large estrade qui avait la forme d'un divan et était recouverte de tapis de Caramanie et de coussins en vieille soie, trois turcs, barbus et graves, fumaient, douillettement installés, de longues pipes de merisier. Au mur pendaient leurs armes. Le sol était souillé de leurs noirs crachats. Devant eux, un serviteur en haillons attendait, une tasse de café fumant dans chaque main.

Je pensai que le Catholicisme avait, en sa sublime prévoyance, installé à l'entrée du saint lieu un *Débit de boissons*

et d'eau de vie pour le réconfort de ses pèlerins. Je dis tout bas à Potte :

— Excellente idée ! M'est avis que je vais prendre, moi aussi un bon petit café.

Mais tout de suite, le joyeux Potte m'expliqua que ces graves fumeurs de pipe étaient des soldats musulmans commis à la police des lieux saints et chargés d'empêcher qu'autour du mausolée de Jésus les prêtres de cultes rivaux qui y célébraient leurs Rites, n'en vinssent aux mains, par superstition, fanatisme ou rivalité de boutique. Ainsi donc, Catholiques comme l'abbé Pinheiro ; Grecs orthodoxes pour qui la croix a quatre branches ; Abyssins et Arméniens ; Coptes qui descendent des adorateurs du bœuf Apis à Memphis ; Nestoriens, originaires de la Chaldée ; Géorgiens, originaires de la mer Caspienne ; Maronites, originaires du Liban, tous chrétiens, tous intolérants, tous féroces !… Alors je saluai avec reconnaissance ces braves soldats de Mahomet qui, pour maintenir un pieux recueillement autour du Christ mort, veillaient à la porte, graves, armés et la pipe au bec.

Nous nous arrêtâmes devant une pierre de forme carrée ; incrustée dans le dallage sombre et poli, elle luisait d'un doux éclat de nacre et ressemblait à l'eau calme d'un étang où se serait reflétée la lumière des lampes. Potte me tira par la manche et me rappela que l'usage voulait qu'on baisât ce fragment de roche, sainte entre toutes qui, autrefois, dans le jardin de Joseph d'Arimathie…

— Je sais, je sais… Baiserai-je, Topsius ?

— Baisez, baisez toujours, me répondit le prudent historiographe des Hérodes. Vous n'attraperez pas de maladie, et ça fait toujours plaisir à madame votre tante.

Je ne baisai pas. À la fin et en silence, nous pénétrâmes sous une vaste coupole si enfumée dans le crépuscule que des lucarnes rondes, ouvertes à la cimaise, brillaient à peine et d'un éclat atténué, comme de pâles perles autour d'une tiare ; la coupole était soutenue par des colonnes fines et serrées, éclairées par la lumière rouge et funèbre d'une lampe de bronze et qui, tout autour, rayaient l'ombre mouvante comme les barreaux d'une grille. Au milieu des dalles sonores se dressait un blanc mausolée de marbre poli, orné de bas-reliefs et de fleurons ; un vieux tapis de damas, ourlé de broderies d'or pâle, le recouvrait ainsi qu'une tente ; jusqu'à la porte, étroite comme une fente, fermé par des chiffons couleur de sang, deux rangés de cierges formaient une allée de lumières funéraires. Un prêtre arménien, à moitié endormi et qui disparaissait sous son ample manteau noir et son capuchon rabattu, encensait le mausolée en silence.

Potte me tira, une nouvelle fois, par la manche :

— Le tombeau !

Ô piété de mon âme ! Ô Tata ! Ainsi donc, à portée de mes lèvres, le tombeau de mon Seigneur !… Mais, immédiatement, je fonçai, comme un chien de chasse, dans la foule bruyante des moines et des pèlerins, à la recherche d'un bonnet orné d'une plume de mouette et d'un visage rond et tacheté de rousseurs. Longtemps, j'errai à la façon d'un fou. Tantôt, je me cognais contre un franciscain ceint de sa corde ; tantôt j'étais contraint de m'écarter devant un prêtre copte, qui glissait comme une ombre légère et que précédaient des serviteurs battant du tambour, les tambours sacrés du temple d'Osiris ; là, je heurtai un amas de hardes blanches qui, tel un paquet, gisait sur le sol et d'où s'échappaient des gémissements de contrition ; ailleurs, je

trébuchai sur un nègre entièrement nu et qui, étendu au pied d'une colonne dormait d'un sommeil tranquille. Parfois, la clameur des orgues s'élevait, roulait à travers la nef et, enfin, expirait avec un murmure de vague sur la plage ; plus loin, un chant arménien, tremblant et inquiet, battait les murs austères, ainsi que les ailes d'un oiseau prisonnier qui voudrait fuir vers la lumière ; près, d'un autel, je séparai deux gros sacristains, échauffés et puant l'ail, l'un grec et l'autre latin, qui se traitaient de *birbantes ;* je croisai un groupe de pèlerins russes à la tignasse hirsute, venus, je crois bien, des bords de la mer Caspienne ; les pieds enveloppés de guenilles, ils n'osaient bouger, saisis d'une terreur divine, et ils tournaient entre leurs doigts d'où pendaient de gros chapelets en verroterie, leurs bonnets de feutre. Des enfants, en haillons, jouaient dans l'ombre obscure des voûtes ; d'autres demandaient l'aumône. Le parfum de l'encens suffoquait ; les prêtres des cultes rivaux me tiraient par les basques de ma redingote pour me montrer des reliques rivales, héroïques ou divines, les uns, les éperons de Godefroy de Bouillon, les autres un fragment du Roseau de la Dérision.

Tout étourdi, je me mêlai à une procession de pénitents ; j'avais cru entrevoir, blanches et hautaines, au milieu des voiles noirs du repentir, les deux ailes de mouette. Une carmélite, près de moi, marmottait les litanies ; à chaque pas, nous nous arrêtions, serrés les uns contre les autres et saisis d'un pieux effroi, à la porte des chapelles creusées dans le roc et dédiées à la passion : celle de l'*Outrage,* où le Seigneur fut flagellé ; celle de la Tunique, où le Seigneur fut dépouillé de ses vêtements. Ensuite, une torche à la main, nous gravîmes un escalier sombre, creusé dans la roche… Et, brusquement, la troupe tout entière se jeta à genoux et, comme saisie d'un lugubre délire, elle gémissait, se frappait la poi-

trine, criait vers le Seigneur. Nous étions arrivés à la Pierre du Calvaire.

La chapelle qui abritait la Pierre resplendissait d'un luxe sensuel et païen. Au plafond, peint en bleu foncé, brillaient les signes du Zodiaque, des étoiles, des ailes d'ange, des fleurs de pourpre ; et, parmi ce faste sidéral pendaient, comme des colliers de perles, les antiques symboles de la Fécondité, les œufs d'autruche, les œufs sacrés en or d'Astarté et de Bacchus. Au milieu de l'autel se dressait une croix de couleur rouge sur laquelle était cloué un Christ grossièrement sculpté et peint en or, qui, à travers la clarté diffuse des faisceaux de lumière, l'étincellement des bijoux, la fumée des aromates brûlant en des vases de bronze, semblait bouger véritablement et vivre. Des globes épars, posés sur des piédestaux d'ébène, faisaient briller les joyaux des retables et les murs recouverts de jaspe, de nacre et d'agathe. Au sein de cette clarté de pierres précieuses, émergeait du sol quelques pavés de marbre blanc et un fragment de roche brute, fendue largement et polie par les baisers et les pieuses caresses des siècles. Un archidiacre grec à la barbe sale cria : "En cette roche fut plantée la croix du Christ ! La croix ! La croix ! Miserere ! Kyrie Eleison ! Christ ! Christ !" Les prières se précipitèrent, plus ardentes, accompagnées de sanglots. Un cantique semblait suivre le rythme dolent des encensoirs balancés. Kyrie Eleison ! Kyrie Eleison ! Des prêtres se glissaient hâtivement entre les rangs des fidèles, portant de profonds sacs de velours dans lesquels tintaient, coulaient et s'engloutissaient les offrandes des simples.

Je m'enfuis, abasourdi et décontenancé. Le savant historien des Hérodes se promenait dans la cour sous son parapluie, en aspirant l'air humide. De nouveau, nous fûmes as-

saillis par la bande famélique des marchands de reliques. Je les repoussai rudement ; et je sortis du Saint Lieu, comme j'y étais entré, en blasphémant et en péchant.

À l'hôtel, Topsius se retira tout de suite dans la chambre pour enregistrer ses impressions sur le Tombeau de Jésus ; moi, je restai sur la terrasse à boire de la bière et à fumer une pipe en compagnie du charmant Potte. Quand, assez tard, je remontai dans notre chambre, mon docte ami ronflait déjà ; il avait laissé la lampe allumée et, sur son lit, gisait un livre ouvert, un livre qui m'appartenait et que j'avais apporté de Lisbonne pour me distraire au pays de l'Évangile : *L'Homme aux trois culottes*. Tout en retirant mes souliers, tachés de la vénérable boue de la Voie Douloureuse, je songeais à ma Cybèle. Au milieu de quelles ruines sacro-saintes, sous quels arbres sanctifiés pour avoir fourni de l'ombre au Seigneur, avait-elle passé cette après-midi brumeuse de Jérusalem ? S'était-elle rendue à la Vallée du Cedron ? Au blanc tombeau de Rachel ?

Je soupirai, amoureux et las, et j'ouvrais les draps en bâillant quand, à travers la fine cloison, j'entendis, distinctement, un filet d'eau coulant dans une baignoire. J'écoutai, ému. Alors, au sein du triste et sombre silence qui enveloppe toujours Jérusalem, m'arriva le bruit léger d'une éponge jetée dans l'eau. Je me précipitai contre le mur et collai mon oreille sur le papier à raies bleues. Des pas mous de pieds nus foulaient la natte qui recouvrait les carreaux ; l'eau remuait comme si elle était agitée par un charmant bras nu qui en vérifiait la température. Alors, le corps en feu, j'écoutai tous les bruits confus et secrets qui accompagnent un bain prolongé et alanguissant : l'éponge que l'on presse, le frottement léger de la main pleine de mousse savonneuse ; le soupir de lassitude et de satisfaction quand le corps s'étire

sous la caresse de l'eau tiède légèrement parfumée… J'avais le sang à la tête, mes yeux papillotaient et parcouraient désespérément la cloison pour y trouver un trou, une fente. Je tentai de la percer avec des ciseaux ; les pointes fines se brisèrent dans le plâtras… De nouveau l'eau chanta et coula de l'éponge, et, le corps frémissant, je croyais apercevoir les gouttes d'eau lentement glisser dans le sillon creusé entre les magnifiques seins durs qui faisaient éclater le corsage de serge…

Je n'en pouvais plus ; déchaussé, en caleçon, je sortis dans le corridor endormi ; et je mis mon œil à la serrure de la porte voisine, un œil qui me sortait de la tête et si brûlant que je craignais presque que sa flamme ne blessât la charmante créature dévêtue. J'aperçus, dans un cercle de lumière, une serviette gisant à terre, un peignoir rouge, un pan du rideau blanc de son lit. Courbé en deux, la poitrine couverte de sueur, j'attendais qu'elle passât, splendide et nue, dans l'étroit disque de lumière, quand je sentis, tout à coup, derrière moi, une porte craquer et une vive clarté s'étendre sur le mur. En manches de chemise, son chandelier à la main, c'était l'homme à la barbe. Et moi, misérable Raposo, je ne pouvais lui échapper. D'un côté, l'homme, énorme. De l'autre, le mur, massif.

Lentement, sans mot dire, avec méthode, l'Hercule posa sa bougie sur le plancher, leva sa rude botte à double semelle et me démolit les côtes… Je rugis : "La brute". Il murmura : "Silence". Et, de nouveau, m'ayant coincé contre le mur, de sa botte bestiale et de bronze, il me martela affreusement les côtes, les fesses, les jambes, toute ma chair précieuse et bien soignée. Puis, tranquillement, il reprit son chandelier. Alors, livide, en caleçon, je lui dis avec dignité :

— Vous ne savez pas à quoi vous avez échappé, espèce de malotru ? Vous avez de la chance que nous soyons près du tombeau de Notre-Seigneur et que je ne veuille pas faire du scandale, à cause de ma tante… Mais, si nous avions été à Lisbonne, hors des portes, en un lieu que je connais bien, je vous mangeais les foies ! Non, vous ne vous doutez pas à quoi vous avez échappé… Oui, oui, je vous mangeais les foies…

Alors, très digne et tout en boitant, je retournai dans ma chambre pour me faire des frictions d'arnica. Et c'est ainsi que je passai ma première nuit à Sion.

Le lendemain matin, de bonne heure, le profond Topsius s'en alla en pèlerinage au Mont des Oliviers, à la claire fontaine de Siloé. Quant à moi, ne pouvant, à cause de mon dos endolori, monter à cheval, je restai étendu toute la journée, sur le canapé, à lire *L'Homme aux trois culottes*. En effet, pour éviter l'homme à la barbe qui m'avait outragé, je ne descendis pas au réfectoire sous le prétexte que j'étais triste et languissant. Mais quand le soleil s'enfonça dans la mer de Tyr, j'étais, grâce à Dieu, rétabli et de nouveau en forme. Au reste, Potte avait préparé, pour la soirée, une réjouissance voluptueuse dans la maison de Fatmé, une matrone fort accueillante qui possédait, dans le Quartier des Arméniens un charmant et doux essaim de colombes ; nous y verrions aussi la célèbre ballerine de Palestine, la *Fleur de Jéricho* qui, en mimant la danse de l'*Abeille,* se trémoussait de telle sorte qu'elle embrasait les hommes les plus froids et dépravait les plus purs.

La petite porte de Fatmé, surmontée d'un pied de vigne sèche, s'ouvrait, décemment, à l'angle d'un mur sombre,

près de la Tour de David. Obèse et majestueuse, Fatmé nous attendait, enveloppée de voiles blancs ; de petits colliers de corail ornaient les tresses de ses cheveux et chacun de ses bras nus portait la cicatrice foncée d'un bouton de peste. Elle me prit la main d'une manière très humble, la porta à son front huileux, à ses lèvres empâtées de rouge et elle me conduisit avec cérémonie devant un rideau noir ourlé d'une frange en or qui ressemblait au rideau d'un cercueil. Je frémis à la pensée de pénétrer, enfin, les éblouissants secrets d'un sérail muet et sentant la rose.

La salle était fraîchement blanchie à la chaux et la jalousie masquée par un rideau de velours rouge ; le long des murs courait un divan bosselé recouvert de soie jaune et de coussins de soie plus claire. Au coin d'un tapis de Perse était posé, sur un tas de cendres, un brasero de laiton, éteint, et une pantoufle de velours étoilé de paillettes y avait été oubliée. Du plafond, où s'élargissait une tache d'humidité, pendait, au bout de deux chaînes ornées de rubans, une lampe à pétrole. Une mandoline dormait parmi les coussins. La triste atmosphère du lieu était imprégnée d'une vague et fade odeur de moisissure et de benjoin. Sur les carreaux couraient des cafards.

Je m'assis sagement auprès de l'historien des Hérodes. Une négresse de Dongola, vêtue d'une chemise rouge et dont les bracelets d'argent bruissaient, vint nous offrir du café aromatisé. Presque immédiatement, Potte parut et annonça, d'un ton désespéré, que nous ne pourrions jouir de la fameuse danse de l'*Abeille ! La Rose de Jéricho* était allée danser devant un prince allemand arrivé le matin à Sion pour adorer le tombeau du Seigneur. Fatmé se touchait le cœur avec humilité, invoquait Allah et disait quelle était notre esclave ! Mais c'était une fatalité ! *La Rose de Jéricho* était allée

chez le prince à la chevelure blonde qui était arrivé, avec des chevaux et des plumes sur la tête, du pays des Germains !

Je fis remarquer, avec dépit, qu'en effet, je n'étais pas un prince ; mais tata possédait de solides richesses et les Raposo appartenaient à la noblesse de l'Alemtejo, la première par le sang. Du moment que j'avais payé pour que la *Fleur de Jéricho* vînt réjouir mes yeux de catholique, je considérais comme un affront de l'avoir cédée au pèlerin venu d'Allemagne…

— Je suis Raposo, des Raposo d'Alemtejo ! Nul ne me guide, entendez-vous, sinon Notre Seigneur Jésus-Christ… Et au Portugal, aussi, il y a de grands hommes ! Nous avons Alfonso Henriques, Herculano…, f… !

Je me levai, furieux. Potte me calma.

Fatmé, cependant, continuait à nous jurer qu'Allah était grand et qu'elle était notre esclave. Et, si nous voulions être assez gentils pour lui donner encore sept piastres, elle nous offrirait, pour compenser l'absence de la *Rose de Jéricho,* un joyau inappréciable, une Circassienne, plus blanche que la pleine lune, plus gracieuse que les lys de Galgala.

— Eh bien, soit, criai-je, très excité, qu'on amène la Circassienne. Caramba, je ne suis pas venu aux Saints Lieux pour m'embêter… Qu'on amène la Circassienne… Allez, lâchez les piastres, Potte ! Nom de Dieu ! Je veux contenter mes désirs !

Fatmé sortit à reculons ; le joyeux Potte s'allongea entre nous deux et il ouvrit sa bourse qui sentait le tabac d'Alep. Alors une portière blanche, presque invisible sur le mur passé à la chaux s'écarta doucement ; et une personne entra, voilée, légère, vaporeuse. Des pantalons à la turque, amples

et bouffants, en soie cramoisie, partaient de la ceinture flottante et tombaient en plis voluptueux sur les chevilles auxquelles ils étaient fixés par un anneau d'or ; les petits pieds, ailés et blancs, tenaient mal dans les mules de marocain jaune ; à travers le voile de gaze qui enveloppait la tête, la poitrine et les bras, brillaient l'or des broderies, l'éclat des bijoux et les deux étoiles noires de ses yeux. Je m'étirai, gonflé de désir.

Derrière elle, Fatmé du bout des doigts, lentement, lentement, écartait le voile et alors, d'entre le nuage de gaze émergea une grosse figure couleur de plâtre, cadavérique, ornée d'un nez imposant, d'un œil bigle et de dents gâtées, qui ourlaient de noir un sourire stupide… Potte bondit du divan et il se mit à insulter Fatmé ; celle-ci invoquait Allah avec des cris, se frappait les seins qui résonnaient comme des outres à demi pleines.

Potte et Fatmé, furieux disparurent comme s'ils étaient emportés par une rafale de colère. La Circassienne, courbée en deux, vint, avec son sourire putride, nous tendre une main sale et demander "un petit cadeau", d'une voix rauque de buveuse d'eau de vie. Je la repoussai avec dégoût. Elle se gratta le bras, puis la fesse ; ensuite, elle reprit tranquillement son voile et elle sortit en traînant la savate.

— Oh ! Topsius, bougonnai-je. Tout ceci est de l'infamie pure !

Le savant énonça quelques considérations sur la volupté. La volupté, disait-il, était toujours trompeuse. Un sourire lumineux dissimulait des dents cariées. Des baisers humides il ne restait, en fin de compte, qu'amertume. Quand le corps entre en extase, l'âme devient triste.

— L'âme, criai-je ! Quelle âme ! Il n'y a pas d'âme, qui tienne ! Ce qu'il y a, c'est un outrage sans précédent ! Si nous étions dans la rue de l'Arco da Bandeira, cette Fatmé aurait déjà eu deux coups de poing sur sa vilaine gueule ! C'est moi qui vous le dis !

Je me sentais féroce, avec des désirs de briser la mandoline en mille miettes… Mais Potte parut, de nouveau, en tortillant le bout de ses longues moustaches ; il nous dit que, pour neuf piastres de plus, Fatmé consentait à nous montrer sa plus secrète merveille, une vierge des rives du Nil, de la haute Nubie, belle comme la plus belle des nuits d'Orient. Il l'avait vue ; elle valait, il s'en portait garant, le tribut d'une fertile province.

Conciliant et fragile, je finis par céder. Une à une, les neuf piastres d'or tintèrent dans la main grassouillette de Fatmé. De nouveau, la porte blanchie à la chaux grinça et resta fermée, et alors, sur la blancheur du mur, se détacha, dans sa nudité couleur de bronze, une magnifique femelle, une véritable Vénus. Durant un instant, elle resta immobile et muette, effrayée, sans doute, par la lumière et par les hommes, et, pour se donner une contenance, elle se frottait doucement les genoux. Un pagne blanc couvrait ses flancs puissants et souples ; une chevelure hirsute, luisante d'huile et ornée de sequins d'or entrelacés, lui tombait sur le dos comme une crinière sauvage ; un collier très lâche en verroterie bleue était enroulé autour de son cou et venait glisser dans le sillon creusé entre ses seins d'ébène, raides et parfaits. Soudain, elle claqua de la langue et poussa une série de cris convulsifs et désolés : Lu, lu, lu, lu. Elle se jeta sur le divan, la poitrine en avant ; et, ainsi étendue, immobile et grave, dans l'attitude d'un Sphynx, elle dardait sur nous ses grands yeux de ténèbres.

— Hein ? disait Potte, en me tapant du coude ! Regardez-moi ce corps !… Voyez-moi ces bras ! Et la courbe de ce dos ! Ma parole, une vraie panthère ! Fatmé, les yeux blancs, minaudait, et du bout des doigts, envoyait des baisers ; sans doute, par ce geste, voulait-elle exprimer les plaisirs transcendants que devait donner l'amour de la belle Nubienne. Convaincu par la persistance de son regard que ma barbe imposante l'avait conquise, je me redressai sur le divan et je me préparai à l'approcher comme si la proie m'appartenait déjà. Ses yeux s'élargirent, et, inquiets, ils lançaient des flammes. Je l'appelai gentiment "ma jolie", je caressai son épaule froide ; alors, au contact de ma peau blanche, la Nubienne recula, effarouchée, et elle poussa un cri étouffé de gazelle blessée. Cela n'était guère à mon goût. Mais je voulus faire l'aimable. Je lui dis paternellement :

— Ah ! mignonne, si tu connaissais mon pays !… Je suis bien capable, tu sais, de t'y emmener ! À Lisbonne, c'est la bonne vie ! On va à Dafundo, on soupe au Silva… Ici, c'est de la gnognote !… Là-bas, les belles petites comme toi sont bien traitées, bien considérées, les journaux parlent d'elles et elles épousent des propriétaires…

Je lui murmurai encore bien d'autres choses profondes et douces. Elle ne comprenait pas mon langage ; et, dans ses yeux brillants, semblait flotter l'immense regret de son village de Nubie, de ses troupeaux de buffles qui dorment à l'ombre des dattiers, du grand fleuve qui coule, éternel et serein, entre les ruines des Religions et les tombeaux des Dynasties.

Je m'imaginai éveiller ses sentiments en lui témoignant ma flamme et je l'attirai vers moi avec des gestes lascifs. Elle

s'enfuit, se blottit dans un coin en tremblant, laissa tomber sa tête entre ses mains et se prit à pleurer, longuement.

— À la fin, c'est assommant, m'écriai-je, interdit. J'empoignai mon casque de liège, je décampai et, de fureur, je déchirai presque le rideau noir aux franges d'or. Nous nous arrêtâmes dans une petite chambre qui sentait mauvais. Là, brusquement, s'éleva entre Potte et la matrone dodue, une querelle féroce au sujet du prix de cette radieuse fête de l'Orient ; elle réclamait encore sept piastres d'or ; Potte, les moustaches en bataille, lui crachait au visage des insultes en arabe, qui s'entrechoquaient aussi rudement que les cailloux dans un torrent au temps des grandes pluies. Nous sortîmes de ce lieu de délices, poursuivis par les cris de Fatmé qui bavait de fureur, agitait ses bras marqués de la peste et nous maudissait, nous et nos pères, et les ossements de nos pères, et la terre qui nous avait vu naître, et le pain que nous mangions, et jusqu'à notre ombre ! Dans la rue sombre, deux chiens nous suivirent longtemps avec des aboiements sinistres.

À mon retour à l'*Hôtel de la Méditerranée,* je me laissai submerger par le regret mélancolique de ma souriante patrie ; les plaisirs dont je me voyais privé dans cette Sion hostile et lugubre, me faisaient désirer avec une impatience accrue ceux que m'offrirait ma facile et amoureuse Lisbonne quand, à la mort de tata, j'aurais hérité de la bourse tintante de soie verte ! Là, au moins, je ne rencontrerais pas, dans les couloirs endormis, une botte cruelle et bestiale ! Là, nulle femme barbare ne fuirait, avec des larmes, la caresse de mes mains. Quand je serais couvert de tout l'or de tata, jamais mon amour ne serait outragé, jamais ma concupiscence ne serait repoussée ! Ah ! mon Dieu ! Si, du moins, je parvenais,

par ma sainteté, à conquérir tata ! Alors je m'assis et j'écrivis à l'horrible vieille cette lettre très tendre :

“Chère tata de mon cœur ! Chaque jour, je me sens devenir plus vertueux. J'attribue cette grâce au plaisir avec lequel le Seigneur considère ma visite à son saint tombeau. Je passe mes jours et mes nuits à méditer sur sa divine Passion et à penser à vous, tata ! À l'instant même, je reviens de la Voie Douloureuse ! Ah ! quelle émotion j'ai ressentie ! c'est une rue si sacrée, si sacrée, que j'avais des scrupules à la fouler de mes souliers profanes ; l'autre jour, je n'ai pu me contenir, je me suis accroupi, et j'en ai baisé les pierres bénies. Cette nuit, je l'ai passée tout entière à prier Notre-Dame de Patrocinio que tout le monde ici, à Jérusalem, vénère tant ! Elle possède un autel, ma foi, très joli ; bien que sous ce rapport vous aviez bien raison, ma bonne tata (mais n'avez-vous pas raison en tout ?), quand vous disiez que, pour les fêtes et les processions, il n'y a rien qui vaille nos Portugais. Donc, cette nuit, tandis que j'étais agenouillé devant la chapelle de Notre-Dame, après avoir récité six *Salve Regina,* je me tournai vers la belle image et je lui dis : “Ah ! de quelle façon puis-je savoir comment se porte ma bonne tata Patrocinio ? Me croirez-vous, tata ?” Eh, bien, Notre-Dame, de sa bouche divine, m'a dit textuellement, ces paroles, que j'ai transcrites, pour ne pas les oublier, sur la manchette de ma chemise : “Raposo, ma chère filleule se porte bien, et elle espère faire ton bonheur…” Ceci n'est point, paraît-il, un miracle extraordinaire ; ici, toutes les familles respectables chez lesquelles je vais prendre le thé, me disent que Notre-Dame et son Divin Fils adressent toujours quelques paroles agréables à ceux qui viennent les visiter. Sachez aussi que j'ai déjà obtenu, pour vous, quelques insignes reliques : un brin de paille de la crèche et une planchette rabotée par saint Joseph. Mon compagnon, cet alle-

mand dont je vous ai parlé dans la lettre que je vous ai adressé d'Alexandrie, est, à la fois, très religieux et très savant ; après avoir consulté les livres qu'il a apportés avec lui, il m'a affirmé que la planchette était bien celle que saint Joseph avait coutume de raboter en ses heures de loisir. Quant à la *grande relique,* celle que je veux vous apporter pour la guérison de tous vos maux et le salut de votre âme, cette relique, par laquelle je voudrais m'acquitter de tout ce que je vous dois, j'espère bientôt l'obtenir. Pour l'instant, je ne puis en dire davantage…

Souvenirs à nos amis auxquels je pense souvent et pour qui j'ai beaucoup prié ; particulièrement à notre vertueux abbé Casimiro. Bénissez, ma chère tata, votre neveu fidèle et qui vous vénère tant, et qui s'ennuie de vous et qui fait des vœux pour votre santé.

Théodoric.

P.-S. – J'ai vu aujourd'hui la maison de Pilate ; cela m'a soulevé le cœur de dégoût, à tel point que j'ai craché dessus. En même temps, j'ai dit à sainte Véronique que tata avait beaucoup de dévotion pour elle. La sainte m'a paru tout à fait contente… Et voilà ce qu'ici je dis à tous les ecclésiastiques et aux patriarches : "il est nécessaire de connaître tata pour savoir ce que c'est que la vertu !"

Avant de me déshabiller, je collai mon oreille contre la cloison à ramages. L'anglaise dormait avec sérénité. L'insensible ! Je brandis dans la direction mon poing fermé et murmurai :

— Maudite femelle !

Alors j'ouvris la garde-robe, j'en retirai le précieux paquet qui contenait la chemisette de Mary et j'y déposai quelques baisers reconnaissants.

À la première heure, le lendemain matin, nous partions pour le fleuve sacré du Jourdain.

Fastidieux, assoupissant fut notre voyage au milieu des collines de Judée ! Elles se suivaient, livides et rondes comme des crânes, desséchées et dépouillées par un vent de malédiction ; de temps à autre, le long de quelque pente, nous apparaissaient des roseaux qui, sous la vibration de la lumière, ressemblaient, de loin, à une moisissure de vieillesse et d'abandon. Le sol scintillait, couleur de chaux. Toute cette lumière était triste comme le silence qui tombe de la voûte des caveaux funéraires. Dans le ciel qui avait un éclat dur, rôdait, autour de nous, lentement, un noir vautour !… Au déclin du soleil, nous dressâmes nos tentes sur les ruines de Jéricho.

Quelles délices nous éprouvâmes à nous étendre sur de moelleux tapis et à boire, dans la douceur du soir, de la limonade, à petites gorgées. La fraîcheur d'un joyeux ruisseau qui murmurait près de notre campement, se mêlait au parfum de fleurs jaunes comme des genêts, qui poussaient sur les arbustes au milieu desquels nous avions établi notre camp ; à quelque distance, s'étendait un champ de hautes herbes dont la couleur verdoyante était avivée par la blancheur des lys qui avaient un air vaniteux et languissant ; au bord de l'eau, se promenaient, deux à deux, de mélancoliques cigognes. Du côté de la Judée se dressait le mont de la Quarantaine, menaçant et sombre, avec une tristesse d'éternelle pénitence ; du côté de Moab, mon regard se per-

dait dans la sainte et vieille terre de Chanaan, désert gris et désolé qui s'étend, comme le blanc linceul d'une race oubliée, jusqu'aux solitudes de la Mer Morte.

Au point du jour, nous allâmes, nos besaces pleines, accomplir ce pieux pèlerinage… Nous étions alors en décembre ; l'atmosphère de cet hiver de Syrie était transparente et douce ; tandis que nous trottions sur le sable fin, l'érudit Topsius me racontait comment cette plaine de Chanaan avait été, autrefois, couverte de villes populeuses, de chemins qui couraient entre les vignes, et de rigoles d'irrigation qui rafraîchissaient les murs des aires ; les femmes, couronnées d'anémones, foulaient le raisin en chantant ; le parfum des jardins était plus agréable au ciel que celui de l'encens ; et les caravanes qui pénétraient dans la vallée par le côté du Ségor retrouvaient ici l'abondance de l'Égypte, et elles disaient que c'était, en vérité, le verger du Seigneur.

— Puis, ajoutait Topsius avec un sourire infiniment sarcastique, un jour le Très-Haut s'en dégoûta et détruisit tout !

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? demandai-je.

— Qu'en sais-je : mauvais humeur ; férocité…

Les chevaux hennirent en sentant l'approche des eaux maudites ; bientôt, celles-ci apparurent, elles s'étendaient, immobiles et muettes, jusqu'aux montagnes de Moab. Tristesse à nulle autre pareille ! Comme on comprend que, sur ces eaux, pèse la colère du Seigneur, quand on imagine qu'elles sont là, depuis tant de siècles, sans agréables villas comme à Cascaes ; sans tentes de couleur claire alignées sur la plage ; sans régates, sans parties de pêches ; sans gentilles dames en sandales qui cherchent poétiquement des coquil-

lages dans le sable ; sans musique joyeuse de guitares à l'heure où se lèvent les étoiles ; ici, les eaux sont mortes, enterrées entre deux montagnes comme entre les pierres tombales d'un cimetière.

— De ce côté s'élevait la citadelle de Makéros, dit gravement l'érudit Topsius, dressé sur ses étriers et pointant son parasol dans la détection de la côte bleuâtre. C'est là que vécut un de mes Hérodes, Antipas, tétrarque de Galilée, fils d'Hérode le Grand ; c'est là, Dom Raposo, que fut décollé Jean le Baptiste.

Tandis que nous suivions doucement le cours du Jourdain (et que le joyeux Potte nous roulait des cigarettes de bon tabac d'Alep), Topsius me raconta cette lamentable histoire. Makéros, la plus hautaine forteresse d'Asie, se dressait sur d'effrayants rochers. Ses murailles mesuraient cent cinquante coudées de haut ; les aigles eux-mêmes pouvaient difficilement atteindre la hauteur à laquelle s'élevaient ses tours. Au dehors elle était noire et affreuse ; mais à l'intérieur elle resplendissait de marbres, de jaspes et d'albâtres ; les larges boucliers d'or accrochés tout en haut des hauts plafonds de cèdre ressemblaient aux constellations d'un ciel d'été. Au centre de la montagne, dans un souterrain, vivaient les deux cents juments d'Hérode, les plus belles de la terre ; elles étaient blanches comme du lait, avaient des crinières d'un noir d'ébène, on les nourrissait de gâteaux de miel, et leur légèreté était telle qu'elles pouvaient courir sur un champ de lys sans le souiller de leurs sabots. Puis, plus profondément encore, dans une prison, gisait Iokanam – que l'Église appelle le Baptiste.

— Mais alors, savant ami, comment arriva ce malheur ?

— Voici, Dom Raposo… Mon Hérode avait, à Rome, fait la connaissance d'Hérodiade, sa nièce et la femme de son frère Philippe qui vivait en Italie, au milieu du luxe latin, dans l'indolence et sans plus songer de la Judée. Cette Hérodiade était splendidement, radieusement belle !… Antipas Hérode l'enleva et l'emmena en Syrie sur une galère ; il répudia son épouse, la noble Mumoabite, fille du roi Aretas, qui commandait en maître sur le désert et les caravanes ; et il s'enferma, l'adultère, dans la citadelle de Makéros avec Hérodiade. Fureur en toute la pieuse Judée, à cause de cet outrage à la loi du Seigneur. Alors l'astucieux Hérode envoya chercher le Baptiste qui prêchait au gué du Jourdain.

— Mais dans quel but, Topsius ?

— Vous allez voir, Dom Raposo… Il aurait voulu que le rude prophète, caressé, choyé, amolli par la flatterie et le bon vin de Sichem, approuvât ses coupables amours, et il espérait que la parole persuasive du Baptiste, toute puissante en Judée et en Galilée, les rendrait, aux yeux des fidèles, blanches comme les neiges du Carmel. Par malheur, le Baptiste n'avait aucune originalité. Un saint respectable, bien sûr, mais sans aucune originalité. Le Baptiste imitait en tout et d'une manière servile le grand prophète Élie ; il vivait dans un trou comme Élie ; il se couvrait de peaux de bêtes sauvages, comme Élie ; il se nourrissait de sauterelles, comme Élie ; il répétait les imprécations classiques d'Élie ; et comme Élie avait clamé contre l'inceste d'Achabe le Baptiste tonnait, de même, contre l'inceste d'Hérodiade. Par pure imitation, Dom Raposo.

— Et ils le firent taire en l'emprisonnant ?

— Taire ! pensez-vous. Il hurla d'une manière plus terrible encore ! À tel point qu'Hédoriade se couvrait la tête de

son manteau pour ne pas entendre ces clameurs de malédiction qui sortaient du fond de la montagne.

Je balbutiai, une larme au bord de la paupière :

— Et alors Hérode fit égorger notre bon saint Jean-Baptiste ?

— Non ! Antipas Hérode était un hésitant, un tiède… Très voluptueux, Dom Raposo, infiniment voluptueux, Dom Raposo ! Mais quelle indécision ! En outre, comme tous les Galiléens, il avait une secrète faiblesse, une irrémédiable sympathie pour les prophètes. Enfin, il craignait la vengeance d'Élie, le patron, l'ami d'Iokanam… En effet, Élie n'était pas mort, Dom Raposo. Il habitait le ciel où il vivait, en chair et en os, revêtu de ses haillons, implacable, vociférant et terrible…

— Sapristi ! murmurai-je, effrayé…

— Eh bien, voici… Iokanam continuait à vivre et continuait à rugir. Mais la haine de la femme, Dom Raposo, est plus subtile que celle de l'homme. Au mois de Schebat tombait l'anniversaire d'Hérode. Cette fête donna lieu à un magnifique banquet à Makéros, banquet auquel assistait Vitellius, qui, pour lors, voyageait en Syrie… Vous vous souvenez, n'est-ce pas, Dom Raposo, du gros Vitellius, celui qui, depuis, devint le maître du monde ?… Or, au moment où, selon le cérémonial des Provinces Tributaires, on buvait à la santé de César et de Rome, entra, tout à coup, dans la salle du festin, dansant au son des tambourins, à la façon de Babylone, une vierge merveilleuse. C'était Salomé, la fille d'Hérodiade et de son mari Philippe, une enfant qu'elle avait élevée secrètement à Césarée, dans un bois, près du Temple d'Hercule. Salomé dansa, magnifique et nue. Antipas Hé-

rode, excité, fou de désir, promit de donner tout ce qu'elle lui demanderait pour un baiser de ses lèvres… Elle prit un plateau d'or et, après avoir regardé sa mère, elle demanda la tête du Baptiste. Antipas, épouvanté, lui offrit la ville de Tibériade, des trésors et cent bourgs de Génésareth… Elle sourit, regarda sa mère, et de nouveau, hésitante et balbutiant, elle réclama la tête de Iokanam… Alors tous les convives, Saducéens, scribes, hommes riches de la Décapole, Vitellius et les Romains eux-mêmes, crièrent joyeusement : "Tu as promis, tétrarque, tu as juré, tétrarque" ! Quelques instants plus tard, Dom Raposo, un nègre d'Idumée entra ; dans une de ses mains, il brandissait un cimeterre, dans l'autre, il tenait, par les cheveux, la tête du prophète. Et c'est de cette façon que finit saint Jean-Baptiste en l'honneur de qui on chante et on allume des feux au cours d'une douce nuit de juin…

Tandis que nous allions lentement en écoutant avec un très vif intérêt ces histoires d'un autre âge, nous aperçûmes, au loin, parmi le sable roux, un cordon de verdure triste et couleur de bronze. Potte cria : "Le Jourdain, le Jourdain !" Et nous galopâmes précipitamment vers le fleuve des Écritures.

Le joyeux Potte connaissait, sur la rive du fleuve baptismal, un lieu charmant et tout à fait indiqué pour une sieste de chrétiens ; nous y passâmes les heures chaudes de la journée, étendus voluptueusement sur un tapis, en buvant de la bière bien rafraîchie dans les eaux du fleuve saint. À cet endroit, le Jourdain roule une eau claire et douce et semble se reposer de son voyage lent et sinueux, à travers le désert, jusqu'au lac de Galilée ; et avant de se perdre pour toujours dans les ondes amères de la Mer Morte, il paresse sur une plage de sable fin ; ses eaux basses et transparentes murmurent et roulent des cailloux lustrés, puis elles s'endorment,

immobiles et vertes, à l'ombre des tamarins… Sur nos têtes bruissait le feuillage des hauts peupliers de Perse ; parmi les herbes se balançaient des fleurs inconnues, de celles dont, autrefois, au cours des matinées de vendange, les vierges de Chanaan ornaient leurs tresses brunes ; dans les feuilles sombres, où, désormais la voix terrible de Jéhovah ne venait plus effrayer les hommes, chantaient de pacifiques fauvettes. Devant nous se dressaient bleues, sans tache et comme taillées dans un seul bloc de pierre précieuse, les montagnes de Moab. Le ciel blanc, muet, recueilli, paraissait se reposer délicieusement du dur tumulte qui, naguère, l'agitait, quand vivait ici, au milieu des prières et des massacres, le farouche Peuple de Dieu ; là où sans cesse battaient les ailes des Séraphins et flottaient les vêtements des prophètes enlevés par le Très Haut, il était reposant de voir, maintenant, des pigeons sauvages s'envoler vers les bergers d'Engaddi.

Conformément à la recommandation de ma tante, je me dévêtis et me baignai dans les eaux du Baptiste. Tout d'abord, je fus saisi d'une sainte émotion et je foulai le sable avec respect comme s'il se fût agi du tapis d'un maître-autel ; les bras en croix et nu, tandis que le courant me caressait lentement les genoux, je pensai à saint Jean-Baptiste et je murmurai un "Notre Père". Mais, ensuite, je profitai joyeusement de ce bain bucolique parmi les arbres ; Potte me jeta une éponge et, tout en me savonnant dans les eaux sacrées du Jourdain, j'entonnai le *fado* d'Adèlia.

Au coucher du soleil, au moment où nous remontions à cheval, une tribu de bédouins, qui descendait des collines de Galgala, amena ses troupeaux de chameaux boire au bord du Jourdain ; les petits, blancs et velus, couraient et se bousculaient ; les pasteurs, la lance haute, poussaient des cris de combat et galopaient en laissant traîner derrière eux leur

ample burnous ; on aurait dit que, par toute la vallée, ressuscitait, dans la splendeur du soir, une pastorale de l'âge biblique aux jours de l'adolescence d'Aggar ! Droit sur ma selle, les rênes bien tirées, je sentis passer à travers moi un rapide frisson d'héroïsme ; je rêvai d'une épée, d'une Loi et d'un Dieu pour qui combattre… Lentement s'étendait sur la plaine sacrée un silence d'extase. La plus haute montagne de Moab se couvrit d'une lueur extraordinaire, couleur de rose et couleur d'or, comme si, sur elle, de nouveau fugitivement, passait et se reflétait la face du Seigneur ! Topsius leva sa main érudite :

— Cette cime illuminée, Dom Raposo, est le Moriah la montagne sur laquelle mourut Moïse.

Je frissonnai. Pénétré des effluves divines qui venaient de ces eaux, de ces montagnes, je me sentais fort, fort comme des hommes de l'Exode. Il me semblait que j'étais devenu l'un d'eux, un familier de Jéhovah, arrivé de la sombre Égypte, mes sandales à la main… Ce soupir de soulagement apporté par la brise venait des tribus d'Israël, qui sortaient enfin du désert ! Là-bas, sur la pente d'une colline, l'Arche dorée descendait, escortée par les anges et balancée sur les épaules des lévites de lin vêtus et qui chantaient. Une nouvelle fois, au milieu des sables arides, la terre de Promission reverdissait et Jéricho blanchissait parmi les moissons ; et les bosquets serrés de palmiers résonnaient déjà des marches entonnées par les trompettes de Josué !

Je ne me contins plus, je soulevai mon casque de liège et lançai vers Chanaan un rugissement pieux :

— Vive Notre Seigneur Jésus-Christ ! Vive toute la cour Céleste !

Le lendemain, qui était un dimanche, l'infatigable Topsius s'en alla très tôt avec ses crayons et son parasol étudier les ruines de Jéricho, l'antique Cité des Palmiers qu'Hérode avait couverte de thermes, de temples, de statues, et qui avait été témoin de ses troubles amours avec Cléopâtre… Quant à moi, je restai à l'entrée de la tente et, à califourchon sur une caisse, je pris mon café en contemplant les pacifiques tableaux qu'offrait notre campement. Le cuisinier plumait des poulets ; le bédouin triste frottait avec du sable, au bord de l'eau, son cimeterre inoffensif ; notre joli muletier oubliait la ration de ses bêtes pour suivre dans le ciel qui avait l'éclat d'un saphir, le passage de blanches cigognes qui volaient, deux par deux, vers la Samarie.

Ensuite je pris mon casque et, par ce matin très doux, j'allai errer au hasard, les mains dans les poches, en chantonnant un mélancolique *fado*… Et me voilà songeant à Adèlia et à ce M. Adelino… Étroitement enlacés dans l'alcôve, ils se donnaient des baisers sauvages, et peut-être même m'appelaient-ils "*espèce de buse*" ; tandis que je me promenais ici, dans les solitudes de l'Écriture. À cette heure aussi, tata, en mantelet noir, sortait, son livre d'offices sous le bras, pour se rendre à la messe de Sant'Anna ; les garçons du café Montanha, débraillés, brossaient, en bâillant, le drap des billards ; le docteur Margaride, installé devant la fenêtre de son appartement qui donne sur la place de Figueira, mettait ses lunettes et ouvrait le *Diario de Noticias*. Ô Lisbonne ! Ô douceur !… Mais, moins loin encore, par là, du côté du désert de Gaza, dans la verte Égypte, ma chère Maricoquinhas devait emplir, à cette heure, le vase du balcon de magnolias et de roses ; son chat dormait sur le velours d'une chaise ; elle soupirait après "son cher et vigoureux petit portugais". Et

moi je soupirai aussi, et, sur mes lèvres, le *fado* devint plus mélancolique.

Tout à coup, en regardant autour de moi, je me trouvai, comme perdu, dans un lieu tout à fait solitaire et désolé. J'étais loin de la rivière et des arbustes parfumés à fleurs jaunes ; déjà je ne voyais plus nos tentes blanches ; devant mes yeux s'étendait un désert de sable aride et livide, fermé par des rochers lisses et droits comme les murs d'un puits. Ce lieu était si lugubre que la blonde lumière de cette chaude matinée d'Orient y paraissait mortellement pâle, comme ternie et flétrie. Il évoquait à mon souvenir ces gravures où dans une désolation pareille on voit un ermite à longue barbe penché sur un in-folio et méditer près d'une tête de mort. Mais, ici, nul solitaire n'anéantissait sa chair en d'héroïques mortifications. Cependant, au milieu de la sauvage enceinte, un arbre se dressait tout seul, orgueilleux, avec un air de chose rare et sacrée. Autour de lui les pierres semblaient s'être amoncelées d'elles-mêmes pour lui ménager un abri de Tabernacle ; et il était si répugnant que les dernières notes du *fado* triste moururent sur mes lèvres… Cet arbre se présentait sous l'aspect d'un tronc assez gros, court, serré et sans nœud de racines, assez semblable à une trique énorme, planté brutalement dans le sable ; l'écorce lisse avait le vernis huileux d'une peau noire ; de son feuillage, pareil à une tête enflée et couleur de tison éteint, s'échappaient, comme de longues pattes d'araignée, huit rejetons que je comptai, noirs, mous, visqueux, hérissé d'épines… Après avoir regardé ce monstre en silence, j'enlevai mon casque d'un geste lent et je murmurai :

— Salut à toi !

Et en effet, je me trouvais certainement en présence d’un arbre illustre ! C’était un rejeton semblable à celui-ci (le neuvième peut-être) qui, autrefois, avait été disposé en forme de couronne par un centurion romain de la garnison de Jérusalem et qui au jour du supplice avait orné par dérision la tête d’un charpentier de Galilée qui venait d’être condamné… Condamné pour s’être proclamé fils de David et fils de Dieu dans les tranquilles bourgades et sur les saints parvis du Temple, pour avoir prêché contre la Religion, contre les anciennes Institutions, contre l’Ordre ancien, contre les anciennes Formes ! Et voici que cette branche, parce qu’elle avait touché les cheveux incultes du rebelle, était adorée sur les autels et devant elle, lorsqu’elle était portée en procession solennelle, les foules attendries se prosternaient, front contre terre…

Au collège des Isidoro, les mardis et les samedis, le crasseux abbé Soares nous disait en se curant les dents : “Il y avait là-bas, mes enfants, dans un endroit de la Judée… Il y avait… un arbre dont la vue, si nous en croyons les auteurs, est effrayante”. Cet arbre, eh ! bien, il se dressait, là, devant moi. J’avais, sous mes yeux frivoles de licencié, l’arbre, l’arbre très saint, de la Couronne d’Épines.

Et, tout à coup, une idée qui me sembla inspirée par le ciel sillonna mon esprit, comme un éclair… Apporter à ma tante une de ces branches, la plus épineuse ; la plus cotonneuse, comme si c’était la relique féconde en miracles, à laquelle elle pourrait consacrer ses ardeurs de dévote et demander avec confiance les grâces célestes ! “Si tu crois que je mérite quelque faveur pour tout ce que j’ai fait pour toi, apporte-moi des Lieux Saints une sainte relique…” Ainsi avait parlé la senhora Dona Patrocinio das Neves, la veille de mon pieux départ, du haut de son trône de dams vermeil de-

vant la Magistrature et l'Église, tandis qu'une larme coulait de dessous ses austères lunettes. Que pouvais-je lui offrir de plus sacré, de plus touchant, de plus efficace qu'une branche de l'Arbre de la Couronne d'Épines, cueillie dans la vallée même du Jourdain, au cours d'une matinée claire et rose de grand'messe ?

Mais, aussitôt, je fus assailli d'une douloureuse inquiétude… Si, vraiment, une vertu transcendentale circulait dans les fibres de ce tronc d'arbre ? Si, grâce à lui, ma tante rajeunissait, si son foie s'améliorait, aurais-je eu raison d'installer dans son oratoire, au milieu des lumières et des fleurs, une de ces branches hérissée d'épines ? Douloureuse alternative ! Ce serait donc moi qui, bien contre mon gré, aurais fait couler sur elle une source miraculeuse de santé, qui la rendrait solide, indestructible, inaltérable, tenant âprement, entre ses mains d'avare, la fortune de G. Godinho ! Moi ! Moi qui ne devais commencer à vivre que lorsqu'elle commencerait à mourir !

Alors, je rôdai autour de l'Arbre et je l'interrogeai, d'une voix altérée et sourde. "Allons, monstre, parle. Es-tu véritablement une relique divine avec des pouvoirs surnaturels ? Ou simplement un arbuste grotesque étiqueté d'un nom latin dans les classifications de Linné ? Allons, parle. As-tu, de celui dont la tête fut, par dérision, couronnée de tes épines, obtenu le don de guérir ? Écoute… Si je t'emmène avec moi et si je te place dans une jolie chapelle du Portugal ; si je te délivre des horreurs de la solitude et des tristesses de l'obscurité ; si je te fais profiter d'un autel, de l'encens vivant des roses, de la lumière flatteuse des cierges, du respect des mains jointes, de toutes les caresses de la prière, ce n'est pas, tu le comprends bien, afin que tu prolonges indûment une vie qui me gêne ni pour que tu me prives encore long-

temps de l'héritage et des plaisirs auxquels ma chair jeune a quelque droit… Écoute !… Si l'Évangile t'a enivré de puériles pensées de Charité et de Miséricorde, si tu pars avec la tentation de guérir Tata, alors, je te laisse ici, au milieu de ces déserts rocailleux, où tu continueras à être fustigé par la poussière du désert, souillé par les excréments des oiseaux de proie, et livré à l'ennui de l'éternel silence !… Mais, si tu me promets de rester sourd aux prières de ma tante et de te comporter comme une pauvre branche sèche sans influence, si tu n'interromps pas la décomposition de ses tissus, alors tu peux espérer le doux accueil d'une chapelle douillette à Lisbonne, la chaleur de pieux baisers et toutes les satisfactions d'une idole ; je t'entourerai de tant d'adoration que tu n'auras plus rien à envier au Dieu que tes épines ont meurtri… Allons, monstre, parle".

Le monstre ne parla pas. Cependant, je sentis passer sur mon âme, ainsi qu'une rafraîchissante et consolante brise d'été, le pressentiment que tata ne tarderait pas à mourir et à aller pourrir dans son cercueil. L'Arbre de la Couronne d'Épines me faisait savoir, par l'intermédiaire de la Nature qui m'entourait et par une douce palpitation qui se transmettait de sa sève à mon cœur, que la senhora Dona Patrocinio ne tarderait pas à disparaître ; à mon avis, c'était, de sa part, une promesse suffisante pour me pousser à croire que, transporté dans l'oratoire, aucune de ses branches n'empêcheront le foie de la hideuse vieille de grossir et de se détraquer… C'est ainsi qu'au sein du désert je conclus avec l'Arbre une sorte de pacte secret, étroit et mortel.

Mais, après tout, était-ce bien l'Arbre de la Couronne d'Épines ? La rapidité et la condescendance de sa réponse à mon anxieuse demande m'inclinaient à douter quelque peu

de la réalité de sa divinité. Je décidai de recourir à la documentation du savant Topsius.

Je courus jusqu'à la source d'Élisée près de laquelle il recherchait les pierres, débris, ordures et vestiges de l'orgueilleuse Cité des Palmes. J'aperçus, près d'une flaque d'eau, le brillant historiographe qui d'un regard glouton examinait un fragment de pilier noir à demi enfoui dans la boue. Non loin de lui, un âne oubliait l'herbe tendre pour contempler, d'un air philosophe, mélancolique et peut-être soucieux, ce savant qui, à plat ventre dans la poussière, cherchait les Thermes d'Hérode.

Je mis Topsius au courant de ma trouvaille et de mon incertitude. Il se releva aussitôt, serviable, zélé, prêt aux combats de la Science.

— Un arbuste épineux ? murmura-t-il en essuyant la sueur qui coulait sur son front. Ce doit être le *Nabka*… Très commun dans toute la Syrie ! Hasselquist, le botaniste, prétend que c'est cet arbuste qu'on utilisa pour tresser la Couronne d'Épines… Il a des feuilles vertes d'une forme assez singulière, la forme d'un cœur, comme celles du lierre… Vous dites qu'il n'a pas de feuilles ? Alors, j'y suis : c'est le *lycium Spinosum*… Eh oui, c'est bien l'arbuste qui, si nous en croyons la tradition latine, servit à façonner la Couronne de Dérision… À mon avis, du reste, une tradition ridicule ; Hasselquist est un ignorant, un ignorant de la pire espèce… Mais, si vous voulez, nous allons résoudre la question, Dom Raposo. La résoudre irréfutablement et pour toujours !

Nous allâmes. Dans le désert, devant l'arbre hideux, Topsius, le bec doctoralement relevé, se recueillit sur la Science amassée en lui, puis il me déclara, tout de go, que je ne pouvais apporter à ma pieuse tante rien qui fût plus pré-

cieux. En vérité, sa démonstration fut éblouissante. Tous les instruments de la Crucifixion (me dit-il, en s'escrimant avec son parasol), les Clous, l'Éponge, le Roseau, avaient été, durant un certain temps, divinisés, puis, peu à peu, les nécessités de la Civilisation les avaient contraints à reprendre place dans les usages grossiers de la vie courante… Ainsi, les Clous n'étaient pas restés inutilement sur les autels *in aeternum,* comme un souvenir des Plaies Sacrées : l'humanité, catholique et commerçante, avait été conduite à les utiliser autrement : après avoir traversé les mains du Messie, ils servaient maintenant, plus modestement, à fermer le couvercle de caisses pleines de choses qui n'étaient pas toujours très pures. Les plus dévots adhérents de la Confrérie de la Passion se servaient, sans scrupules, du roseau comme canne à pêche, et le même roseau entrait dans la composition des fusées d'artifice ; l'État lui-même (si scrupuleux en matière religieuse) n'hésitait pas à s'en servir, sous cette forme, au cours de joyeuses fêtes de nuit en l'honneur d'une nouvelle Constitution ou dans les célébrations enthousiastes qui accompagnent les mariages des souverains… L'Éponge, autrefois imbibée du vinaigre du sarcasme et offerte au bout d'une lance, est maintenant utilisée dans les cérémonies profanes de la propreté, cérémonies que l'Église a toujours réprouvées avec horreur… La Croix elle-même, ce symbole suprême, a perdu, parmi les hommes, sa divine signification. La chrétienté, après s'en être servi comme de labarum, l'utilise à présent comme parure ; elle est devenue broche, elle est devenue breloque ; elle pend aux colliers, aux bracelets ; elle est gravée sur les cachets ; elle est incrustée sur les boutons de manchette ; en vérité, en ce siècle d'orgueil, la croix appartient davantage à l'Orfèvrerie qu'à la Religion…

Mais la Couronne d'Épines, Dom Raposo, la Couronne d'Épines *n'a plus jamais resservi à rien*… À rien ! L'Église l'a

gardée telle qu'elle l'avait reçue des mains d'un proconsul romain, et elle est restée à part, dans l'Église pour toute l'Éternité, seulement comme un souvenir du Grand Outrage. Dans tout cet univers si varié, elle n'a pu trouver de lieu qui lui convienne que dans la pénombre des chapelles ; son unique destination est d'incliner les cœurs à la contrition. Aucun bijoutier ne l'a jamais imitée en or ni sertie de rubis pour parer une chevelure blonde ; elle n'est qu'instrument de Martyre et plantée sur les bigoudis frisés des statuettes de nos églises, elle n'a, avec ses taches de sang, servi qu'à faire couler des larmes sans fin… Le plus avisé des Industriels, après l'avoir retournée pensivement entre ses mains, l'a rendue aux autels, comme un objet inutile à la Vie, au Commerce, à la Civilisation ; elle est seulement l'attribut de la Passion, refuge des malheureux et attendrissement des faibles. Elle seule, parmi les autres accessoires de l'Écriture, suscite des prières sincères. Qui donc, pour bigot qu'il fût, se prosternerait en bafouillant des *Notre Père* devant une éponge tombée dans une cuvette ou, au bord d'un ruisseau, devant une vulgaire canne à pêche… Mais vers la Couronne d'Épines se lèvent toujours les mains des Croyants ; et le souvenir des douleurs qu'elle causa passe encore dans la mélancolie des *Miserere !*

Quelle plus grande merveille pouvais-je apporter à tata ?…

— Ah ! Topsius, tu es un chic type… Et tes paroles sont de l'or en barre… Mais l'autre, la vraie, *celle qui a servi,* a-t-elle pu être prise ici, à ce tronc ? Dites-moi, mon bon ami ?

L'érudit Topsius déplia, lentement, son mouchoir à carreaux et il me déclara (en s'insurgeant contre la futile tradition latine et le très ignare Hasselquist) que la Couronne

d'Épines avait été tirée d'un buisson, fin et flexible, qui pousse en abondance dans les vallées de Jérusalem, et avec lequel on allume le feu, avec lequel on élève les haies, et qui donne une petite fleur violette, triste et sans parfum.

Je murmurai, anéanti :

— Quel dommage ! Tata aurait tant aimé que ce fut d'ici ! Tata est si riche, Topsius !…

Alors, ce sage philosophe comprit qu'il y a des Raisons de Famille comme il y a des Raisons d'État, et il fut sublime. Il étendit la main au-dessus de l'arbre, le couvrant ainsi, largement, de la garantie de la science, et il me dit ces paroles mémorables :

— Dom Raposo, nous avons toujours été bons amis… Eh bien, vous pouvez affirmer à madame votre tante, de la part d'un homme fort écouté sur les questions archéologiques, que la branche que vous avez emportée d'ici, tressée en forme de couronne, fut…

— Fut ? m'écriai-je, anxieux.

— Fut celle-là même qui ensanglanta le front du rabbi Jeschoua Natzarieh, que les Latins appellent Jésus de Nazareth et que d'autres appellent aussi le Christ !…

Ainsi en avait décidé la haute science ! Je pris mon couteau catalan et coupai un des rejetons. Et, tandis que Topsius retournait chercher, parmi l'herbe humide, la citadelle de Cyron et les autres pierres du temps d'Hérode, je regagnai les tentes, triomphant, et mon trésor à la main. Le joyeux Potte, à califourchon sur une selle, moulait du café.

— Superbe branche, me dit-il ! Ça peut très bien s'arranger en couronne… Et ça vous a un air d'une dévotion !

Alors, le joyeux garçon, avec une rare dextérité, entrelaça la rude branche en forme de sainte couronne ! Et si ressemblante ! Si touchante !

— Il ne lui manque, murmurai-je, attendri, que les taches de sang. Bon Jésus, ce que tata va en baver !

Mais comment emporterions-nous à Jérusalem, dans notre voyage à travers les collines de Judée, ces épines incommodes, qui, à peine tressées en forme de couronne de la Passion, semblaient déjà avides de déchirer une chair innocente ? Pour le joyeux Potte, les difficultés n'existaient pas ; il retira du fond de sa besace providentielle une molle poignée de coton brut ; il y enveloppa délicatement la Couronne d'Outrages comme un bijou précieux ; puis, avec une feuille de papier gris et un ruban rouge, en confectionna un paquet rond, solide, léger et net…

Alors, en souriant et en roulant une cigarette, je songeai à cet autre paquet de dentelles et de soie qui sentait la violette et l'amour, et qui, à Jérusalem, attendait mon retour et la faveur de mes baisers.

— Potte, Potte, criai-je, radieux. Tu ne sais pas la grosse galette que va me rapporter cette jolie branche enveloppée dans ce joli paquet !

Dès que Topsius fut de retour de la fontaine sacrée d'Élisée, j'offris, pour célébrer la rencontre providentielle de la Grande Relique, une des bouteilles de champagne encapuchonnée d'or, que Potte avait emportées dans les sacs. Topsius but à "la Science" ! Moi, je bus à "La Religion". Alors,

largement la mousse du *Moët et Chandon* se répandit sur la terre de Chanaan.

La nuit venue, pour compléter la fête, nous allumâmes un feu de joie ; et les femmes arabes de Jéricho vinrent danser devant nos tentes. Nous nous retirâmes très tard, quand, déjà sur Moab, du côté de Makéros, se levait la lune, fine et recourbée, comme le cimeterre d'or avec lequel fut décollée la tête de l'ardent Iokanam.

Le paquet de la Couronne d'Épines se trouvait à la tête de mon lit de camp. Le feu s'était éteint, notre campement dormait au milieu du silence infini de la Vallée des Écritures… Alors, calme et heureux, je m'endormis à mon tour.

III

Il y avait certainement deux heures qu'étendu sur mon lit de camp je dormais d'un lourd sommeil, quand il me sembla qu'une lumière incertaine, semblable à celle d'une torche fumante, pénétrait dans notre tente et qu'une voix m'appelait d'un ton triste et geignard.

— Théodoric, Théodoric, lève-toi, nous partons pour Jérusalem.

Effrayé, je rejetai brusquement ma couverture. Alors, à la lueur funèbre d'une bougie qui tremblotait sur la table auprès des bouteilles de champagne vides, je vis l'érudit Topsius qui, à la hâte, ajustait à son pied un vieil éperon en fer. C'était lui qui, levé de très bonne heure, venait de me réveiller brusquement.

— Debout, Théodoric, disait-il, debout ! Les juments sont sellées ! Demain, c'est la Pâque. À l'aube, nous devons arriver aux portes de Jérusalem.

Tout en rejetant mes cheveux en arrière, je considérai avec étonnement le docteur ordinairement sensé et calme.

— Voyons Topsius, lui dis-je ! Pourquoi partons-nous de cette manière inattendue, sans nos sacs, en abandonnant le camp endormi, comme si la crainte nous faisait fuir ?

Le savant redressa sur son nez ses lunettes d'or qui resplendissaient d'un éclat anormal. Un manteau blanc, aux plis graves et purs comme ceux d'une toge latine et que je ne lui avais jamais vu, enveloppait son maigre corps d'homme de

science. Topsius ouvrit les bras et de ses lèvres, qui paraissaient de marbre comme celles d'une statue antique, tombèrent, avec lenteur, ces paroles :

— Dom Raposo ! L'aurore qui va naître et qui, bientôt, touchera les cimes d'Hébron, est celle du quinze du mois de Nizan ; il n'y a pas eu, en toute l'histoire d'Israël, depuis que les tribus revinrent de Babylone jusqu'au moment où Titus mit le dernier siège devant le temple, il n'y a pas eu, je vous le dis, de jour plus intéressant. Je veux être à Jérusalem afin de pouvoir assister, en personne, à cette page vivante de l'Évangile ! Nous allons donc célébrer la Pâque sainte dans la maison de Gamaliel, qui est un ami d'Hillel, et mon ami à moi aussi ; il est versé dans les lettres grecques, patriote convaincu et membre du Sanhédrin. C'est lui qui m'a dit : "Pour te délivrer des tourments du doute, impose-toi d'être témoin". En conséquence, debout, Dom Raposo !

Ainsi parla mon ami, d'une voix basse et lente. Et moi, comme si je me soumettais à un commandement céleste, je commençai, sans mot dire, à enfiler mes lourdes bottes de cheval. Puis, à peine avais-je eu le temps de m'envelopper dans mon capuchon qu'il m'entraînait, d'un mouvement impatient, hors de la tente ; il ne me laissa prendre ni ma montre ni le couteau catalan que, toutes les nuits, je glissais soigneusement sous mon traversin. La lumière de la bougie se mourait, fumeuse et rouge…

Il pouvait être minuit. Deux chiens aboyaient au loin, sourdement, comme s'ils étaient à l'intérieur des murs couverts de feuillage d'une maison de campagne. L'air tranquille et léger sentait la rose et la fleur d'oranger. Le ciel d'Israël brillait d'un éclat inaccoutumé ; à la cime du mont Nébo, une étoile magnifique, plus blanche que les autres et d'une

splendeur divine, paraissait regarder vers moi avec d'anxieuses palpitations, comme si, captive et muette, elle voulait confier un secret à mon âme !

Les juments attendaient, immobiles sous leurs longues crinières. Je me mis en selle. Alors, tandis que Topsius arrangeait laborieusement ses étrivières, j'aperçus du côté de la fontaine d'Élisée une forme merveilleuse dont la vue me fit frissonner d'une terreur surnaturelle.

C'était, sous la lumière diamantine des étoiles de la Syrie, comme les blanches murailles d'une ville neuve ! Des frontons de temples se dressaient, blancs et pâles, dans l'épaisseur des bosquets sacrés ; les arcs légers d'un aqueduc fuyaient, eût-on dit, vers les collines, au loin. Une fumée épaisse montait vers le ciel, du sommet d'une tour éclairée et, à ses pieds, étincelait la pointe de lances en mouvement ; un son prolongé de trompette mourait dans l'ombre… À l'abri des bastions, un village dormait entre les palmiers.

Topsius, déjà en selle et prêt à partir, serrait dans sa main les rênes de sa bête.

— Cette forme blanche, là-bas ? murmurai-je, interdit.

Il répondit simplement :

— Jéricho.

Et il partit au galop. Je ne sais combien de temps j'accompagnai ainsi, en silence, le noble historien des Hérodes. La route que nous suivions, était toute droite et pavée de larges dalles noires. Ah ! qu'elle était différente du chemin raboteux par où nous étions descendus vers Chanaan, étincelant et couleur de chaux et qui se glissait à travers les collines au penchant desquelles les rares bouquets de genêt res-

semblaient, sous la lumière de soleil, à des moisissures de vieillesse ou d'abandon ! Tout, autour de nous, me semblait différent aussi, la forme des rochers, l'odeur de la terre et jusqu'à la palpitation des étoiles… Quel changement s'était opéré en moi, quel changement s'était opéré dans l'Univers ? Parfois, une étincelle jaillissait sous le dur sabot des juments. Sans un instant d'arrêt, Topsius galopait penché sur ses rênes, et derrière lui, les deux côtés de sa cape blanche volaient au vent comme les deux bouts de la cravate d'un drapeau…

Mais soudain il s'arrêta. Nous nous trouvions auprès d'une demeure carrée, entourée d'arbres, muette et sans lumière ; son pignon s'ornait d'une hampe sur laquelle était plantée, d'une façon bizarre, l'image d'une cigogne qui paraissait avoir été taillée à même une plaque de fer. À l'entrée, un feu achevait de s'éteindre ; j'en remuai les bûches, et la courte flamme qui jaillit, me permit de reconnaître que nous étions dans une antique auberge au bord d'une route antique. Au-dessous de la cigogne et au-dessus de la porte, une porte étroite et toute hérissée de clous, brillait en lettres noires sur une pierre blanche une enseigne en latin : *Ad Gruem Majorem ;* auprès de l'enseigne, une inscription, grossièrement taillée dans la pierre et que je ne pus déchiffrer qu'avec peine couvrait une partie de la façade. On y lisait qu'Apollon promettait la santé à l'hôte et que l'hôtelier Septimanus lui garantissait un aimable accueil, un bain réparateur, un vin généreux de Campanie, et "toutes les commodités à l'instar de Rome".

Je murmurai, plein de méfiance :

— À l'instar de Rome ?

En quel étrange chemin m'étais-je donc engagé ?

Quels hommes, différents de moi par la langue et le costume, buvaient ici, sous la protection de dieux différents du mien, du vin frais en des amphores de l'époque d'Horace ?

Mais, de nouveau, le maigre Topsius, dont la nuit rendait l'ombre imprécise, reprit sa marche. Nous avions quitté la route aux pavés sonores pour gravir, au pas, un chemin raide, creusé entre les roches et semblable au lit d'un torrent desséché ; les gros cailloux dont il était couvert, résonnaient et roulaient sous les sabots de nos juments. L'érudit docteur, secoué sur sa selle, sacrait, d'une voix rauque, contre le Sanhédrin, contre la grossière Loi Judaïque qui s'opposait obstinément à toute œuvre éclairée du Proconsul… Le Pharisien ne cessait de considérer avec humeur l'aqueduc romain qui lui apportait l'eau, la route romaine qui le conduisait aux villes, les thermes romains qui guérissaient ses pustules…

— Maudit soit le Pharisien, disait Topsius.

Dans mon demi-sommeil, je me souvins des vieilles imprécations de l'Évangile et, enveloppé dans mon manteau, je murmurai :

— Pharisien, sépulcre blanchi, sois maudit !

C'était l'heure à laquelle les loups des montagnes vont boire. Je fermai les yeux ; les étoiles pâlissaient.

Le Seigneur fait brèves les douces nuits du mois de Nisan, quand à Jérusalem, on mange l'agneau blanc de la Pâque ; très tôt du côté du pays de Moab, une blancheur envahit le ciel.

Je m'éveillai. Déjà les moutons bêlaient sur les collines. L'air frais sentait le romarin.

C’est à ce moment que j’aperçus, sur les rochers qui surplombaient notre chemin, un homme étrange, revêtu d’une peau de mouton, qui me rappela Élie et toutes les colères des Écritures ; sa poitrine et ses jambes paraissaient de granit rouge ; au milieu d’une chevelure et d’une barbe rudes, emmêlées et semblables à une crinière farouche, brillaient des yeux étranges… Il nous découvrit ; et alors il lança sur nous toutes les malédictions du Seigneur ! Il nous appela “païens”, il nous appela “chiens”, il nous cria : “que maudites soient vos mères et desséchés les seins qui vous ont allaités !” Ses clameurs tombaient sur nous du haut des rochers, cruelles et pleines de mauvais présages. Retardé par la marche lente de sa bête, Topsius s’était couvert la tête de sa cape comme s’il voulait se protéger de la grêle. Moi, cela me rendit furieux ; je me tournai sur la croupe de mon cheval, et j’appelai l’homme vieil ivrogne et lui lançai quelques mots obscènes ; je voyais ses yeux briller d’une flamme sauvage, et sa bouche hurlante et noire se tordre et baver de fureur dévote…

Mais, à la sortie du ravin, nous trouvâmes la route romaine, large et bien pavée, qui conduit à Sichem ; en trottant, sur cette route, nous avions l’agréable impression de pénétrer dans un pays de civilisation, de piété, d’humanité et de respect des lois. L’eau abondait ; sur les collines se dressaient des forteresses neuves ; des bornes sacrées délimitaient les champs. Sur les aires blanches, les bœufs, parés d’anémones, foulaient le blé de la moisson de Pâques ; dans les vergers où déjà les figuiers se couvraient de feuilles, l’esclave, perché sur une tour blanchie à la chaux, chantait, une gaule à la main, pour chasser les pigeons sauvages. Parfois, nous apercevions, près d’un vignoble ou au bord des canaux d’irrigation, un homme debout et droit qui, la tête recouverte du pan de son manteau et les yeux baissés, récitait la sainte prière du *Schema*. Un potier qui aiguillonnait son

âne chargé de cruches en terre jaune, nous cria : “Bénies soient vos mères. Bonne Pâque !” Un lépreux qui se reposait sous des oliviers, nous demanda en gémissant et en nous montrant ses plaies, si nous connaissions à Jérusalem le Rabbi qui guérissait et où l’on pouvait cueillir la racine du baraz.

Déjà nous approchions de Béthanie. Pour désaltérer nos juments, nous nous arrêtâmes à une gracieuse fontaine qu’ombrageait un cèdre. Le docteur Topsius exprimait son étonnement, tout en arrangeant un de ses étriers, de ce que nous n’eussions encore rencontré la caravane qui vient de Galilée pour célébrer la Pâque à Jérusalem, quand retentit, devant nous, sur la route, le piétinement sourd de soldats en marche… Alors je vis, stupéfait, apparaître des soldats romains, de ces soldats que, tant de fois, j’avais maudits sur les images représentant la Passion.

Barbus, brûlés par le soleil syrien, ils marchaient en cadence, lourdement, d’un pas de bœufs, faisant résonner sur le pavement leurs sandales ferrées ; tous portaient au côté leurs boucliers enveloppés dans des sacs de toile ; chacun d’eux avait sur l’épaule une lance à laquelle pendaient des paquets ficelés, des plats de bronze, des outils et des régimes de dattes. Certains, la tête découverte, portaient leur casque comme un seau ; d’autres balançaient, dans leurs mains velues, un court javelot. Le décurion, gras et blond, enveloppé dans son manteau écarlate, somnolait sur sa jument, et il était suivi d’une gazelle apprivoisée et parée d’ornements de corail. Derrière la troupe, au côté de leurs bêtes chargées de sacs de blé et de ballots de laine, les muletiers chantaient au son d’une flûte en terre dont jouait un nègre à demi nu qui portait, sur la poitrine, en lettres rouges, le numéro de la Légion.

Je m'étais reculé dans l'ombre du cèdre. Mais Topsius aussitôt avait sauté de cheval et s'agenouillait presque dans la poussière devant les Armes de Rome ; il ne put se contenir, agita les bras et sa cape et il cria :

— Longue vie à Caïus Tibère, trois fois consul, vainqueur de l'*Illyrie,* de la *Panonie,* de la *Germanie,* Empereur, Pacificateur, Auguste !

Quelques légionnaires rirent grossièrement. Et ils passèrent en rangs serrés avec une rumeur de fer, tandis qu'au loin un jeune pâtre, rassemblant ses chèvres à grands cris, fuyait vers le sommet des collines.

Nous reprîmes notre galop. Nous parvînmes au bout de la route aux pavés sonores ; nous pénétrâmes dans des bosquets qui avaient une odeur de verger, où tout n'était qu'abondance et fraîcheur.

Quelle différence entre ces chemins, ces collines, et les collines que j'avais vues, peu de jours auparavant, aux alentours de la Ville Sainte, desséchées par un vent torride et d'une blancheur d'ossements… Ici, tout était vert, arrosé, ombreux et agité d'un doux murmure. La lumière avait perdu ce ton chagrin, cette couleur triste que je lui avais toujours vus quand elle couvrait Jérusalem ; les feuilles des branches d'avril s'épanouissaient dans un azur jeune, tendre et, comme elles, plein d'espérance. À chaque instant, passaient sous mes yeux ces vergers décrits par l'Écriture, plantés d'oliviers, de figuiers et de vignobles et où poussent, plus splendides que le roi Salomon, les lys vermeils des champs. Tout à la joie, je chantonnais en trottant le long d'une haie couverte de roses. Mais Topsius m'arrêta et me montra, au sommet d'une colline, une maison dont le portique blanc s'ouvrait du côté de l'orient et de la lumière. Cette maison,

me dit-il, appartenait à un romain parent de Valerius Gratus, ancien Légat Impérial de Syrie ; là, tout semblait pénétré de paix aimable et de grâce latine. Un tapis verdoyant de gazon très lisse s'étendait en pente jusqu'à une allée ; sur le vert se détachaient, dessinées avec des cordons de fleurs rouges, les initiales de Valerius Gratus ; entre des massifs de roses, bordées de myrte, resplendissaient de nobles vases corinthiens ceints de feuilles d'acanthe ; un esclave, vêtu d'un capuchon gris, taillait un if en forme d'urne, à côté d'un buis assez haut qui avait été artistement taillé en forme de lyre ; des oiseaux domestiques picoraient dans une allée couverte de sable rouge et bordée de platanes ; les branches de lierre attachées d'un arbre à l'autre ressemblaient aux festons qui ornent les temples ; le feuillage des lauriers voilait d'ombres la nudité des statues. Sous une tonnelle de vignes, d'où l'on pouvait entendre une eau lente chanter dans un bassin de bronze, un vieillard en toge, calme, souriant, heureux, lisait, près d'une statue d'Esculape, un long rouleau de papyrus, tandis qu'une jeune fille habillée de lin blanc et dont les cheveux étaient traversés d'une flèche d'or, tressait une guirlande avec les fleurs qui débordaient sur ses genoux… Le pas de nos chevaux lui fit lever les yeux, des yeux d'azur. Topsius cria : *Oh Salve, pulcherrima !* Je criai : *Viva la gracia !* Les merles sifflaient dans les grenadiers en fleurs.

Un peu plus loin, le loquace Topsius m'arrêta encore et me montra une maison de campagne qui se dressait, sombre et sévère, entre les cyprès ; et il me dit, tout bas, que c'était la demeure d'Osanias, un riche sadducéen de Jérusalem, de la famille pontificale des Boethas, et membre du Sanhédrin. Aucun ornement païen n'en profanait les murs. Carrée, fermée, sévère, elle était à l'image de l'austère Loi. Mais les larges granges couvertes de chaume, les maisons d'habitation, les vignobles, disaient assez les richesses pro-

venant de durs tributs ; dans la cour, dix esclaves ne suffisaient pas à garder les sacs de blé, les outres, les moutons marqués de rouge, et tout ce qui avait été recueilli en paiement de la dîme pour le saint jour de Pâques. Au bord de la route, avec une piété pleine d'ostentation, le sépulcre de la famille, blanchi de frais à la chaux, étincelait au soleil parmi les rosiers.

Et c'est en cheminant ainsi que nous arrivâmes aux palmiers au milieu desquels se blottit Bethphagé. Par un raccourci que Topsius connaissait, nous commençâmes à gravir le Mont des Oliviers pour atteindre le Pressoir de la Moabite, lieu de halte des caravanes sur l'infinie et vieille Route Royale qui vient d'Égypte et continue jusqu'à Damas, la ville bien fournie d'eau.

Quelle ne fut pas notre surprise de trouver sur le Mont tout entier, parmi les oliviers depuis les coteaux jusqu'au Cédron, parmi les vergers depuis la vallée jusqu'à Siloéh, entre les tombeaux nouveaux des sacrificateurs, et même sur les bords de la route poussiéreuse d'Hébron, les campements d'un peuple immense et tumultueux qui s'éveillait ! Tentes noires du désert, faites de peaux de moutons et retenues par des pierres ; baraques en toile des gens de l'Idumée, dont la blancheur ressortait parmi la verdure ; cabanes de branches sous lesquelles se blottissaient les bergers d'Ascalon ; abris que les pèlerins de Nephtali avaient élevés à l'aide de tapis suspendus à des branches de cèdre ; toute la Judée, aux portes de Jérusalem, célébrait la Pâque Sainte. Il y avait aussi, autour de la ferme, où veillait un poste de Légionnaires, les marchands grecs de la Décapole, les tisserands phéniciens de Tibériade et toute la gent païenne qui, à travers la Samarie, était venue du côté de Césarée et de la mer.

Nous n'avançâmes plus que lentement et avec d'infinies précautions. À l'ombre des Oliviers, des chameaux délestés de leurs fardeaux ruminaient placidement ; des juments de Pérée, les pattes entravées, laissaient pendre leurs têtes alourdies de longues crinières. Auprès des tentes, dont la toile à demi levée nous laissait entrevoir l'éclat des armes ou l'émail d'un grand plat, des jeunes filles, les bras chargés de riches bracelets, pilaient, entre deux pierres, des grains de seigle ; d'autres trayaient les chèvres ; de tous côtés, on allumait des feux clairs ; des femmes, tenant leurs enfants par la main et, portant sur l'épaule une amphore effilée, descendaient, les unes derrière les autres et en chantant vers la fontaine de Siloéh.

Les pattes de nos chevaux se prenaient dans les cordes tendues des baraques des Iduméens. Nous nous arrêtâmes devant des tapis étendus ; un marchand de Césarée, qui portait un splendide manteau à la Carthaginoise brodé de fleurs, exposait des pièces de lin d'Égypte, dépliait des soies de Cos, faisait briller des armes incrustées ; ou bien, un flacon dans la paume de chaque main, il célébrait les perfections du nard d'Assyrie ou des huiles parfumées de Parthie… Les hommes s'écartaient à notre passage et fixaient sur nous leurs yeux langoureux et fiers ; parfois ils murmuraient sourdement une insulte ou se moquaient des lunettes du docte Topsius avec des rires qui découvraient, parmi de rudes barbes noires, des dents pointues de bête féroce.

Sous les arbres, des mendiants accotés en files contre les murs, glapissaient et montraient le tesson avec lequel ils grattaient leurs plaies. Devant une cabane en branches de laurier, un vieillard obèse, rouge comme un Silène, vendait en criant le vin frais de Sichem et les fèves nouvelles d'avril. Les hommes basanés du désert se pressaient autour des pa-

niers de fruits. Au milieu d'un troupeau d'agneaux blancs, un pasteur d'Ascalon, monté sur des échasses, jouait de la trompette et conviait les fidèles à acheter l'agneau pur de la Pâque. Parmi la multitude, où, à chaque instant, des bâtons se levaient et où des rires éclataient brusquement, les soldats romains, indulgents et paternels, le casque orné d'un rameau d'olivier, se promenaient deux à deux.

Nous arrivâmes près de deux cèdres élevés et feuillus, si couverts de colombes blanches que, lorsque celles-ci s'envolaient, ils ressemblaient à de grands orangers au printemps, qu'un coup de vent aurait dépouillé de leurs fleurs. Tout à coup Topsius s'arrêta, ouvrit les bras ; je fis de même, le cœur en suspens : nous demeurâmes immobiles, émerveillés ; en contrebas, dans la lumière, resplendissait Jérusalem.

Le soleil couvrait la ville d'un manteau somptueux. Une muraille altière et sévère, garnie de tours neuves et percée de portes autour desquelles les pierres de taille s'entremêlaient aux ornements d'or, se dressait sur la berge escarpée du Cédron, déjà desséché par les chaleurs du mois de Nisan et qui fuyait, après avoir enveloppé Sion, vers l'Hinnon et les monts de Gareb. Face aux cèdres qui nous couvraient de leur ombre, à l'intérieur des murailles, le Temple, d'une splendeur unique, assis sur ses fondations éternelles, entouré de murs en granit poli, défendu par des bastions de marbre, comme il convenait à la citadelle d'un Dieu, paraissait dominer toute la Judée.

Penché sur la crinière de son cheval, le sage Topsius me montrait du doigt l'enceinte primitive, appelée la "Cour des Gentils", assez vaste pour recevoir toutes les multitudes d'Israël et toutes celles des terres païennes ; ses dalles lisses brillaient comme l'eau limpide d'une piscine ; les colonnes

en marbre de Paros qui la bordaient, composant les Portiques de Salomon, profonds et pleins de fraîcheur, étaient plus nombreuses que les arbres dans les palmeraies serrées de Jéricho. Par le milieu de cette cour on accédait, au moyen d'escaliers qui paraissaient d'albâtre, à une noble terrasse où se voyaient des portes couvertes de plaques d'argent, des arcades, des pigeonniers bruissants de colombes. C'était donc là, accessible aux seuls fidèles de la Loi, au seul peuple élu de Dieu, l'orgueilleux "Parvis d'Israël". Puis, plus haut encore, tout au bout d'autres escaliers, une autre terrasse blanche, le "Vestibule des Prêtres", dans la lumière diffuse qui l'emplissait, se dressait un énorme et noir autel en pierres brutes, dont chaque angle était orné d'une sombre corne de bronze ; des deux côtés, deux longues bandes de fumée montaient, droites et lentes, vers l'azur où elles se perdaient, avec la sérénité d'une prière éternelle. Puis plus haut encore, offusquant le regard de l'éblouissante clarté de ses reliefs d'or sur la blancheur des marbres, blanc et jaune, comme s'il était d'or pur et de neige pure étincelait merveilleusement, jetait ses feux sur les montagnes d'alentour, le *Hieron,* le Saint des Saints ; à la porte pendait le Voile Mystique, tissé à Babylone, couleur du Feu et couleur de Mer ; sur les murs grimpait le feuillage d'une vigne d'émeraudes avec des grappes en pierreries différentes ; de la coupole rayonnaient de longs traits d'or qui l'auréolaient comme un soleil, et, ainsi, le Saint des Saints se dressait, triomphal, auguste, excellent, vers le ciel de la fête pascale, s'offrant tout entier, comme le don le plus beau, comme le don le plus rare de la Terre.

Mais auprès du Temple, et plus haut que lui, et le dominant avec la sévérité d'un maître orgueilleux, Topsius me montra, noire, massive, impénétrable, la Tour Antonia, citadelle des forces romaines… Sur la plate-forme, entre les cré-

neaux, circulaient des gens armés ; sur un bastion, une silhouette vigoureuse, enveloppée du manteau rouge des Centurions, étendait le bras ; des coups lents de trompette se répondaient, semblaient donner des ordres aux autres tours qui se dressaient sur le ciel limpide, ligotant la Cité Sainte. César me parut plus fort que Jéhovah !

Topsius me montra encore, au-delà de la Tour Antonia, l'antique bourgade de David. C'était un groupe de maisons serrées et fraîchement blanchies à la chaux, qui se détachaient sur l'azur du ciel et descendaient, tel un troupeau de chèvres blanches, vers une vallée encore plongée dans l'ombre, où, entre des arcades, s'ouvrait une place monumentale ; puis les maisons grimpaient, séparées les unes des autres par des ruelles tortueuses jusque sur la colline d'en face et s'y éparpillaient ; cette colline était la colline d'Acra, riche, couverte de palais et de citernes rondes qui étincelaient sous la lumière comme des boucliers d'airain. Plus loin, bien au-delà de vieux murs en ruines, on voyait le quartier neuf de Bézétha, encore en construction ; le cirque d'Hérode y dressait ses arcades ; les jardins d'Antipas, bien exposés, frais, arrosés par les eaux douces de l'Enrogel s'étendaient jusqu'à la dernière colline, jusqu'au tombeau d'Hélène.

— Ah Topsius ! quelle ville ! murmurai-je, émerveillé.

— Le Rabbi Eliézer, répondit Topsius, a dit que celui qui ne connaissait pas Jérusalem, n'avait jamais vu une belle ville.

Mais, à nos côtés, des gens joyeux se hâtaient vers la route verdoyante qui monte de Béthanie ; un vieillard qui tirait, avec impatience, sur la bride de son âne chargé de bottes de palmes, nous cria qu'on avait aperçu la caravane

de Galilée et qu'elle ne tarderait pas à arriver. Alors, poussés par la curiosité, nous trottâmes jusqu'à un tertre, près d'un buisson de cactus, où déjà des femmes s'entassaient avec leurs enfants pendus au cou, agitaient des voiles de couleur claire et prononçaient des paroles de bénédiction et de bon accueil ; et bientôt, nous aperçûmes sur la route poussiéreuse et dorée par le soleil, la file serrée des pèlerins qui arrivent les derniers à Jérusalem, car ils viennent de loin, de la haute Galilée, de Gascala et des montagnes. Une rumeur de cantiques se répandait sur la route qui prenait un air de fête ; autour d'un étendard vert, on agitait des palmes et des branches fleuries d'amandier ; sur le dos des chameaux, de gros ballots se balançaient en cadence, parmi les turbans blancs.

Six cavaliers de la garde babylonienne d'Antipas Hérode, tétrarque de Galilée, escortaient la caravane depuis Tibériade ; ils portaient des mitres en feutre, de longues barbes tressées, et leurs jambes étaient serrées dans des bandelettes de cuir jaune ; ils caracolaient en tête du cortège et ils levaient en l'air et brandissaient leurs cimeterres qui étincelaient. Immédiatement derrière eux venait un collège de Lévites qui marchaient à larges pas en s'appuyant sur des bâtons fleuris et en psalmodiant, en cœur, d'une voix mâle, les louanges de Sion. Autour des lévites, des jeunes gens soufflaient furieusement à pleines joues, le visage cramoisi, en des trompettes de bronze recourbées vers le ciel.

Mais, tout à coup, du sein de la multitude dispersée le long de la route, s'éleva une acclamation. Un vieillard sans turban, les cheveux épars, allait à reculons et dansait avec frénésie ; il agitait en l'air ses mains velues et faisait claquer ses doigts comme des castagnettes ; il lançait en avant tantôt une jambe, tantôt l'autre ; tout son visage barbu de Roi Da-

vid, brillait d'une lueur d'inspiration. Derrière lui, des jeunes filles bondissaient d'un rythme souple sur la pointe de leurs sandales, en pinçant avec harmonie les cordes de harpes légères ; d'autres tournoyaient sur elles-mêmes, frappaient le tambourin qu'elles tenaient à bout de bras, et leurs bracelets brillaient à travers la poussière que, sous la roue de leurs tuniques gonflées, soulevaient leurs pieds… Alors, la foule, enthousiasmée, entonna le vieux cantique des voyages rituels et les Psaumes du Pèlerinage.

— Tous mes pas me conduisent à toi, ô Jérusalem ! Tu es parfaite ! Celui qui t'aime connaît l'abondance.

Transporté de ferveur, je hurlai moi aussi :

— Tu es le palais du Seigneur, ô Jérusalem, et le repos de mon cœur !

La caravane passait lentement, bruyamment. Voilées et enveloppées dans leur manteau, les femmes des lévites, assises sur des ânes, ressemblaient à des grands sacs mous ; les plus pauvres allaient à pied et elles avaient dans la pointe relevée de leur manteau des fruits et de l'avoine. Les plus prévoyants apportaient avec eux leur offrande au Seigneur et traînaient un agneau blanc qui était attaché à leur ceinture ; les plus vigoureux soutenaient sous les bras les malades dont les prunelles dilatées dans les visages défaits cherchaient avec anxiété les murailles de la Ville Sainte où tout mal est guéri.

Entre les pèlerins et la multitude joyeuse qui les accueillait, des bénédictions ardentes et tumultueuses étaient échangées ; certains demandaient des nouvelles des voisins, de la maison, des grands-parents restés au village, à l'ombre de leur vigne ; près de moi, un vieillard, barbu comme Abra-

ham, apprenant que la pierre de son moulin lui avait été dérobée, se jeta à terre, déchira sa tunique et s'arrachait les cheveux. Mais, déjà, fermant la marche, s'avançaient, au bruit de leurs grelots, les mules chargées de ballots de laine et d'outres pleines d'huile ; derrière elles marchaient, en bande, des fanatiques qui, à Bethphagé et à Rephrain, s'étaient joints à la caravane ; ils jetaient sur le bord de la route des calebasses de vin déjà vides, brandissaient des couteaux, réclamaient la mort des Samaritains et menaçaient tous les païens…

Alors, de nouveau, je repris le trot, à la suite de Topsius, à travers la montagne, le long des cèdres couverts de blanches et frémissantes colombes ; à cet instant même les pèlerins, débouchant sur la route, aperçurent, eux aussi, Jérusalem qui, là, en bas, resplendissait, sous le soleil, dans toute sa beauté et dans toute sa blancheur… Ce fut du délire, un délire sacré, tumultueux, enflammé. La foule, se prosternait, le front dans la poussière ; une clameur de prières montait, du milieu de la multitude bruyante, vers le ciel pur ; les femmes soulevaient leurs enfants entre leurs bras, et, avec transport, les offraient au Seigneur. Quelques-uns demeuraient immobiles, comme frappés de stupeur devant les splendeurs de Sion ; des larmes brûlantes de foi, de pieux amour, roulaient à travers les barbes incultes et sauvages. Les vieillards montraient du doigt les terrasses du Temple, les rues antiques, les lieux sacrés de l'Histoire d'Israël. “Ici, la porte d'Ephraïm ; ailleurs, la tour des Fournaises ; ces pierres blanches, là-bas, étaient celles du tombeau de Rachel”. Et les auditeurs groupés autour des vieillards battaient des mains et criaient : “Bénie sois-tu, ô Sion !” D'autres le ceinturon desserré, couraient, trébuchaient sur les cordes des tentes et les corbeilles de fruits pour changer de l'argent romain ou acheter l'agneau de l'offrande. Parfois, un chant

montait d'entre les arbres, clair, menu, pur, et il semblait demeurer, tremblant, dans l'air ; la terre, un instant, paraissait écouter, ainsi que le ciel ; sereinement Sion resplendissait ; du Temple, les deux longues fumées montaient avec la continuité d'une prière éternelle… Puis le chant mourait ; de nouveau, les cris, les bénédictions éclataient ; l'âme entière de la Judée s'abîmait dans la splendeur du sanctuaire ; des bras maigres se levaient frénétiquement pour étreindre Jéhovah.

Tout à coup, Topsius saisit les rênes de ma jument ; près de moi, un homme, revêtu d'une tunique couleur de safran, venait de surgir, blême, de derrière un olivier ; brandissant une épée, il sauta sur une pierre et cria d'un ton de désespoir :

— Hommes de Galilée, au secours, et vous aussi, hommes de Nephtali !…

Les pèlerins accouraient, levaient leurs bâtons ; les femmes sortaient des tentes, pâles et tenant leurs enfants à leur cou. L'homme faisait trembler son épée dans l'air, et tout son corps tremblait aussi ; de nouveau, il hurla, d'une voix désespéré :

— Hommes de Galilée, on vient de se saisir du Rabbi Jeschoua. Le Rabbi Jeschoua a été emmené à la maison de Hannan, hommes de Nephtali !

— Dom Raposo, me dit alors Topsius, les yeux étincelants, l'Homme a été pris, et il a déjà comparu devant le Sanhédrin ! Dépêchons, dépêchons, mon ami, filons vite à Jérusalem, à la maison de Gamaliel ! C'est le moment !

À l'heure où, au Temple, se faisait l'offrande du Parfum, alors que le soleil était déjà haut sur l'Hébron, nous péné-

trâmes, au pas, Topsius et moi, par la porte du Poisson, dans une des rues de l'antique Jérusalem. Cette rue était escarpée, tortueuse, poussiéreuse, bordée de maisons de briques basses et pauvres ; au-dessus des portes fermées avec une courroie, au-dessus des fenêtres étroites comme des fentes grillagées, étaient accrochées, en vue de la Pâque, des branches vertes et des palmes entrelacées. Sur les terrasses, entourées de balustrades, des femmes diligentes secouaient les tapis, vannaient le blé ; d'autres bavardaient en accrochant des lampes de terre en festons pour les illuminations rituelles.

Près de nous marchait d'un pas fatigué un harpiste égyptien ; sur sa perruque frisée était piquée une plume écarlate ; sa ceinture fine était entourée d'une étoffe blanche ; ses bras étaient alourdis par des bracelets ; il portait sur l'épaule sa harpe recourbée comme une faux et ornée de fleurs de lotus. Topsius lui demanda s'il venait d'Alexandrie. Chantait-on encore dans les auberges de l'Eunotus, les chansons de la bataille d'Actium ? L'homme alors montra dans un sourire triste ses longues dents, il posa sa harpe à terre et se disposait à en pincer les cordes… Nous éperonnâmes nos bêtes ; nous effrayâmes deux femmes à la tête couverte de voiles jaunes, qui portaient enroulés dans le pan de leur manteau des couples de colombes et qui se rendaient certainement au Temple, rapides, gracieuses, légères, en faisant retentir les grelots de leurs sandales.

Çà et là, brûlait au milieu de la rue un grand feu sur lequel étaient posés des trépieds, des casseroles d'où montait une âcre odeur d'ail ; des enfants au ventre énorme roulaient, nus, dans la poussière, rongeaient gloutonnement des pelures de citrouille crue, nous fixaient de leurs grands yeux étonnés et chassieux sur lesquels bourdonnaient les

mouches. Devant une forge, une bande de pasteurs hirsutes du pays de Moab attendaient qu'à l'intérieur les forgerons qui martelaient le fer dans un nimbe d'étincelles, eussent fini de préparer des fers neufs pour leurs lances. Un nègre, dont la chevelure crépue était surmontée d'un peigne en forme de soleil, vendait, avec des cris lugubres, des gâteaux de seigle de formes obscènes.

Nous traversâmes une place claire et dallée, qui était encore en construction. Au bout de cette place, et sur toute sa largeur, un établissement de bains modernes, des Thermes romains, déployait, avec un grand air de luxe et de loisir, sa longue arcade de granit ; dans la cour intérieure, ombragée fraîchement par des platanes aux branches desquels étaient suspendus des velaria de lin blanc, couraient des esclaves nus et luisants de sueur qui portaient des vases de parfum et des brassées de fleurs ; de quelques ouvertures grillagées, au ras du sol, s'échappait une molle vapeur d'étuve qui sentait la rose. Sous une des colonnes du vestibule où une pierre d'onyx indiquait l'entrée des femmes, debout, immobile et s'offrant aux adorations comme une idole, se tenait une créature merveilleuse ; son visage avait la rondeur et la blancheur de la lune en son plein, ses lèvres étaient épaisses et rouges du sang qui y affluait ; sa tête était coiffée de la mitre jaune des prostituées de Babylone ; ses seins fermes et droits soulevaient la dalmatique de brocard noir brodée de magnifiques ramages d'or, qui, en plis rigides, tombait de ses larges épaules. Sa main droite tenait une fleur de cactus ; ses lourdes paupières, ses cils épais s'ouvraient et se fermaient au rythme d'un éventail qu'une esclave noire, accroupie à ses pieds, balançait doucement en chantant. Quand ses yeux se fermaient, tout, autour d'elle, devenait sombre ; mais quand se relevait le rideau de ses longs cils, sa large pupille jetait une clarté semblable à celle que le soleil répand sur le

désert à l'heure de midi et qui embrase toutes choses et remplit le cœur d'une vague tristesse. Et ainsi elle s'offrait dans la magnificence de ses membres de marbre, de sa mitre qui rappelait les rites d'Astarté et d'Adonis, lascive et pontificale.

Je pris le bras de Topsius et murmurai, tout pâle :

— Caramba, je vais aux bains !

Topsius, raide dans sa cape blanche, répliqua d'un ton sec :

— Gamaliel, fils de Siméon, nous attend. Et la sagesse des Rabbis a dit que la femme est le chemin de l'iniquité.

Brusquement, il enfila une ruelle obscure et entièrement voûtée ; le bruit que, sur le pavé, faisaient les pieds de nos chevaux, souleva contre nous les aboiements des chiens et les malédictions des mendiants entassés dans l'ombre. Puis, nous sautâmes par une brèche de l'antique muraille d'Ezekiah ; nous passâmes par-dessus une vieille citerne à sec où dormaient des lézards ; après avoir trotté dans la poussière soulevée d'une rue qui grimpait interminablement entre des murs blanchis à la chaux et des portes enduites de goudron, nous nous arrêtâmes en haut devant une entrée voûtée de plus belle apparence et qu'un grillage bas en fil de fer défendait contre les scorpions. C'était la maison de Gamaliel.

Dans une vaste cour aux carreaux brûlants, un citronnier couvrait de son ombre l'eau limpide d'un bassin. Autour, soutenue par des pilastres de marbre vert, courait une véranda silencieuse et fraîche, aux murs de laquelle était accroché, çà et là, un tapis d'Assyrie à fleurs brodées. Un pur azur brillait aux profondeurs du ciel ; dans un coin, sous un porche, un nègre, le corps couvert de plaies, les fers aux

pieds, était attelé comme un animal à une barre de bois, et il faisait gémir et tourner lentement la grande meule de pierre du moulin familial. Dans l'obscurité d'une porte apparut un homme obèse, sans barbe et le teint presque aussi jaune que la tunique large qui l'enveloppait tout entier : il tenait à la main une baguette d'ivoire et pouvait à peine lever ses paupières molles.

— Ton maître ? lui cria Topsius, en sautant de cheval.

— Entrez, dit l'homme d'une voix fuyante et menue comme le sifflement d'un serpent.

Par un riche escalier de granit noir nous parvînmes à un palier ; entre deux candélabres, élancés comme des arbustes dont ils reproduisaient, en bronze, le tronc sans branches, se tenait devant nous, debout, Gamaliel, fils de Siméon. Il était très grand et très maigre ; une barbe large, parfumée, lui couvrait la poitrine où brillait un cachet de corail suspendu par un ruban écarlate. Sous la blancheur de son turban, à travers lequel couraient des fils de perles, on apercevait, collée sur sa tête, une bande de parchemin couverte de textes sacrés ; ses yeux cernés brillaient d'un éclat froid et dur. Une longue tunique bleue, bordée de larges franges, descendait presque sur ses sandales ; aux manches, autour des poignets, étaient cousues d'autres bandes de parchemin également couvertes de textes rituels.

Topsius le salua à la mode d'Égypte, en laissant tomber sa main jusqu'à la genouillère de son pantalon de lustrine. Gamaliel étendit les bras et murmura sur un ton de psalmodie :

— Entrez, soyez les bienvenus, mangez et réjouissez-vous…

Nous suivîmes Gamaliel à travers un vestibule dont les dalles en mosaïque sonnaient sous nos pas, et nous pénétrâmes dans une salle où se trouvaient réunis trois hommes. L'un d'eux quitta l'embrasure d'une fenêtre pour venir nous accueillir ; il était d'une magnifique beauté ; de longs cheveux châtains et agréablement bouclés tombaient sur son cou vigoureux, charmant et blanc comme un marbre corinthien ; à la ceinture qui serrait sa tunique pendait la poignée d'or, rehaussée de pierreries, d'une courte épée. Le second était gros et chauve ; son visage sans sourcils était bouffi et si pâle qu'il semblait couvert de farine. Enveloppé dans son manteau couleur lie de vin, il ne bougeait pas du fauteuil de cuir où il était calé, les jambes croisées et un coussin glissé sous chaque bras ; il nous salua d'un léger signe de tête, distrait et dédaigneux de la même manière qu'il aurait jeté une aumône à un étranger. Mais Topsius se prosterna presque devant lui pour baiser ses souliers de forme ronde en cuir jaune, lacés avec des fils d'or, parce que c'était le vénérable Osanias, de la famille pontificale des Boethas et, bien plus, du sang royal d'Aristobule. Le troisième personnage ne nous vit peut-être pas, et nous ne le saluâmes point ; accroupi dans un coin, le visage enfoui dans le capuchon d'une tunique de lin plus blanche que la neige fraîchement tombée, il semblait plongé dans une prière ; il ne bougeait que pour s'essuyer les mains, de temps en temps, à une serviette de même blancheur que sa tunique et qui pendait à une corde, épaisse, pleine de nœuds, enroulée autour de sa ceinture, comme celles que portent les moines.

Cependant, tout en retirant mes gants, j'examinai le plafond de la salle, tout en cèdre et rehaussé d'ornements peints en rouge. Le bleu lisse et brillant des murs semblait être la continuation du ciel d'Orient, pur et chaud, qui resplendissait

dans le cadre de la fenêtre. Sur un trépied, incrusté de nacre, fumait, dans un brûle-parfum, une résine aromatique.

Mais Gamaliel s'était approché de nous ; et, après avoir fixé un regard sévère sur mes bottes de cheval, il prononça lentement ces paroles :

— Le voyage depuis le Jourdain est long, vous devez avoir faim.

Je protestai pour la forme et par politesse. Mais il reprit, avec la gravité qu'il aurait mise à réciter un texte sacré :

— L'heure du midi est la plus agréable au Seigneur. Joseph a dit à Benjamin : "Tu mangeras avec moi au milieu du jour". Mais la joie de l'hôte, elle aussi, est agréable au Très-Haut, au Très-Fort… Vous êtes faibles, allez manger, afin que votre âme me bénisse.

Il frappa des mains ; un serviteur, dont un diadème de métal serrait les cheveux, entra en portant une amphore remplie d'eau tiède qui répandait un parfum de rose, et je me purifiai les mains ; un autre esclave m'offrit des gâteaux de miel sur de vertes feuilles de vigne ; un troisième versa dans nos tasses de faïence le vin fort et noir d'Emmaüs. Et pour que l'hôte ne mangeât pas seul, Gamaliel partagea en deux une grenade et, les yeux fermés, porta à la hauteur de ses lèvres un bol où surnageaient des morceaux de glace au milieu de fleurs d'orangers.

— Maintenant, dis-je, en me léchant les doigts, je suis lesté jusqu'à midi…

— Que ton âme se réjouisse !

J'allumai une cigarette et m'accoudai à la fenêtre. La maison de Gamaliel se trouvait à une haute altitude, certai-

nement derrière le temple, sur la colline d'Ophel ; l'air y était si léger et si doux qu'il suffisait d'en sentir la caresse pour que le cœur fût rempli de paix. En bas, courait la muraille neuve élevée par Hérode le Grand ; au-delà fleurissaient les jardins et les vergers qui donnaient de l'ombre à la Vallée de la Fontaine et escaladaient la colline où l'on apercevait, blanc, silencieux, et frais, le village de Siloéh. Par l'échancrure d'un vallon creusé entre le mont du Scandale et la colline des Tumultes, je voyais resplendir la Mer Morte, telle une plaque d'argent ; les suaves montagnes de Moab ondulaient, au-delà, d'un bleu qui se détachait à peine de celui du ciel ; une forme blanche, qui paraissait trembler dans la vibration de la lumière, était certainement la citadelle de Makéros sur son rocher, aux confins de l'Idumée. Sur la terrasse moussue d'une maison, qui s'élevait aux pieds des murailles, un personnage, immobile sous un parasol bordé de grelots, fixait, comme moi, l'horizon lointain de l'Arabie ; près de lui, une jeune fille, à la taille élancée et souple, aux bras nus et levés vers le ciel, appelait une compagnie de colombes qui voletaient autour d'elle. Sa tunique entrouverte laissait voir sa gorge étroite et ferme ; elle était si jolie, si brune et si dorée par le soleil que j'allais lui envoyer un baiser… Mais je me retins, en entendant Gamaliel qui disait, comme l'homme au manteau couleur de safran du Mont des Oliviers ; "Oui, cette nuit, à Béthanie, on s'est saisi de Rabbi Jeschoua".

Ensuite, les yeux mi-clos, il ajouta lentement en passant ses doigts dans sa longue barbe :

— Mais Pontius a eu des scrupules… Il n'a pas voulu juger un homme de Galilée qui est sujet d'Hérode Antipas… Et comme le Tétrarque vient pour la Pâque à Jérusalem, Pontius a envoyé le Rabbi chez lui, à Bézétha…

Les yeux du docte Topsius brillèrent d'étonnement :

— Étrange, en vérité, s'écria-t-il, en ouvrant ses maigres bras. Pontius scrupuleux, Pontius formaliste ! Et depuis quand Pontius respecte-t-il le pouvoir judiciaire du Tétrarque ? Combien de pauvres galiléens n'a-t-il pas fait massacrer sans la permission du Tétrarque, lors de la révolte de l'aqueduc, quand, par son ordre, les épées romaines mêlèrent, dans les parvis du Temple, le sang des hommes de Nephtali à celui des bœufs destinés au Sacrifice ?

Gamaliel murmura sombrement :

— Le Romain est cruel, mais esclave de la légalité. Alors, Osanias, fils de Boethas, agitant légèrement sur la pourpre des coussins ses mains resplendissantes de bagues, dit, avec un sourire mou qui découvrit sa mâchoire sans dents :

— Peut-être aussi la femme de Pontius protège-t-elle le Rabbi !

Gamaliel maudit, d'une voix sourde, l'impudeur de la Romaine. Et comme les yeux de Topsius interrogeaient le vénérable Osanias, celui-ci s'étonna que le Docteur ignorât des choses qui, au Temple, étaient l'objet de toutes les conversations, même parmi les pasteurs qui venaient de l'Idumée vendre les béliers de l'Offrande. Chaque fois que le Rabbi prêchait sous le Portique de Salomon, près de la porte Suze, Claudia se tenait, sur la terrasse de la Tour Antonia, seule et le visage dissimulé, sous un voile noir, pour le voir et l'entendre… Ménahem, qui, durant le mois de Tébeth, montait la garde près de l'escalier des Gentils, avait vu la femme de Pontius faire signe au Rabbi avec son voile. Peut-être Claudia, rassasiée des plaisirs de Caprée, de tous les cochers

du Cirque, de tous les histrions de Suburre et des jeux d'Atalante qui avaient fait perdre la voix au chanteur Accius, voulait-elle, à son arrivée en Syrie, savoir ce qu'avaient de particulier les baisers d'un prophète de Galilée…

L'homme, habillé de lin blanc, rejeta le capuchon posé sur ses cheveux en désordre et il releva brusquement la tête ; ses larges yeux bleus brillèrent avec l'éclat fulgurant et rapide d'un éclair ; mais, aussitôt, ses paupières s'abaissèrent gravement, humblement… Puis il murmura avec sévérité :

— Osanias, le Rabbi est chaste !

Le vieillard se mit à rire, lourdement. Chaste, le Rabbi ! Que pensait-il alors de cette galiléenne de Magdala qui avait vécu dans le faubourg de Bézétha et qui, au cours des fêtes du Prurim, s'était mêlée aux prostituées grecques près des portes du théâtre d'Hérode ?… Et Joanna, la femme de Khosna, un des cuisiniers d'Antipas ?… Et cette autre du bourg d'Ephraïm une nommée Suzanne, qui, une nuit, sur un simple signe du Rabbi, avait abandonné son métier à tisser, ses enfants et qui, les économies du ménage dissimulées dans le coin de son tablier, l'avait suivi jusqu'à Césarée ?…

— Osanias ! s'écria, en battant des mains joyeusement, l'homme au joli visage et à l'épée ornée de pierreries. Ô fils de Boethas, comme tu connais bien, un à un, les déportements d'un Rabbi galiléen, enfant trouvé contre la borne d'un champ et plus dénué qu'elle ! Mieux que s'il s'agissait d'Elius Lamma, notre Légat Impérial, que le Seigneur couvre de maux !

Les yeux d'Osanias, semblables à de minuscules grains de verre noir, brillèrent de malice et de subtilité.

— Voyons, Manassès ! Vous autres, les patriotes, les purs héritiers de Judas de Galaunitideu, ne nous reprochez-vous pas sans cesse, à nous Sadducéens, d'ignorer tout ce qui se passe hors du Vestibule des Prêtres et des alentours de la maison d'Hannam ?…

Il s'interrompit un instant, secoué par une toux rauque qui le faisait suffoquer sous le pan de son manteau qu'il avait relevé vivement devant sa bouche. Puis, les lèvres violacées, il reprit d'une voix brisée :

— Je dois ajouter que c'est justement dans la maison d'Hannam que, tout en nous promenant sous la vigne, nous avons appris ces choses de la bouche de Ménahem… Celui-ci nous a même raconté que ce Rabbi de Galilée poussait l'impudence jusqu'à toucher des femelles païennes et d'autres plus impures que le porc… Un lévite l'a vu, encore tout échauffé, se lever derrière la margelle d'un puits, le long de la route de Sichem, en compagnie d'une femme de Samarie.

L'homme vêtu de lin se redressa d'un bond, tout tremblant, et le cri qui lui échappa était le cri d'horreur de quelqu'un que le hasard aurait rendu témoin de la profanation d'un autel.

Mais Gamaliel fixa sur lui un regard dur et il répliqua sur un ton de sèche autorité.

— Voyons, Gad, à trente ans, le Rabbi n'est pas encore marié ! Quel est son travail ? Où se trouve le champ qu'il laboure ? Quelqu'un a-t-il jamais connu sa vigne ? Il vagabonde sur les routes et il vit des offrandes de ces femmes perdues ! Fait-il autre chose que ces mignons imberbes de Sybaris ou de Lesbos qui se promènent toute la journée sur

la Voie Judiciaire et dont vous autres, Esséniens, avez une telle horreur que vous courez laver vos vêtements à la première citerne venue, si l'un d'eux vous a seulement frôlé ?… Tu as entendu Osanias, fils de Boethas… Seul Jéhovah est grand ! et, en vérité, je te le dis, quand, au mépris de la Loi, Rabbi Jeschoua accorde à la femme adultère un pardon qui réjouit tant le cœur des simples, il cède au relâchement de sa morale et non à l'abondance de sa miséricorde.

Le visage en feu et levant les bras au ciel, Gad cria :

— Mais, le Rabbi fait des miracles !

Ce fut alors le célèbre Manassès qui, avec une sérénité dédaigneuse, répondit à l'Essénien :

— Tais-toi donc, Gad ; d'autres que lui en ont fait aussi, des miracles ! Simon de Samarie en a fait, des miracles. Appolonius aussi, et Gabienus. Et que sont, je te prie, les prodiges de ton Galiléen comparés à ceux des filles du Grand-Prêtre Annius et à ceux du sage Rabbi Chekina ?

Osanias se moquait de la simplicité de Gad :

— En vérité, qu'apprenez-vous, vous autres Esséniens, dans votre oasis d'Engaddi ? Des miracles ! Les païens eux-mêmes en font, des miracles ! Rends-toi à Alexandrie, sur le port d'Eunotos, à droite, là où se trouvent les fabriques de papyrus, et tu y verras des Mages qui font des miracles pour une drachme, le prix d'une journée de travail. Si le miracle prouve la divinité, il faut admettre alors que le poisson Oannes est divin, puisqu'il a des nageoires en nacre et qu'il prêche sur les rives de l'Euphrate, durant les nuits de pleine lune !

Gad souriait d'un air hautain et doux. Son indignation était étouffée sous le poids de son immense dédain. Il avança d'un pas, lentement, puis d'un autre ; il contempla avec compassion ces hommes infatués d'eux-mêmes, endurcis et moqueurs.

— Vous parlez, vous parlez, et vos paroles sont aussi vaines que le bourdonnement des taons ! Vous parlez et vous ne l'avez même pas entendu. En Galilée, qui est, pourtant, une contrée fertile et verdoyante, il nous semblait, dès qu'il ouvrait la bouche, qu'une source de lait se mettait à couler sur une terre depuis longtemps affamée et depuis longtemps assoiffée. Les eaux du lac de Tibériade s'apaisaient pour l'écouter ; les yeux des enfants qui l'entouraient prenaient une gravité qui semblait prématurément mûrie aux feux de la foi… Il parlait ; et, comme des colombes qui ouvrent leurs ailes et prennent leur vol du seuil d'un sanctuaire, nous voyions se détacher de ses lèvres et s'envoler vers toutes les nations de la terre, les mots nobles et saints de Charité, de Fraternité, de Justice, de Miséricorde et les formes neuves, belles, divinement belles, de l'Amour.

Le visage de Gad resplendissait et ses yeux étaient levés vers le ciel comme s'ils suivaient le vol de ces divines nouvelles. Mais déjà Gamaliel, Docteur de la Loi, lui répliquait avec une dure autorité :

— Voyons, mon ami, qu'y a-t-il d'original et de personnel dans toutes ces idées ? Vous pensez peut-être que le Rabbi les a tirées de l'abondance de son cœur ? Ignorez-vous donc que notre doctrine en est pleine ? Vous désirez entendre parler d'Amour, de Charité, d'Égalité ? Lisez le livre de Jésus, fils de Sidrah… Tout cela a été prêché par Hillel, tout cela a été dit par Sidrah ! Ces pensées si justes, vous les

trouvez dans les livres des païens qui, pourtant, sont, en comparaison des nôtres, comme la boue auprès de l'eau limpide de Siloéh ! Vous-mêmes, Esséniens, vous possédez des préceptes bien meilleurs !… Les Rabbis de Babylone, d'Alexandrie, ont toujours enseigné les lois pures de la Justice et de l'Égalité. Et ces lois ont été enseignées aussi par ton ami Iokanam, que vous appelez le Baptiste et qui est mort si misérablement dans l'ergastule de Makéros…

— Iokanam ! s'écria Gad en frémissant et comme si on l'avait éveillé rudement d'un doux rêve.

Ses yeux brillants s'embuèrent. Par trois fois, il se courba vers le sol, les bras étendus, et il répéta le nom de Iokanam, comme s'il appelait quelqu'un d'entre les morts. Puis deux larmes roulèrent dans sa barbe, et il murmura, très bas, la pensée secrète qui le remplissait de terreur et de foi :

— Ce fut moi qui montai à Makéros chercher la tête du Baptiste. Tandis que je descendais le chemin, portant dans les plis de nom manteau la tête sacrée, l'autre, cette Hérodiade maudite, étendue sur la muraille comme la femelle lascive du tigre, continuait à rugir et à me poursuivre de ses injures ! Durant trois jours et durant trois nuits, j'allai ainsi le long des routes de Galilée, tenant par les cheveux la tête du Juste…

De nouveau, il inclina le front et ses dures genoux résonnèrent sur les dalles ; étendu et les bras en croix, il priait d'un cœur angoissé.

Alors Gamaliel s'approcha du sage Topsius ; plus droit qu'une des colonnes du Temple, les bras collés au corps et les paumes de ses mains maigres allongées vers l'extérieur, il lui dit :

— Nous avons une Loi, et notre Loi est claire. Elle est la parole du Seigneur ; et le Seigneur a dit : “Je suis Jéhovah, l’éternel, le premier et le dernier, celui qui ne transmet aux autres ni son nom ni sa gloire ; avant moi, il n’y a pas de Dieu, il n’existe pas de Dieu à mon côté, il n’y aura pas de Dieu après moi…” Telle est la parole du Seigneur. Et le Seigneur a dit encore : “Si donc, parmi vous, apparaissait un prophète, un visionnaire qui fasse des miracles et veuille introduire un autre Dieu et appelle les simples au culte de ce Dieu, ce prophète et visionnaire doit mourir !” Telles est la Loi, telle est la parole du Seigneur. Or, le Rabbi de Nazareth s’est proclamé fils de Dieu en Galilée, dans les synagogues, dans les rues de Jérusalem, dans les Saints parvis du Temple… Le Rabbi doit mourir.

Mais le célèbre Manassès, dont l’air languissant devenait ténébreux comme un ciel où va bientôt éclater l’orage, s’interposa entre le Docteur de la Loi et l’historien des Hérodes. Noblement, il réfuta la lettre cruelle de la Doctrine :

— Mais non, mais non ! Qu’importe, après tout, que la lampe d’un sépulcre dise qu’elle est le soleil. Qu’importe si un homme ouvre les bras et crie qu’il est Dieu ! Nos lois sont indulgentes, et on ne va pas pour si peu chercher le bourreau dans son repaire, à Gareb…

Je me disposais, dans ma charité à féliciter Manassès. Mais déjà celui-ci reprenait, cette fois avec des accents de violente colère :

— Toutefois, ce Rabbi de Galilée doit certainement mourir, car il est mauvais citoyen et mauvais Juif ! Ne l’avons-nous pas entendu nous conseiller de payer le tribut à César ? Le Rabbi tend la main à Rome, le Romain n’est pas son ennemi. Voici trois années qu’il prêche et nul ne l’a entendu

proclamer la nécessité sainte de chasser l'Étranger. Nous attendons un Messie qui tienne une épée et délivre Israël, et celui-ci, ignorant et bavard, déclare qu'il apporte seulement *le pain de vérité !* Quand il y a un préteur romain à Jérusalem, quand ce sont des lances romaines qui veillent aux portes de notre Dieu, que vient nous chanter ce visionnaire avec son pain du ciel et son vin de vérité ? L'unique vérité utile est qu'il ne doit plus y avoir de Romains à Jérusalem !

Osanias, inquiet, jeta un coup d'œil vers la fenêtre embrasée de lumière, par laquelle s'échappaient, vibrantes et sans frein, les menaces de Manassès. Gamaliel souriait avec froideur et l'ardent disciple de Judas de Gamala, emporté par sa passion, continuait à crier :

— En vérité, je vous le dis, c'est une trahison de bercer les âmes dans l'espérance du royaume des cieux et de leur faire oublier leur devoir impérieux envers le royaume de la terre, envers cette terre d'Israël qui est dans les fers et qui pleure et ne veut pas être consolée. Oui, le Rabbi est traître à sa patrie ! Le Rabbi doit mourir !

Il empoigna une épée ; ses yeux étincelaient ; il frémissait d'indignation et il semblait appeler de tous ses désirs les combats et la gloire des supplices.

Osanias se leva, s'appuyant sur un bâton terminé par un pommeau d'or. Un lourd souci semblait maintenant peser sur sa vieillesse d'ordinaire légère à ses épaules. Il commença par dire, d'un ton triste et doux, que l'Enthousiasme et la Doctrine étaient bien forcés de céder aux ordres inéluctables de la Nécessité.

— Assurément, assurément, il importe peu, en soi, qu'un visionnaire se dise Messie et fils de Dieu, menace de détruire

la Loi et le Temple. Le Temple et la Loi peuvent bien sourire et pardonner ; ils sont certains de leur éternité. Mais, ô Manassès, nos lois sont douces ; et je ne crois pas qu'il faille aller réveiller le bourreau à Gareb, parce qu'un Rabbi de Galilée, qui se souvient des fils de Judas de Gamala cloué sur une croix, conseille de la prudence et de la malice dans nos relations avec les Romains. Ô Manassès, tes mains sont vigoureuses ; mais pourrais-tu, de tes mains, détourner le courant du Jourdain de la terre de Chanaan vers la terre de la Trakaunitide ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, de même, tu ne peux empêcher que les légions de César qui ont occupé les villes de la Grèce, ne viennent occuper le pays de Judas ! Judas Macchabée était sage et fort, et il conclut amitié avec Rome… En effet, Rome est sur la terre comme un grand vent de la nature ; quand le vent arrive, l'insensé lui oppose sa poitrine et il est renversé ; mais l'homme sage rentre dans sa maison, et il est tranquille. La Galatie était indomptable ; Philippe et Persée possédaient des armées dans la plaine ; Antiochus le Grand commandait à cent vingt éléphants et à des chars de guerre sans nombre… Rome passa ; qu'en reste-t-il ? Des esclaves qui paient des tributs.

Il avait courbé la tête, lourdement, comme un bœuf sous le joug. Ensuite, il fixa sur nous ses petits yeux froids et inexorables, et il continua, d'un ton toujours calme et subtil :

— Mais en vérité je vous le dis, ce Rabbi de Galilée doit mourir. En effet, c'est un devoir pour tout homme qui possède des biens et des moissons d'éteindre sans retard, sous sa sandale, l'étincelle qui menace de mettre le feu à la meule… Tant que le Romain campera à Jérusalem, quiconque viendra et se proclamera Messie, à l'instar du Rabbi de Galilée, sera dangereux et redoutable pour Israël. Le Romain ne comprend pas ce que signifie ce royaume de Dieu

qu'il lui promet ; mais il voit que ces prêches, que ces exaltations divines agitent sombrement le peuple, à l'intérieur des Portiques du Temple… Et alors il dit : "En vérité, ce Temple avec son or, ses foules et tant de zèle, est un danger pour l'autorité de César en Judée." Alors, peu à peu, il détruit la puissance du Temple, en diminuant la richesse, les privilèges de son sacerdoce. Déjà, pour notre plus grande humiliation, les vêtements pontificaux sont gardés dans le trésor de la Tour Antonia ; demain, ce sera le Candélabre d'Or ! Déjà le Préteur s'est servi, afin de nous appauvrir, de l'argent du Corban ! Demain, la dîme des moissons et des troupeaux, l'argent des offrandes, l'obole des trompettes, les tributs rituels, les biens des prêtres, et jusqu'aux viandes des sacrifices, rien ne sera plus nôtre, tout sera romain ! Et il ne nous restera plus qu'un bâton pour aller mendier le long des routes de Samarie et attendre le passage des riches marchands… En vérité, je vous le dis, si nous voulons garder les honneurs et les trésors qui nous appartiennent en vertu de l'antique Loi et qui sont la splendeur d'Israël, nous devons montrer au romain qui nous surveille, un Temple parfaitement calme, policé, soumis, satisfait, sans exaltation ni Messie. Le Rabbi doit mourir !

Ainsi parla devant moi Osanias, fils de Boethas et membre du Sanhédrin.

Alors le maigre historien des Hérodes croisa avec dignité ses mains sur sa poitrine et salua par trois fois ces hommes éloquents. Gad, immobile, priait. Dans le cadre bleu de la fenêtre, une abeille dorée bourdonnait autour d'une fleur de chèvrefeuille. Et Topsius parla avec solennité :

— Hommes qui m'avez accueilli, la vérité abonde en vos esprits comme le raisin sur le cep de vigne. Vous êtes trois

tours qui gardez Israël entre les nations : l'une défend l'unité de la Religion, l'autre maintient l'enthousiasme pour la Patrie, et, le troisième (c'est toi, vénérable fils de Boethas, prudent et ondoyant comme le serpent qu'aimait Salomon), tu défends un bien encore plus précieux, l'ordre ! Vous êtes trois tours ; et contre chacune le Rabbi de Galilée lève le bras et lance la première pierre ! Mais vous êtes commis à la garde d'Israël et de son Dieu et de ses biens, et vous ne devez pas les laisser détruire !… En vérité, maintenant je le reconnais, Jésus et le Judaïsme ne pourront jamais vivre ensemble.

Gamaliel, avec le geste de celui qui brise une branche fragile, dit, en montrant ses dents blanches :

— C'est pourquoi nous devons le crucifier.

Ces mots me firent l'effet d'un couteau pointu qui fût venu, en sifflant, se planter dans ma poitrine. Je saisis, tout abasourdi, la manche du docte historien :

— Topsius, Topsius, dites-moi ! quel est ce Rabbi qui prêchait en Galilée, et qui fait des miracles et qu'on va crucifier ?

Le savant docteur écarquilla les yeux avec autant d'étonnement que si on lui avait demandé quel était l'astre qui, se levant derrière les montagnes, apporte la lumière du jour. Puis, il ajouta, sèchement :

— Rabbi Jeschoua, bar Josepha, qui vint de Nazareth en Galilée, que certains appellent Jésus et que les autres appellent aussi le Christ.

— Le nôtre ! m'écriai-je en vacillant sur mes jambes et comme étourdi…

J'allais me jeter à genoux sur les dalles, écrasé sous le poids de ma crainte, pris du désir soudain de ne plus bouger de là, afin de réciter des prières désespérées et sans fin. Mais aussitôt une décision s'empara de mon cœur avec la rapidité d'une flamme : courir à sa rencontre, remplir mes yeux mortels de la vue du corps de mon Sauveur, de son corps humain et réel ; vêtu de lin comme tous les hommes, couvert de la poussière que les pieds soulèvent sur les chemins de la terre !… En même temps, plus que ne tremble la feuille sous un vent rigoureux, mon âme tremblait d'une terreur folle, la terreur du serviteur négligent devant la justice de son maître ! Étais-je assez purifié par les jeûnes et les chapelets pour pouvoir affronter le visage fulgurant de mon Dieu ? Certes non. Amère et mesquine insuffisance de ma dévotion ! Jamais je n'avais baisé avec assez d'amour le pied meurtri et violet de Jésus dans son église de la Grâce ! Pauvre de moi ! Combien de dimanches, à l'époque charnelle ou Adèlia, soleil de ma vie, m'attendait dans la ruelle des Caldas, en chemise et la cigarette au bec, n'avais-je pas maudit la lenteur des Messes et la monotonie des Neuvaines ! Et n'étant du sommet de la tête à la pointe des pieds qu'une croûte de péché, comment mon corps pourrait-il ne pas s'écrouler, déjà réprouvé, déjà roussi, quand les yeux du Seigneur s'abaisseraient lentement sur moi ?

Mais voir Jésus ! Voir comment étaient ses cheveux, quels plis faisait sa tunique, ce qui arrivait sur la terre quand s'ouvraient ses lèvres… Peut-être, à cet instant tragique, passait-il, au-delà de cette aire où les femmes jetaient du grain aux pigeons, dans une de ces rues d'où m'arrivait, clair et chantant, le cri des vendeurs de pain azyme, peut-être passait-il, les mains liées, au milieu des soldats romains graves et barbus, Jésus, mon Sauveur. La douce brise qui, à la fenêtre, faisait balancer la branche de chèvrefeuille et en

avivait le parfum, allait peut-être souffler sur le front déjà ensanglanté de mon Dieu. Il me suffirait de franchir cette porte de cèdre, de traverser la cour où gémissait la meule du moulin familial et, alors, dans la rue, je pourrais *voir* mon Seigneur Jésus sous sa forme corporelle et aussi réellement que l'avaient vu saint Jean et saint Mathieu. Je suivrais son ombre sacrée sur le mur blanc où se refléterait aussi mon ombre. Dans la poussière même que foulaient mes sandales profanes, je pourrais baiser la trace encore chaude de ses pas ! Et contenant de mes deux mains les battements de mon cœur, je pourrais surprendre dans sa bouche ineffable un soupir, un sanglot, une plainte, une promesse ! Et je saurais, moi, une parole nouvelle du Christ, une parole non transcrite dans l'Évangile ; et moi seul aurais le droit pontifical de la répéter aux multitudes prosternées. Mon autorité surgirait dans l'Église comme celle d'un Testament plus nouveau encore que le Nouveau. Je serais un témoin inédit de la passion. Je deviendrais saint Théodoric l'Évangéliste.

Alors, avec une impatience désespérée qui étonna ces Orientaux si calmes de manières, je criai :

— Où puis-je le voir ? Où se trouve Jésus de Nazareth, mon Seigneur ?

À cet instant, un esclave arriva en courant sur la pointe de ses sandales et il se jeta à plat ventre sur les dalles devant Gamaliel, dont il baisa les franges de la tunique ; ses côtes maigres se soulevaient sous l'effort de sa respiration haletante ; enfin, il murmura dans un souffle :

— Maître, le Rabbi est au Prétoire !

Alors, Gad abandonna ses prières et bondit comme une bête féroce ; il ceignit ses reins de sa corde à nœuds ; et il

courut à perdre haleine vers la porte ; son capuchon s'était détaché et ses cheveux blonds se répandirent en désordre sur ses épaules, Topsius retroussa sa cape blanche, remit de l'ordre dans les plis de la toge latine qui lui donnait la solennité d'une statue de marbre ; puis, ayant comparé l'hospitalité de Gamaliel à celle d'Abraham, il me cria, sur un ton de triomphe :

— Et maintenant au Prétoire.

Pendant un long temps, perdu dans le tumulte de mes pensées, je suivis Topsius, en une course haletante, à travers les rues de l'antique Jérusalem. Nous longeâmes un jardin de roses, magnifique et silencieux, qui datait de l'époque des prophètes et que gardaient deux lévites armés de lances dorées ; ensuite, nous nous engageâmes dans une rue fraîche toute pleine de l'odeur des boutiques de parfumerie, dont la porte était ornée d'une enseigne en forme de fleur et de pilons ; un store de natte très fine donnait de l'ombre aux portes des boutiques, le sol était arrosé et jonché d'herbes odoriférantes et de feuilles d'anémones ; dans l'ombre, étendu paresseusement, des jeunes gens langoureux, aux cheveux frisé et aux cernes peints, maniaient avec indolence, de leurs mains lourdes de bagues, les soies magnifiques des tuniques couleur de cerise et couleur d'or. Au bout de cette rue indolente, s'ouvrait, étincelant au soleil et couverte d'une poussière épaisse et blanche où les pieds enfonçaient, une place au milieu de laquelle un vieux palmier solitaire inclinait son panache de feuilles qui avait l'immobilité et la couleur du bronze ; au fond de la place se détachaient en noir dans la pleine lumière, les colonnes de granit de l'antique palais d'Hérode. Nous étions arrivés au Prétoire.

Devant le porche d'entrée, deux légionnaires de Syrie, dont les casques luisants étaient surmontés d'un plumet noir, montaient la garde ; une troupe de jeunes filles, une rose plantée derrière l'oreille, des paniers de natte dans le giron, vendait, en criant, les pains azymes. Sous un large parasol en plumes, planté à même le sol, des hommes coiffés de mitres en feutre, échangeaient de la monnaie romaine après l'avoir pesée dans une balance en équilibre sur une planchette posée sur leurs genoux. Les vendeurs d'eau, chargés de leurs outres velues, poussaient un cri qui tremblait dans l'air. Nous entrâmes ; et alors la terreur s'empara de mon âme.

La cour, à ciel ouvert, était claire et dallée de marbre ; de chaque côté, elle offrait à la vue une série d'arcades surmontée de terrasses et dont la fraîcheur et la sonorité rappelaient le cloître d'un monastère. De l'arcade du fond de la cour, que dominait l'austère fronton du palais, descendait un vélarium d'étoffe écarlate à franges d'or, qui donnait une ombre carrée et dure ; deux mâts en bois de sycomore terminés par une fleur de lotus le soutenaient.

En ce lieu se pressait une foule de gens, parmi lesquels se confondaient les tuniques ourlées de bleu des Pharisiens, le rude sarrau d'étamine des ouvriers serré avec une ceinture de cuir, les larges pèlerines à rayures blanches et grises des hommes de Galilée, la cape cramoisie avec un grand capuchon des marchands de Tibériade ; quelques femmes, qui, déjà, n'étaient plus abritées par le vélarium, se défendaient contre les ardeurs du soleil en levant sur leur visage un coin de leur manteau léger ; et pour mieux voir, elles se dressaient sur la pointe de leurs mules jaunes. De cette multitude émanait une odeur fade de sueur et de myrrhe. Au-delà, pardessus la foule des turbans blancs, brillait la pointe des lances. Tout au fond, sur un trône, un homme, un magistrat,

enveloppé dans les nobles plis de sa toge prétexte et plus immobile qu'une statue de marbre, appuyait sur son poing vigoureux sa barbe épaisse et grisonnante ; ses yeux enfoncés semblaient dormir avec indolence ; un ruban rouge retenait ses cheveux ; derrière lui, sur un piédestal que dissimulait sa chaise curule, l'image en bronze de la Louve Romaine ouvrait de travers sa gueule vorace. Je demandai à Topsius qui était ce magistrat mélancolique.

— Un certain Pontius, appelé Pilatus, qui fut préfet en Batavie.

Je me promenai à pas lents à travers la cour en m'efforçant, humble et respectueux comme dans une église, de faire le moins de bruit possible avec mes semelles. Un grave silence tombait du ciel qui brillait d'un vif éclat, et que seul venait rompre, de temps à autre du côté des jardins, le cri rauque et triste des paons. Étendus sur le sol, près de la balustrade du cloître, des nègres dormaient, le ventre au soleil. Une vieille femme accroupie devant son panier de fruits comptait des monnaies de cuivre. Sur les échafaudages, accotés à une colonne, des ouvriers réparaient le toit. Des enfants jouaient, dans un coin, avec des disques en fer qui tintaient légèrement sur les dalles.

Tout à coup, quelqu'un de connaissance toucha l'épaule de l'historien des Hérodes. C'était le beau Manassès, accompagné d'un vieillard magnifique, qui avait l'allure noble d'un Pontife et dont Topsius baisa, à la façon d'un fils, la manche de la simarre blanche bordée de vertes feuilles de vigne. Une barbe de neige, luisante d'huile, lui tombait jusqu'à la ceinture ; ses larges épaules disparaissaient sous l'abondance désordonnée de ses cheveux blancs, comme sous une pèlerine d'hermine royale. Il appuyait une de ses mains, couverte

d'anneaux, sur un solide bâton d'ivoire, l'autre sur l'épaule d'un enfant pâle dont les yeux étaient plus beaux que des étoiles et qui, auprès du vieillard, ressemblait à un lys protégé par l'ombre d'un cèdre.

— Montez donc dans la galerie ; vous y trouverez repos et fraîcheur…

Nous suivîmes le Patriote et, avec précaution, je demandai à Topsius qui était ce vieillard d'aspect si austère.

— Rabbi Robam, murmura avec vénération mon docte ami. Une des lumières du Sanhédrin, éloquent et subtil entre tous, et, de plus, le confident de Kaïphas…

Par trois fois, je saluai respectueusement Rabbi Robam, qui s'était assis sur un banc de marbre et tenait serré contre sa large poitrine d'ancêtre la tête de l'enfant plus blond que le maïs de Joppé. Nous continuâmes à marcher, à pas lents, le long de la galerie sonore et claire, à l'extrémité de laquelle brillait une porte en cèdre somptueuse et ornée d'incrustations d'argent ciselé ; un Prétorien de Césarée, appuyé sur son bouclier de jonc et à moitié endormi, y montait la garde… Je m'approchai du parapet, tout ému ; et alors, je vis, de mes yeux mortels, là, en bas, l'image incarnée de mon Dieu.

Mais, ô surprise extraordinaire d'une âme changeante, je ne ressentis ni extase ni crainte. Il me semblait que, brusquement, se fût enfui de ma mémoire le souvenir des longs et douloureux siècles d'Histoire et de Religion. J'oubliai que cet homme maigre et brun fût le Rédempteur de l'humanité… Sans pouvoir m'expliquer le phénomène, je compris, dès lors, que je n'appartenais plus à mon époque. Je n'étais plus Théodoric Raposo, chrétien et licencié en

droit ; j'avais perdu ma personnalité ; comme un manteau que j'aurais perdu, pendant notre course anxieuse depuis la maison de Gamaliel, elle avait glissé de mes épaules. Je me sentais pénétré par l'antiquité de toutes les choses qui m'entouraient et qui me donnaient *un être ;* moi aussi, j'étais un ancien. J'étais Theodoricus, un Lusitanien, arrivé sur une galère des plages retentissantes du Grand Promontoire et qui, Tibère étant empereur, voyageait en des territoires dépendant de Rome. Et cet homme n'était pas Jésus, ni Christ, ni Messie, mais seulement un jeune homme de Galilée qui, plein d'un grand rêve, était descendu de son village verdoyant pour transfigurer tout un monde et renouveler tout un ciel, et qui avait été rencontré, à un coin de rue, par un Nethenim du Temple ; et celui-ci l'avait garrotté et amené au Préteur un matin d'audience, en même temps qu'un malandrin qui avait volé sur la route de Sichem et un autre individu, accusé d'avoir donné des coups de couteau au cours d'une rixe à Emath ! Sur un carré de mosaïque, face à l'estrade où se dressait la chaise curule du Préteur, sous l'image de la Louve Romaine, Jésus se tenait debout, les mains croisées et liées par une corde lâche qui traînait jusqu'à terre. Un large burnous de laine grossière à raies brunes, bordé de franges bleues, le couvrait de la tête aux pieds. Il était chaussé de sandales, maintenues par des courroies et usées déjà sur toutes les routes du désert. Sa tête ne portait pas l'inhumaine et sanglante couronne d'épines décrites dans l'Évangile, mais un turban de couleur blanche, composé d'une longue bande de lin enroulée, dont les pointes retombaient, de chaque côté, sur ses épaules et qui était retenu, par un cordon, sous sa barbe en pointe. Ses cheveux bouclés et relevés derrière les oreilles, se déroulaient sur son dos ; dans son visage maigre, brûlé, sous des sourcils épais et unis d'un seul trait, brillaient de magnifiques

yeux noirs d'une profondeur infinie. Il demeurait immobile, dans une attitude de calme et de force, devant le Préteur. Seul, un léger tremblement de ses mains trahissait le trouble de son cœur ; de temps à autre, il respirait longuement, comme si sa poitrine accoutumée à l'air libre et sain des montagnes et des lacs de Tibériade, étouffait parmi ces marbres, sous ce lourd vélarium romain, dans l'étroitesse formaliste de la Loi.

Près de lui, Sarêas, l'avocat du Sanhédrin, ayant déposé sur le sol son manteau et son bâton doré, déroula une bandelette de parchemin et commença à lire sur un ton chantant et monotone. L'Assesseur romain, assis sur un escabeau, suffoquait de chaleur, la chaleur déjà lourde du mois de Nisan et il rafraîchissait, au moyen d'un éventail en feuilles de lierre sèches, son visage rasé et blanc comme du plâtre ; un scribe, vieux et dodu, installé derrière une table de pierre couverte de documents et de règles de plomb, aiguisait soigneusement ses plumes d'oie ; entre l'assesseur et le scribe, se tenait l'interprète, un phénicien imberbe qui souriait, le nez en l'air, les mains aux hanches, et qui bombait sa poitrine sur laquelle était peint, à même sa jaquette de lin, un perroquet rouge. Autour du vélarium, des colombes ne cessaient de voler. Et c'est en ces circonstances que je vis Jésus de Galilée, prisonnier, devant le Préteur de Rome…

Cependant, Sarêas, après avoir enroulé son parchemin, salua Pilate, baisa son pouce afin de marquer ses lèvres du sceau de la vérité, et aussitôt, il entama une harangue en grec, pleine de citations, de verbiage et de flatterie. Il parla du Tétrarque de Galilée, le noble Antipas ; il loua sa prudence ; il célébra son père, Hérode le Grand, le restaurateur du Temple… La gloire fidèle aux Césars ; son fils, Antipas était ingénieux et fort… Mais connaissant la sagesse du Té-

trarque, il trouvait étrange qu'il se refusât à confirmer la sentence du Sanhédrin qui condamnait Jésus à mort… Cette sentence n'était-elle pas fondée sur les Lois données par le Seigneur ? Hannan le Juste avait interrogé le Rabbi : celui-ci avait gardé un silence outrageant. Était-ce donc là une façon de répondre au savant, au pur, au pieux Hannan ? Du reste, un homme zélé, que scandalisait une semblable attitude, n'avait pas su se contenir et avait souffleté le Rabbi… Qu'était devenu le respect d'antan, et la vénération due aux Pontifes ?

Sa voix caverneuse et traînante roulait à l'infini des flots d'éloquence. Moi, j'étais fatigué et je bâillais. Juste au-dessous de nous, deux hommes, accroupis et les jambes croisées, mangeaient des dattes de Bathabara et buvaient à la régalade le vin d'une calebasse. Pilate, la barbe sur son poing, contemplait, d'un œil engourdi de sommeil, ses brodequins rouges parsemés d'étoiles d'or.

À présent, Sarêas proclamait les droits du Temple. Le Temple était l'orgueil de la nation, la demeure choisie du Seigneur ! César Auguste y avait offert des écus et des vases en or… Et ce Temple, de quelle manière le respectait le Rabbi ? En menaçant de le détruire : “Je détruirai le Temple de Jéhovah et le reconstruirai en trois jours !” Des témoins au-dessus de tout soupçon, en entendant de pareilles impiétés, s'étaient répandu de la cendre sur la tête, afin d'éloigner la colère du Seigneur !… Car un blasphème lancé sur le sanctuaire rejaillissait jusqu'au sein de Dieu !…

Sous le vélarium, les Pharisiens et les Scribes, les Nethénins du Temple, esclaves sordides, chuchotaient et leurs chuchotements ressemblaient au murmure des arbres quand, au début de l'orage, le vent commence à les agiter. Jésus res-

tait immobile, distrait, indifférent ; les yeux fermés, sans doute poursuivait-il son beau rêve qu'il semblait vouloir isoler des choses inutiles et misérables, susceptibles de le souiller. Alors l'Assesseur romain se leva, posa sur l'escabeau son éventail de feuilles, rejeta avec art, par-dessus son épaule, son manteau d'avocat, salua trois fois le Préteur et sa fine main commença à remuer en l'air, en faisant scintiller un bijou.

— Que dit-il ?

— Des paroles infiniment habiles, murmura Topsius. C'est un pédant, mais il n'a pas tort. Il dit que le Préteur n'est pas juif ; qu'il ne sait rien de Jéhovah et qu'il n'a cure des prophètes qui se lèvent contre Jéhovah ; et que l'épée de César ne venge pas des dieux qui ne protègent pas César !... Le romain est ingénieux !

L'Assesseur, haletant, se rassit, d'un air las, sur son escabeau. Alors Sarêas reprit sa harangue, agita les bras dans la direction de la foule des Pharisiens comme pour les prendre à témoin de ses protestations et s'appuyer sur leur autorité. Maintenant, avec de grands éclats de voix, il accusait Jésus, non pas de sa révolte contre Jéhovah et le Temple, mais de ses prétentions comme prince de la maison de David. Tout le monde à Jérusalem l'avait vu, quatre jours auparavant, entrer par la Porte d'Or, en triomphe, un faux triomphe, parmi des palmes vertes et entouré d'une foule de Galiléens qui criaient : "Hosanna au fils de David, hosanna au roi d'Israël !"

— Il est le fils de David, il vient nous rendre meilleurs, criait, de loin, l'impétueux Gad, d'une voix chargée de persuasion et d'amour.

Mais Sarêas, d'un mouvement brusque, colla le long du corps ses larges manches et se tut, plus raide qu'un fer de lance ; le scribe romain, debout, les poings appuyés sur la table, tendait avec respect son cou dodu ; l'Assesseur souriait, attentif. Le Préteur allait, en personne, interroger le Rabbi ; et je vis, en tremblant, un Légionnaire pousser Jésus qui, alors, releva le visage…

Penché légèrement vers le Rabbi, les mains ouvertes d'une façon qui semblait marquer son indifférence pour ce procès rituel de sicaires discuteurs, Pontius murmura, d'une voix ennuyée et mal assurée :

— Ainsi, tu es le roi des Juifs ?… Ceux de ta nation t'amènent ici !… Que fais-tu ?… Où est ton royaume ?

L'interprète, debout près du trône de marbre, répéta, très haut, en se rengorgeant, les paroles du Proconsul dans l'antique langue hébraïque des Livres Saints ; comme le Rabbi continuait à garder le silence, il les cria dans la langue chaldaïque dont on se sert en Galilée.

Alors Jésus avança d'un pas. J'entendis sa voix. Elle était claire, sûre d'elle-même, souveraine et calme.

— Mon royaume n'est pas de ce monde. Si, par la volonté de mon Père, j'étais devenu roi d'Israël, je ne serais pas devant toi, les mains liées… Mais mon royaume n'est pas de ce monde !

Un cri, désespéré :

— Supprimez-le donc de ce monde !

Alors, ainsi qu'une traînée de poudre préparée à l'avance et qu'une étincelle enflamme, la fureur des Pharisiens et des

serviteurs du Temple se donna libre cours, éclata en imprécations impatientes :

— Crucifiez-le, crucifiez-le.

Pompeusement, l'interprète redisait au Préteur, en grec, les cris tumultueux lancé dans la langue syriaque que parlait le peuple de Judée… Pontius battit du pied sur le marbre. Les deux lecteurs levèrent les verges terminées par l'image d'un aigle ; le scribe cria le nom de Caïus Tibère ; alors les bras frémissants s'abaissèrent, et devant la majesté du Peuple Romain, une sombre terreur sembla s'emparer de la foule.

De nouveau, Pontius parla, d'une voix lente et indistincte.

— Ainsi, tu te prétends roi ?… Dis-moi, que viens-tu faire ici ?

Jésus avança d'un pas encore dans la direction du Préteur. Il appuya vigoureusement sa sandale sur le sol, comme s'il voulait prendre possession de la terre entière. Et les mots qui jaillirent de ses lèvres tremblantes brillèrent, me sembla-t-il, à travers les airs avec le même éclat que ses yeux noirs.

— Je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la vérité. Qui désire la vérité, qui veut appartenir à la vérité, doit écouter ma voix !

Pilate le considéra un instant d'un air rêveur, puis, haussant les épaules :

— Mais, dis-moi, l'homme, qu'est-ce donc que la vérité ?

Jésus de Nazareth se tut, et un lourd silence tomba sur le Prétoire ; tous les cœurs semblaient s'être arrêtés, sous le poids d'une soudaine incertitude…

Alors, relevant sa large toge d'un geste lent, Pilate descendit les quatre marches de bronze ; et, précédé des lecteurs, suivi de l'Assesseur, il rentra dans le Palais, parmi la rumeur d'armes des légionnaires qui le saluaient, en frappant leur bouclier de bronze avec le fer de leur lance… Aussitôt, de la cour tout entière s'éleva un bourdonnement passionné, semblable à celui d'un essaim d'abeilles furieuses. Sarêas pérorait et brandissait son bâton parmi les Pharisiens qui, de terreur, joignaient les mains. Quelques-uns, à l'écart, chuchotaient d'un air sombre. Un grand vieillard, vêtu d'un manteau noir qui lui traînait sur les épaules, parcourait le Prétoire d'un pas inquiet, et, au milieu des gens qui dormaient au soleil et des vendeurs de pain azyme, il criait : "Israël est perdu" ! Et je vis des Lévites fanatiques déchirer les franges de leur tunique, comme s'il s'agissait d'une calamité publique.

Gad surgit devant nous ; il levait les bras triomphants :

— Le Préteur est juste et il va rendre la liberté au Rabbi !…

Le visage illuminé de joie, il nous révélait son rêve le plus cher. Le Rabbi, aussitôt libre, abandonnait Jérusalem où les pierres étaient moins dures que les hommes. Des amis armés l'attendaient à Béthanie et ils partiraient, lorsque la lune se lèverait, pour l'oasis d'Engaddi. Là, Jésus retrouverait ceux qui l'aimaient. N'était-il pas le frère des Esséniens ? Comme eux, le Rabbi prêchait le mépris des biens terrestres, l'amour des pauvres, l'incomparable beauté du royaume de Dieu…

Moi, je me réjouissais naïvement en mon cœur, lorsque la galerie, qu'un esclave venait d'arroser, fut envahie par une bande tumultueuse. C'étaient les Pharisiens ; ils se dirigeaient vers le banc de pierre où Rabbi Robam s'entretenait avec Manassès, tout en roulant autour de ses doigts les cheveux de l'enfant plus blonds que le maïs. Topsius et moi, nous nous hâtâmes du côté de la foule de ces gens intolérants. Déjà Sarêas, qui se tenait au milieu d'eux, s'inclinait devant Rabbi Robam, et il lui disait du ton ferme sur lequel on donne un ordre :

— Rabbi Robam, il est nécessaire que tu ailles parler au Préteur ; tu dois sauver notre Loi !

De tous les côtés, ce ne furent qu'anxieuses supplications :

— Rabbi, parle au Préteur ! Rabbi, sauve notre Loi.

Lentement, le vieillard se leva, aussi majestueux que le grand Moïse. Devant lui, un Lévite très pâle, ployait les genoux et murmurait, la voix tremblante :

— Rabbi, tu es juste, sage, parfait et fort devant le Seigneur !

Rabbi Robam tendit ses deux mains ouvertes vers le ciel ; tous s'inclinèrent, comme si l'esprit de Jéhovah, obéissant à une muette invocation, était descendu pour remplir le cœur de ce juste. Puis, la main de l'enfant dans la sienne, il se mit à marcher en silence ; la foule le suivait en traînant ses sandales avec lassitude sur les dalles de marbre.

Nous nous arrêtâmes, entassés les uns sur les autres, devant la porte de cèdre, où le Prétorien croisa la lance après avoir heurté le marteau d'argent. La lourde porte grinça sur

ses gonds ; sur le seuil, un tribun du Palais se présenta tenant dans sa main un long cep de vigne. Une salle s'ouvrait froide, mal éclairée, sévère, avec des murs enduits de stuc ; au centre, sur un piédestal orné de couronnes de lauriers et de branches votives, se dressait une pâle statue d'Auguste ; deux grandes torchères de bronze brillaient, aux angles, dans l'ombre.

Aucun des Juifs n'entra ; car c'était une impureté de fouler un sol païen le jour de la Pâque. Sarêas annonça hautainement au Tribun que "quelques hommes de la Nation d'Israël attendaient le Préteur, à la porte du Palais de leurs pères". À ces paroles succéda un anxieux silence…

Mais deux lecteurs s'avancèrent ; et, immédiatement derrière eux, marchant à larges pas, le pan de son ample toge relevé contre sa poitrine Pilate parut.

Tous les turbans se courbèrent pour saluer le procurateur de Judée. Celui-ci s'arrêta auprès de la statue d'Auguste. Et d'un geste qui semblait répéter celui de l'image de marbre, il leva la main qui serrait un parchemin enroulé et dit :

— Que la paix soit avec vous et avec vos paroles… Parlez !

Sarêas, porte-parole du Sanhédrin, s'avança, et déclara qu'en vérité leurs cœurs étaient remplis de paix… Mais le préteur avait quitté le Prétoire sans confirmer ni annuler la sentence du Sanhédrin qui condamnait Jésus-ben-José ; et ils étaient, comme des hommes qui voient le raisin pendu à la vigne sans qu'il sèche ou qu'il mûrisse !

Pontius me sembla rempli d'équité et de justice.

— J'ai, dit-il, interrogé votre prisonnier, et je n'ai pas trouvé à sa charge une faute que puisse punir le Procurateur de Judée… Antipas Hérode, qui est prudent et fort, qui pratique votre Loi et prie dans votre Temple, l'a interrogé, lui aussi ; il n'a trouvé en lui aucune faute… Cet homme dit seulement des paroles incohérentes comme ceux qui parlent en dormant… Mais ses mains sont pures de sang, et je n'ai pas entendu dire qu'il ait escaladé le mur de son voisin… César n'est pas un maître inexorable… Cet homme est tout simplement un visionnaire.

Alors tous reculèrent avec un murmure sinistre et ils laissèrent seul, au seuil de la porte romaine, Rabbi Robam. Un bijou éclatant tremblait à la pointe de sa tiare ; les cheveux blancs qui tombaient sur ses larges épaules le couronnaient de majesté, ainsi que la neige le sommet des montagnes ; les franges bleues de son manteau traînaient sur les dalles. Lentement, avec sérénité, comme s'il expliquait la Loi à ses disciples, il leva la main et il dit :

— Représentant de César ; Pontius, ô très juste, ô très sage ! L'homme que tu appelles un visionnaire, viole, depuis des années, toutes nos lois et blasphème notre Dieu. Mais quand donc nous sommes-nous saisis de lui, quand te l'avons-nous amené ? Seulement lorsque nous l'avons vu entrer en triomphateur par la Porte d'Or et acclamer comme roi de Judée. En effet, la Judée n'a pas d'autre roi que Tibère ; et aussitôt qu'un séditieux se déclare en révolte contre César, nous nous hâtons de le châtier. Ainsi, faisons-nous, nous qui ne sommes pas mandatés par César, nous qui n'émargeons pas à son budget et toi, représentant de César, tu t'opposes au châtiment d'un homme rebelle aux lois de ton maître ?

Le large visage de Pontius, mou et endormi, s'injecta de sang, comme sous un coup de fouet.

La déloyauté de ces Juifs qui, malgré leur haine de Rome, feignaient maintenant un zèle bruyant pour César afin de pouvoir, au nom de son autorité, assouvir leur haine confessionnelle, révolta la droiture du Romain et leur audacieuse admonestation fut intolérable à son orgueil. Sa colère éclata et, d'un geste violent, il sembla vouloir balayer tous ces gens :

— Assez, cria-t-il ! Les procurateurs de César ne viennent pas apprendre d'une colonie barbare de l'Asie leurs devoirs envers César !

Près de moi, Manassès qui, d'impatience, arrachait les poils de sa barbe, s'écarta avec indignation. Je tremblais. Mais l'orgueilleux Rabbi poursuivit, plus indifférent à la colère de Pontius qu'aux bêlements d'un agneau qu'on traînerait à l'autel du sacrifice :

— Comment agirait le procurateur de César à Alexandrie si un visionnaire descendait de Bubaste en se proclamant roi d'Égypte ? Ce que tu refuses de faire en cette barbare terre d'Asie ! Ton maître te donne une vigne à garder et tu y laisses entrer quelqu'un qui la vendange ? Quel est alors ton rôle en Judée, quel est celui de la sixième légion à la Tour Antonia ? Mais notre esprit est clair, et notre voix est claire et elle porte assez, Pontius, pour que César puisse l'entendre !…

Pontius avança d'un pas, lentement, vers la porte. Et, les yeux fixés avec colère sur ces Juifs qui astucieusement essayaient de l'envelopper dans la trame subtile de leurs rancœurs religieuses, il murmura d'une voix sourde :

— Je ne crains pas vos intrigues. Elius Lamma est mon ami !… Et César sait bien qui je suis !

— Tu vois ce qui n'est pas en nos cœurs, répliqua Rabbi Robam, aussi calme que s'il conversait sous les ombrages de son verger. Mais nous voyons bien ce qui est dans le tien, ô Pontius. Que t'importe à toi, la vie ou la mort d'un vagabond de Galilée ?… Si tu ne te soucies pas, comme tu dis, de venger des dieux dont tu ne respectes pas la divinité, pourquoi essaies-tu de sauver un prophète aux prophéties duquel tu ne crois point ?… Ta malice est ailleurs, Romain ! Tu veux la destruction de Judas !

Un frémissement de colère, de passion religieuse passa sur les Pharisiens ; quelques-uns tâtaient leur tunique comme pour y chercher une arme. Et Rabbi Robam, d'une voix lente et calme, continuait à dénoncer le Préteur :

— Tu prétends laisser impuni l'homme qui a prêché l'insurrection en se proclamant roi dans une province de César, pour laisser le champ par cette impunité, à des ambitions plus fortes et susciter un autre Judas de Gamala qui attaquerait les garnisons de Samarie ! Ainsi, tu cherches un prétexte pour abattre sur nous l'épée impériale et pour étrangler, d'une façon définitive, la vie nationale de la Judée. Tu veux une révolte afin de l'étouffer dans le sang et te présenter ensuite devant César en soldat victorieux, en administrateur habile, et tout à fait digne d'un proconsulat ou d'un gouvernement en Italie ! Et c'est cela que tu appelles la foi romaine ? Je ne suis jamais allé à Rome, mais je sais que, là-bas, cela s'appelle la foi punique… Tu ne nous supposes tout de même pas aussi simples qu'un pasteur d'Idumée ! Nous vivons en paix avec César et nous avons accompli notre devoir en condamnant un homme qui s'est révolté contre Cé-

sar… Tu refuses de faire ton devoir, en confirmant cette condamnation ? À ton aise. Nous enverrons des émissaires à Rome pour y porter notre sentence et ton refus ; alors, ayant sauvegardé notre responsabilité devant César, nous montrerons comment agit en Judée celui qui représente la loi de l'Empire !… Et, maintenant, Préteur, tu peux retourner au Prétoire.

— Et souviens-toi des Boucliers Votifs, cria Sarêas. Peut-être verras-tu, à nouveau, à qui César donne raison.

Pontius baissa la tête, troublé. Sans doute voyait-il, en imagination, là-bas, sur une claire terrasse au bord de la mer de Caprée, Sejanius, Cesonius, tous ses ennemis, parler à l'oreille de Tibère et lui désigner du doigt les émissaires du Temple !… César, méfiant et toujours inquiet, ne manquerait pas aussitôt de soupçonner un pacte entre lui et "ce roi de Judée", dans le but de soulever une riche province de l'empire… Ainsi, son équité et son orgueil de maintenir la justice lui coûteraient son proconsulat de Judée ! Orgueil, équité, ces sentiments, dans la faiblesse de son cœur, ressemblaient à des vagues qui, après avoir pris de la hauteur et de la force, s'abattent l'une sur l'autre et finissent par se confondre. Il s'approcha jusqu'au seuil de la porte, lentement ; il ouvrit les bras ; son visage était plus blanc que sa toge ; alors, comme s'il était poussé par un sentiment spontané de généreuse conciliation, il dit :

— Depuis sept ans, je gouverne la Judée. Ai-je jamais été injuste envers vous, ou infidèle aux promesses jurées ?… En vérité, je ne crains pas vos menaces… César sait qui je suis. Mais il est préférable pour César qu'il n'y ait pas désaccord entre nous. Je vous ai toujours fait des concessions. Nul autre procurateur depuis Coponius n'a, plus que moi, respec-

té vos lois… Quand ces deux hommes de Samarie vinrent souiller votre Temple, n'ai-je pas ordonné qu'on les suppliciât ? Il ne doit y avoir, entre nous, ni dissensions ni paroles amères…

Il hésita encore un instant ; puis se frottant lentement les mains l'une contre l'autre et les secouant comme si elles étaient mouillées d'une eau impure :

— Vous voulez la vie de ce visionnaire ? Que m'importe, après tout… Prenez-la, si cela vous plaît… La flagellation ne vous suffit-elle pas ! Vous voulez la croix ? Eh bien, crucifiez-le… Mais ce n'est pas moi qui aurai répandu ce sang !

Le lévite pâle hurla sur un ton passionné :

— Ce sera nous, et que ce sang retombe sur nos têtes !

Plusieurs frémirent à ces mots, croyant que toutes paroles ont un pouvoir surnaturel et qu'elles donnent la vie aux choses pensées.

Pontius quitta la salle. Le Décurion salua et ferma la porte de cèdre. Alors Rabbi Robam se retourna, calme et le visage rayonnant comme celui d'un juste ; s'avançant au milieu des Pharisiens qui s'inclinaient pour baiser le bord de sa tunique, il murmura d'une voix grave et douce :

— Mieux vaut que souffre un seul homme, qu'un peuple tout entier.

J'essuyai les gouttes de sueur que l'émotion avait fait perler à mon front et, très ému, je m'affalai sur un banc. Malgré ma lassitude, je distinguais confusément dans le Prétoire deux légionnaires au ceinturon débouclé qui buvaient dans un grand ustensile de fer qu'un nègre remplissait, de temps en temps, en pressant sur une outre attachée à ses

épaules ; plus loin, une belle et forte femme, assise par terre avec ses deux enfants pendus à ses seins découverts ; plus loin encore, un marchand ambulant enveloppé de peaux, riait et montrait son bras souillé de sang. Ensuite, je fermai les yeux ; un instant, je songeai à la bougie que j'avais laissé allumée et fumant dans la tente, près de mon lit de camp ; et, enfin, je m'endormis d'un sommeil léger… Quand je m'éveillai, la chaise curule était vide ; et devant elle, le coussin rouge, sali et creusé par les pieds du Préteur, gisait sur le marbre. Une foule plus dense qu'auparavant emplissait, avec une rumeur confuse de campement, le vieil atrium d'Hérode ; elle se composait d'hommes grossiers, revêtus de courts manteaux d'étamine si couverts de poussière qu'ils semblaient avoir servi de tapis sur les places publiques. Quelques-uns portaient des balances, des cages avec des tourterelles ; les femmes qui les accompagnaient, négligées et hâves, tendaient, de loin, le poing au Rabbi et lui lançaient de frémissantes malédictions. D'autres allaient sur la pointe de leurs sandales et offraient à voix basse des objets infimes et précieux qu'ils cachaient sur leur poitrine, dans la doublure de leur bure : grains d'avoine grillés, flacons d'onguent, coraux, bracelets filigranés de Sidron. J'interrogeai Topsius à leur sujet ; mon docte ami m'expliqua en essuyant les verres de ses lunettes que c'étaient certainement les marchands contre lesquels la veille de la Pâque, Jésus, un bâton à la main, avait réclamé la stricte application de la Loi qui interdit les trafics profanes dans le Temple, hors des portiques de Salomon…

— Encore une imprudence du Rabbi, Dom Raposo, murmura avec ironie le subtil historien.

Cependant, vers la sixième heure judaïque qui marquait la fin du travail, dans l'atrium commencèrent à entrer des

ouvriers des teintureries voisines aux vêtements souillés de taches rouges ou bleues, des scribes des synagogues portant sous le bras leurs tablettes ; des jardiniers, la faux en bandoulière et un rameau de myrte au turban ; des tailleurs, une longue aiguille de fer pendant à l'oreille… Dans un coin, des musiciens phéniciens accordaient leurs harpes et tiraient des sons, pareils à des soupirs, de leurs flûtes d'argile. Deux prostituées grecques aux perruques jaunes, qui venaient de Tibériade, faisaient les cent pas ; elles montraient le bout de la langue et secouaient les plis de leur tunique d'où s'échappait un parfum de marjolaine. Les légionnaires, la lance croisée devant la poitrine, faisaient autour de Jésus un cercle de fer. J'arrivai à peine à distinguer le Rabbi au milieu de cette foule qui parlait haut en des langues où les consonnes dures de Moab et du désert se heurtaient aux sons mous et graves de l'idiome chaldaïque…

Une sonnette tinta tristement sous la galerie. C'était un jardinier qui offrait dans un panier de jonc tressé, couchées sur des feuilles de vigne, des figues qui avaient été cueillies à Bethphagé. Les émotions m'avaient épuisé, je me penchai sur le parapet et demandai le prix de ce trésor des vergers si vanté dans l'Évangile. L'homme se mit à rire ; il tendit les bras comme s'il venait de rencontrer celui que son cœur attendait, et il dit :

— Entre moi et toi, ô créature riche de tous biens et qui viens d'outre-mer, que sont ces quelques figues ? Jéhovah commande que les frères échangent des présents et des bénédictions. Ces fruits je les ai cueillis dans mon jardin, un à un, à l'heure où le jour naît sur Hébron ; ils sont succulents et consolateurs ; ils pourraient être mis sur la table d'Hannan !… Mais entre moi et toi, quelle importance peuvent avoir de vaines paroles si nos cœurs se comprennent ?

Prends ces figues, les meilleures de la Syrie, et que le Seigneur couvre de biens celle qui t'a engendré !

Je n'ignorais pas que cette offre était une courtoisie consacrée dans les achats et les ventes depuis le temps des Patriarches. Je me conformai, moi aussi, au cérémonial ; je déclarai que Jéhovah, le très fort, m'ordonnait de payer les fruits de la Terre avec de l'argent à la frappe des Princes… Alors le jardinier baissa la tête et il céda au commandement divin. Il posa son panier sur les dalles et prit une figue en chacune de ses mains noires et pleines de terre :

— En vérité, s'écria-t-il, Jéhovah est le plus fort. Du moment qu'il ordonne, je dois évaluer à un juste prix ces fruits de sa bonté, plus doux que les lèvres de l'épouse ! Il est donc équitable, ô généreux homme, que, pour ces deux fruits qui m'emplissent la paume de mes mains et qui sont si frais et si parfumés, tu me donnes un bon *traphik*.

Ô Dieu magnifique de Judas ! Le bavard hébreu réclamait pour chaque figue un teston de mœda royale de mon pays ! Je lui criai : "Fous le camp, voleur !" Puis, tenté par la gourmandise, je lui offris un drachme de toutes les figues qui couvriraient la doublure large d'un turban. L'homme porta les mains à l'endroit de sa poitrine comme si, dans l'immensité de son humiliation, il voulait déchirer sa tunique. Il allait invoquer Jéhovah, Élie et tous les prophètes, ses saints patrons, quand le sage Topsius, agacé, intervint sèchement et lui montra une mince monnaie de fer qui avait pour empreinte un lys ouvert :

— En vérité, dit-il, Jéhovah est grand ! Et tu es bruyant et vide comme une outre de vent ! Pour toutes les figues de ton panier, eh bien je te donne ce *meah*. Si tu n'en veux pas, je connais le chemin des jardins aussi bien que celui du

Temple, et je sais où les eaux douces de l'Enrogel arrosent les meilleurs vergers… Allez, ouste !

Alors, l'homme grimpa non sans inquiétude jusqu'au parapet de marbre et, renfrogné et digne, il emplit de figues le pan du burnous que je lui tendais. Ensuite, découvrant ses dents blanches, il murmura avec beaucoup de joie, que nous étions plus généreux que la rosée du Carmel !

Quel agrément extraordinaire j'attendais de ce goûter de figues dans le palais d'Hérode ! Mais à peine nous étions-nous installés, les fruits sur les genoux, que j'aperçus, en bas, un petit vieux très maigre qui nous fixait de ses yeux vagues, implorants et pleins de lassitude. Attendri, j'allais lui lancer quelques figues et une pièce d'argent des Ptolémées, quand il plongea sa main tremblante parmi les haillons qui couvrait à peine sa poitrine velue et il me tendit, avec un sourire triste, un objet brillant. C'était une petite pierre plate et ovale d'albâtre sur laquelle était figurée l'image du Temple… Tandis que Topsius l'examinait avec toute sa science, le vieillard retira de sa poitrine d'autres pierres de marbre, d'onyx, de jaspe, sur lesquelles étaient gravés soit un dessin représentant le Tabernacle, soit le nom des tribus, ou encore des figures confuses en relief rappelant les batailles des Macchabées… Ensuite, il demeura les bras croisés ; son pauvre visage, creusé par les soucis, reflétait l'anxiété de quelqu'un qui n'aurait attendu que de nous miséricorde et consolation.

Topsius en déduisit que cet homme était un de ces Guèbres, adorateurs du feu et habiles dans les arts qui vont, pieds nus, une torche allumée à la main, jusqu'en Égypte pour répandre sur le Sphynx le sang d'un coq noir. Mais le vieillard protesta vivement, et il nous raconta sa triste histoire. C'était un maçon de Naïm, et il avait travaillé au

Temple et aux constructions qu'Antipas Hérode élevait à Bézétha. Le fouet des intendants lui avait rayé les chairs ; la maladie lui avait enlevé ses forces, de même que la gelée dessèche le pommier. Maintenant, sans travail, avec les enfants de sa fille à nourrir, il recherchait dans les montagnes des pierres rares, il y gravait des noms sacrés, des lieux saints et il les vendait dans le Temple aux fidèles. Mais, la veille de la Pâque, était venu un Rabbi de Galilée, plein de colère, qui lui avait arraché son pain :

— Celui-là, cria-t-il, suffoqué de colère, en tendant le poing du côté de Jésus.

Je protestai. De quelle manière ce Rabbi au cœur divin, qui était le meilleur ami des pauvres, avait-il pu commettre une injustice à son égard ?

— Alors, vous vendiez dans le Temple ? lui demanda en m'interrompant l'érudit historien des Hérodes.

— Oui, soupira le vieillard, et j'y gagnais, dans le temps des fêtes, mon pain pour toute l'année ! À cette époque, je montais au Temple, j'offrais ma prière au Seigneur et, près de la porte de Suze, devant le Portique du Roi, j'étendais une natte de paille où je rangeais mes petites pierres qui brillaient au soleil… Bien sûr, je n'avais pas le droit de m'installer à cet endroit-là ; mais, voyons, comment aurais-je pu m'offrir seulement une place d'une coudée pour vendre le travail de mes mains ! Tous les gens qui font l'article, bien à l'ombre, sous le Portique, derrière une table en cèdre, sont de riches marchands qui peuvent se payer une patente ; quelques-uns le payaient jusqu'à un *cycle* d'or… Moi, vous comprenez, je ne pouvais pas, ayant à la maison des enfants qui n'ont rien à se mettre sous la dent… Aussi, je restais dans mon petit coin, hors du portique, au plus mauvais en-

droit, bien tranquille, bien silencieux ; et même, je ne me plaignais pas quand les hommes méchants me bousculaient ou me donnaient des coups de trique sur la tête. Près de moi, se tenaient d'autres gens, pauvres et misérables comme moi : Eboïm, de Joppé, qui offrait une huile pour faire pousser les cheveux ; Osias, de Ramah, qui vendait des flûtes en terre… Les soldats de la Tour Antonia chargés des rondes, passaient près de nous en détournant les yeux comme s'ils ne nous voyaient pas. Nénahem lui-même qui, au moment de la Pâque, était presque toujours de garde, nous disait : "ça va, vous pouvez rester, mais ne criez pas votre marchandise, entendu, hein ?" Tous le savaient, en effet : nous étions pauvres ; il nous était impossible de payer notre place et nous avions chez nous des enfants qui avaient faim. Pour la Pâque et la fête des Tabernacles, venaient à Jérusalem, des terres lointaines, de nombreux pèlerins ; et tous m'achetaient une image du Temple pour montrer dans leur village ou une de mes pierres de lune qui mettent en fuite le démon… Parfois, à la fin de la journée, il m'arrivait d'avoir gagné trois drachmes ; alors, je remplissais mon tablier de lentilles et j'arrivais chez nous tout joyeux et en chantant les louanges du Seigneur.

J'étais attendri au point d'en oublier mon goûter. Et le vieillard continuait à décharger son cœur :

— Mais voici, disait-il, qu'il y a quelques jours ce Rabbi de Galilée est apparu dans le Temple, plein de paroles de colère, il a levé sur nous son bâton et il nous en a frappés, en criant que "c'était la maison de son père et que nous la souillions". Et il a dispersé toutes mes petites pierres, que je n'ai plus revues, et qui étaient mon pain. Il a brisé sur les dalles les vases d'huile d'Eboïm de Joppé qui était si étonné qu'il ne criait même pas. Les Gardes du Temple accoururent. Mé-

nahem arriva, lui aussi, et même, dans son indignation, il dit alors au Rabbi : “Tu es bien dur pour les pauvres. En vertu de quelle autorité agis-tu ainsi ?” Le Rabbi parlait de “son père”, criait que vous violions gravement la loi du Temple. Ménahem baissa la tête… nous fûmes contraints de fuir, sous les huées des riches marchands ; et ceux-ci, confortablement installés sur leurs riches tapis de Babylone à une place qu’ils avaient bien payée, applaudissaient aux paroles du Rabbi… Contre eux, n’est-ce pas le Rabbi ne pouvait rien dire ; ils étaient riches et ils avaient payé… Voilà où j’en suis… Ma fille qui est veuve et malade, ne peut travailler et elle reste blottie dans un coin, enveloppée de ses guenilles ; et les enfants de ma fille, des enfants encore tout petits, ont faim ; ils ont les yeux fixés sur moi, mais ils me voient si triste qu’ils n’osent pas pleurer. Dites-moi, qu’ai-je fait ? J’ai toujours été humble ; j’observe le sabbat, je vais à la Synagogue de Naïm qui est ma Synagogue, et les rares miettes qui restent de mon pain, je les donne à ceux qui, sur terre, n’ont même pas de miettes à se mettre sous la dent… Quel mal faisais-je avec mon commerce ? En quoi offensais-je le Seigneur ? Je n’étendais jamais ma natte à marchandise sans avoir baisé les dalles du Temple, et chaque pierre n’en est-elle pas purifiée par les eaux lustrales ?… En vérité Jéhovah est grand et il sait… Mais je n’ai été chassé par le Rabbi que parce que je suis un pauvre !

Il se tut ; ses mains maigres, tatouées de lignes magiques, tremblaient en essuyant les grosses larmes qui inondaient son visage.

Je me frappai la poitrine, au désespoir. J’étais surtout tourmenté à la pensée que Jésus ignorait une telle disgrâce que, poussé par la violence de son prosélytisme, il avait provoquée sans le vouloir de ses mains miséricordieuses : ainsi

voit-on parfois la pluie bienfaisante qui fait lever les semailles, frapper et tuer une fleur isolée. Alors, pour que rien ne fût imparfait en sa vie ni que personne n'eût à se plaindre de lui sur la terre, je réglai la dette de Jésus (puisse son Père me remettre, de même, la mienne !) Je lançai dans le tablier du vieillard des pièces en quantité, drachmes grecques en argent à l'effigie de Philippe, monnaies d'or à celle d'Auguste, et jusqu'à une grosse pièce de Cyrénaïque sur laquelle, je crois, figurait une tête de Zeus Ammon qui ressemblait à la mienne. Topsius ajouta à ce trésor un lepta de cuivre qui a, en Judée, la valeur d'un grain de blé…

Le vieux maçon de Naïm, tout pâle, en perdit la respiration. Puis serrant très fort contre sa poitrine l'argent qu'il avait mis dans la doublure de son sarrau, il murmura timidement et religieusement, en levant vers le firmament ses yeux encore humides de larmes :

— Père, qui es dans les cieux, souviens-toi du visage de cet homme qui m'a donné du pain pour de longs jours.

Et il se perdit, en sanglotant, dans la foule qui maintenant affluait, à grand bruit, dans l'atrium et s'entassait autour des mâts élevés qui soutenaient le vélarium. Le scribe parut de nouveau, plus cramoisi que jamais et s'essuyant la bouche. Auprès du Rabbi et des gardes du Temple, se profilait la silhouette de Sarêas appuyé sur son bâton. Au milieu des armes qui brillèrent, surgirent les baguettes blanches des licteurs. À son tour, Pontius, enveloppé dans les plis de sa large toge, arriva, le visage blême ; il gravit à pas pesants les degrés de bronze et il reprit sa place sur la chaise curule.

Le silence qui tomba sur le Prétoire était si profond que l'on entendait les trompettes sonnant au loin sur la Tour Marianna. Sarêas déroula son parchemin, l'étendit sur la table

de pierre parmi les documents qui s'y trouvaient ; je vis les mains épaisses du scribe tracer lentement une signature, apposer un sceau sur les lignes rouges qui condamnaient à mort Jésus de Galilée, mon Seigneur… Enfin, Pontius Pilatus, leva légèrement son bras nu et, avec une dignité indolente, confirma au nom de César la "sentence du Sanhédrin, qui jugeait à Jérusalem…"

Alors Sarêas rejeta sur son turban le pan de son manteau et, les mains étendues vers le ciel, il resta en prières. Les Pharisiens triomphèrent ; non loin de nous, deux hommes très âgés s'embrassaient sur leur barbe blanche ; d'autres agitaient leurs bâtons en l'air ou lançaient, d'un ton sarcastique, l'acclamation des avocats de Rome : "*Bene et belle ! Non potest melius !*"

Mais, tout à coup, l'interprète parut, sur un escabeau, et le perroquet vermeil brillait sur sa poitrine bombée. La foule s'était tue, surprise. Le phénicien, après avoir consulté le scribe, sourit et, en écartant ses bras entourés de bracelets de corail, il cria en chaldaïque :

— Écoutez. À l'occasion de votre fête de Pâque, le Préteur de Jérusalem a l'habitude, depuis que Valerius Gratus en a décidé ainsi, et avec l'autorisation de César, d'accorder la grâce à un criminel… Le Préteur vous propose la grâce de celui-ci… Écoutez encore… Vous avez aussi le droit de choisir, vous-mêmes, entre les condamnés… Le Préteur, en effet, a en son pouvoir, dans les prisons d'Hérode, un autre condamné à mort…

Il hésita ; et, penché sur l'escabeau, il interrogeait de nouveau le scribe qui compulsait, d'une main agitée, les papyrus et les documents étalés devant lui. Sarêas avait enlevé de sur son visage le pan du manteau qui le couvrait ; il avait

cessé de prier et, les mains toujours levées vers le ciel, il contemplait le Préteur d'un air étonné. Mais, déjà, l'interprète vociférait, en relevant encore davantage sa grosse face souriante :

— Un des condamnés est Rabbi Jeschoua, que voici, et qui se dit fils de David… C'est celui que propose le Préteur. L'autre, endurci dans le mal, a été arrêté pour avoir assassiné traîtreusement un légionnaire dans une rixe, près du Xistus. Son nom est Bar-Abbâs… Choisissez…

Un cri rauque partit, incontinent, du milieu des Pharisiens.

— Bar-Abbâs !

Aussitôt, de tous les côtés, le nom de Bar-Abbâs résonna confusément dans l'atrium. Un esclave du Temple, au sarrau jaune, sauta jusque sur les marches du trône et il se mit à brailler, face à Pontius, en se donnant de fortes tapes sur les cuisses :

— Bar-Abbâs ! Vous entendez bien ! C'est seulement Bar-Abbâs que le peuple veut !

Avec le manche de sa lance, un légionnaire le fit rouler sur les dalles. Mais déjà la foule, plus facile à enflammer que la paille dans une meule, criait en faveur de Bar-Abbâs ; les uns, avec fureur, en frappant le sol de leurs sandales et de leurs bâtons ferrés, comme s'ils voulaient ébranler le Prétoire ; les autres, étendus au soleil avec indolence, de loin et en levant le doigt. Les camelots du Temple, rancuniers, secouaient leurs balances de fer et agitaient des sonnettes, criaient avec des malédictions pour le Rabbi : "Bar-Abbâs, nous préférons Bar-Abbâs !" Les prostituées de Tibériade,

fardées de rouge vif comme des idoles, poussaient elles aussi des cris aigus :

— Bar-Abbâs ! Bar-Abbâs !

La plupart d'entre eux ne savaient pas qui était ce Bar-Abbâs ; beaucoup, certainement, ne haïssaient pas le Rabbi ; mais tous se joignaient spontanément au tumulte, car ils sentaient bien que réclamer ce prisonnier qui avait attaqué des légionnaires, c'était encore un outrage à l'égard de ce Préteur romain, revêtu de la toge et si majestueux sur son trône. Pontius, cependant, traçait, d'un air indifférent, des lettres sur un rouleau de parchemin posé sur ses genoux. Autour de lui, des clameurs disciplinées retentissaient en cadence, comme des fléaux sur l'aire :

— Bar-Abbâs ! Bar-Abbâs ! Bar-Abbâs !

Alors Jésus, lentement, se tourna vers la foule de ces gens durs et révoltés qui le condamnaient ; à travers ses yeux brillants et humides de larmes, dans le léger tremblement de ses lèvres, seule, à cet instant, transparaissait une douloureuse pitié pour l'inconscience aveugle de ces gens qui envoyaient ainsi à la mort le meilleur ami des hommes… Il essuya, avec ses poignets liés, une goutte de sueur qui perlait à son front ; puis il resta devant le Préteur, inébranlable et calme comme si, déjà, il n'appartenait plus à la terre.

Le scribe frappa de sa règle de fer sur la table de pierre et, par trois fois, cria le nom de César. Le tumulte furieux se calmait peu à peu. Pontius se leva ; il secoua les mains et, d'un ton grave qui ne trahissait ni impatience ni colère, il lança l'ordre suprême :

— Allez et crucifiez-le !

Il descendit de l’estrade ; la foule férocement, battait des mains.

Huit soldats de l’escorte syriaque parurent, équipés comme pour la marche, avec leurs boucliers recouverts de toile, leurs outils empaquetés, leur large gourde pleine de vinaigre mélangé d’eau. Sarêas, délégué du Sanhédrin, toucha Jésus à l’épaule et il le livra au centurion. Un soldat desserra les cordes, un autre lui enleva son burnous de laine. Lors, je vis le doux Rabbi faire son premier pas vers la mort.

À la hâte, après avoir roulé une cigarette, nous quittâmes le palais d’Hérode par un passage que connaissait le docte Topsius. Le passage humide et lugubre dont les murs étaient percés de fentes munies de grillage par où sortait le chant triste des esclaves prisonniers, aboutissait à une terrasse, qu’abritait le mur d’un jardin planté de cyprès. Deux dromadaires étendus dans la poussière ruminaient auprès d’un tas d’herbes coupées. Le savant historien prenait déjà le chemin du Temple quand, sous les ruines d’un arc couvert de lierre, nous aperçûmes des gens attroupés autour d’un Essénien dont les manches de lin battaient l’air comme les ailes d’un oiseau irrité.

C’était Gad, rauque d’indignation, qui interpellait un homme maigre à la barbe rare et rousse portant de gros anneaux d’or aux oreilles ; l’homme tremblait et balbutiait :

— Ce n’était pas moi… ce n’était pas moi…

— C’était toi, hurlait l’Essénien, en frappant le sol de sa sandale. Tu crois peut-être que je ne te connais pas. Ta mère est cardeuse de laine à Capharnaüm, et maudite soit-elle pour le lait qu’elle t’a donné.

Baissant la tête, l'homme reculait comme un animal traqué :

— Ce n'était pas moi... Moi, je suis Rephrahim, fils d'Eliésar, de Ramah ! Tous ceux qui me connaissent savent que j'ai toujours été sain et fort comme un jeune palmier.

— Dis plutôt tordu et inutile comme un vieux sarment de vigne, chien et fils de chien, criait Gad. Je t'ai vu... C'était à Capharnaüm, dans la ruelle où se trouve la fontaine, près de la Synagogue, que tu te présentas à Jésus, Rabbi de Nazareth ! Tu lui baisais ses sandales, tu lui disais : "Rabbi, guéris-moi ! Rabbi, vois cette main qui ne peut travailler !" Et tu lui montrais ta main, celle-là, la droite, décharnée, desséchée et noire, comme une branche qui a dépéri sur le tronc ! C'était un jour de Sabbat ; les trois chefs de la Synagogue étaient présents, ainsi qu'Elzéar et Simon. Tous avaient les yeux sur le Rabbi pour voir s'il oserait guérir le jour du Seigneur... Tu pleurais en te traînant à terre. Est-ce que par hasard le Rabbi te chassa ? T'envoya-t-il chercher de la racine de bourrache ? Ah chien, fils de chien ! Le Rabbi, sans s'inquiéter des accusations de la Synagogue et n'écoutant que sa miséricorde, te dit : "Étends la main !" Il toucha ta main et elle fut comme la plante qui reverdit sous la rosée du ciel ! Elle était redevenue saine et solide, ferme ; tu remuais tantôt un doigt, tantôt l'autre, étonné et tremblant.

Un murmure d'extase parcourut la foule émerveillée par ce miracle de bonté. L'Essénien s'écriait, agitant, les bras en l'air :

— Voici comment se manifesta la charité du Rabbi ! T'a-t-il tendu, ensuite, le pan de son manteau, comme font les Rabbis de Jérusalem, pour que tu y déposasses un cicle d'argent ? Non. Il a dit à ses amis de prendre pour toi sur la

provision de lentilles… Et tu t’es mis à courir sur le chemin avec l’agilité d’un homme guéri, dans la direction de ta maison, en criant : “Maman, ô maman, je suis guéri.” Et c’était toi, porc et fils de porc, qui, il y a un instant, au Prétoire, demandait la croix pour le Rabbi et criais en faveur de Bar-Abbâs ! Ne nie pas, bouche immonde ; je t’ai entendu de mes oreilles, je me trouvais derrière toi, et je voyais la fureur de ton ingratitude gonfler les veines de ton cou !

Quelques hommes scandalisés, criaient : “maudit, maudit !” Un vieillard avec une gravité justicière, avait ramassé deux pierres. L’homme de Capharnaüm, abattu, haletant, murmurait encore d’une voix sourde :

— Ce n’était pas moi, ce n’était pas moi… Je suis de Ramah !

Gad, furieux, l’avait empoigné par la barbe :

— Sur ce bras-là, disait-il, quand tu l’as retroussé devant le Rabbi, tous ont vu ces cicatrices courbes pareilles à des coups de faux… Maintenant, tu vas nous les montrer, chien et fils de chien.

Gad déchira la manche de la tunique neuve ; il serrait l’homme, semblable à un bouc craintif, entre ses mains de bronze et il le traînait à la ronde ; il montra que les cicatrices s’y trouvaient bien, livides sur la peau rousse ; puis, avec un souverain mépris, il jeta dans la poussière l’homme de Capharnaüm qui s’enfuit sous les huées et les pierres…

Nous nous approchâmes de Gad, le sourire aux lèvres pour le féliciter de sa fidélité à Jésus. Lui, ayant repris son calme, tendait les mains à un vendeur d’eau pour qu’il les purifiât avec le liquide de ses outres poilues, et il les essuya à la serviette de lin qui pendait à sa ceinture :

— Écoutez, nous confia-t-il, José de Ramatha a réclamé le corps du Rabbi, et le Préteur lui a accordé cette faveur… Attendez-moi à la neuvième heure romaine dans la cour de Gamaliel… Où allez-vous ?

Topsius avoua que nous nous rendions au Temple, pour des motifs tout intellectuels d'art, d'archéologie…

— Frivole, celui qui admire des pierres, marmotta le farouche idéaliste.

Et il s'éloigna, après avoir rabattu son capuchon sur son visage, au milieu des bénédictions du peuple qui croit aux Esséniens et qui les aime.

Pour nous épargner, en nous rendant au Temple, la marche épuisante par le Tyropée et par le pont de Xistus, nous prîmes deux litières, de celles que, près du Prétoire, un affranchi du nom de Pontius mettait depuis peu en location, "à la mode de Rome".

J'étais fatigué ; aussi, fût-ce avec plaisir que, les mains croisées sous la nuque, je m'étendis sur le matelas de feuilles sèches qui sentaient le myrte ; peu à peu, je me laissai envahir par une inquiétude étrange, effrayante qui, déjà, au Prétoire, m'avait légèrement effleuré l'âme comme l'aile d'un oiseau de mauvais augure… Allais-je rester pour toujours dans cette place forte des Juifs ? Avais-je définitivement perdu mon individualité de Raposo, de catholique, de licencié en droit, contemporain du *Times* et du Gaz, pour devenir un homme de l'antiquité classique, contemporain de Tibère ? Étant donné cet extraordinaire retour en arrière dans le temps, que retrouverais-je, si je retournais dans ma patrie, sur les rives du fleuve aux eaux limpides ?

À coup sûr, une colonie romaine ; sur le versant de la plus fraîche des collines, un bâtiment de pierres où vivrait le proconsul ; tout auprès, un temple minuscule d'Apollon ou de Mars couvert d'*azulejos* ; sur les hauteurs, un camp retranché avec des légionnaires ; et autour, le village lusitanien, avec ses maisons éparpillées, ses chemins champêtres, ses cahutes pour recueillir les troupeaux et des pieux enfoncés dans la boue pour amarrer les radeaux… C'est ainsi que je retrouverais ma patrie… Et qu'y ferais-je, pauvre, solitaire ? Serais-je berger dans les montagnes ? Balayerais-je les escaliers du Temple ? Couperais-je du bois pour les cohortes afin d'obtenir un salaire romain ?… Misère sans précédent !

Mais si je restais à Jérusalem ? Quelle carrière pourrais-je choisir dans cette sombre et dévote cité d'Asie ? Deviendrais-je un de ces Juifs qui récitent le Schéma, observent le sabbat, se parfument la barbe de nard, vont paresser, dans les vestibules du temple, suivent les leçons d'un Rabbi et se promènent le soir, appuyés sur un bâton doré dans les jardins de Gareb, parmi les tombeaux ?… La pensée de cette existence m'était également odieuse !… ça, non ! Si je restais enseveli dans le monde antique avec le très savant Topsius, nous devrions, cette nuit même, au lever de la nuit, galoper jusqu'à Joppé ; de là, nous embarquer sur quelque trirème phénicienne faisant voile vers l'Italie ; aller habiter à Rome, et sans doute dans une des ruelles obscures du Velabre, dans une de ces hautes mansardes enfumées avec une douzaine d'étages à grimper, empestés par des relents d'ail et de tripes et qui traversent rarement deux calendes sans s'écrouler ou brûler.

J'en étais là de mes réflexions inquiètes, quand la litière s'arrêta ; je tirai les rideaux et je vis devant moi les imposants murs de granit du Temple. Nous pénétrâmes sous la

voûte de la porte de Huldah ; nous y fûmes retenus un moment, tandis que les gardes du Temple enlevaient de force à un jeune pâtre, obstiné et rude, la massue armée de clous avec laquelle il prétendait traverser le Sanctuaire. J'étais déjà terrifié par la rumeur lointaine qui venait des Vestibules, formidable comme celle d'une forêt ou d'une mer en furie.

Quand, enfin, nous sortîmes de l'étroit passage voûté, je fus contraint de prendre le bras maigre de l'historien des Hérodes tant je fus ébloui et frappé d'un étonnement qui ressemblait à de la terreur… Une lumière de neige et d'or vibrait avec profusion, dans l'air léger, parmi l'éclat des marbres polis, des granits brunis, des reliefs précieux baignés par le divin soleil du mois de Nisan. Les cours aux pavés lisses que, le matin, j'avais vues désertes et blanchissantes comme l'eau d'un lac tranquille, débordaient, à présent de tout un peuple joyeux en habits de fête. J'étais étourdi par toutes les odeurs fortes qui émanaient des étoffes teintes, des résines aromatiques, de la graisse qui grillait sur des braises. Le rauque mugissement des bœufs dominait les bruits multiples et variés. Sans arrêt, les fumées votives montaient vers le ciel éblouissant.

— Caramba, murmurai-je, interdit. Que c'est beau ! Ça vous en bouche un coin !

Nous arrivions aux Portiques de Salomon, sous lesquels se tenait, à grands bruits, un marché tout profane. Derrière des guichets grillagés, étaient assis, les jambes croisées, les Changeurs, une monnaie d'or pendant aux oreilles parmi des cheveux négligés ; ils troquaient l'argent sacerdotal du Temple contre les monnaies païennes de toutes les contrées, de toutes les époques, depuis les massives rondelles du vieux Latium plus lourdes que des petits boucliers, jusqu'aux

briques gravées qui circulaient comme “billets” dans les foires de l’Assyrie. Un peu plus loin, le marché prenait l’aspect d’un verger abondant et frais ; des grenades éclatées et trop mûres débordaient des paniers ; des jardiniers, une branche d’amandier attachée au bonnet, faisaient l’article pour des guirlandes d’anémones ou les herbes amères de la Pâque ; des jarres de lait côtoyaient des sacs de lentilles ; les boucs, attachés par les pattes aux colonnes et couchés sur des dalles, bêlaient tristement de soif.

Mais surtout la foule s’entassait, avec des soupirs de convoitise, autour des tissus et des bijoux. Des marchands des colonies phéniciennes, des Îles grecques, de Tardis, de Mésopotamie, de Tadmor, les uns vêtus de superbes simarres de laine brodée, les autres de grossiers tabars en cuir peint, dépliaient les étoffes azurées de Tyr qui reproduisaient l’ardent éclat des cieux d’Orient, les soies impudiques de Shaba d’une transparence verte et si légères que la brise aurait suffi pour les emporter, et ces étoffes solennelles de Babylone, noires, avec de larges fleurs couleur de sang, qui toujours me plongeaient dans l’extase… Dans des coffres de cèdre, sur des tapis de Galatie, brillaient des miroirs d’argent qui simulaient la lune et ses rayons, des anneaux de pierreries enfilés sur des cornes d’antilopes, des diadèmes de selgemme dont se paraient les fiancés ; et, tout à fait à part, comme des objets précieux, des talismans et des amulettes qui me semblaient puérils : fragments de racines, cailloux noirs, cuirs noircis, où étaient gravées des lettres.

Topsius s’arrêta encore au milieu des tentes des parfumeurs ; il s’attarda devant une magnifique canne de Tylos faite d’un bois précieux et moucheté comme une peau de tigre. Mais aussitôt, nous prîmes la fuite ; un âcre parfum nous suffoquait, où se mêlait l’odeur des résines et celle des

gommes du pays des Nègres, des paquets de plumes d'autruche, de la myrrhe de l'Oronte, des cires de Cyrénaïque, des huiles rosat de Cysique, et des grandes bennes en peaux d'hippopotame pleines de violettes séchées et de feuilles de baccaris…

Nous pénétrâmes alors dans la galerie appelée la *Galerie Royale,* consacrée toute entière à la Doctrine et à la Loi. Chaque jour s'y agitaient de tumultueuses et rancunières controverses entre Sadducéens, Scribes, Sophorins, Pharisiens, sectateurs de Schemaia, sectateurs d'Himmel, Juristes, Grammairiens, fanatiques de toute la terre de Judée. Près des colonnes de marbre les maîtres de la Loi s'installaient sur des escabeaux, auprès desquels était posé un plat de métal où tombaient les oboles des fidèles ; autour d'eux, les disciples imberbes ou déjà décrépits étaient accroupis par terre, leurs sandales pendues autour du cou, leurs pèlerines couvertes de lettres rouges, pliées sur leurs genoux, et ils marmottaient leurs opinions en balançant lentement les épaules. De ci et de là, au milieu des fidèles éblouis, deux docteurs, le visage irrité, discutaient sur des points importants de la doctrine : "Peut-on manger un œuf de poule pondu le jour du Sabbat ? Par quel os de l'épine dorsale commence la Résurrection ?" Le philosophe Topsius riait sous cape ; mais, moi, je n'étais pas très rassuré quand j'entendais les docteurs, squelettiques et barbus, se menacer et crier *racca, racca,* en plongeant la main dans la poitrine comme pour y chercher un poignard caché.

Nous croisions à chaque instant, de ces Pharisiens retentissants et vides comme des tambours, qui viennent au Temple manifester leur piété, les uns le dos courbé sous le poids écrasant des péchés du monde ; les autres, trébuchant et marchant à tâtons, les yeux fermés pour ne pas voir les

formes impures des femmes ; quelques-uns, le visage couvert de cendre, gémissants, et les mains ouvertes sur le ventre, en témoignage de leurs jeûnes pénibles. Ensuite, Topsius me montra du doigt un Rabbi qui interprétait les songes ; dans une grosse figure livide et décharnée, ses yeux caves luisaient aussi tristement que des lampes mortuaires ; il était assis sur des sacs de laine et il étendait sur la tête de chacun des fidèles qui venait s'agenouiller à ses pieds nus, le pan de son large manteau noir tacheté de signes blancs. Par curiosité, je pensais, moi aussi, le consulter quand, brusquement, des cris de douleur éclatèrent dans le Vestibule. Nous nous précipitâmes, Topsius et moi. Nous vîmes des Lévites frapper à coups furieux de cordes et de verges un lépreux qui, en état d'impureté, était entré dans la cour d'Israël. Le sang éclaboussait les dalles. Autour d'eux, des enfants riaient.

La sixième heure judaïque allait finir ; c'est l'heure la plus agréable au Seigneur, celle où le soleil, en sa course vers la mer, s'arrête sur Jérusalem et la contemple avec passion ; pour nous approcher de l'"atrium d'Israël", nous dûmes péniblement fendre la foule, qui s'y pressait, venue de toutes les contrées barbares ou civilisées… Le rude sarrau de peaux des jeunes pâtres de l'Idumée se mêlait à la chlamyde courte des grecs au visage rasé et plus blanc que des statues de marbre. On y rencontrait des hommes à l'air solennel de la plaine de Babylone, avec leurs barbes enveloppées dans des sacs bleus qui étaient retenus par une chaîne d'argent à leur mitre de cuir peint ; des Gaulois roux, aux moustaches tombantes comme les herbes de leurs étangs, qui riaient et bavardaient tout en dévorant, avec la peau, des limons doux de Syrie. Parfois, un Romain en toge passait, si grave qu'on l'aurait dit descendu d'un piédestal. Des gens de la Dacie et de la Mysie, les jambes emmaillotées dans des bandelettes de feutre, trébuchaient, éblouis par la dure réverbération du

marbre. N'était-il pas étrange que, moi, Théodoric Raposo, je traînasse mes bottes de cheval derrière un prêtre de Moloch, énorme et d'allure sensuelle, habillé d'une simarre de pourpre, et qui, au milieu d'une bande de marchands de Sèrepta, dédaignait ce temple sans images, sans bosquets sacrés, plus bruyant qu'une foire en Phénicie.

C'est ainsi qu'à pas lents, nous arrivâmes à la porte nommée "La Belle" et qui donnait accès au Vestibule sacré d'Israël. Belle en vérité, splendide et triomphale sur ses quatorze degrés de marbre vert de Numidie moucheté de jaune ; ses larges battants revêtus de plaques d'argent étincelaient comme ceux d'un reliquaire ; les deux linteaux, semblables à de gros bouquets de palmes, soutenaient une tour ronde et blanche, garnie de boucliers enlevés aux ennemis de Judas et qui brillaient au soleil comme un collier de gloire sur la large poitrine d'un héros ! Mais, devant cette entrée merveilleuse, se dressait un pilier sévère surmonté d'une plaque noire avec des lettres d'or sur laquelle on lisait cette menace en grec, en latin, en aramaïque, en chaldaïque : "Défense à l'étranger d'entrer ici sous peine de mort".

Par chance, nous aperçûmes le maigre Gamaliel qui s'acheminait vers la Cour Sacrée ; il allait pieds nus et il serrait contre sa poitrine une gerbe d'épis votifs ; un homme l'accompagnait, épanoui et dodu, avec un visage couleur de pavot et, sur la tête, une énorme mitre de laine noire ornée de fils de corail…

Nous nous inclinâmes, jusqu'à terre pour saluer l'austère docteur de la Loi. Alors, les paupières fermées, il nous dit sur un ton de psalmodie :

— Soyez les bienvenus… Voici l'heure la plus favorable pour recevoir la bénédiction du Seigneur. Le Seigneur a dit :

“Sortez de vos maisons, venez à moi avec les prémices de vos fruits, et je vous bénirai dans toutes les œuvres de vos mains…” Aujourd’hui, vous appartenez, comme par miracle, à Israël. Montez jusqu’à la demeure de l’Éternel. Celui-ci qui marche à mon côté est Eliezer de Silo, bienfaisant et savant entre tous quant aux choses de la nature.

Il nous donna deux épis de maïs et, à sa suite, nous foulâmes de nos semelles de gentils le Vestibule interdit de Juda.

Eliezer qui marchait près de moi, me demanda, avec courtoisie et d’une voix douce, si j’habitais un pays lointain et si les routes y étaient sûres.

Je murmurai une réponse à la fois réservée et vague :

— Oui… Nous arrivons de Jéricho.

— Bonne, par là, la récolte de balsamine ?

— Magnifique, répondis-je avec une chaleureuse assurance. Loué soit le Seigneur qui, en cette année de grâce, nous a comblés de balsamine !

Il parut satisfait de ma réponse. Aussi, me révéla-t-il qu’il était un des médecins résidant au Temple, où les Prêtres et les Sacrificateurs souffrent sans cesse de “malaises intestinaux”, étant donné la nécessité où ils se trouvent de marcher, en sueur et pieds nus, sur les dalles froides des Atria.

— C’est pourquoi, murmura-t-il, avec une lueur de malice dans les yeux, le peuple à Sion les appelle *Docteurs de la Tripe !*

Je me tordis de rire à cette amusante boutade ainsi murmurée dans l'austère demeure de l'Éternel… Mais, me souvenant, des troubles intestinaux dont j'avais souffert à Jéricho pour avoir trop aimé les divins et perfides melons de la Syrie, je profitai de l'occasion et demandai à l'aimable Physicien si, en ces circonstances, il préconisait le bismuth.

L'homme de l'art agita avec précaution sa mitre énorme. Puis il pointa un doigt en l'air et il me confia, en secret, cette recette incomparable :

— Prenez de la gomme d'Alexandrie, du safran de jardin, un oignon de Perse et du vin rouge d'Emmaüs… placez-vous à un carrefour, au lever du soleil…

Mais il se tut brusquement, il étendit les bras et inclina la tête vers le sol. Nous pénétrions dans le magnifique Vestibule, appelé "la Cour des Femmes" ; à cet instant même prenaient fin les Bénédictions qu'à la sixième heure un prêtre vient y donner du haut de la porte de Nicanor.

Cette porte d'aspect sévère et toute en bronze, laissait entrevoir les ors, la neige, les pierreries du Sanctuaire qui brillaient avec sérénité. De chaque côté de l'escalier, sur les larges degrés, plus blancs que l'albâtre, étaient agenouillés deux groupes de lévites, de blanc vêtus ; les uns serraient à poignée une trompette recourbée, les autres avaient les doigts immobiles sur les cordes des lyres. Au milieu de ces hommes prosternés, un grand vieillard au visage émacié descendait les marches, un encensoir d'or à la main…

Sa tunique ajustée en byssus était bordée de franges qu'ourlaient des grains d'émeraude alternant gracieusement avec des grelots ; ses pieds nus et teints au henné semblaient de corail ; au milieu un grand soleil en or. Les fidèles, à ge-

noux, immobiles, sans un murmure, inclinaient jusqu'aux dalles leur tête qu'ils cachaient sous leur manteau ou sous un voile ; à cause des couleurs de fête, où dominaient le rouge de l'anémone et le vert du figuier, on eût dit que le Vestibule avait été jonché de fleurs et de feuillage, un matin de triomphe, sur le passage de Salomon !

Le vieillard, sa barbe en pointe et raide levée vers le ciel, encensa le côté de l'Orient et des sables, puis le côté de l'Occident et des mers ; le recueillement était si profond que l'on entendait, au fond du sanctuaire, le lent mugissement des bœufs. Il descendit encore quelques marches, redressa davantage sa mitre constellée de pierreries, balança l'encensoir qui cliquetait et brillait sous les rayons du soleil ; alors, en même temps que la fumée blanche, s'étendit, légère et odorante, la bénédiction du Très-Fort. À l'unisson, les lévites pincèrent les cordes de leurs lyres ; les trompettes recourbées éclatèrent toutes en même temps ; et le peuple entier, debout, les bras levés vers les cieux, entonna un psaume qui célébrait l'éternité de Juda… Puis, brusque silence ; les lévites se retirèrent par l'escalier de marbre qu'ils effleuraient à peine de leurs pieds nus ; Eliézer de Silo et le sévère Gamaliel disparurent sous les Portiques ; la cour claire resplendissait magnifique et pleine de femmes.

Les revêtements d'albâtre étaient si unis et si polis que Topsius y mirait comme dans un miroir les nobles plis de sa cape ; tous les fruits de l'Asie et les fleurs des vergers s'entrelaçaient en riches travaux d'argenterie, sur les portes des chambres rituelles où se parfumait l'huile, se consacrait la laine, se purifiait la lèpre ; d'une colonne à l'autre étaient suspendus en guirlandes de gros colliers de perles et de grains d'onyx, plus nombreux que sur la poitrine d'une fiancée ; et sur les troncs de bronze, semblables à des trompettes

de guerre colossales posées à même des dalles, des inscriptions en or étaient incrustées, qui réclamaient des offrandes : *Brûlez de l'encens et des nards, offrez des colombes et des tourterelles…*

Mais le Saint Vestibule était rempli de femmes ; mes yeux délaissèrent bien vite les métaux précieux et les marbres pour s'attacher avec passion à ces filles de Jérusalem, pleines de grâce et brunes comme les tentes du Cédar ! Toutes gardaient au Temple le visage découvert ; quelques-unes, cependant, portaient, d'une façon gracieuse autour du turban, un voile à la romaine plus léger que la brise et qui mettait autour de leur visage une blancheur d'écume ; ainsi leurs yeux noirs, auxquels des cils épais, allongés par la teinture de cyprès, donnaient plus de langueur, prenaient une expression extrêmement voluptueuse. Les ors et les pierreries dont, avec une abondance barbare, elles étaient chargées, les nimbaient comme d'une lumière tremblante, de la poitrine qu'elles avaient riche jusqu'à leur chevelure plus crépue que la laine des chèvres de Galaad. Leurs sandales, ornées de grelots et de chaînettes, en traînant sur les dalles, faisaient une mélodieuse chanson, tant était harmonieuse la grâce de leurs mouvements onduleux et graves ; les tissus brodés, les cotonnades de Galatie, les lins colorés et d'une finesse extrême qui avaient trempé en des essences fortes d'ambre, de baccharis, emplissaient l'air de parfum et de désir le cœur des hommes. Les plus riches cheminaient solennellement, entourées d'esclaves habillées d'étoffes jaunes, qui portaient un parasol de plumes de paon, les pieux rouleaux où la Loi était écrite, des sacs de dattes douces, des miroirs légers en argent. Les plus pauvres, revêtues d'une simple chemise de coton à rayures multicolores et sans autre bijou qu'un grossier talisman de corail, couraient, caquetaient, montraient leurs bras nus et leur cou dont la couleur

ressemblait à celle de l’arbouse pas encore tout à fait mûre… Et mon désir bourdonnait sur elles toutes, comme l’abeille qui hésite entre des fleurs également attirantes.

— Ah Topsius, Topsius, murmurais-je. Quelles femmes, quelles femmes ! Ah, mon digne ami, je vais éclater !

Mon savant ami affirmait avec dédain qu’elles n’avaient pas plus de culture intellectuelle que les paons des jardins d’Antipas ; aucune d’elles, à coup sûr, n’avait lu Aristote ou Sophocle ! Je haussai les épaules ! Ô splendeur des cieux ! pour n’importe laquelle de ces femmes, qui n’avait pas lu Sophocle, ni Aristote, n’aurais-je pas donné, si j’avais été César, une ville d’Italie et toute l’Ibérie ; certaines, me faisaient perdre la tête avec leur grâce mélancolique et mortifiée de vierges pieuses vivant continuellement dans la pénombre des chambres aux boiseries de cèdre, le corps imbibé de parfums, l’âme épuisée par les prières. D’autres m’éblouissaient par la magnificence de leur beauté vigoureuse et succulente ! Quels larges et sombres yeux d’idoles ! Quelle voluptueuse indolence dans leur démarche ! Quelles nudités magnifiques elles devaient offrir, lorsqu’au bord de leurs lits bas elles déroulaient avant de se coucher leurs lourdes chevelures, et qu’elles laissaient glisser le long de leurs corps les voiles et les étoffes de lin de Galatie !

Topsius dut m’arracher de force à ce spectacle et m’entraîna, en me tirant par mon manteau, jusqu’à l’escalier de Nicanor. Et encore m’arrêtais-je à chaque marche et me retournais-je et lançais-je vers les charmantes créatures des regards embrasés ; je haletais comme un taureau, dans une fraîche prairie, au mois de mai.

— Ah ! douces filles de Sion ! Comme vous méritez qu’on perde l’esprit pour vous !

Tandis que je me retournais une fois encore, une poussée du docte historien me fit heurter le museau d'un bouc au poil blanc, attaché par les pattes et paré de roses, qu'un vieillard portait sur ses épaules. En face de nous courait une longue balustrade de cèdre ouvragé, derrière laquelle s'ouvrait une porte à grillages d'argent qui se mouvait lentement sur ses gonds.

— C'est ici, me dit l'érudit Topsius, que l'on donne à boire de l'eau saumâtre aux femmes adultères… Et maintenant, Dom Raposo, voici le lieu où Israël adore son Dieu.

Enfin, le Vestibule Sacerdotal ! Je frémis, malgré moi, devant ce Sanctuaire formidable et entre tous éblouissant. Au centre d'une place large et claire se dressait, construit en pierre noires énormes, l'autel des Holocaustes ; aux quatre coins pointait une corne de bronze ; à l'une pendaient des guirlandes de lys, à deux autres des colliers de corail, la dernière dégouttait de sang. De l'immense grille de l'autel montait vers le firmament une fumée rouge et lourde ; tout autour, se pressaient les sacrificateurs, vêtus de blanc, déchaussés, qui, des couteaux passés à leur ceinture couleur d'azur, tenaient entre leurs mains pâles des fourches de bronze et des broches d'argent. Tous les bruits se confondaient dans la rumeur confuse et bruyante des cérémonies sacro-saintes ; le bêlement des boucs, le son argentin des plats entrechoqués, le crépitement du bois qui brûlait, les coups sourds de marteau, la lente mélopée de l'eau dans les bassins de marbre, le son strident des trompettes. Malgré les parfums qui brûlaient dans les cassolettes, malgré les longs éventails de feuilles de palmier avec lesquels les serviteurs agitaient l'air, je me mis un mouchoir sur le nez, tant j'étais écœuré par cette odeur fade de viande crue, de sang, de graisse frite et de safran, que le Seigneur avait réclamée à

Moïse comme le plus agréable des dons qu'il put recevoir de la Terre…

Au fond du sanctuaire, des bœufs parés de fleurs, de blanches génisses aux cornes dorées tiraient, en mugissant et en se débattant sur les cordes retenues à de solides anneaux de bronze ; plus loin, sur des tables de marbre, gisaient, rouges et sanglantes, de grosses pièces de viande, au-dessus desquelles les lévites balançaient des éventails de plumes pour en chasser des mouches énormes. Aux colonnes que surmontaient d'étincelants globes de cristal, pendaient des cadavres de boucs que les Nétènins, protégés par des tabliers de cuir couverts des textes saints, dépeçaient à l'aide de couteaux d'argent ; les victimaires aux sarraus bleus bandaient les muscles de leurs bras pour transporter des seaux débordant d'intestins qui traînaient jusqu'à terre. Coiffés d'une mitre ronde en métal, des esclaves iduméens essuyaient sur le pavé, sans arrêt, les taches de sang avec des éponges ; certains pliaient sous des charges de bois ; d'autres, accroupis, soufflaient sur des fourneaux de pierre.

À chaque instant, quelque vieux Sacrificateur se rendait, déchaussé, vers l'autel, serrant contre sa poitrine un jeune agneau qui ne bêlait plus parce qu'il était heureux de se sentir au chaud entre des bras nus ; un joueur de lyre le précédait ; derrière lui, des lévites portaient les jarres d'huiles parfumées. Devant l'autel, le Sacrificateur, entouré des Acolytes, lançait sur l'agneau une poignée de sel ; puis, chantant des psaumes, il lui coupait un peu de laine entre les cornes. Les trompettes éclatèrent ; un cri d'animal blessé se perdit dans le tumulte sacré ; au-dessus des tiares blanches, deux mains rouges se levèrent en l'air, pleines de sang ; du gril de l'autel jaillit, de nouveau, avivée par les huiles et la graisse, une flamme d'allégresse et d'offrande ; et la fumée vermeille

monta avec une lente sérénité vers l'azur, emportant dans ses volutes l'odeur qui est agréable au Seigneur.

— C'est un abattoir, murmurai-je, stupéfait, c'est un abattoir. Mais, Topsius, mon cher docteur, si nous redescendions voir encore une fois ces tendres beautés !

Le savant baissa les yeux. Puis, il posa avec amitié sa main sur mon épaule et il me dit d'un ton grave :

— Voici bientôt la neuvième heure, Dom Raposo !... Et nous devons nous rendre hors de la Porte Judiciaire, au-delà de Gareb, en un lieu champêtre appelé le *Calvaire*.

Je pâlis. À mon avis, mon âme ne retirerait nul avantage spirituel et la science de Topsius ne s'enrichirait d'aucune façon, parce que nous irions contempler, du haut d'une colline, parmi les bruyères, Jésus attaché à son bois d'infamie et souffrant ; ce ne serait qu'un tourment de plus pour notre sensibilité. Cependant, je suivis sans protestation mon docte ami dans l'escalier des Eaux qui conduisait à la place pavée de basalte où commençaient les premières maisons d'Acra. Ces maisons, voisines du sanctuaire, habitées par les Prêtres, exhibaient à profusion, à cause de la Pâque, des palmes, des lampes, des tapis suspendus aux terrasses ; les linteaux des portes de quelques-unes étaient barbouillés du sang frais d'un jeune agneau.

Avant de pénétrer dans une rue sordide et tendue de guenilles, je me retournai vers le Temple ; on ne voyait plus qu'une énorme muraille de granit, sombre, indestructible, flanquée de bastions ; l'arrogance de sa force et de son éternité emplit mon cœur de colère. Tandis que, au sommet d'une colline funèbre et destinée aux esclaves, le corps du Rabbi de Galilée, l'incomparable ami des hommes, refroidis-

sait sur la croix et que, peu à peu, s'éteignait la voix qui conviait les âmes à l'amour spirituel, le Temple, son meurtrier, demeurait là, debout, étincelant et triomphal, avec le bêlement de ses troupeaux, les criailleries violentes de ses arguties, l'usure installée sous ses Portiques, le sang coulant sur ses Autels, l'iniquité de son dur orgueil et l'importunité de son encens éternel… Alors, les dents serrées, je tendis le poing à Jéhovah et à sa citadelle, et je hurlai :

— Puissiez-vous, un jour, être détruits de fond en comble.

Je ne desserrai plus mes lèvres brûlantes jusqu'à notre arrivée à la porte étroite qui était ouverte dans les murailles d'Ezekiah et que les Romains appellent la *Judiciaire*. Alors, je frissonnai en voyant, collé à un pilier de pierre, le parchemin sur lequel étaient écrites les trois sentences qui condamnaient "un voleur de Bettébara, un assassin d'Emath et Jésus de Galilée !" Le scribe du Sanhédrin qui, conformément à la Loi, avait attendu, à la même place, le passage des condamnés, afin de recueillir, à l'occasion, un témoignage bien improbable d'innocence, se préparait à partir, ses tablettes sous le bras, après avoir tracé sur chaque sentence un large trait rouge. Et cette ligne finale, couleur de sang et tracée à la hâte par un commis aux écritures assez satisfait de regagner sa maison pour manger l'agneau pascal, m'émut davantage que le triste récit des Livres Saints.

Des haies de cactus bordaient le chemin ; au lointain, on apercevait de verts coteaux au penchant desquels des murs bas en pierre sèche et couverts de roses sauvages délimitaient les jardins. Là, tout respirait la paix et la joie. À l'ombre des figuiers et des tonnelles de vignes, des femmes assises sur des tapis filaient le lin ou préparaient les brin-

dilles de lavande et de marjolaine que l'on a coutume d'offrir pour la Pâque ; autour d'elles, des enfants, le cou chargé d'amulettes de corail, s'amusaient à la balançoire ou se lançaient de petites flèches… Le long du chemin, descendait une lente file de dromadaires qui transportaient des marchandises à Joppé ; deux hommes d'aspect vigoureux revenaient de la chasse ; ils avaient leurs cothurnes rouges à haut talon souillés de poussière, un carquois qui leur battait les cuisses, un filet pendu à l'épaule, les bras chargés de perdrix et de vautours liés par les pattes. Devant nous, marchait, à pas lents, s'appuyant à l'épaule d'un enfant qui lui servait de guide, un vieux mendiant à barbe longue qui, à la façon d'un barde, portait, attachée à sa ceinture, une lyre grecque à cinq cordes et sur le front, une couronne de laurier… Près d'un mur couvert de branches d'amandiers, devant une chapelle peinte en rouge, deux domestiques, assis sur un tronc d'arbre abattu, attendant, les yeux baissés et les mains sur les genoux. Topsius s'arrêta et me tira par mon manteau :

— Le jardin de José de Ramatha, un ami de Jésus ; il est membre du Sanhédrin, et c'est un homme d'esprit inquiet, et qui penche pour les Esséniens… Mais, justement voici Gad.

En effet, du fond du jardin, par un chemin de myrte et de roses, Gad descendait à la course, une pièce de lin sous le bras et un panier d'osier suspendu à un bâton. Nous nous arrêtâmes.

— Et le Rabbi ? cria le profond historien, franchissant la barrière du jardin.

L'Essénien remit à un des esclaves la pièce d'étoffe et le panier qui était plein de myrte et d'herbes aromatiques, un long temps, il se tint devant nous sans pouvoir proférer une

parole, tremblant, haletant, la main crispée sur sa poitrine à la place du cœur :

— Il a beaucoup souffert ! murmura-t-il enfin. Il a souffert horriblement quand ils lui ont percé les mains. Mais davantage encore lorsqu'ils ont soulevé la croix… Le Rabbi avait refusé d'abord le vin de la Miséricorde qui devait insensibiliser ses douleurs… Il voulait entrer avec une âme lucide dans la mort qu'il avait appelée de ses vœux ! Mais José de Ramatha et Nicodémus étaient présents et ils veillaient. Tous deux se souvenaient des promesses faites au cours d'une nuit, à Béthanie… Aussi, sur leurs instances, le Rabbi prit-il enfin le vase que lui présentait la femme de Rosmophin, et il but.

L'Essénien fixa Topsius de ses yeux brillants, comme pour lui rappeler avec insistance une recommandation d'une importance suprême ; puis il recula d'un pas et il dit, lentement, gravement :

— Cette nuit, après le souper, sur la terrasse de Gamaliel…

Et, de nouveau, il disparut dans la fraîche allée du jardin, entre les myrtes et les roses. Topsius abandonna la route de Joppé et, tandis que nous nous engagions dans un sentier champêtre où mon manteau s'accrochait aux épines des aloès, il m'expliqua ce qu'était la boisson de la Miséricorde : c'était un vin fort de Tharse, mêlé de jus de pavot et d'épices, et que fournissait, pour insensibiliser les douleurs des suppliciés, une confrérie de femmes pieuses… Mais j'écoutais à peine cet homme si renseigné. Au sommet d'une colline désolée, couverte de rochers et de bruyères, je venais d'apercevoir, qui se détachait durement sur le bleu clair d'un ciel lisse, une foule de gens immobiles ; au milieu de ces

gens se dressaient trois énormes pièces de bois, et les casques polis des légionnaires – circulaient, étincelant au soleil. Bouleversé, je m'adossai à un rocher blanchâtre et chaud, au bord du chemin. Mais, voyant Topsius continuer sa route sans se départir de la sage sérénité du philosophe qui considère la mort comme une libération purificatrice des formes imparfaites, je ne voulus pas me montrer moins fort, moins détaché que lui ; j'arrachai de mes épaules le manteau dans lequel j'étouffais et je gravis à sa suite, avec intrépidité, la redoutable colline.

D'un côté, s'ouvrait la Vallée d'Hinom, embrasée et livide, sans une herbe, sans ombre, jonchée d'os, de carcasses et de cendres. Devant nous s'élevait une colline qui était parsemée de touffes d'ajoncs noirs, semblables à des taches de lèpre, et, qui, de place en place, semblait trouée par la pointe d'une roche polie et blanche comme un os. La rigole, où nos pas faisaient fuir les lézards, allait se perdre parmi les ruines d'une masure en briques auprès de laquelle deux amandiers, plus tristes que les plantes qui poussent entre les fentes d'un tombeau, dressaient leur feuillage clairsemé et sans fleur, où chantaient âprement des cigales. Sous leur ombrage rabougri, quatre femmes, nu-pieds, échevelées, aux tuniques misérables déchirées en signe de deuil, pleuraient ainsi qu'à des funérailles.

L'une d'elles, sans un mouvement et raide comme un tronc d'arbre, gémissait sourdement sous la pointe de son manteau noir ; une autre, épuisée de larmes, gisait sur une pierre, la tête tout contre ses genoux, et, dans le désordre de sa douleur, ses splendides cheveux blonds se répandaient jusqu'à terre. Les deux dernières déliraient, se frappaient la poitrine avec désespoir, couvraient de poussière leur visage griffé et sanglant ; puis, elles levaient vers le ciel leurs bras

nus, elles ébranlaient la colline de leurs sanglots ! “Ô mon bonheur, disaient-elles, ô mon trésor, ô mon soleil !” Un chien, qui errait parmi les ruines, mêlait à leurs cris ses aboiements sinistres.

Épouvanté, je m’agrippai à la cape du docteur Topsius ; nous prîmes un raccourci à travers les bruyères, jusqu’au sommet de la colline, où s’entassaient, oisifs et bavards, des ouvriers qui appartenaient aux ateliers de Gareb, des serviteurs du Temple, des colporteurs et quelques-uns de ces prêtres misérables et déguenillés qui vivent de nécromancie et d’aumônes. Devant la blanche toge où se drapait Topsius, deux changeurs, aux oreilles de qui pendaient des pièces d’or, s’écartèrent en murmurant de serviles paroles de bénédiction. Nous fûmes bientôt arrêtés en chemin par une corde de natte qui, d’un côté, était retenue par des pieux fichés en terre et, de l’autre, enroulée autour d’un vieil olivier aux branches duquel étaient suspendus des boucliers appartenant aux légionnaires et un manteau rouge. Nous apprîmes que cette corde servait à isoler le sommet de la colline.

Alors, l’angoisse au cœur, je levai les yeux… Je levai les yeux d’abord vers la croix la plus haute, celle qui était plantée avec des coins dans la fente d’un rocher. Le Rabbi y agonisait. Ce corps, qui n’était ni de marbre ni d’argent et qui haletait, vivant, chaud, attaché et cloué sur un gibet, avec un sordide morceau d’étoffe autour des reins et une traverse de bois entre les jambes, m’emplit de terreur et d’étonnement… Le sang avait taché le bois neuf ; il s’était coagulé autour des clous et noircissait les mains du moribond ; quant à ses pieds violets et déformés par la souffrance, ils étaient attachés avec une grosse corde et ils touchaient presque terre. Le visage, que venait parfois colorer une onde de sang ou qui devenait plus livide que le marbre, roulait lentement d’une

épaule à l'autre. Au milieu des cheveux en désordre et colorés par la sueur, les yeux se mouraient, enfoncés, éteints ; ils semblaient avec leur lumière emporter, pour toujours, toute la lumière et toute l'espérance de la terre…

Le centurion, sans manteau, les bras croisés sur sa cuirasse, montait la garde d'un air grave devant la croix du Rabbi ; quelquefois, il fixait, d'un regard sévère, tous ces gens du Temple qui faisaient du bruit et qui riaient. Topsius me désigna un homme debout près de la corde ; son visage jaune et triste disparaissait presque entre les deux longues mèches de cheveux noirs qui lui tombaient sur la poitrine ; il déroulait, enroulait sans cesse avec impatience un parchemin, épiait la marche lente du soleil, parlait à voix basse à un esclave qui se tenait à son côté.

— C'est Joseph de Ramatha ; me confia le docteur à voix basse. Allons apprendre de lui les choses qu'il convient de savoir.

Mais, à cet instant, d'entre la foule sordide des serviteurs du Temple et des prêtres misérables qui sont nourris avec les reliefs des holocaustes, s'éleva une rumeur plus bruyante que le croassement des corbeaux sur une hauteur. Un homme, de taille énorme, hideux, la barbe rare tailladée de coups de couteau, levait les bras vers la croix du Rabbi et criait d'une voix avinée :

— Toi qui es fort, toi qui voulais détruire le Temple et ses murailles, pourquoi donc ne brises-tu pas le bois de ton gibet ?

Autour de l'homme fusèrent des rires stupides. Un autre, les mains croisées sur la poitrine, s'inclinait avec dérision et il saluait le Rabbi en ces termes :

— Héritier de David, ô mon prince, dis-moi que te semble de ce trône ?

— Fils de David, appelle ton père, vois si ton père viendra te sauver, criait près de moi, d'une voix rauque et la barbe tremblante, un vieillard appuyé sur un bâton.

Quelques colporteurs, dans leur rage bestiale, ramassaient des mottes de terre qu'ils mêlaient de crachats pour les lancer au Rabbi ; enfin, une pierre voltigea et vint résonner contre le bois. Le centurion, indigné, se précipita ; la lame de son épée étincela en l'air ; la bande recula en blasphémant ; certains roulaient dans le pan de leur sarrau leurs doigts qui saignaient.

Nous nous étions approchés de José de Ramatha. Mais l'homme au visage sombre s'écarta brusquement, afin d'éviter les questions importunes du savant Topsius. Froissés par la rudesse de son accueil, nous allâmes nous placer auprès du tronc d'un olivier desséché, en face des autres croix.

La fraîcheur apportée par la brise du soir avait tiré les deux condamnés de leur premier évanouissement. L'un, énorme, velu, les yeux hors de la tête, la poitrine tirée en avant et les côtes saillissantes comme si, dans un effort désespéré, il avait voulu s'arracher du gibet, se lamentait sans arrêt d'une manière épouvantable ; le sang coulait, goutte à goutte, lentement, de ses pieds noirs, de ses mains déchirées ; abandonné, sans affection ni pitié pour l'assister, il ressemblait au loup blessé qui hurle et meurt dans un marécage. Le second, élancé et blond, pendait sans un gémissement, pareil à la tige d'une plante brisée par le milieu. Une femme maigre et en haillons, qui passait à chaque instant son genou par-dessus la corde, tendait vers lui à bout de bras un petit

enfant nu, et elle criait, déjà sans voix : “Regarde encore, regarde encore !” ; mais les paupières livides de l’homme ne bougeaient plus ; un nègre qui rangeait les outils de la crucifixion, allait repousser la misérable avec douceur ; alors elle se taisait, serrait son petit contre elle, d’un mouvement de désespoir, comme si elle eût craint qu’on le lui prît aussi ; elle claquait des dents et tout son corps tremblait ; et l’enfant cherchait parmi les guenilles, le maigre sein de sa mère.

Des soldats, assis par terre, dépliaient les tuniques des suppliciés ; d’autres, la jugulaire du casque passée autour du bras, essuyaient la sueur qui coulait le long de leur visage, ou buvaient, dans un ustensile en fer, à lentes gorgées de l’hydromel. Au bas de la colline, parmi la poussière de la route, sous un ciel très doux, des gens passaient, qui revenaient en paix de leurs champs et de leurs jardins. Un vieillard aiguillonnait ses vaches vers la porte de Genath ; des femmes chantaient, en transportant du bois ; un cavalier trottait, enveloppé dans un manteau blanc. Parfois, ceux qui traversaient le chemin ou revenaient des vergers de Gareb, apercevaient les trois croix dressées ; alors ils relevaient leurs tuniques, gravissaient lentement la colline au milieu des bruyères. L’écriteau de la croix du Rabbi, rédigé en grec et en latin, causait quelque surprise : “Roi des Juifs” ! Qu’est-ce que cela pouvait bien signifier ? Deux jeunes gens, patriciens et sadducéens, les oreilles ornées de boucles en perles et chaussés de brodequins aux talons peints en or, interpellèrent, scandalisés, le centurion. Pourquoi le Préteur avait-il écrit : “Roi des Juifs ?” Celui-là qui était attaché à la Croix était-il Caïus Tibère ? Seul, Tibère était roi de Judée ! Le Préteur avait voulu offenser Israël ; mais, en vérité, il n’avait réussi qu’à insulter César.

Le centurion, impassible, parlait à deux légionnaires qui fouillaient parmi de grosses barres de fer posées sur le sol. La femme qui accompagnait les Sadducéens, une Romaine toute menue et brune, dont la chevelure était parsemée de légers rubans rouges et de poudre bleue, contemplait avec compassion le Rabbi, en respirant un flacon de parfum ; sans doute plaignait-elle ce jeune homme, roi vaincu, roi barbare, qui mourait sur le gibet des esclaves.

J'étais fatigué et j'allai m'asseoir sur une pierre en compagnie de Topsius. La huitième heure judaïque était proche ; le soleil, serein comme un héros vieillissant, descendait vers la mer, au-dessus des palmiers de Béthanie. Devant nous verdoyait le Gareb couvert de jardins. Près des murailles, dans le quartier nouveau de Bézétha, de larges pièces d'étoffes rouges et bleues séchaient sur des cordes, à la porte des teintureries ; une lumière rougeoyait au fond d'une forge ; des enfants couraient et jouaient au bord d'une piscine. Plus loin, au sommet de la tour Hannan dont l'ombre s'étendait déjà sur la vallée d'Hinnon, des soldats debout sur le rempart visaient de leurs flèches les vautours qui volaient dans l'azur. Plus loin encore surgissaient, au milieu des arbres, les terrasses fraîches du palais d'Hérode qui, à l'approche du soir, prenaient une couleur rosée.

J'avais le cœur triste et mes pensées éparses se portaient tour à tour vers nos tentes, vers la bougie que j'y avais laissée allumée et fumante, lorsque j'aperçus, gravissant la colline à pas lents et s'appuyant sur l'épaule d'un enfant, le vieillard que nous avions déjà croisé sur la route de Joppé et qui avait une lyre attachée à sa ceinture. Il traînait ses pas encore plus lourdement qu'alors, et il semblait épuisé par la fatigue d'une longue journée de marche ; il inclinait tristement sa barbe blanche et flottante sur sa poitrine ; sous le

manteau lie de vin qui lui couvrait la tête, les feuilles de laurier pendaient, rares et fanées.

Topsius lui cria : “Eh, Rapsode !” Quand, tâtonnant dans les bruyères du chemin, le Rapsode se fut approché, le docte historien lui demanda s’il apportait des douces îles de la mer un chant nouveau. Le vieillard releva son visage triste et très noblement murmura qu’une jeunesse impérissable sourit dans les plus anciens chants de la Grèce. Puis, ayant posé sa sandale sur une pierre, il prit sa lyre entre ses mains hésitantes ; l’enfant, la taille redressée et baissant les paupières, emboucha une flûte de roseau ; et, dans la splendeur du soir qui enveloppait et dorait Sion, le Rapsode entonna un chant tremblant mais glorieux et pénétré d’adoration, comme s’il était devant l’autel d’un temple, sur une plage de l’Ionie… Je crus comprendre qu’il chantait les Dieux, leur beauté, leur activité héroïque. Il disait les hauts faits d’Apollon de Delphes, imberbe et doré, qui affinait les penseurs humains au rythme de sa cythare ; Athéné, industrieuse et armée, guidant la main des hommes sur les métiers ; Zeus, éternel et serein, donnant la beauté aux races et l’ordre aux cités ; et, au-dessus de tous les autres dieux, plus puissant que tous les dieux, épars dans l’Univers et sans forme précise, le Destin.

Mais, tout à coup, au sommet de la colline, un cri, le cri suprême qui précédait la délivrance, déchira l’air. Les doigts du vieillard s’immobilisèrent sur les cordes de métal ; la tête inclinée sur sa poitrine, il semblait pleurer sur la lyre hellénique, désormais et pour de longs siècles silencieuse et inutile. L’enfant retira la flûte de sa bouche et il fixait les croix de ses yeux limpides, dans lesquels montaient la curiosité et la passion d’un monde nouveau.

Topsius demanda au vieillard de lui dire son histoire. Celui-ci la lui raconta, non sans amertume. Il était venu de Samnos à Césarée, et il jouait du *Konnor* près du Temple d'Hercule. Mais les gens abandonnaient le culte pur des héros ; il n'y avait plus de fêtes et d'offrandes que pour la Bonne Déesse de Syrie ! Ensuite il avait accompagné quelques marchands à Tibériade ; mais là les hommes ne respectaient pas la vieillesse et ils avaient le cœur égoïste des esclaves. Alors il allait sur les routes sans fin et il s'arrêtait dans les postes romains où les soldats l'écoutaient ; dans les bourgs de Samarie, il frappait à la porte des pressoirs ; pour gagner son pain dur, il jouait de la cythare aux funérailles des barbares. Pour le moment, il errait ici, dans cette ville où il y avait un grand Temple et un dieu féroce et sans forme qui détestait la race des hommes. Il n'avait qu'un désir : retourner à Milet, sa patrie, entendre le doux murmure des eaux du Méandre, pouvoir toucher les marbres saints du temple de Phébus Didyme auquel, jeune enfant, il avait, en chantant, porté dans un panier les premières boucles de ses cheveux…

Les larmes coulaient sur son visage, aussi triste que la pluie le long d'un mur en ruines. Je ressentis une immense pitié pour ce Rapsode des îles de Grèce, perdu comme moi dans l'insensible cité des Juifs, accablé par la pensée terrifiante d'un Dieu étranger. Je lui donnai ma dernière pièce d'argent. Il descendit la colline, à pas lents et courbé, en s'appuyant toujours à l'épaule de l'enfant ; la frange déchiquetée de son manteau traînait sur ses pieds nus et à sa ceinture pendait, mal assurée, la lyre héroïque à cinq cordes.

Cependant, là-haut, autour des croix, grandissait une rumeur de révolte. Les gens du Temple gesticulaient et, les bras en l'air, montraient le soleil qui, tel un bouclier d'or,

descendait du côté de la mer de Tyr ; ils réclamaient du centurion qu'il fît descendre les condamnés de leur croix avant que ne sonnât l'heure sainte de la Pâque ! Les plus pieux demandaient qu'on appliquât aux crucifiés, s'ils vivaient encore, le *crurifragium* romain, c'est-à-dire qu'on leur brisât les os à coups de barre de fer et qu'on jetât leurs corps au précipice d'Hinom. L'indifférence du centurion exaspérait leur zèle pieux. Oserait-il souiller le sabbat en laissant en l'air un cadavre ? Quelques-uns relevaient le pan de leur manteau et se préparaient à aller à Acra, d'une course, prévenir le Préteur.

— Le soleil descend ! Le soleil va quitter l'Hébron ! cria, pris de peur, un lévite grimpé sur une roche.

— Achevez-les, achevez-les !

Près de nous, un bel adolescent s'écriait, en faisant les yeux doux et en agitant ses bras chargés de bracelets d'or :

— Jetez le Rabbi aux corbeaux ! Donnez leur Pâque aux oiseaux de proie.

Le centurion, qui surveillait du regard le sommet de la Tour Marianna où les boucliers suspendus étincelaient sous les derniers rayons du soleil couchant, fit, d'un mouvement lent, un signe avec son épée. Deux légionnaires posèrent lourdement sur leurs épaules les barres de fer et marchèrent vers les croix. De frayeur je saisis le bras de Topsius. Mais, devant le gibet de Jésus, le centurion s'arrêta en levant la main.

Le corps blanc et vigoureux du Rabbi ne semblait qu'assoupi tant il était calme ; ses pieds couverts de poussière qui, peu d'instants auparavant, se tordaient de douleur, étaient maintenant droits et inclinés vers le sol comme si,

bientôt, ils allaient le fouler de nouveau ; on ne voyait pas son visage qui était tombé mollement en arrière sur un des bras de la croix et tourné vers le ciel, où il avait placé toute son espérance et son royaume… Je levai, moi aussi, mon regard vers le ciel ; il était sans une ombre, sans un nuage, lisse clair, muet, et si haut et si impassible…

— Qui a réclamé le corps de cet homme ? cria le centurion en cherchant des yeux de tous les côtés.

— Moi, qui l'ai aimé quand il vivait, répliqua Joseph de Ramatha en tendant son parchemin par-dessus la corde.

L'esclave qui attendait près de lui, posa immédiatement à terre le paquet de toile de lin qu'il portait et il courut vers les ruines de la masure où, parmi les amandiers, pleuraient les femmes.

Derrière nous, les Pharisiens et les Sadducéens qui s'étaient rassemblés, s'étonnaient avec aigreur de ce que José de Ramatha, un membre du Sanhédrin ait, ainsi, réclamé le corps du Rabbi afin de l'embaumer et de lui donner les honneurs funèbres des flûtes et des sanglots… L'un d'eux, un bossu, dont les mèches luisaient d'huile, affirmait qu'il avait toujours connu José de Ramatha porté naturellement vers tous les innovateurs, tous les séditieux… Plus d'une fois, il l'avait vu parler avec le Rabbi près du champ des Teinturiers… Et avec eux était Nicodémus, homme riche qui avait des troupeaux, des vignes et toutes les maisons qui étaient des deux côtés de la Synagogue de Cyrénaïque.

Un autre, rubicond et mou, disait d'un ton geignard :

— Que deviendra le pays si les hommes les plus considérés se joignent à ceux qui flattent le pauvre et lui ensei-

gnent que les fruits de la terre appartiennent également à tous !

— Race de Messies, hurlait le plus jeune avec fureur, en frappant les bruyères de son bâton. Race de Messies, perdition d'Israël !

Mais le Sadducéen aux tresses huileuses leva lentement sa main, enveloppée de bandelettes sacrées :

— Calmez-vous ; Jéhovah est grand ; et, en vérité, il règne pour le mieux… Au Temple et dans le Conseil, les hommes énergiques ne manqueront jamais, pour maintenir l'ordre traditionnel ; et, au sommet des calvaires, il faudra toujours, fort heureusement, dresser des croix !…

Et tous murmurèrent :

— *Amen*.

Cependant, le centurion, accompagné des soldats qui portaient les barres de fer sur l'épaule, allait vers les autres gibets, où les condamnés, vivants et agonisants, demandaient de l'eau ; l'un avait le corps détendu et il gémissait ; l'autre se tordait, les mains déchirées, et rugissait terriblement. Topsius, qui souriait froidement, murmura : "Il est temps, allons".

Les yeux inondés d'une eau amère, trébuchant sur les pierres du chemin, je descendis, au côté du fécond critique, la colline de l'immolation. Je sentais une épaisse mélancolie enténébrer mon âme et je songeais à ces croix futures, annoncées par le conservateur aux mèches luisantes… Ainsi donc en serait-il, ô misère insupportable ! Désormais, durant tous les siècles à venir, sans cesse recommencerait, autour du bois des bûchers, dans les cachots glacés, près des esca-

liers des échafauds, ce formidable scandale : Prêtres, Patriciens, Magistrats, Soldats, Docteurs, Marchands s'uniraient pour tuer férocement, au sommet d'une colline, le juste qui, pénétré de la splendeur de Dieu, enseigne l'Adoration en Esprit ou bien, rempli de l'amour des hommes, proclame le Règne de l'Égalité !

C'est en proie à ces pensées que je regagnai Jérusalem, tandis que les oiseaux, plus heureux que les hommes, chantaient dans les cèdres de Gareb…

La nuit tombait et l'heure de la Pâque était arrivée quand nous parvînmes à la maison de Gamaliel ; dans la cour était attaché à un anneau, un âne, bâté de drap noir, qui avait amené l'aimable physicien Eliézer de Silo.

Dans la salle bleue, au plafond de cèdre, parfumée de malobathre, l'austère Docteur, étendu sur un divan aux blanches courroies, nous attendait ; il était pieds nus ; ses manches étaient retroussées et attachées à l'épaule ; près de lui, il y avait un bâton de voyage, une calebasse d'eau et un paquet, emblèmes rituels de la sortie d'Égypte. Devant lui, sur une table incrustée de nacre, parmi les vases en terre peints à fleurs, des paniers filigranés d'argent qui débordaient de fruits et de brillants morceaux de glace, se dressait un candélabre en forme d'arbuste portant à la pointe de chaque branche une pâle flamme bleuâtre. Les yeux fixés sur cette flamme et perdus dans le vague, les mains croisées sur le ventre, le dos appuyé sur des coussins de cuir rouge Eliézer, le doux "Docteur de la Tripe" souriait comme un bienheureux. Près de lui, deux escabeaux recouverts de tapis d'Assyrie nous attendaient, le sagace Historien et moi.

— Soyez les bienvenus, murmura Gamaliel… Grandes sont les merveilles de Sion ; vous devez être affamés…

Il tapa légèrement dans ses mains. Les esclaves, qui marchaient sans bruit sur des semelles de feutre, entrèrent, précédés de l'homme obèse à la tunique jaune, et ils portaient très haut des plats de cuivre fumants.

Sur la table nous avions, d'un côté, un gâteau de blanche farine, fine et douce comme une étoffe de lin qui devait servir à nous nettoyer les doigts ; de l'autre côté, une assiette à bordure de perles où se trouvaient entassées, noires parmi des branches de persil, des cigales frites ; par terre, des jarres d'eau de rose. Nous fîmes nos ablutions ; Gamaliel s'étant purifié la bouche avec un morceau de glace, murmura la prière rituelle sur le large plat où le cabri rôti faisait déborder la sauce au safran et à la saumure.

Topsius, parfait connaisseur des usages de l'Orient, rota fortement, par courtoisie, en signe de rassasiement et de satisfaction ; ensuite, un morceau d'agneau entre les doigts, il dit aux docteurs, en souriant, que Jérusalem lui avait semblé magnifique, brillante de clarté et bénie entre toutes les cités…

Eliézer de Silo ajouta, les yeux fermés de plaisir, comme si on lui faisait une caresse :

— Jérusalem est un joyau meilleur que le diamant et le Seigneur l'a enchâssé au centre de la Terre pour qu'elle donnât sa lumière d'une façon égale à tous les peuples d'alentour…

— Au centre de la Terre !… murmura l'Historien avec un docte étonnement.

Oui ! Et, après avoir trempé un morceau de gâteau dans la sauce au safran, le profond Physicien expliqua la Terre. Elle est plate et plus ronde qu'un disque ; au milieu était Jérusalem la très sainte, comme un cœur rempli de l'amour du Très-Haut ; la Judée, riche en balsamiers et en palmiers, l'entourait d'ombre et de parfums ; au-delà, habitaient les païens en des régions sans douceur, où n'abondaient ni le miel ni le lait ; puis, c'étaient les mers ténébreuses. Et au-dessus de tout cela, la voûte sonore et solide du ciel.

— Solide… balbutia mon savant ami, blême.

Les esclaves servaient en des coupes d'argent de la bière jaune de Médie. Gamaliel me conseilla avec sollicitude, de croquer, pour en relever le goût, une cigale frite. Rabbi Eliézer, savant entre tous quant aux choses de la Nature, révéla à Topsius la divine construction du ciel.

Le ciel était fait de sept couches de cristal dures, merveilleuses, rutilantes ; au-dessus d'elles roulaient sans cesse les grandes eaux ; sur les eaux flottait, dans une lueur, l'esprit de Jéhovah… Ces lames de cristal percées comme un crible glissaient les unes sur les autres avec une musique douce et lente que les prophètes les plus favorisés entendaient quelquefois. Lui-même, une nuit qu'il priait sur la terrasse de sa maison à Silo, il avait, par une rare faveur du Très-Haut, perçu cette harmonie, si pénétrante et si suave que les larmes lui en étaient montées aux yeux et avaient glissé, une à une, sur ses mains ouvertes… Or, au cours des mois de Kislée et de Tébeth, les trous percés dans les lames coïncident et c'est par ces ouvertures que tombent sur la terre les gouttes d'eau qui, éternellement, font lever les moissons.

— La pluie ? demanda Topsius d'un ton plein de respect.

— La pluie, répondit Eliézer avec sérénité.

Topsius réprima un sourire et leva vers Gamaliel ses lunettes d'or qui étincelaient d'une docte ironie ; mais le pieux fils de Siméon gardait sur son visage, émacié par l'étude de la Loi, un sérieux impénétrable. Alors l'Historien, en farfouillant dans les olives, voulut savoir du savant Physicien pour quelle raison la voûte du ciel avait cette couleur d'azur qui ravissait l'âme…

Eliézer de Silo lui expliqua :

— Une grande montagne couleur d'azur, qui est encore invisible aux hommes, se dresse à l'Occident ; or, quand le soleil tombe, sa réverbération baigne le cristal du ciel et le teint en indigo. Peut-être est-ce sur cette montagne que vivent les âmes des justes !

Gamaliel toussa légèrement et il murmura : “Buvons en louant le Seigneur !”

Il leva une coupe de vin de Sichem, avec des paroles de bénédiction, et il me la passa en appelant la paix sur mon cœur. Je murmurai : “À la vôtre, je vous la souhaite longue et heureuse !” Quant à Topsius, il reçut la coupe avec respect et but à la prospérité d'Israël, à sa force, à son savoir.

Ensuite, les serviteurs, précédés par l'homme obèse à la tunique jaune, qui faisait résonner sur la dalle avec pompe sa baguette d'ivoire, apportèrent le plus sacré des aliments de la Pâque, les herbes amères.

Le plat était rempli de laitues, de cresson, de chicorées, de pissenlits, de vinaigre et de gros morceaux de sel. Gamaliel mâchait ces herbes avec solennité, comme s'il accomplissait un rite ; elles représentaient les amertumes d'Israël

au cours de sa captivité en Égypte. Eliézer, en suçant ses doigts, les déclara délicieuses, fortifiantes et pénétrées d'une haute leçon spirituelle.

Mais Topsius rappela, fondant son opinion sur les auteurs grecs, que tous les légumes amollissent la virilité chez l'homme, diminuent l'éloquence, énervent l'héroïsme ; et, dans un torrent d'érudition, il cita alors Théophraste, Eubule, Nicandre dans la seconde partie de son *Dictionnaire,* Phénias dans son *Traité des Plantes,* Dephile et Epicharme !

Gamaliel, d'un ton sec, condamna l'inanité de cette science ; en effet, Hécate de Milet, dans le seul premier livre de sa *Description de l'Asie,* renferme cinquante-trois erreurs, quatorze blasphèmes et cent neuf omissions… C'est ainsi, par exemple, que le futile auteur grec disait que la datte, don merveilleux du Très-Haut, affaiblissait l'intelligence !…

— Mais s'écria avec ardeur Topsius, Xénophon, dans le livre second de l'*Anabase,* soutient la même opinion ! Et Xénophon…

Gamaliel rejeta l'autorité de Xénophon. Alors Topsius, cramoisi de colère et frappant de sa cuillère en or sur le bord de la table, exalta l'éloquence de Xénophon, la vigoureuse noblesse de ses sentiments, son tendre respect pour Socrate… Et, tandis que je partageais en deux un gâteau de Commagène, les deux éloquents docteurs entamèrent une discussion sur Socrate. Gamaliel affirmait que les *voix mystérieuses* que Platon entendait et qui le guidaient d'une façon si divine, et si pure, étaient les murmures lointains qui lui arrivaient de Judée, échos miraculeux de la voix du Seigneur… Topsius s'agitait, haussait les épaules, avec une ironie désespérée. Socrate inspiré par Jéhovah ! Quels enfantillages !

Il était pourtant impossible de douter (insistait Gamaliel, déjà livide) que les Gentils sortaient peu à peu des ténèbres, attirés par la lumière forte et pure que répandait Jérusalem ; en effet, le respect des dieux apparaissait chez Eschyle, profond et plein de terreur ; chez Sophocle, aimable et plein de sérénité ; chez Euripide, superficiel et plein de doute… Et chacun des Tragiques faisait, ainsi, un large pas vers le Dieu véritable !

— Ô Gamaliel, fils de Siméon, murmura Eliézer de Silo, toi qui possèdes la vérité, pourquoi ouvres-tu ton esprit aux païens ?

Gamaliel répondit :

— Afin de pouvoir les mépriser davantage !

Las de cette controverse sur les classiques, je tendis à Eliézer un compotier de miel d'Hébron et je lui dis à quel point j'avais aimé le chemin de Gareb parmi les jardins. Il m'accorda que Jérusalem avec sa ceinture de vergers était aussi douce à la vue que le front d'une fiancée couronnée d'anémones. Puis il me fit part de son étonnement que j'eusse choisi, pour mon plaisir, les environs de Géhon, remplis d'abattoirs et proches de cette colline aride où se dressaient les croix. Certainement, j'aurai trouvé plus d'agrément aux parfums de Siloéh…

— Je suis allé voir Jésus, répliquai-je sévèrement. Je suis allé voir Jésus crucifié cet après-midi sur l'ordre du Sanhédrin.

Eliézer, avec une courtoisie toute orientale, se frappa la poitrine pour me montrer le chagrin qu'il ressentait. Il voulut savoir s'il appartenait à ma famille, s'il avait partagé avec

moi le pain de l'alliance, ce Jésus que j'avais assisté dans sa mort d'esclave.

Je le considérai, stupéfait :

— C'est le Messie.

Il me regarda, plus stupéfait encore que je ne l'étais moi-même, tandis qu'un filet de miel lui coulait le long de la barbe.

Fait incroyable ! Eliézer, docteur du Temple, Physicien du Sanhédrin, ne connaissait pas Jésus de Galilée !

Très pris par le soin des malades qui, à l'époque de la Pâque, affluaient à Jérusalem, il me confessa qu'il n'était allé ni au Xistus, ni dans la boutique de Cléos le parfumeur, ni sur les terrasses de Hannan d'où les nouvelles s'envolent plus nombreuses que les colombes ; aussi bien n'avait-il pas entendu parler de l'apparition d'un Messie…

Au reste, ajouta-t-il, ce ne pouvait être le Messie ! Celui-ci devrait s'appeler Manahem, c'est-à-dire “le consolateur” parce qu'il apporterait la consolation à Israël. Il y aurait deux messies : le premier, de la tribu de Joseph, serait vaincu par Gog ; le second, fils de David et plein de force, vaincrait Magog. La naissance de ce dernier serait précédée de sept années de merveilles ; des mers s'évaporeraient, des étoiles se détacheraient du ciel ; il y aurait des famines et une telle surabondance que les rochers eux-mêmes donneraient des fruits ; au cours de la dernière année, des flots de sang couleraient sur les nations ; enfin résonnerait une voix puissante ; et, sur l'Hébron, comme une épée du feu, surgirait le Messie.

Il disait ces choses avec infiniment d'élégance, tout en fendant la peau d'une figue. Puis il ajouta avec un soupir :

— Or, aucune de ces merveilles n'a encore, mon fils, annoncé la consolation…

Et il mordit la figue à pleines dents.

Alors, ce fut moi, Théodoric, Ibère, habitant d'un lointain municipe romain, qui narrai à un Physicien de Jérusalem, élevé parmi les marbres du Temple, la vie du Seigneur. Je lui racontai les faits charmants et les événements dramatiques de sa vie : les trois étoiles sur son berceau ; sa parole qui calmait les eaux de Galilée ; le cœur des simples qui battait pour lui ; le Royaume du Ciel qu'il promettait ; et son visage, auguste qui rayonnait devant le Préteur de Rome…

— Et puis les Prêtres, les Patriciens et les Riches l'avaient crucifié !

Le docteur Eliézer, tout en choisissant des figues dans le panier, murmura pensivement :

— Triste, triste, en vérité… Toutefois, mon fils, le Sanhédrin est miséricordieux. Depuis les sept années que je le sers, à peine a-t-il promulgué trois sentences de mort… Bien sûr, bien sûr, le monde a besoin d'écouter attentivement les paroles d'amour et de justice ; mais Israël a déjà tant souffert des innovateurs et des prophètes !… Enfin, on ne devrait jamais répandre le sang de l'homme. À vrai dire, ces figues de Bethphagé ne valent pas celles de mon jardin de Silo !

Je me tus et roulai une cigarette. Le docte Topsius discutait encore avec Gamaliel sur l'Hellénisme et les écoles socratiques ; se cabrant, les lunettes au bout du nez, il résumait fortement son jugement :

— Socrate, la semence ; Platon, la fleur ; Aristote, le fruit ; et c'est de cet arbre, ainsi complet, que s'est nourri l'esprit humain !

Mais, tout à coup, Gamaliel se leva ; le docteur Eliézer, lui aussi, après avoir roté copieusement. Tous les deux, ils crièrent :

— *Alléluia !* Loué soit le Seigneur qui nous a tirés de la terre d'Égypte !

La cène pascale était terminée. Le savant Historien, qui essuyait sur son front la sueur de la controverse, consulta sa montre avec une certaine vivacité et il demanda à Gamaliel la permission de monter sur la terrasse ; il désirait se reposer de ses émotions et prendre le frais dans l'air doux d'Opel… Le Docteur de la Loi nous conduisit jusqu'à la galerie qui était pâlement éclairée par des lampes de mica, et il nous montra le raide escalier d'ébène qui menait aux terrasses. Après avoir appelé sur nous la grâce du Seigneur, il pénétra avec Eliézer dans une pièce dont la porte était fermée par des rideaux de Mésopotamie et d'où sortaient une bouffée de parfum, une douce rumeur de rires et de lents arpèges de lyre.

Quelle douceur avait l'atmosphère sur la terrasse ! Quelle allégresse régnait à Jérusalem en cette nuit de Pâque ! Dans le ciel, muet et fermé comme un palais un jour de deuil, aucun astre ne brillait ; mais le bourg de David et la colline d'Acra avec ses illuminations rituelles étaient tachetés d'or. Sur chaque terrasse, les vases où brûlait de l'étoupe trempée dans l'huile laissaient échapper une flamme ondoyante et rouge. Ça et là, au sommet de quelque maison plus élevée que les autres, les guirlandes de lumière ressemblaient, sur les murs noirs, à un collier de perles au cou d'une

négresse. De tous côtés, montaient de doux gémissements de flûte, de mélancoliques arpèges de Konnor ; dans les rues, illuminées par de grands feux de bois, nous voyions évoluer les tuniques, claires et courtes, des Grecs qui dansaient la *callabida*. Seules, quelques tours que la nuit semblait grandir, l'Hippique, la Marianna, la Pharsala, n'étaient pas éclairées ; et l'appel rude et rauque de leurs trompettes passait parfois, comme une menace, sur la ville sainte en fête.

Mais, au-delà des murailles, la joie de la nuit pascale reprenait. Des lumières brillaient à Siloéh. Dans les campements établis sur le mont des Oliviers, des feux pétillaient et comme les portes de la ville étaient restées ouvertes, des files de torches fumantes circulaient à travers les chemins, parmi la rumeur des cantiques.

Cependant, une colline, au-delà de Gareb, demeurait plongée dans les ténèbres. Au pied de cette colline, à cette heure, au fond d'un ravin qui s'ouvrait entre les rochers, deux corps déchiquetés blanchissaient, et les vautours, dont le bec faisait un bruit de fers entrechoqués, célébraient, à leur façon, le repas pascal. Du moins, le corps de l'autre condamné, enveloppe précieuse d'un esprit parfait, avait-il eu les honneurs d'un tombeau neuf, après avoir été enseveli dans une fine pièce de lin, oint et parfumé de cannelle et de nard. Ainsi l'avaient laissé, en cette nuit, la plus sainte d'Israël, ceux qui l'aimaient, et qui désormais l'aimeraient jusqu'à la fin des siècles de l'amour le plus tendre… Ainsi l'avaient-ils laissé sous la pierre lisse du tombeau. C'était pourquoi, parmi les maisons de Jérusalem, remplis de lumières et de chants, une seule où coulaient des larmes demeurait fermée et dans l'ombre. Le foyer y était éteint et refroidi ; la lampe achevait de se consumer sur le boisseau ; la cruche était à sec, car nul n'était allé à la fontaine ; accrou-

pies sur une natte, les cheveux épars, celles qui avaient suivi le Rabbi depuis la Galilée parlaient de lui, des premières espérances, des paraboles racontées au milieu des champs de blé, des heures de joie passées au bord du lac…

J'en étais là de ces réflexions, et, penché sur le mur, je contemplais Jérusalem, quand sur la terrasse surgit sans bruit une forme blanche enveloppée de lin blanc et qui exhalait un parfum de cannelle et de nard. Il me sembla que cette forme répandait une clarté autour d'elle et qu'elle effleurait à peine les dalles de ses pieds, et mon cœur frémit de crainte ! Mais, d'entre les étoffes claires, sortit une bénédiction grave et familière :

— Que la paix soit avec vous !

Ah ! quel soulagement ! Ce n'était que Gad !

L'Essénien s'arrêta devant nous, en silence ; je sentais ses yeux fouiller le fond de mon âme, comme pour en découvrir la grandeur et la force. Enfin, toujours immobile dans ses larges vêtements blancs, telle une image funéraire, il murmura :

— La lune va se lever… Toutes choses attendues se sont accomplies… Maintenant, dites-moi ! Vous sentez-vous le cœur assez fort pour accompagner Jésus et le garder jusqu'à l'oasis d'Engaddi ?

Je me dressai d'un bond et, de terreur, levai les bras au ciel… Accompagner le Rabbi ! Quoi ! ne gisait-il plus, embaumé et entouré de bandelettes, sous une pierre sépulcrale dans un jardin de Gareb ?… Il vivait ! Quand se lèverait la lune, il partirait, entouré de ses amis, pour Engaddi ! Je saisis anxieusement l'épaule de Topsius, pour m'appuyer sur son vigoureux savoir et son autorité.

Mon docte ami, lui aussi, paraissait troublé par une douloureuse incertitude…

— Sans doute… Mais oui, notre cœur est fort, mais… mais, nous n'avons point d'armes !…

— Suivez-moi, répliqua Gad ardemment. Nous passerons par la maison de quelqu'un qui nous dira les choses qu'il convient de savoir, et qui vous donnera des armes !…

Encore tremblant et sans me séparer du sage Historien, j'osai à peine balbutier :

— Et Jésus ? Où est Jésus ?…

— Dans la maison de Joseph de Ramatha, me confia l'Essénien à l'oreille, en regardant autour de nous comme un avare qui parle de son trésor. Pour que les gens du Temple ne se doutassent de rien, nous avons déposé, sous leurs yeux même, le Rabbi dans un tombeau neuf qui se trouve au fond du jardin de Joseph. Par trois fois, les femmes étaient venues pleurer sur la pierre qui, conformément aux rites, ne doit pas, vous le savez, fermer complètement le tombeau ; par une large fente, on voyait le visage du Rabbi. Quelques serviteurs du Temple virent et dirent : "Ça va". Chacun retourna chez soi… Moi, j'entrai par la porte de Génath, et je ne vis plus rien. Dès la tombée de la nuit Joseph et un autre homme qui lui est entièrement dévoué devaient aller chercher le corps de Jésus et, à l'aide de recettes qui nous viennent du livre de Salomon, le tirer de l'évanouissement causé par le vin narcotique et la souffrance… Venez donc, vous qui l'aimez aussi et qui croyez en lui.

Ému, décidé, Topsius retroussa sa longue cape ; nous descendîmes, en silence et avec précaution, l'escalier, qui, de

la terrasse, conduisait à un chemin de gravier courant le long de la muraille neuve d'Hérode.

Longtemps, nous marchâmes dans les ténèbres, guidés par le vêtement blanc de l'Essénien. Parfois, du milieu d'une maison en ruines, un chien bondissait en aboyant. Sur les créneaux élevés circulaient les lanternes sourdes des rondes. Une ombre qui toussait, se dressa de sous un arbre ; triste et molle, elle semblait sortir d'un tombeau ; elle frôla mon bras, saisit la cape de Topsius et nous demanda, avec des gémissements et des bouffées d'ail, de venir dormir dans son lit qu'elle avait parfumé de nard.

Nous nous arrêtâmes, enfin, devant un mur dont une épaisse natte fermait l'ouverture. Un couloir qui suintait d'humidité nous conduisit à une galerie soutenue par de solides poutres ; le sol où nous nous enfoncions comme dans de la boue amortissait le bruit de nos semelles.

Gad poussa, à trois reprises espacées, le cri du chacal. Nous attendions au milieu de la cour, assis sur la margelle d'un puits recouvert de planches ; le ciel, au-dessus de nous, gardait l'obscurité dure et impénétrable du bronze. Dans un coin, sous la galerie, surgit enfin une vive clarté : la lampe qui apparut, éclairait par dessous la barbe noire de l'homme qui la tenait et qui avait rejeté sur sa tête le pan d'un burnous brun de galiléen. Mais elle s'éteignit aussitôt sous un souffle vigoureux. L'homme, à pas comptés, s'avança vers nous dans les ténèbres. Gad rompit le triste silence :

— Que la paix soit avec toi, mon frère ! Nous sommes prêts.

L'homme posa lentement sa lampe sur le couvercle du puits, et il dit :

— Tout est consommé.

Gad, tremblant, s’écria :

— Le Rabbi ?

L’homme leva sa main pour étouffer le cri de l’Essénien. Puis, ayant sondé les ténèbres autour de nous de son regard inquiet qui brillait comme celui des animaux du désert, il parla :

— Ce sont des choses trop hautes pour que nous puissions les comprendre. Rien n’a été négligé. Le vin narcotique avait été soigneusement préparé par la femme de Rosmophin qui est habile et connaît les simples… J’avais parlé au centurion, un camarade auquel j’ai sauvé la vie en Germanie, au cours de la compagne de Rublius. Et quand nous avons roulé la pierre sur le tombeau de José de Ramatha, le corps du Rabbi était chaud !

Il se tut ; et, comme si la cour, fermée pourtant et plongée dans l’obscurité, ne fût pas assez secrète ni sûre, il toucha l’épaule de Gad et, sans même qu’on entendit le glissement de ses pieds nus, il l’entraîna dans la partie la plus sombre de la galerie, jusqu’aux pierres du mur. Nous, serrés contre lui et silencieux, nous tremblions d’anxiété, et je compris que la révélation qui allait nous être faite, éclairerait, d’une manière définitive et formidable, les Mystères.

— À la tombée de la nuit, nous confia l’homme dans un murmure semblable au murmure triste de l’eau qui court dans les ténèbres, nous sommes retournés au tombeau. Nous avons regardé par la fente ; le visage du Rabbi était serein et empreint de majesté. Nous enlevâmes la pierre, nous tirâmes le corps. Le Rabbi semblait endormi, si beau, si divin, au milieu des étoffes qui l’enveloppaient… José avait une lan-

terne ; nous portâmes le corps dans la direction de Gareb, en courant à travers le bois. Près d'une fontaine, nous rencontrâmes une ronde de la Cohorte auxiliaire. Nous dîmes : "C'est un homme de Joppé qui est tombé malade et que nous conduisons à sa synagogue." La ronde nous dit : "Passez". Chez José se trouvait Siméon l'Essénien, qui a vécu à Alexandrie et qui connaît les propriétés des plantes : tout était prêt, même la racine de bourrache… Nous étendîmes Jésus sur une natte. Nous lui avons donné à boire des cordiaux, nous l'avons appelé, nous avons espéré, prié… Mais, hélas, nous sentions le corps se refroidir entre nos mains… Un instant, il ouvrit les yeux lentement ; une parole sortit de sa bouche ; elle était indistincte et nous ne pûmes en comprendre le sens… Il semblait, croyons-nous, évoquer son père et se plaindre de son abandon… Puis il frissonna ; un peu de sang coula au coin de sa bouche… Alors, sa tête s'inclina sur la poitrine de Nicodème et il mourut.

Gad tomba lourdement à genoux et il sanglotait ; l'homme, comme si tout eût été dit, fit un pas pour aller chercher sa lampe sur le puits. Topsius l'arrêta d'un geste impérieux :

— Dites-moi… J'ai besoin de savoir toute la vérité. Qu'avez-vous fait ensuite ?

L'homme s'arrêta non loin d'une des poutres en bois. Puis il étendit les bras dans l'obscurité et il s'approcha de nous si près que nous sentions son souffle chaud sur le visage :

— Il était nécessaire, pour le bien du monde, que les prophéties se réalisassent. Durant deux heures, José de Ramatha pria, front contre terre. J'ignore si le Seigneur lui parla en secret ; mais quand il se releva, son visage rayonnait et il

criait : “Élie est venu ! Élie est venu ! Les temps sont accomplis”. Alors, sur son ordre, nous avons enterré le Rabbi dans une caverne qui lui appartient et qui est taillée à même le roc, derrière le moulin…

Ayant ainsi parlé, l’homme traversa la cour, reprit sa lampe. Il s’éloignait lentement, sans un mot, quand Gad releva le visage et l’appela en sanglotant :

— Écoute encore ! Grand est le Seigneur, en vérité !… Et l’autre tombeau, celui où les femmes de Galilée l’ont laissé, attaché et enveloppé de linges, avec de l’aloès et du nard ?

L’homme, sans s’arrêter et disparaissant déjà dans les ténèbres, murmura :

— Il est resté ouvert, et vide !…

Alors Topsius me saisit par le bras si vigoureusement que nous trébuchâmes dans l’obscurité contre les piliers de la galerie. Au fond, une porte s’ouvrit, avec un fracas soudain de fers qui tomberaient… Je vis une place entourée d’arcs sans couleur, triste et froide, l’herbe y poussait entre les dalles qui se détachaient du sol, comme dans une ville abandonnée. Topsius s’arrêta :

— Théodoric, dit-il, à la fin de la nuit nous partons pour Jérusalem… Notre voyage dans le Passé est terminé… La légende initiale du Christianisme est créée ; voici la fin du monde antique !

Triste et frissonnant, je considérai le docte Historien. Ses cheveux volaient au vent de son inspiration. Et les paroles qui si légèrement s’échappaient de ses lèvres fines, tombèrent en résonnant terriblement, lourdement, sur mon cœur.

— Après-demain, quand le Sabbat aura pris fin, les femmes de Galilée retourneront au tombeau de José de Ramatha où elles ont laissé Jésus enseveli… Et elles le trouveront ouvert, et vide. “Il a disparu, il n’est plus ici !” Alors Marie de Magdala, croyante et passionnée, s’en ira crier dans Jérusalem : “*Il est ressuscité, il est ressuscité !*” C’est ainsi que l’amour d’une femme change la face du monde, et donne une religion de plus à l’humanité !

Il leva les bras au ciel et il bondit à travers la place où les piliers de marbre commençaient à s’écrouler sans bruit, mollement. Nous atteignîmes, haletants, le portail de Gamaliel. Un esclave, qui avait encore aux poignets des fragments de chaîne, tenait nos chevaux. Nous les enfourchâmes. Nous franchîmes la Porte d’Or dans un bruit de pierres entraînées par un torrent ; nous galopions vers Jéricho sur la route romaine de Sichem à une allure vertigineuse, à tel point que nous n’entendions pas les fers de nos bêtes frapper les dalles noires de basalte. Devant moi, la cape blanche de Topsius semblait fouettée par une rafale furieuse. Les collines couraient à nos côtés, comme des ballots sur le dos des chameaux dans la débandade d’un peuple. Les naseaux de ma jument dardaient des jets de fumée rouge, et je me cramponnais aux rênes, la tête égarée comme si nous roulions parmi les nuages…

Tout à coup, nous aperçûmes, élargie, creusée jusqu’aux montagnes de Moab, la plaine de Chanaan. Notre camp blanchoyait près des braises endormies des feux. Les chevaux s’arrêtèrent, les jambes tremblantes. Nous courûmes à nos tentes ; sur la table, la bougie que Topsius avait allumée avant de s’habiller, il y avait mille huit cents et quelques années, achevait de mourir avec une petite flamme livide… Épuisé par un voyage si long, je me jetais sur mon lit de

camp, sans même enlever mes bottes blanches de poussière…

Aussitôt, il me sembla qu'une torche fumante pénétrait dans la tente et y répandait une lumière d'or… Je me réveillai en sursaut. Dans une large tache de lumière qui venait des montagnes de Moab, le joyeux Potte entrait, en manches de chemise, mes bottes à la main.

Je rejetai ma couverture, je me grattai les cheveux pour mieux constater le changement terrible qui, depuis la veille, s'était accompli dans l'Univers ! Sur la table gisaient les deux bouteilles de champagne avec lesquelles nous avions trinqué à la Science et à la Religion. Le paquet de la Couronne d'Épines reposait sous mon oreiller. Topsius, allongé sur sa couchette, en caleçon et un mouchoir attaché autour de la tête, baillait en mettant ses lunettes d'or sur le bout de son bec. Le joyeux Potte nous plaisanta de notre paresse et il voulait savoir ce qui nous plairait ce matin pour notre déjeuner, “du tapioca ou du café ?”

Je laissai échapper délicieusement de ma poitrine un gros soupir de consolation. Dans ma joie triomphale de réintégrer ma personnalité et mon siècle, d'un bond, je me mis debout sur mon matelas et, le pan de ma chemise au vent, je hurlai :

— Du tapioca, mon cher Potte ! Un bon petit tapioca bien sucré et bien mollet, et qui me rappelle à souhait mon Portugal !…

IV

Le lendemain, qui était un dimanche radieux, nous levâmes notre campement de Jéricho et nous mîmes en route, avec le soleil, vers l'occident, par la vallée du Chérith ; nous commencions notre pèlerinage de Galilée.

Mais, soit que la consolante source d'admiration se fût desséchée en moi, soit que mon âme, emportée un instant sur les sommets de l'Histoire où elle avait été battue par des rafales d'émotion, ne pût prendre aucun plaisir à la vue de ces chemins paisibles et déserts de la Syrie, je ne ressentais qu'indifférence et lassitude du pays d'Ephraïm au pays de Zébélon.

Quand, la nuit venue, nous établîmes notre camp à Béthel, la pleine lune venait de se lever derrière les montagnes noires de Giléad… Le joyeux Potte me montra alors le sol sacré où Jacob, pasteur de Bethsabé, s'étant endormi sur une roche, avait vu une échelle étincelante qui allait de ses pieds jusqu'aux étoiles, le long de laquelle montaient et descendaient, entre ciel et terre, des anges muets et les ailes fermées… Je baillai formidablement et bougonnai… "C'est épatant !"

Et c'est ainsi, en baillant et bougonnant que je traversai la terre des prodiges. La grâce des vallées m'ennuya autant que la sainteté des lieux. Je me suis assis sur la margelle du puits de Jacob, là même où Jésus, fatigué comme je l'étais de ces routes trop calmes, et, ayant bu comme moi à l'amphore d'une Samaritaine, avait enseigné la nouvelle et pure manière de prier ; sur les côtes du Carmel, dans une cel-

lule de monastère, j'ai entendu, la nuit, bruire les cèdres qui abritaient Élie, et gémir à mes pieds les eaux vassales d'Hyram, roi de Tyr ; j'ai galopé, le manteau au vent, à travers la plaine d'Esdrelon ; j'ai ramé doucement sur le lac de Génésareth, lumineux et calme ; eh bien ! partout et toujours, l'Ennui a marché près de moi en compagnon fidèle et, à chaque pas, il me serrait contre sa poitrine molle, sous son manteau brun…

De temps à autre, cependant, une mélancolie tendre et charmante, qui venait d'un passé lointain, soulevait doucement mon âme, de même que la brise soulève parfois une tenture légère… Alors, tout en fumant devant nos tentes ou en trottant dans le lit desséché des torrents, je *revoyais,* avec délice, des fragments détachés de cette Antiquité qui m'avait si passionnément retenu : Les Thermes romains où une créature merveilleuse, coiffée d'une mitre jaune, s'offrait, lascive et pontificale ; le beau Manassès qui tenait à la main une épée constellée de pierres précieuses ; les marchands du temple qui déroulaient les brocards de Babylone ; la sentence parafée de rouge qui, condamnait le Rabbi et qui était apposée sur un pilier de pierre, à la porte *Judiciaire ;* les rues illuminées, les Grecs dansant la *callabida*… J'étais saisi alors par un anxieux désir de me plonger à nouveau en ce monde aboli. C'était ridicule, en vérité ! Moi, Raposo, licencié en droit, rassasié de tous les plaisirs et de tout le confort de la Civilisation, je regrettais cette barbare Jérusalem que j'avais habitée un jour du mois de Nisan, Pontius Pilatus étant procurateur de Judée !

Puis ces souvenirs s'éteignaient comme des feux sur lesquels on ne met plus de bois. En mon âme, il ne restait plus que des cendres, et, devant les ruines du mont Ebal ou dans

les jardins qui parfumaient la lévitique Sichem, je recommençais à bailler.

Quand nous arrivâmes à Nazareth, qui apparaît dans la désolation de la Judée comme un rameau vert posé sur la pierre d'un tombeau, je ne m'intéressais même plus aux belles juives qui amolissaient de tendresse le cœur de saint Antonin. Elles montaient, leur amphore rouge sur l'épaule, parmi les sycomores, jusqu'à la fontaine où Marie, mère de Jésus, se rendait tous les soirs en chantant comme elles et comme elles vêtue de blanc… Le joyeux Potte retroussait ses moustaches et leur murmurait des madrigaux ; elles souriaient et baissaient leurs cils lourds et tendres. C'était au spectacle de cette suave modestie que saint Antonin, appuyé sur son bâton et secouant sa longue barbe, soupirait : “Ô vertus éclatantes, héritées de Marie pleine de grâce !” Et moi, dans mon for intérieur, je grognais sèchement : “Bas flatteur” !

À travers les ruelles, où les vignes et les figuiers abritaient des demeures modestes, comme il convient au doux village de celui qui enseigna l'humilité, nous grimpâmes jusqu'à la hauteur de Nazareth, sans cesse battue par le vent impétueux qui souffle des Idumées. À cet endroit, Topsius retira sa calotte pour saluer ces plaines, ces horizons que, certainement, Jésus venait contempler et dont la grâce et la lumière lui inspirèrent les incomparables beautés du royaume de Dieu… Le doigt du docte Historien me désignait tous ces lieux sacrés, dont les noms tombaient dans mon âme avec une solennité de prophétie ou un fracas de bataille ; Esdrelon, Endor, Sulem, Thabor… Il me regardait en roulant une cigarette. Sur le Carmel souriait une blancheur de neige ; les plaines de la Péré étincelaient et roulaient une poussière d'or ; le golfe de Kaïpha était tout d'azur ; au loin,

la tristesse couvrait les montagnes de Samarie ; d'immenses aigles tournoyaient sur les vallées. Je murmurai, en baillant :

— Oui, jolie vue !

Un matin à l'aube, nous reprîmes enfin le chemin de Jérusalem. Entre la Samarie et Ramah, nous fûmes assaillis par les pluies diluviennes et noires de la Syrie qui remplissent brusquement les torrents rugissants sous les lauriers-roses en fleurs ; puis, non loin de la colline de Gibéah où, autrefois, dans son jardin, entre le landier et le cyprès, David touchait de la harpe en contemplant Sion, tout se vêtit de sérénité et d'azur. Une inquiétude s'engouffra dans mon âme comme un vent triste dans ses ruines… J'allais apercevoir Jérusalem ! Mais *quelle* Jérusalem ? Serait-ce celle-là même que j'avais vue un jour, resplendissant somptueusement au soleil de Nisan, avec ses tours formidables, son Temple couleur d'or et couleur de neige, Acra pleine de palais, Bézeth arrosée par les eaux de l'Enrogel ?

— El Kurds ! El Kurds ! cria le vieux bédouin en brandissant sa lance ; c'était sa façon d'annoncer par son nom musulman la cité du Seigneur.

Je galopai à bride abattue… Tout à coup je la vis, là, en bas, près du ravin du Cédron, sombre, remplie de couvents et accroupie entre ses murailles démantelées comme une pauvresse, couverte de poux qui, pour mourir, se blottit dans un coin et s'enveloppe de son manteau en haillons.

Dès que nous eûmes franchi la porte de Damas, les pattes de nos chevaux retentirent aussitôt sur les pavés de la rue Chrétienne ; rasant un mur, un moine gras, son bréviaire et son parasol en calicot sous le bras, reniflant à grand bruit une prise de tabac. Nous sautâmes de cheval devant l'*Hôtel*

de la Méditerranée ; dans la cour étroite, sous une annonce des "Pilules Holloway", un Anglais un carreau collé à l'œil, les brodequins posés sur le divan d'indienne, lisait le *Times ;* derrière une galerie ouverte, où séchaient des caleçons blancs avec des taches de café, une voix enrouée glapissait en français : "C'est le beau Nicolas, holà !..." Eh bien ! c'était ça, c'était ça, la Jérusalem Catholique !... Quand j'entrais dans notre chambre, très claire et égayée par la cloison tapissée de papier à ramages bleus, un instant encore me revint à la mémoire une certaine salle, avec des candélabres d'or et une statue d'Auguste, où un homme en toge étendait le bras et disait : "César sait qui je suis !"

Je courus alors à la fenêtre pour emplir mes poumons de l'air vif de la moderne Sion. Je retrouvai le couvent et ses persiennes vertes et fermées, les gouttières muettes en cette soirée de soleil et de douceur.

Au milieu des jardins, des ruelles en escaliers se glissaient, avec des tours et des détours, où se croisaient des Franciscains déchaux et des Juifs aux tresses sales... Quel repos, entre ces murs frais de cellule, après l'embrasement des routes de Samarie !

J'allai palper le lit douillet. J'ouvris la commode. Je fis une caresse légère au petit paquet, rond et gracieux avec son ruban rouge, de ma chère Mary, qui était blotti parmi les chaussettes.

À cet instant, le joyeux Potte entra pour m'apporter le précieux paquet, rond et net avec son ruban rouge, de la Couronne d'Épines ; et il me donna, joyeusement, les nouvelles de Jérusalem. Il les avait prises chez le barbier de la Voie Douloureuse, et elles étaient de poids. De Constantinople était arrivé un *firman* exilant le Patriarche grec, un

pauvre vieux tout ce qu'il y avait d'évangélique, qui avait une maladie de foie et qui secourait les pauvres. M. le consul Damiani avait, en tapant du pied, affirmé dans un magasin à reliques de la rue Armenia, qu'avant le Jour des Rois, à cause d'une chicane à propos d'un mur entre les Franciscains et la *Mission protestante,* l'Italie déclarerait la guerre à l'Allemagne. À Bethléem dans l'église de la Nativité, un prêtre latin avait, au cours d'une querelle, à un Salut du Saint-Sacrement, fendu la tête d'un prêtre copte à coups de cierge… Enfin, la nouvelle la plus agréable de toutes : près de la porte d'Hérode, et donnant sur la vallée de Josaphat, venait de s'ouvrir, pour la joie de Sion, un café avec billards : "Au Bon Coin du Sinaï !"

Du coup, les douloureux regrets du passé qui recouvraient mon âme comme de la cendre, furent balayés par un vent frais de jeunesse et de modernisme… Je bondis sur le dallage sonore :

— Eh ! vivat pour le "Bon Coin du Sinaï" ! Allons-y ! À moi la bande et le carambolage ! Sacrédié, j'allais mourir faute d'amusements ! Et ensuite, à nous les petites femmes !… Là, posez le paquet de la Sainte Couronne, mon beau Potte… Ça, vous savez, ça représente des tas de pognon !… bon Jésus, ce que Tante va en baver… Mettez-le sur la commode, entre les chandeliers… Et après le casse-croûte, Potte de mon cœur, tous au "Au Bon Coin du Sinaï" !

Le docte Topsius entra à cet instant ; il haletait ; il était porteur d'une nouvelle d'une magnifique importance pour l'histoire ! Durant notre pèlerinage en Galilée, la *Commission des Fouilles bibliques* avait trouvé, sous des ordures accumulées depuis des siècles, une des pierres de marbre qui, selon Josèphe et Philon et les Talmuds, se dressaient dans le

Temple, près de la “Porte Belle” et qui portaient une inscription interdisant l’entrée aux Gentils… Il insistait pour que nous nous rendions, après avoir avalé la soupe, admirer cette merveille… Un instant encore, je revis en souvenir, une Porte belle en vérité, qui se dressait, précieuse et triomphale, sur ses quatorze degrés de marbre vert de Numidie…

Mais je secouai désespérément les bras, avec un mouvement de révolte… Je hurlai :

— Non, non et non ! J’en ai assez !… Sacrédié ! Et je vous le déclare ici solennellement, Topsius : à partir d’aujourd’hui, je ne veux plus, vous m’entendez bien, je ne veux plus voir ni un caillou ni un lieu de Religion… Sacrédié ! J’en ai ma dose ; et ça va déborder, et ça déborde, docteur Topsius.

Le Savant décampa, blême, et la redingote collée aux fesses.

J’utilisai la semaine qui suivit à me documenter et à empaqueter les Reliques Mineures que je destinais à tante Patrocinio. Elles étaient abondantes et des plus précieuses ; et elles n’auraient certes pas déshonoré le trésor de la plus orgueilleuse des cathédrales. En plus de celles que Sion importe directement de Marseille en caisses recommandées, telles que rosaires, objets bénits, médailles, scapulaires ; outre celles que les colporteurs fournissent au Saint-Sépulcre, telles que : flacons d’eau du Jourdain, cailloux de la Voie Douloureuse, olives du Mont des Oliviers, coquillages du lac de Génésareth, j’en emportais d’autres très rares, épatantes, inédites. Une planchette rabotée par saint Joseph ; deux pailles de la crèche où naquit le Seigneur ; un fragment

de l'amphore dont la Vierge se servait pour aller à la fontaine ; un fer de l'âne sur lequel la Sainte Famille s'enfuit en Égypte ; et un clou tordu et rouillé…

Ces objets précieux, enveloppés dans du papier de couleur, attachés avec des rubans de soie, ornés de distiques touchants, furent rangés dans une caisse solide que, par prudence, je fis recouvrir d'une plaque de fer. Puis je m'occupai de la Relique Majeure, la Couronne d'Épines, source de célestes bénédictions pour Tata, et de bon argent sonnant et trébuchant pour moi, son chevalier et son pèlerin.

Pour l'emballer, j'aurais souhaité un bois illustre et saint. Topsius me conseillait le cèdre du Liban, si beau que, pour ce bois, Salomon avait conclu une alliance avec Hyram, roi de Tyr. Cependant le joyeux Potte, qui était moins savant en archéologie, penchait pour l'honnête sapin de Flandres béni par le Patriarche de Jérusalem. Je n'aurais qu'à dire à tata que les pointes avec lesquelles il était cloué, avaient servi à l'Arche de Noé ; un Ermite les avait trouvées miraculeusement sur le mont Ararat ; la rouille qu'y avait laissée la boue des anciens temps quand elle était dissoute dans l'eau bénite, guérissait les catarrhes… Nous traitions de ces choses importantes, en buvant de la bière, au *Sinaï* !

Durant cette semaine si occupée, le paquet de la Couronne d'Épines était resté sur la commode entre les deux chandeliers en verre ; ce ne fut qu'à la veille de quitter Jérusalem que je la plaçai dans une caisse avec beaucoup de soin. Cette caisse, je la doublai de percale bleue achetée sur la Voie Douloureuse et j'en garnis le fond d'une couche douillette et douce de coton plus blanc que la neige du Carmel ; je mis dedans l'adorable paquet sans y toucher, tel que Potte l'avait arrangé, avec son papier d'emballage et son ru-

ban rouge ; en effet, ce papier avait été plié à Jéricho, ce ruban attaché au bord du Jourdain, et ceci aurait pour la senhora Dona Patrocinio un irremplaçable goût de dévotion… Le maigre Topsius considérait ces pieux apprêts, en fumant sa pipe de faïence.

— Oh Topsius, quel pognon cela va me rapporter ! Mais dites-moi, mon bon ami, dites-moi bien. À votre avis je puis affirmer à tata que cette *Couronne d'Épines fut la même qui*…

Le savant homme tira une bouffée légère de sa pipe et proféra cette pensée profonde :

— Les reliques, Dom Raposo, valent moins par l'authenticité qu'elles peuvent posséder que par la foi qu'elles inspirent. Vous pouvez dire à votre tante que c'est la même.

— Béni sois-tu, ô docteur, lui dis-je.

Cet après-midi là, l'érudit accompagnait aux Tombeaux des Rois la *Commission des Fouilles*. Je partis seul pour le Jardin des Oliviers, car il n'y avait pas aux environs de Jérusalem un lieu ombragé où il fût plus agréable, durant les soirées calmes, de fumer une bonne pipe.

Je sortis par la porte Saint-Étienne, j'enfilai le pont sur le Cédron ; je grimpai le sentier entre les aloès jusqu'au mur bas et rustique qui entoure le jardin de Géthsémani. Je poussai la petite porte verte, peinte de frais, avec son verrou de cuivre ; et je pénétrai dans le verger où Jésus s'était agenouillé et avait gémi sous le feuillage des oliviers. Là vivaient encore les arbres sacrés dont le feuillage avait doucement murmuré au-dessus de sa tête lassée de ce monde. Il y en avait huit : noirs, rongés de vieillesse, soutenus avec des étais en bois, assoupis et déjà oublieux de cette nuit de Nisan

au cours de laquelle les anges, volant sans bruit, épiaient à travers leurs branches les douleurs humaines du fils de Dieu… Dans les trous de leurs troncs on met à l'abri les doloires et les serpettes ; à l'extrémité de leurs branches, de rares et maigres feuilles d'un vert sans sève, tremblent et vivent à peine, comme les sourires d'un moribond.

Mais autour d'eux quel gentil jardin, arrosé avec soin, fumé avec dévotion ! Des carrés de laitues verdoyaient, bordés de troènes ; dans les allées sablées, pas une feuille sèche qui souillât leur netteté de chapelle ; le long des murs, où nichaient les douze Apôtres en porcelaine, s'étendaient des planches d'oignons et de carottes, entourées de lavande parfumée. Pourquoi, au temps de Jésus, ce gracieux jardin ne fleurissait-il pas ? Peut-être l'ordre tranquille de ces utiles légumes aurait-il calmé les tourments de son cœur.

Je m'assis sous le plus vieux des oliviers. Le frère gardien, un saint souriant et formidablement barbu, arrosait, son froc retroussé, ses pots de renoncules. Le soir tombait, splendide et mélancolique.

Tout en bourrant ma pipe, je souriais à mes pensées. En effet ! Demain, j'aurai quitté la ville couleur de cendres qui, là en bas, croupissait entre ses murs funèbres, comme une veuve qui ne veut pas être consolée… Puis, un matin, tandis que mon navire franchirait des vagues d'azur, j'apercevrais la fraîche montagne de Cintra ; les mouettes de ma patrie viendraient, en volant autour des mâts, me souhaiter la bienvenue avec des cris joyeux ; peu à peu, Lisbonne surgirait, indolente et douce à mes yeux, avec ses murs blancs, et, l'herbe de ses toitures… En beuglant :

“Oh Tata ! oh Tata !”, je monterais quatre à quatre les escaliers de notre maison de Sant'Anna ; et Tata, des fils de

bave aux coins de la bouche, se mettrait à trembler devant la grande Relique que je lui offrirais avec modestie. Alors, en présence de tant de témoignages célestes, venant de Saint-Pierre, de Notre-Dame de Patrocinio, de saint Casimir et de saint Joseph, elle m'appellerait “son fils, son héritier”... Et, dès le lendemain, elle commencerait à jaunir, à maigrir, à gémir... Ô délices ineffables !

Légèrement, sur le mur, au milieu des chèvre-feuilles un oiseau chanta ; mais en mon cœur chantait une espérance encore plus joyeuse ! Je voyais Tata étendue sur son lit, un châle noir serré autour de la tête, cherchant avec angoisse son mouchoir trempé de sueur, haletant de la crainte du Diable... Tata cassait sa pipe. Un beau jour de Mai, on la mettait, déjà froide et sentant mauvais, dans un cercueil bien cloué et bien fermé. Suivie de bannières, Dona Patrocinio était en chemin vers la fosse, vers les asticots. Après quoi, on brisait le sceau du testament dans la salle des damas, où j'avais préparé pour Justino, le notaire, des gâteaux et du vin de Porto ; vêtu de deuil, appuyé à la table de marbre, je cachais dans mon mouchoir la joie scandaleuse répandue sur mon visage ; et, parmi les feuilles de papier timbré, j'entendais rouler, avec un tintement d'or, avec un murmure de moissons, rouler, rouler jusqu'à moi, les contos de G. Godinho ! Ô vision d'extase !

Le saint religieux avait reposé son arrosoir, et il se promenait en récitant son bréviaire dans une allée de myrtes. Que ferai-je, moi, dans ma maison de Sant'Anna, lorsqu'on en aurait emporté la puante vieille enveloppée dans son habit de Notre-Dame ? Une œuvre de justice ; je courrais à l'oratoire, j'éteindrais toutes les lumières, j'enlèverais toutes les fleurs. J'abandonnerais tous les saints à l'obscurité et à la moisissure ! Oui, moi, moi tout entier, Raposo et esprit libre,

j'avais besoin d'une revanche : je voulais me venger de m'être agenouillé devant des images peintes comme un vulgaire sacristain, de m'être recommandé à leur influence de calendrier comme un esclave crédule ! J'avais servi les saints pour être agréable à ma tante. Mais, à présent, ô délice ineffable ! Elle pourrissait dans son cercueil ; ses yeux d'où jamais n'avait coulé une larme de charité grouillaient de vers ; sur ses lèvres, transformées en boue, apparaissait, enfin, le sourire de ses vieilles dents gâtées qui n'avaient jamais souri… Les contos de G. Godinho m'appartenaient ; délivré enfin de cette dégoûtante dame désormais je ne devais à ses saints ni chapelets ni roses. Puis, quand je me serais acquitté de cette œuvre de justice philosophique, je courrais à Paris, et à moi les femmes !

Le bon frère, souriant dans sa barbe de neige, me toucha l'épaule, m'appela son fils et me rappela que le Saint Jardin allait fermer ; il ajouta que mon aumône ne lui serait pas désagréable… Je lui donnai une pièce de monnaie et je regagnai Jérusalem, à pas lents, par la vallée de Josaphat, en chantonnant un tendre *fado*.

Le lendemain, dans la soirée et au moment où sonnait la Neuvaine à l'église de la Flagellation, notre caravane se forma à la porte de l'*Hôtel de la Méditerranée ;* nous quittions Jérusalem. Les caisses de reliques avaient été chargées sur le mulet avec les autres ballots. Le bédouin, plus catarrheux que jamais, s'était enveloppé le visage dans un ignoble cache-nez de bedeau. Topsius montait une jument sérieuse et calme. Quant à moi, j'avais, dans ma joie, mis une rose rouge à ma boutonnière et je murmurai, en foulant pour la toute dernière fois, la Voie Douloureuse : "Adieu, Sion, étable à cochons !"

Nous étions parvenus à la porte de Damas quand un cri étouffé éclata, en haut de la rue, à l'angle du couvent des Abyssiniens :

— Eh ! l'ami Potte ! eh ! docteur, eh ! messieurs… Un paquet, vous avez oublié un paquet…

C'était le nègre de l'Hôtel qui, nu-tête, agitait en l'air un paquet que je reconnus immédiatement au papier jaune et au ruban rouge. La chemise de nuit de Mary ! Et je me souvins, en effet, qu'en faisant mes malles je ne l'avais pas vue dans la commode, en son nid de chaussettes. Le domestique, essoufflé, me raconta qu'après notre départ il avait, en balayant la chambre, découvert le paquet derrière la commode, dans la poussière et des toiles d'araignée ; il l'avait nettoyé soigneusement ; et, comme il avait toujours servi avec beaucoup de sollicitude le gentilhomme portugais, il avait couru, sans même prendre le temps d'enfiler sa veste…

— Ça va, répliquai-je d'un ton bourru et sec.

Je lui jetai les pièces de cuivre qui alourdissaient les poches de mon gilet. Je me demandais : "Comment le paquet a-t-il pu rouler derrière la commode ?" C'était sans doute le nègre lui-même qui, en rangeant la chambre, l'avait étourdiment tiré de son nid de chaussettes. N'aurait-il pas dû rester pour toujours parmi la poussière et les toiles d'araignée ; car, en vérité, il était à présent d'une inconvenance insupportable.

Certes j'aimais Mary, et à la pensée que, bientôt, en la terre d'Égypte, elle me serrerait de nouveau entre ses bras frais et fermes, je m'étirais de langueur. Mais puisque je gardais fidèlement son image en mon cœur, il n'était pas nécessaire que je portasse éternellement en croupe sa chemise de

nuit. De quel droit, enfin, cette chemise courait-elle après moi par les rues de Jérusalem et voulait-elle s'installer d'autorité dans mes malles et m'accompagner jusque dans ma patrie ?

C'est cette image de ma patrie qui me torturait tandis que nous nous éloignions des murailles de la Cité Sainte… Comment aurais-je jamais pu songer à pénétrer en compagnie de ce paquet lubrique dans la pieuse demeure de Tante Patrocinio ? Sans cesse, Tata, munie de fausses clefs, s'introduisait dans ma chambre, et avec une âpre et avide curiosité, farfouillait dans tous les coins, parmi mes lettres et mes caleçons… De quelle colère verdirait son visage si un soir, en fouillant, elle découvrait ces soies humides encore de mes baisers et puant le péché, avec la dédicace manuscrite en lettres cursives : "*À mon vaillant petit portugais !*"

"Si j'apprenais qu'au cours de ce voyage tu avais couru le cotillon, je te chasserais comme un chien". Ainsi avait parlé ma tante, la veille de mon départ, devant la Magistrature et l'Église. Et moi, pour m'offrir le luxe sentimental de conserver la relique offerte par une gantière, j'irais perdre l'amitié de la vieille, si chèrement conquise à coups de chapelets, de flacons d'eau bénite et d'humiliations de ma raison libérale ?… Ça, jamais !… Et, si je ne lançai pas dans une mare le compromettant paquet, alors que nous passions au milieu des masures de Kolonieh, ce fut uniquement pour ne pas révéler au subtil Topsius les lâchetés de mon cœur. Mais je décidai qu'au début de la nuit, dès que nous aurions pénétré dans les montagnes de la Judée, je ralentirais le pas de mon cheval et, à l'abri des lunettes inquisitoriales de l'Historien, comme à l'abri des questions indiscrètes de Potte, je jetterais dans un bourbier la terrible chemise de Mary, témoignage de mon péché et cause possible de ma ruine.

Je souhaitais que la dent des chacals la déchirât bien vite ou que les pluies du Seigneur la réduisissent en poudre !

Nous avions déjà dépassé le tombeau de Samuel derrière les rochers d'Emmaüs et Jérusalem avait pour toujours disparu de mes yeux, quand la jument de Topsius, à la vue d'une fontaine dans un vallon près de la route, abandonna la caravane et se mit à trotter vers la source, avec une audacieuse vivacité. Je m'arrêtai, indigné :

— Tirez sur la bride, docteur ! Quelle jument impudente ! Elle a bu encore tout à l'heure ! Ne lui cédez pas ! Tirez davantage !

Mais c'est en vain que le philosophe, les coudes en dehors, les jambes tendues, tirait sur les rênes et donnait de l'éperon. La monture décampa avec le philosophe.

Je courus, moi aussi, vers la fontaine, afin de ne pas abandonner dans ce désert le précieux homme. La fontaine consistait en un filet d'eau trouble qui coulait d'une rigole dans un bassin creusé à même la roche. Près de là, blanchissait une immense carcasse de dromadaire. Les branches d'un mimosa solitaire avaient été brûlées par le feu d'une caravane. Au loin, sur l'arête dépouillée d'une colline, un berger qui se détachait en noir sur un ciel d'opale cheminait lentement au milieu de ses brebis, une lance sur l'épaule. Et la fontaine pleurait dans le triste silence de toutes choses.

Le ravin était si désert qu'il me sembla tout indiqué d'y abandonner, pour le laisser se dissoudre comme la carcasse du dromadaire, le paquet de Mary… La jument de l'Historien buvait sans hâte. Je cherchais, d'un côté et d'autre, une fondrière ou une mare quand il me sembla que, non loin de nous, se mêlait au sanglot de la fontaine un sanglot humain.

Je contournai une roche qui s'avançait orgueilleusement comme la proue d'une galère, et je découvris, réfugiée et tapie parmi les pierres et les chardons, une femme qui pleurait, portant un enfant dans son giron ; ses cheveux crépus se répandaient sur ses épaules et sur ses bras que des haillons noirs couvraient à peine ; ses pleurs coulaient sur l'enfant endormi à son cou, plus lentement, plus tristement que l'eau de la fontaine, et comme s'ils ne devaient jamais tarir.

Je criai au joyeux Potte de venir. Il trotta vers nous, en serrant la poignée d'argent de son pistolet. Je le suppliai de demander à la femme la cause de ses larmes. Elle paraissait abrutie par la misère ; d'une voix sourde, elle parla de sa masure brûlée, de cavaliers turcs qui avaient passé, de son lait qui s'était tari… Puis elle serra l'enfant contre son visage, et, suffoquant sous ses cheveux ébouriffés, elle recommença à pleurer…

Le joyeux Potte lui donna une pièce d'argent ; Topsius prit pour son importante conférence sur la *Judée Musulmane,* quelques notes au sujet de cette infortune. Et moi, bouleversé, je cherchai pour elle, dans la poche de mon gilet, un peu de monnaie, mais je me souvins que je l'avais toute donnée d'une poignée au nègre de l'*Hôtel de la Méditerranée*. Alors, il me vint une magnifique inspiration. Je lui jetai le dangereux paquet qui renfermait la chemise de Mary. Sur ma demande, Potte expliqua à la malheureuse que l'une ou l'autre des pécheresses qui habitaient près de la tour de David, la grosse Fatma ou Palmira *la Samaritaine,* lui donnerait bien deux piastres d'or pour ce vêtement de luxe, d'amour et de civilisation.

Nous trottions de nouveau sur la route. Derrière nous, la femme nous jetait, en sanglotant et en donnant des baisers à

son fils, toutes les bénédictions de son cœur. Notre caravane reprit sa marche tandis qu'en tête le muletier, à califourchon sur les bagages, chantait à l'étoile de Vénus qui se levait ce chant de Syrie, âpre, aux notes prolongées et douloureuses, dans lequel il est parlé d'amour, d'Allah, d'une bataille à coup de lances et des rosiers de Damas…

Lorsqu'au matin nous sautâmes de cheval, devant l'*Hôtel de Josaphat,* quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir, mélancoliquement assis dans la cour, un énorme turban – sur la tête, le malheureux Alpedrinha… ! Je le serrai entre mes bras à lui en faire craquer les os. Tandis que Topsius et le joyeux Potte s'en étaient allés, sous la protection de leur parasol de calicot, chercher des précisions touchant un paquebot qui devait nous emporter vers la terre d'Égypte, Alpedrinha tout en brossant mon burnous me raconta son histoire.

C'est la tristesse qui l'avait fait quitter "la chère Alexandrie" l'*Hôtel des Pyramides,* le chargement des malles avaient saturé son âme d'un insondable ennui et notre embarquement sur le *Caïman* pour Jérusalem lui avait redonné la nostalgie des mers, des cités pleines d'histoire et de foules inconnues… Un juif de Kesbam qui voulait établir à Bagdad un hôtel avec billard, l'avait engagé comme "marqueur de points". Et, lui, mettant à la fois dans son sac les piastres et ses amertumes d'Égypte, s'en était allé tenter cette aventure du Progrès au bord des eaux lentes de l'Euphrate, sur la terre de Babylone. Mais las enfin de toujours porter les paquets des autres, il s'était, d'abord et presque malgré lui, rendu à Jérusalem ; peut-être y avait-il été conduit, comme l'Apôtre, par l'Esprit saint, afin qu'il pût se reposer, les mains enfin tranquilles, à un coin de la Voie Douloureuse… Il ajouta :

— Le *cavalheiro* a-t-il reçu quelques journaux de notre Lisbonne ? Il me plairait de savoir comment va la jeunesse, là-bas.

Tandis que, le turban en bataille, il bavardait ainsi d'une voix lamentable, je revoyais, comme en une vision heureuse, la chaude terre de l'Égypte, la claire rue des Deux-Sœurs, la minuscule chapelle parmi les platanes, les pavots du chapeau de Mary… Et j'étais repris par un fougueux désir de ma blonde gantière. Quels doux cris de passion nous échangerions quand un soir je surgirais devant son balcon, après avoir fait peur à son chat blanc ; brûlé par le soleil de Syrie et plus vigoureux que jamais, je me jetterais entre ses bras fermes ! Et la petite chemise ?… Eh bien, je lui raconterais qu'une nuit, près d'une fontaine, des cavaliers turcs, la lance au poing, me l'avaient arrachée.

— Mais, à propos, dites-moi, Alpedrinha ! L'avez-vous vue, Maricoquinhas ? Que devient-elle ? Hein ? Toujours bien en chair ?

Alpedrinha baissa son visage flétri qui se colora d'une étrange rougeur :

— Elle n'est plus à Alexandrie… Elle est partie pour Thèbes ?

— Pour Thèbes ? Au pays des ruines ? Mais ça se trouve dans la haute Égypte, ce patelin ? Presque aux limites de la Nubie ? Quelle affaire ? Mais pourquoi y est-elle allée ?

— Embellir les vues, murmura Alpedrinha d'un ton désolé.

Embellir les vues ? Je ne compris ce que voulait dire mon compatriote que lorsqu'il m'eût expliqué que l'ingrate

rose d'York, l'ornement d'Alexandrie, avait été enlevé par un Italien aux cheveux longs qui se rendait à Thèbes pour photographier les ruines de ces palais où vivaient, face à face, Ramsès, roi des hommes, et Amon, roi des Dieux… Et Maricoquinhas figurait sur les "vues" et elle égayait l'ombre austère des granits sacerdotaux de la grâce moderne de sa petite ombrelle et de son chapeau orné de pavots…

— La coquine, m'écriai-je, stupéfait. Alors, avec un Italien ? Et qu'elle aime ? Ou simplement pour le commerce ?… Hein, commerce ou amour ?

— Amour ; elle en est folle, balbutia Alpedrinha.

Et le soupir d'Alpedrinha résonna à travers l'*Hôtel de Josaphat* tout entier. Ce soupir était empreint de tant de souffrance et de passion que, du coup, naquit en mon âme, avec la rapidité de l'éclair, un soupçon abominable.

— Tu soupires, Alpedrinha ! Il y a, là-dessous, une perfidie, Alpedrinha.

Il baissa le front d'une manière si contrite que son turban se détacha et roula jusqu'à terre. Avant qu'il ait eu le temps de se baisser, j'avais saisi avec fureur son bras mou.

— Alpedrinha, crache la vérité ! Maricoquinhas, hein ? Tu y as tâté, toi aussi ?

Mon visage barbu flamboyait… Mais Alpedrinha était méridional, de nos terres bavardes de la gloriole et du vin. La vanité l'emporta sur la crainte ; il tourna vers moi un œil blanc, et il avoua :

— J'y ai tâté.

Je lui secouai le bras pendant un bon moment, ivre de fureur et de dégoût. Celle-là aussi, avec celui-là ! Ah ! la Terre, la Terre, qu'était-ce sinon un tas de pourriture qui roulait à travers le firmament avec des vanités d'astre ?

— Et dis-moi encore, Alpedrinha, dis-moi encore, elle t'a donné, à toi aussi, une chemise ?

— Non, à moi, une camisole…

À lui aussi, une camisole ! J'éclatai de rire, d'un rire terrible, les mains sur les hanches.

— Écoute… T'appelait-elle aussi "son vaillant petit portugais ?"

— Non ! Moi, comme je servais avec des Turcs, elle m'appelait son "petit maure épatant".

Je me jetai sur le divan, je le déchirai de mes ongles, et je continuai à rire, à rire, avec un désespéré mépris de tout… Mais Topsius et le souriant Potte étaient apparus sur le seuil de la pièce et ils paraissaient abasourdis.

— Eh bien ?

Voici : le paquebot arrivé de Smyrne et qui dans la soirée lèverait l'ancre pour l'Égypte, n'était autre que notre cher *Caïman*.

— Très bien, criai-je trépignant ! Très bien, je commence à en avoir plein le dos de l'Orient !… Sacrédié ! je n'ai connu ici que trahisons, cauchemars épouvantables, coups de soleil et coups de pied aux fesses ! J'en ai assez !

Ainsi hurlais-je, hors de moi. Mais, dans la soirée, sur la plage, devant la barque noire qui devait nous conduire au

Caïman, je fus pris d'un nostalgique et long regret de la Palestine, et de nos tentes qui se dressaient sous des cieux rayonnant d'étoiles, et de notre caravane qui allait et chantait parmi les ruines aux noms sonores.

Mes lèvres tremblaient quand Potte, très ému, me tendit sa blague à tabac d'Alep :

— Dom Raposo, c'est la dernière cigarette que vous donne le joyeux Potte.

Et une larme roula, enfin, sur ma joue quand Alpedrinha me tendit, sans un mot, ses maigres bras.

De la barque, à califourchon sur les caisses de reliques, je le vis encore sur la place agitant tristement vers moi son mouchoir à carreaux, près de Potte qui, ses grosses bottes dans l'eau, nous envoyait des baisers. Et, une fois sur le *Caïman,* penché sur le bastingage, je le vis encore, immobile sur les pierres de la jetée, retenant de ses mains contre les assauts de la brise salée son large turban.

Infortuné Alpedrinha ! Moi seul, en vérité, j'ai compris ta grandeur ! Tu étais le dernier héros des Lusiades, de la race des Albuquerques, des Castros, des hommes intrépides qui, sur les vaisseaux, s'en allaient vers les Indes ! La même soif divine d'inconnu t'entraînait, comme eux, vers ces terres d'Orient d'où montent aux cieux les astres qui répandent la lumière et les dieux qui enseignent la loi. Mais n'ayant plus désormais, comme les antiques Lusitaniens, les croyances héroïques qui engendrent les gestes héroïques, tu n'es pas allé, comme eux, armé d'un grand rosaire et d'une grande épée, imposer aux nations infidèles ton roi et ton Dieu. Tu n'as plus de Dieu pour qui combattre, Alpedrinha ! ni de roi pour qui naviguer, Alpedrinha !… Et c'est pourquoi tu te

consumes, au milieu des peuples de l'Orient, dans les seules occupations que comportent la foi, l'idéal, la valeur des modernes Lusiades ; ne rien faire, le dos appuyé au coin des rues, ou tristement porter les paquets d'autrui…

Les hélices du *Caïman* battirent l'eau. Topsius souleva sa calotte de soie et, gravement, il cria dans la direction de Jaffa qui, au milieu de ses tristes rochers et de ses jardins d'un vert sombre, devenait de plus en plus noire dans la pâleur du soir.

— Adieu, adieu pour toujours, terre de la Palestine. Je saluai, moi aussi, avec mon casque :

— Adieu, adieu, choses de la Religion !

Mais, soudain, le plancher du *Caïman* se déroba sous mes pieds trop hardis. Je restai court, blême. Oh misère ! humiliation ! Le mal de mer… Je courus au bastingage et je souillai abominablement l'azur de la mer de Tyr ; ensuite, je me jetai sur ma couchette, et je ne relevai du traversin mon visage semblable à celui d'un mort que lorsque je sentis le *Caïman* voguer sur les eaux calmes où autrefois fuyant Actium, les galères de Cléopâtre avaient laissé glisser à la hâte leurs ancres dorées.

Enfin, une fois encore, réveillé en sursaut et les jambes molles, je t'aperçus, ô terre basse d'Égypte, chaude et fauve, de la couleur du lion ! Autour des minarets effilés tranquillement volaient des colombes. Le palais langoureux dormait au bord de l'eau, au milieu des palmiers. Topsius portait sous le bras mon carton à chapeaux et me serinait de très savantes choses sur le Phare antique.

Le soir même, à l'*Hôtel des Pyramides,* j'appris avec joie qu'un bateau à vapeur qui transportait du bétail, *El Cid Cam-*

peador, partait le lendemain matin pour les terres bénies du Portugal. Je fis une dernière promenade dans la calèche, seul avec le docte Topsius, sous les ombrages parfumés de Mamoudieh. Puis je passai la courte nuit qui me restait dans une rue délicieuse. Ô mes chers concitoyens, ne manquez pas de vous y rendre si vous avez envie de connaître les âpres délices de l'Orient… Les becs de gaz sans globe, dont le vent inclinait la flamme, sifflaient à n'en plus finir ; les basses maisons de bois étaient à peine fermées par un rideau blanc que traversait la lumière ; tout sentait le santal et l'ail ; les femmes, assises sur le pas de leur porte, en chemise, des fleurs dans les cheveux, murmuraient d'un ton suave : "*Eh ! mossiu ! Eh ! milord…*". Je rentrai tard dans la nuit, épuisé. En passant dans la rue des *Deux-Sœurs,* j'aperçus sur la porte d'une boutique fermée la main en bois peinte en rouge qui avait empoigné mon cœur. Je lui lançai un coup de canne. Et ce fut le dernier exploit de ma longue geste.

Très tôt, le fidèle et docte Topsius vint, en chaussons, m'accompagner jusqu'aux docks de la douane. Je le pris longuement entre mes bras tremblants :

— Adieu, compagnon, adieu !… Écrivez-moi… Campo Sant'Anna, 47…

Il murmura, serré contre moi :

— Les trente mille reis, je vous les enverrai là…

Je le pressai généreusement contre ma poitrine comme pour étouffer cette explication à propos d'argent. Puis, le pied déjà posé sur la proue du canot qui allait me conduire au *Cid Campeador :*

— Alors, dis-je, je peux dire à ma tante que la chère Couronne d'Épines est la même…

Il leva les mains au ciel avec la solennité d'un pontife de la science :

— Vous pouvez lui dire en mon nom que ce fut exactement la même, épine pour épine…

Il abaissa son bec de cigogne orné de lunettes, et nous nous embrassâmes comme deux frères.

Les nègres prirent les rames. Je tenais sur mes genoux la caisse de la Relique suprême. Alors, mon canot à voile, fendant l'azur des flots, passa tout près d'un autre canot qui voguait dans la direction du palais endormi, au milieu des palmiers.

V

Deux semaines plus tard, tandis que je roulais dans la voiture de Pingalho vers le Campo Sant'Anna, la portière entrouverte et la botte étendue sur le marchepied, j'aperçus enfin, parmi les arbres dépouillés de leurs feuilles, le noir portail de la maison de Tata. Sur les durs coussins de la voiture j'étais plus magnifique qu'un gras César, couronné de feuillages d'or et installé dans son large char, revenant après avoir vaincu des peuples et des dieux.

Certes, j'étais ravi de revoir, sous son ciel de janvier si bleu et si fin, ma Lisbonne, avec ses calmes rues couleur de plâtras sale et, de ci de là, les persiennes vertes descendues sur les fenêtres comme des paupières alourdies de langueur et de sommeil. Mais surtout j'arrivais certain de la glorieuse transformation qui s'était accomplie dans ma fortune particulière et dans ma situation sociale.

Jusqu'à présent qu'avais-je été dans la maison de la senhora Dona Patrocinio ? Simplement le jeune Théodoric qui, malgré son diplôme de Docteur et sa barbe de Raposo, ne pouvait pas faire seller sa jument ou aller chez le coiffeur sans devoir implorer auparavant la permission de sa tante. Et maintenant ? J'étais notre docteur Théodoric qui avait obtenu, au saint contact des lieux de l'Évangile, une autorité quasi pontificale ! Qu'avais-je été jusqu'à présent, au Chiado, parmi mes concitoyens ? Le petit Raposo qui possédait un cheval. Et maintenant ? Le grand Raposo qui avait accompli un pèlerinage poétique en Terre Sainte, comme Chateaubriand, et qui, étant donné les lointaines auberges où il

s'était arrêté, étant donné les Circassiennes aux formes arrondies qu'il avait bécotées, pouvait pérorer avec un ton de supériorité à la Société de Géographie ou chez Benta la Variolée.

Pingalho tira court sur les rênes. Je sautai de la voiture ; je serrais contre mon cœur la caisse qui renfermait la Relique… Je vis, au fond de la cour semée de cailloux, la senhora Dona Patrocinio das Neves, vêtue de soie noire, coiffée de dentelles noires, m'offrant dans sa figure livide, sous ses lunettes fumées, un sourire édenté !

— Oh, Tata !

— Oh, mon enfant !

Je lâchai la sainte caisse et me jetai sur la poitrine sèche de ma tante ; l'odeur qui émanait d'elle, odeur de tabac à priser, de chapelle et de fourmi, était comme l'âme éparse des choses domestiques qui m'enveloppait de nouveau pour me faire rentrer dans la pieuse routine du foyer.

— Ah, mon enfant, comme tu es brûlé du soleil !

— Tata, je vous apporte beaucoup de souvenirs du Seigneur !

— Donne-les moi, donne-les moi bien tous !

Elle me retenait serré contre sa poitrine dure comme une planche, et elle effleurait ma barbe de baisers froids, aussi respectueusement que si ç'avait été la barbe en bois de saint Théodoric.

Près d'elle, la Vicencia s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier neuf. Pingalho avait déchargé ma malle de

cuir. Alors, prenant la précieuse caisse des Flandres de sapin bénit, je murmurai avec une modestie pleine d'onction :

— Elle est là, Tata, elle est là ! La voici ! Tata, je vous la donne, la divine Relique qui appartint au Seigneur !

Les mains émaciées et livides de la répugnante dame tremblaient en touchant cette caissette qui contenait le principe miraculeux de sa santé et une protection contre ses maux. Muette, droite, serrant avidement la caisse, elle gravit les marches de pierre, traversa la salle de Notre-Dame des Sept Douleurs, pénétra dans l'oratoire. Je marchais par derrière, splendide, le casque à la main, et je marmottai : "Salut à Vous, salut à vous" à Eusebia et à la cuisinière édentée, qui s'étaient jetées à genoux, dans le corridor, comme au passage du très Saint-Sacrement.

Ensuite, dans l'oratoire, devant l'autel jonché de camélias blancs, je fus épatant. Je ne m'agenouillai pas, je ne me signai pas ; de loin, du bout des doigts, je fis au Jésus en or, cloué sur sa croix, un petit signe familier, et je lui lançai un coup d'œil souriant et aimable comme à un vieil ami avec qui on partage de vieux secrets. Tata surprit cette intimité avec le Seigneur ; et quand elle se prosterna sur le tapis (car elle me laissa le coussin de velours vert), ce fut autant que vers son Sauveur, vers son neveu qu'elle élevait ses mains en témoignage d'adoration.

Après les *Notre Père* récités en actions de grâce pour mon retour, elle demanda, avant de se relever, avec une profonde humilité :

— Mon enfant, tu serais gentil si tu me disais quelle relique… tu comprends, c'est pour les bougies, pour le respect qu'il faut lui rendre…

— On verra ça tout à l'heure. C'est à la nuit que l'on déballe les reliques… La recommandation m'en a été faite par le Patriarche de Jérusalem… En tous cas, tante, allumez quatre bougies supplémentaires car le bois lui-même de la caisse est saint !

Elle alluma des bougies avec une humble soumission ; elle plaça la caisse sur l'autel avec un soin pieux ; elle y déposa un baiser long et bruyant ; elle étendit dessus une magnifique nappe de dentelles… Alors, moi, comme un évêque, je traçai sur la nappe avec deux doigts allongés une bénédiction en forme de croix.

Tata attendait et elle dardait sur moi ses lunettes noires embuées de tendresse :

— Et maintenant, mon enfant, que faisons-nous ?

— Maintenant, Tata, on pourrait peut-être déjeuner, car j'ai les boyaux qui commencent à chanter…

La senhora Dona Patrocinio, retroussant ses jupes, courut presser la Vicencia. J'allai déballer ma valise dans ma chambre que tata avait fait tapisser à neuf ; les rideaux de mousseline étaient raides d'amidon ; un bouquet de violettes était posé sur la commode et embaumait la pièce.

Nous restâmes de longues heures à table ; sur le plat de riz au lait, tata, en même temps qu'un cœur et une croix, avait dessiné mes initiales à la cannelle. Sans me lasser, interminablement, je narrai les épisodes de mon saint voyage. Je racontai les jours pieux que je passai en Égypte à baiser, l'une après l'autre, les traces qu'y avait laissées la Sainte Famille en fuite ; je racontai mon débarquement à Jaffa en compagnie de mon ami Topsius, un savant allemand, docteur en théologie, et la délicieuse messe que nous y avions

savourée ; je décrivis les collines de Juda couvertes de Crèches devant lesquelles, tenant mon cheval par la bride, j'allais m'agenouiller et apporter aux Images et aux Ostensoirs les souvenirs de Tata Patrocinio. Je décrivis Jérusalem, pierre après pierre. Tata n'en mangeait plus ; joignant les mains, elle soupirait avec un ravissement dévôt :

— Ô quelle bénédiction ! Quelle bénédiction d'entendre ces choses-là, Jésus ! Ça vous donne du plaisir jusque là-dedans !

Je souriais, humblement. Chaque fois que je la considérais de biais, elle me paraissait une autre Patrocinio das Neves. Ses yeux noirs si profonds qui, autrefois, brillaient avec tant de sévérité, maintenant restaient embués d'une humide tendresse. Sa voix avait perdu son dur sifflement et elle était amollie de soupirs caressants et nasillards. Elle avait maigri, mais, à travers ses os secs, semblait circuler, enfin, une chaleur de moelle humaine !

Et je prodiguai, sans aucune modération, les preuves de mon intimité avec le ciel.

Je disais : "Un soir, au Mont des Oliviers, tandis que je priais, tout à coup un ange passa…" Je disais : "Chaque fois que je m'ennuyais, j'allais au tombeau du Seigneur, j'en retirais le couvercle et je criais là-dedans…"

Elle laissait pendre sa tête, anéantie, en entendant raconter ces privilèges extraordinaires, comparables seulement à ceux de saint Antoine ou de saint Blaise.

Ensuite j'énumérais mes formidables prières, mes jeûnes effrayants. À Nazareth, près de la fontaine où Notre Dame emplissait son amphore, j'avais récité mille *Ave Maria,* à genoux, sous une pluie battante… Dans le désert où avait vécu

saint Jean-Baptiste, je m'étais, comme lui, nourri de sauterelles…

Tata, la bave au menton, murmurait :

— Ô mon Dieu, mon Dieu, de sauterelles !… Quel bonheur pour notre bon saint jean !… Mais, dis-moi, mon enfant, elles ne t'ont pas fait mal à l'estomac ?

— Mal ? Au contraire, Tata, au contraire, ça m'a fait engraisser. C'était ce que je disais à mon ami allemand : "Dès qu'on y a pris goût, on ne peut plus s'en passer ; et en même temps on sauve si agréablement son âme…"

Ma tante s'était tournée vers la Vicencia, qui souriait, avec un visage d'extase, à sa place accoutumée, entre les deux fenêtres, sous le portrait de Pie IX et la vieille longue-vue du commandeur G. Godinho.

— Ah ! Vicencia, disait-elle, il nous revient tout plein de vertu ; il en est même tout bourré !

— Je crois que Notre Seigneur Jésus-Christ n'est pas trop mécontent de moi, murmurai-je, en prenant ma cuillère pour manger de la confiture de coing.

Tous mes mouvements (et jusqu'à ma façon de manger ma confiture), l'odieuse dame les contemplait avec vénération comme s'il s'agissait de précieux actes de sainteté.

Puis, avec un soupir :

— Autre chose, mon petit… Me rapportes-tu de par là quelques prières, tu sais, de ces excellentes prières, de celles que, là-bas, apprennent les patriarches et les bons pères ?

— J'en rapporte, Tata, et en quantité !

Oui, en quantité, et qui étaient tirées des livres des saints, et pour toutes les circonstances de la vie. J'en avais pour la toux, pour les tiroirs de commode difficiles à ouvrir, pour les veilles de loterie…

— En as-tu pour les crampes ? Car, il m'arrive, parfois, la nuit…

— J'en ai une qui est des plus efficaces contre les crampes. Elle m'a été donnée par un moine de mes amis à qui l'Enfant Jésus avait l'habitude d'apparaître…

Je dis, et j'allumai une cigarette.

Jamais, auparavant, je n'avais osé fumer devant ma tante ! Elle avait toujours détesté le tabac plus toute autre émanation du péché. Mais alors, elle approcha avidement sa chaise de la mienne, comme d'un coffre miraculeux qui eût été plein jusqu'aux bords de prières susceptibles de vaincre l'hostilité des choses, de terrasser toutes les maladies, d'éterniser les vieilles femmes sur la terre !

— Tu me la donneras, mon enfant… C'est une charité à me faire…

— Ô Tata, non seulement celle-là, mais toutes ! Toutes… Mais dites-moi, ma tante : comment vont vos douleurs ?

Elle poussa un soupir d'infini découragement… Elle allait mal, mal… Chaque jour, elle se sentait devenir plus faible, comme si la mort était proche… Mais enfin elle ne mourrait pas sans avoir eu la satisfaction de m'avoir envoyé à Jérusalem visiter le Seigneur ; et elle espérait que celui-ci lui en tiendrait compte, ainsi que des dépenses qu'elle avait

faites et de la peine que lui avait coûtée notre séparation… Mais elle n'allait pas bien du tout !

Je détournai le visage pour cacher le vif et scandaleux éclair de joie qui l'illuminait… Puis, généreusement, je lui redonnai du courage. Que tante pouvait-elle bien craindre ? N'avait-elle pas maintenant pour "se tirer de là", pour vaincre les lois de la décomposition naturelle, cette relique de Notre Seigneur ?

— Et autre chose encore, tata… Les bons amis, comment vont-ils ?

Elle m'annonça une déplorable nouvelle. Le meilleur et le plus aimable de nos amis, le délicieux Casimiro, était rentré chez lui, l'autre dimanche, "avec ses pauvres jambes enflées"… Les médecins affirmaient que c'était un œdème. Elle soupçonnait, elle, plutôt, un mauvais sort que lui avait jeté un bohémien…

— Quoiqu'il en soit, le pauvre saint homme en est là. Ah ! il m'a bien manqué, bien manqué… tu n'imagines pas, mon enfant… Fort heureusement, grâce à Dieu, pour le remplacer, j'ai eu son neveu l'abbé Negrào…

— L'abbé Negrào ? murmurai-je ; c'était la première fois que j'entendais ce nom. Bien sûr, je ne pouvais le connaître… L'abbé Negrào vivait près de Torrès. Il ne venait jamais à Lisbonne, dont la dissipation lui faisait horreur… C'était seulement pour elle, afin de l'aider dans ses affaires, que le saint homme avait bien voulu quitter son village. Et si délicat, si serviable… Ah ! une perfection !

— Le bien qu'il m'a fait, tu ne peux te l'imaginer, mon petit… Rien que par les prières qu'il a récitées à ton intention, afin que Dieu te protège dans ces terres de turcs… Et

quelle charmante compagnie ! Aussi l'avais-je tous les jours à déjeuner… Aujourd'hui, il n'a pas voulu venir… Et même, à ce propos, il m'a dit une chose si gentille : “Je ne veux pas, Madame, gêner vos effusions”. Car il parle si bien, et ses paroles sont si édifiantes… Non, il n'y en a pas deux comme lui… Un vrai régal ! Et quel appétit !

Je secouai la cendre de ma cigarette, ennuyé. Pourquoi ce prêtre de Torrès venait-il, contrairement aux habitudes de la maison, manger *tous les jours* le pot-au-feu de ma tante ? Je grognai avec autorité :

— Là-bas, à Jérusalem, les prêtres et les patriarches viennent déjeuner seulement le dimanche… C'est plus conforme aux vertus chrétiennes.

L'obscurité envahissait la salle à manger. La Vicencia alluma le gaz dans le corridor. Comme les amis intimes, prévenus par tante, ne devaient pas tarder à arriver afin de saluer le pèlerin, je me retirai dans ma chambre pour mettre ma redingote noire.

Là, examinant devant la glace mon visage brûlé, je souris d'un air de gloire et pensai : “Ah, Théodoric, tu as vaincu !”

Oui, j'avais vaincu ! De quelle façon, tante ne m'avait-elle pas accueilli ! Avec quelle vénération ! Quelle dévotion… ! Et elle allait mal, mal… Bientôt j'entendrais, le cœur oppressé de joie, les coups de marteau sur son cercueil. Et rien ne pourrait désormais me déloger du testament de la senhora Dona Patrocinio. J'étais devenu pour elle saint Théodoric. L'ignoble vieille était enfin convaincue que me laisser son or, c'était, pour ainsi dire, le donner à Jésus, aux Apôtres et à toute notre Sainte Mère l'Église !

Mais la porte grinça et tata entra, portant sur les épaules son vieux châle de Tonkin. Fait étrange, il me sembla que j'avais devant moi la Dona Patrocinio das Neves de naguère, rébarbative, méchante, verdâtre, haïssant l'amour comme une chose dégoûtante, et repoussant loin d'elle pour toujours les hommes qui couraient après les jupons ! Je ne m'étais pas trompé. Ses lunettes, de nouveau sèches, brillaient, fixées avec méfiance sur ma malle… Justes cieux ! L'ancienne Dona Patrocinio reparaissait. Je voyais ses mains livides, crochues, croisées sur son châle, s'agrippant aux franges, impatientes de farfouiller dans mon linge… Aux coins de ses lèves se creusait un dur sillon d'amertume !… Je tremblai ; mais je fus visité par une inspiration du Seigneur. Devant ma malle, j'ouvris les bras avec candeur :

— C'est vrai… Voici, ma tante, la malle qui m'a accompagné à Jérusalem… Elle est grande ouverte, et tout le monde peut voir ce que c'est que la malle d'un homme de religion. C'est ce que disait mon ami allemand, un homme qui savait tout : “Vous pouvez en être certain, Raposo, mon saint ami, quand, au cours d'un voyage, un homme a commis le péché, a eu de mauvaises fréquentations et a couru après les jupons, toujours il reste des traces de ses fautes dans sa malle. Il a beau cacher, jeter dehors ce qui serait susceptible de le trahir, il oublie toujours quelque chose qui sent le péché !…”

Ainsi m'a-t-il dit maintes et maintes fois, et même un jour devant un Patriarche… Et le Patriarche approuva ses paroles. C'est pourquoi j'ai ouvert ma malle sans aucune crainte… On peut fouiller, on peut sentir… Une seule odeur, l'odeur de la religion… Regardez, ma tante, regardez… Voici mes caleçons et voici mes chaussettes… Il en faut bien, n'est-ce pas, car ce serait péché que d'aller nu… Mais pour

le reste, rien que sainteté !... Mon rosaire, mon livre de messe, et tout de la meilleure qualité, acheté au Saint Sépulcre même !

— Tu as là quelques paquets, remarqua la répugnante dame, en tendant son grand doigt décharné.

Je les défis immédiatement et gaiement. C'étaient deux flacons cachetés d'eau du Jourdain. Et très sérieux, très digne, je me tins devant la senhora Dona Patrocinio, une petite bouteille du liquide divin dans la paume de chaque main... Alors ses lunettes s'embuèrent de nouveau et elle baisa avec repentir, l'un après l'autre, les deux flacons ; un peu de la bave de son baiser resta sur mes ongles. Puis, à la porte, elle soupira, vaincue :

— Ah, mon enfant, j'en suis encore toute tremblante ! Ah, que c'est bon, ah ! que c'est bon !

Elle sortit. Je me grattai le menton. Ah certes, peu de chose serait nécessaire pour me faire chasser du testament de ma tante ! Il suffirait qu'apparut devant elle, matérielle et tangible, la preuve de mes débordements. Mais comment cette preuve pourrait-elle surgir en ce logique Univers ? Toutes les faiblesses passées de ma chair ressemblaient aux fumées éparses d'une fournaise éteinte que nul effort ne parviendrait à condenser de nouveau. Et le dernier de mes péchés, – savouré si loin, là-bas, dans la vieille Égypte –, comment la nouvelle en parviendrait-elle jamais à ma tante ? Nulle combinaison humaine ne réussirait à conduire au Campo de Sant'Anna les deux uniques témoins de mon péché : une gantière occupée maintenant à "embellir", avec les pavots de son chapeau, les granits de Ramsès à Thèbes, et un Docteur qui se blottissait dans une rue scolaire, à l'ombre d'une antique Université de l'Allemagne, et qui farfouillait

dans la poussière historique des Hérodes… À part cette fleur de débauche et cette colonne de science, nul, sur la terre, ne connaîtrait mes coupables délires en la cité des Lagides.

Le terrible document qui prouvait ma liaison avec la misérable Mary, la chemise de nuit parfumée à la violette, couvrait maintenant à Sion les hanches langoureuses d'une Circassienne ou les seins couleur de bronze d'une Nubienne de Koskoro, tandis que la compromettante offrande : "*à mon vaillant petit portugais*" avait été déchirée et brûlée. Oui, la chemise, dont les dentelles n'avaient pas dû résister bien longtemps au dur service de l'amour, étaient à présent déguenillée, sale, usée et peut-être même avait-elle été bientôt jetée aux ordures séculaires de Jérusalem. À la vérité, rien ne pourrait plus s'interposer entre ma légitime impatience et la bourse verte de ma tante… Rien, si ce n'était la chair de la vieille elle-même, et sa carcasse branlante habitée par une épouvantable flamme de vie qui, décidément, ne voulait pas s'éteindre… Horrible destin ! Et si tata, obstinée, opiniâtre, vivait encore quand s'ouvriraient les œillets de l'année prochaine ! À cette pensée, je ne me contins plus. J'invoquai le ciel et je criai dans le désespoir et l'angoisse de mon désir :

— Ô Sainte Vierge Marie, faites qu'elle crève bien vite.

À ce moment tinta la grosse sonnette de la cour. Je reconnus, non sans plaisir après une si longue séparation, les deux coups brefs et timides de notre modeste Justino ; je ressentis encore plus de joie en entendant le carillon majestueux du docteur Margaride. Immédiatement, tante vint ouvrir toute grande la porte de ma chambre et elle me dit avec un trouble extrême :

— Théodoric, mon enfant, écoute… Je viens de penser à une chose… Il me semble que, pour déballer la relique, il se-

rait sans doute préférable d'attendre le départ de Justino et de Margaride… Bien sûr, ce sont des amis et des personnes de grande vertu… Mais je trouve que, pour une cérémonie de ce genre, il vaut mieux que nous ne soyons qu'entre gens d'église…

Elle-même, à cause de sa dévotion, se considérait comme d'église. Quant à moi, mon voyage m'avait rendu quasi sacré…

— Non, tata, répondis-je. Le Patriarche de Jérusalem m'a bien recommandé que la cérémonie eût lieu devant les amis de la maison, à la chapelle, toutes bougies allumées… C'est plus efficace… Et, s'il vous plaît, voulez-vous dire à Vicencia qu'elle vienne chercher mes souliers.

— Mais, donne-les moi, voyons… Ceux-là ?… Ils sont sales, bien sales… Je reviens tout de suite, mon enfant, tout de suite.

Et la senhora Dona Patrocinio das Neves prit mes souliers ! Et la senhora Dona Patrocinio das Neves emporta mes souliers !

Ah ! quel changement s'était opéré en elle, quel changement ! Tandis que, devant la glace, je piquais dans le satin de ma cravate une croix de malte en corail, je pensai qu'à partir de ce jour j'allais régner ici, au Campo Sant'Anna, du haut de ma sainteté, et que, pour hâter l'œuvre trop lente de la mort, j'en arriverais peut-être à rosser cette vieille.

Il me fut doux, en pénétrant dans le salon, de retrouver mes chers amis, en tenue de cérémonie, debout, et qui me tendaient les bras avec une tendre affection. Ma tante était assise sur le canapé, roide, hautaine, parée de ses satins de fête et de ses bijoux. Près d'elle, un prêtre très maigre, les

mains croisées sur sa poitrine, courbait le dos et montrait dans un visage osseux des dents pointues d'affamé. C'était là cet abbé Negrào. Je lui tendis deux doigts, sèchement :

— Enchanté de vous connaître…

— Très honoré, et votre serviteur, murmura-t-il, en portant mes doigts à la place de son cœur.

Et, en courbant encore davantage son dos servile, il courut relever l'abat-jour de la lampe, afin que la lumière me baignât tout entier et que l'on pût ainsi se rendre compte d'après mon visage de l'efficacité de mon pèlerinage.

L'abbé Pinheiro décida, avec un sourire dolent :

— Plus maigre !

Justino hésita, fit craquer ses doigts :

— Plus brun !

Et Margaride, affectueusement :

— Plus homme !

Le servile abbé Negrào se retourna et s'inclina devant tata comme devant le Saint-Sacrement au milieu des cierges allumés :

— Tout ce qu'il faut pour inspirer le respect. Entièrement digne d'être le neveu de la très vertueuse Dona Patrocinio.

Cependant, autour de moi, s'entrecroisaient les questions amicales et curieuses : “Et la petite santé ?” “Alors, Jérusalem ?” “Et la nourriture, par là-bas ?”

Mais tata se frappa le genou d'un coup de son éventail ; elle craignait que des bruits aussi vulgaires n'importunassent saint Théodoric. L'abbé Negrào intervint avec un zèle mielleux :

— De la méthode, messieurs, voyons, de la méthode ! Si vous parlez ainsi tous ensemble, nous ne profiterons pas... Il serait préférable que nous laissions parler notre intéressant Théodoric.

Ce *notre* Théodoric me déplut infiniment, et ce prêtre, je le détestai. Pourquoi coulait-il tant de miel en ses paroles ? Pourquoi occupait-il sur le canapé une place privilégiée et frôlait-il du genou de sa sordide culotte les chastes satins de Tante ?

Mais le docteur Margaride, en ouvrant sa boîte de tabac à priser, ne fit aucune difficulté pour admettre que la méthode, serait, en effet, plus profitable...

L'efflanqué Negrào, avec une familiarité qui me scandalisa, sortit de la pièce, afin d'aller me chercher un verre d'eau et du sucre qui, disait-il à Tante, m'éclairciraient la voix. J'étendis un mouchoir sur mes genoux. Je toussai, et je commençai à ébaucher le récit de mon merveilleux voyage. Je décrivis le luxe du *Malaga,* Gibraltar et son rocher enveloppé de nuages, l'abondance des "tables d'hôte" couvertes de puddings et d'eaux gazeuses...

— Tout en grand, à la française ! soupira l'abbé Pinheiro dont un éclair de gourmandise anima l'œil éteint. Mais, naturellement, tout cela fort indigeste !...

— Je vous le dis, monsieur l'abbé... Oui, tout en grand, tout à la française ; mais des choses saines, qui

n'échauffaient pas l'estomac… Du beau rosbeef, du beau mouton…

— Qui ne valaient certainement pas votre poulet en cocotte, mon excellente dame, interrompit l'abbé Negrào, tandis qu'il frôlait l'épaule pointue de tata.

J'exécrai ce prêtre ! Et, en remuant le sucre dans la tasse, je décidai en moi-même qu'aussitôt que j'aurais commencé à gouverner d'une main de fer le Campo Sant'Anna, jamais plus le poulet en cocotte de ma famille n'entrerait dans la gueule flagorneuse de ce serviteur de Dieu.

Cependant le bon Justino, rajustant son faux-col, me souriait avec ivresse. Et comment passais-je mes soirées à Alexandrie ? Il y avait-il de la société où je pouvais me distraire un peu ? Connais sais-je quelques familles considérées avec lesquelles je prisse une tasse de thé ?

— Je vous le dis, Justino. J'en connaissais. Mais, à dire la vérité, j'éprouvais quelque répugnance à fréquenter des maisons de turcs… Ces gens-là, n'est-ce pas, ne croient qu'à Mahomet !… Eh bien, savez-vous ce que je faisais de mes soirées ? Après le souper, je me rendais à une gentille église de notre belle religion, et si simple, et où il y avait toujours un salut du Saint-Sacrement si joli… Je m'y livrais à mes dévotions ; puis, j'allais retrouver le professeur allemand, mon ami, sur une grande place que les gens d'Alexandrie prétendent plus belle que le Rocio… Plus grande, peut-être, je ne dis pas non. Mais sans la propreté de notre Rocio, sans ses jolis pavés, ses arbres, sa statue, son théâtre… Enfin, pour mon goût, je préfère le Rocio… Et je ne me suis pas gêné pour le leur dire, à ces Turcs !

— Et vous avez bien fait de soutenir ainsi les choses portugaises, observa le docteur Margaride, heureux et tambourinant sur sa tabatière… Je dirai plus… Vous avez agi en patriote… Ce n'est pas autrement que procédaient les Albuquerque et les Vasco de Gama !

— Je le crois aussi, répliquai-je… Ainsi donc, je retrouvais le savant allemand ; et, alors, pour nous distraire un moment, car, enfin, un peu de distraction est nécessaire à quiconque est en voyage, nous allions prendre un café… Là, les Turcs font un café qui est une perfection !

— Bon petit café, hein, insista l'abbé Pinheiro qui approcha sa chaise de la mienne avec un intérêt accru. Et fort, bien fort ? Et un arôme délicieux ?

— Oui, monsieur l'abbé, une véritable consolation pour le chrétien… Nous prenions donc notre petit café puis nous rentrions à l'hôtel et, retirés dans notre chambre, nous étudions à l'aide des Saints Évangiles tous les lieux divins où, bientôt, nous irions prier… Et comme l'Allemand était professeur et qu'il savait tout, vous pensez si je m'instruisais, si je m'instruisais… Même, il me disait parfois : “Après ces soirées, Raposo, vous partirez d'ici vraiment savant”. Le fait est que, pour ce qui est des choses saintes et du Christ, je n'ignore plus rien de rien… Nous nous occupions ainsi, messieurs, à la lumière de la lampe jusqu'à dix ou onze heures… Là-dessus, un peu de thé, le chapelet, et au lit.

— Oui, mon cher ami, des soirées bien employées, bien utiles, déclara, en souriant à tata, l'estimable docteur Margaride.

— Ah ! cela lui a donné beaucoup de vertu ! soupirait l'ignoble dame. Ç'a été comme s'il était monté un peu au ciel… Même ce qu'il dit sent bon… sent le saint.

Modeste, je baissai lentement les paupières.

Mais l'abbé Negrào, avec une insinuante perfidie, remarqua qu'il serait plus profitable et plus édifiant pour les âmes d'écouter des récits de fêtes, de miracles, de pénitences…

— Je suis mon itinéraire, monsieur l'abbé Negrào, répliquai-je âprement.

— À l'instar de Chateaubriand, à l'instar de tous les auteurs célèbres, dit le docteur Margaride, pour confirmer et approuver mes paroles.

Et ce fut les yeux fixés sur lui comme sur le plus savant que je racontai notre départ d'Alexandrie par un soir d'orage ; le touchant épisode de la pieuse sœur de Charité (elle connaissait Lisbonne et y avait entendu parler de la vertu de tata), laquelle sœur m'avait sauvé de l'eau salée un paquet dans lequel je transportais de la terre d'Égypte foulée par la Sainte Famille ; notre arrivée à Jaffa qui, alors que je venais de monter sur la dunette du bateau, en chapeau haut de forme et pensant à tata, s'était, par un prodige extraordinaire, couronné de rayons de soleil…

— Magnifique ! s'écria le docteur Margaride. Magnifique ! Mais dites-moi, mon cher Théodoric… N'aviez-vous pas en votre compagnie un guide savant, pour vous montrer les ruines, vous les commenter…

— Que si, docteur Margaride, que si ! Nous avions un grand latiniste, le Père Potte !

Je mouillai ma lèvre. Et je dis les émotions de la nuit glorieuse au cours de laquelle nous campâmes près de Ramleh ; la lune éclairait des scènes religieuses ; des bédouins veillaient, la lance à l'épaule ; autour de nous, des lions rugissaient…

— Quelle scène ! s'écria le docteur Margaride, en se levant avec emportement. Quelle scène formidable ! Que n'étais-je pas là ! Cela ressemble à un épisode grandiose de la Bible ! Et digne d'inspirer un poète. Quant à moi, si j'avais vu cela, je n'aurais pu me contenir… Je n'aurais pu me contenir ; j'aurais composé une ode sublime !

L'abbé Negrào tira l'éloquent magistrat par le pan de sa redingote :

— Il serait préférable, dit-il, de laisser parler notre Théodoric ? nous pourrions, ainsi, tous en profiter.

Margaride, froissé, fronça ses sourcils redoutables et plus noirs que l'ébène :

— Nul ici, en ce salon, ne sait mieux que moi, Monsieur l'abbé Negrào, apprécier le grandiose !

Tata, insatiable, frappa de son éventail la paume de sa main :

— C'est bon, c'est bon. Continue, mon enfant, raconte encore… Oui, raconte-nous quelque chose qui te soit arrivée avec Notre Seigneur, et qui nous soit un sujet d'édification…

Tous se turent, saisis de respect. Alors je décrivis notre marche vers Jérusalem sous la conduite de deux étoiles qui nous servaient de guides, ainsi qu'il est toujours d'usage pour les pèlerins les plus distingués et de bonne famille ; je racontai les larmes que firent jaillir de nos yeux, un matin de

pluie, la vue des murailles de Jérusalem ; je répétai les paroles que, revêtu de ma redingote et accompagné du Père Potte, j'avais balbutiées, en sanglotant, au milieu des acolytes, lors de ma visite au Saint-Sépulcre, devant le Tombeau de Notre Seigneur. "Ô mon Jésus, ô mon Seigneur, je suis ici, je suis venu de la part de tata !"

L'ignoble dame suffoquait :

— Quel bien cela me fait !… Devant le cher tombeau de Notre Seigneur !…

Alors, je passai mon mouchoir sur mon visage en sueur et je continuai :

— C'est ce soir-là que, rentré à l'hôtel pour prier… Et, ici, Messieurs, se place un petit épisode assez désagréable…

Sur un ton de repentir, je confessai que, contraint par l'honneur de la Religion et l'honneur du nom de Raposo et l'honneur du Portugal, j'avais eu à l'hôtel une affaire avec un grand Anglais barbu.

— Une rixe ! s'écria avec perversité le vil abbé Negrào, désireux de ternir l'éclat de sainteté dont j'avais ébloui ma tante. Une rixe, dans la ville de Notre Seigneur ! Oh là ! quel manque de respect !

Je regardai en face le tortueux abbé et, les dents serrées, je répliquais :

— Oui, Monsieur, un coup de torchon… Mais, sachez-le, mon cher abbé, que Monseigneur le Patriarche de Jérusalem lui-même m'a donné raison ; et même, il m'a tapé sur l'épaule et il m'a dit : "Très bien, Théodoric, et félicitations, vous vous êtes comporté comme un brave !" Qu'avez-vous maintenant à réclamer, l'abbé ?

Negrào baissa la tête ; sa tonsure y avait la couleur livide et bleuâtre d'une lune en temps de peste :

— Du moment que Son Éminence a approuvé…

— Approuvé, oui, Monsieur… Et voici, tata, quelle fut la cause de cette affaire… La chambre qui se trouvait près de la mienne était occupée par une Anglaise, une sale hérétique. Celle-ci, chaque fois que je commençais mes prières, entonnait des couplets et des sottises et des choses immorales, de celles qu'on chante dans les théâtres. Imaginez, ma chère tante : un garçon est à genoux et, de toute la ferveur dont il est capable il récite : "Ô Sainte Marie de Patrocinio, accordez que ma bonne chère tante vive encore de longues années". Alors, tout à coup, de derrière la cloison, une voix d'excommuniée, s'élève qui glapit : "*C'est moi Barbe-Bleue, ohé ! être veuf est ma vocation*". À la fin, n'est-ce pas, c'en était vexant. De telle sorte qu'un soir, j'en eus assez et, de désespoir, je sortis dans le corridor, donnai un coup de poing dans la porte d'à côté et leur criai à eux, là-dedans : "Taisez-vous, s'il vous plaît ; il y a par là un chrétien qui veut prier !"

— C'était votre droit absolu, affirma le docteur Margaride, et vous aviez la loi pour vous !

— C'est bien ce que m'a dit le Patriarche ! Donc, messieurs, ainsi que je vous le racontais, voici ce que je criai à la femme : là-dessus, je me disposais à me retirer dignement dans mon appartement quand, de la chambre, sort le père de la dite personne, un grand barbu, une énorme canne à la main… Je me montrai, d'abord, fort réservé ; je croisai les bras et, très poliment, je lui dis que je ne voulais pas de scandales auprès du tombeau de Notre Seigneur, et que ce que je désirais, était de pouvoir prier en paix… Et, savez-vous ce qu'il me répondit ? Il me répondit que… Non, je ne

peux pas le répéter !… Bref, une indécence au sujet du cher Tombeau de Notre Seigneur… Ah, tata, le sang ne me fit qu'un tour ; je l'empoignai par les cheveux…

— Et tu l'as battu, mon enfant ?

— Battu ? Étrillé, ma tante.

Tous acclamèrent ma férocité. L'abbé Pinheiro cita des lois canoniques qui autorisaient la Foi à rosser l'impiété. Justino, au comble de l'enthousiasme, applaudissait à la pensée de ce John Bull abattu par un vigoureux coup de poing portugais… Et moi, excité par les louanges comme par des clairons d'attaque, je hurlais, debout, terrible :

— Des impiétés devant moi, ça jamais ! Je brise tout, j'écrase tout ! Pour les choses de la religion, je suis une bête féroce !

Et je profitai de cette sainte colère pour brandir, comme un avertissement, devant le menton rentrant de l'abbé Negrào, mon poing velu et menaçant. L'efflanqué et blême serviteur de Dieu se fit alors tout petit. À ce moment la Vicencia entrait, portant le thé dans la riche argenterie de G. Godinho.

Les chers amis, en même temps qu'ils dégustaient leurs tostes, se répandaient en ardents commentaires :

— Quel voyage instructif ! C'est comme si on assistait à un cours !

— Et quelle charmante soirée nous avons passée ! ça vaut une soirée au théâtre San Carlos. Voilà ce qui s'appelle avoir du plaisir !

— Et comme il raconte bien ! Quelle ferveur, quelle mémoire !

À pas lents, le bon Justino, sa soucoupe pleine de petits gâteaux, s'était approché de la fenêtre comme pour y examiner le ciel étoilé ; d'entre les rideaux, il m'appela, d'un regard brillant et goulu, comme pour une confidence. Je me rendis à l'appel du cher homme ; nous nous plongeâmes tous deux dans l'ombre des damas ; et le vertueux notaire, effleurant ma barbe de ses lèvres, me demanda :

— Dites-moi, mon bon ami, et les femmes ?

J'avais confiance en Justino. Je lui dis à l'oreille, derrière son faux-col :

— Ah Justino ! à en perdre la moelle épinière !

Ses pupilles étincelèrent comme celles d'un chat en janvier ; sa tasse tremblait entre ses mains.

Quand nous regagnâmes la lumière, je dis, d'un ton mélancolique :

— Oui, belle nuit… Mais ce ne sont pas ces gentilles étoiles saintes que nous voyions, là-bas, au Jourdain.

Alors, l'abbé Pinheiro qui prenait son thé à petites gorgées précautionneuses, vint timidement me battre sur l'épaule… M'étais-je souvenu, en ces Terres Saintes, de son flacon d'eau du Jourdain !

— Ô cher Monsieur l'abbé, mais naturellement… Je rapporte tout ce que j'ai promis… Le rameau du Mont des Oliviers pour notre Justino… Et la photographie pour notre docteur Margaride… Et tout, et tout !

Je courus à ma chambre, pour y aller chercher les doux "souvenirs" de la Palestine. À mon retour, tandis que je rapportais un grand mouchoir plein de pieuses raretés, je

m'arrêtai derrière la porte, car j'avais entendu prononcer mon nom… Ô joie suave ! C'était l'inestimable docteur Margaride qui confiait à ma tante avec sa redoutable autorité :

— Dona Patrocinio, je ne voulais pas le dire, devant lui… Mais ceci est un bien plus précieux encore que de posséder un neveu et un chevalier servant : Avoir, chez vous, à domicile, un ami intime de Notre Seigneur Jésus-Christ !…

Je toussai avant d'entrer. Mais la senhora Dona Patrocinio ruminait un scrupule jaloux. Il ne lui paraissait pas très délicat pour Notre Seigneur (ni pour elle) que l'on procédât au partage des reliques mineures avant que je lui remisse, à elle, madame et tante, à la chapelle, la grande Relique.

— Il faut que vous sachiez, mes amis, annonça-t-elle en gonflant de satisfaction sa poitrine plate ; mon Théodoric m'a apporté une sainte Relique, grâce à laquelle toutes mes afflictions vont disparaître et qui me guérira de tous mes maux !

— Bravo, bravo, cria l'impétueux docteur Margaride. Ainsi, Théodoric, vous avez suivi mon conseil ? Vous avez fouillé ces tombeaux ? Ceci est le fait d'un pèlerin généreux !

— C'est le fait d'un neveu comme il n'y en a plus en notre Portugal, ajouta l'abbé Pinheiro qui, devant la glace, étudiait sa langue pâteuse…

— C'est le fait d'un fils, d'un fils, proclamait Justino, dressé sur la pointe de ses bottines.

Alors l'abbé Negrào murmura, entre ses dents d'affamé, ces paroles qui révélaient la vilenie de son âme :

— Reste à savoir, *cavalheiros* de quelle Relique il s'agit.

J'avais soif, une soif ardente, du sang de ce prêtre.

Je le transperçai d'un coup d'œil plus pointu et plus brûlant qu'une broche rougie au feu :

— Peut-être, monsieur l'abbé, si vous êtes un prêtre véritable, tomberez-vous sur le nez pour implorer Dieu quand paraîtra cette merveille !

Et je me tournai vers la senhora Dona Patrocinio, avec l'impatience d'une âme noble offensée qui demande réparation :

— L'heure est arrivée, ma tante ! Allons à l'oratoire ! Je veux que tous ici en restent éblouis ! Ainsi que me l'a dit mon ami allemand : "Cette relique, quand on la découvrira, est capable de frapper de stupeur une famille entière".

Tata leva les mains au ciel. Je courus chercher un marteau. Quand je revins, le docteur Margaride enfilait gravement ses gants noirs. Et, à la suite de la senhora Dona Patrocinio dont la robe de satin glissait sur le sol avec un frou-frou de vêtement de prélat, nous pénétrâmes dans le couloir où le grand bec de gaz sifflait à l'intérieur de son large globe en verre. Tout au fond du couloir, la Vicencia et la cuisinière nous épiaient, leur rosaire à la main.

L'oratoire resplendissait. Les vieux plateaux d'argent brillaient derrière l'autel avec un éclat de gloire. Sur la blancheur des dentelles fraîchement lavées, au milieu des camélias blancs comme neige, les tuniques des saints, en soie bleu et rouge, apparaissaient neuves et spécialement choisies dans la garde-robe du ciel pour cette extraordinaire soirée de fête… Parfois, le rayon d'une auréole tremblait, lançait un éclair, comme si, dans le bois des statues, circulait un frémissement de joie. Sur sa croix de bois noir, le Christ si

riche, en or massif, qui suait de l'or, qui saignait de l'or, resplendissait.

— Quel goût a été déployé en ces apprêts ! Quelle scène divine ! murmura le docteur Margaride, flatté dans sa passion du grandiose.

Avec des soins pieux, je plaçai la caisse sur le coussin de velours incliné sur elle, je marmottai un *Ave Maria* ; je soulevai le rideau qui la couvrait, je la pris entre mes bras et, ayant toussé solennellement, je pris la parole :

— Tata, Messieurs… Je me suis refusé, jusqu'à maintenant, à vous révéler l'importance de la relique qui se trouve ici dans cette caisse, ceci, en effet, m'a été recommandé par Monseigneur le Patriarche de Jérusalem… Mais, à présent, je vais vous dire… Tout d'abord, il me semble bon de vous expliquer qu'ici, papier, bois de la caisse, clous, tout, tout est saint… Ainsi, par exemple, les clous viennent de l'Arche de Noé… Vous pouvez approcher, Monsieur l'abbé Negrào, vous pouvez toucher ! Ce sont ceux de l'Arche et encore couverts de rouille… Et le tout de première qualité, et le tout pénétré de vertu ! En outre, je tiens à déclarer devant tous que cette Relique appartient à Tata ici présente et que je la lui ai apportée afin de lui prouver qu'à Jérusalem je n'ai pensé uniquement qu'à elle (et à ce que Notre Seigneur a souffert) et à lui procurer cette "occasion"…

— Je te garderai toujours près de moi, mon enfant, bégaya l'horrible dame, transportée.

Je lui baisai la main, scellant ainsi un pacte dont la Magistrature et l'Église étaient les témoins vénérables. Et je repris mon marteau :

— Et maintenant, pour que chacun soit prévenu et puisse faire les prières qu'il juge le plus à propos, je dois dire que la Relique…

Je toussai, fermai les yeux :

— Est la Couronne d'Épines !

Vaincue par l'émotion, tata poussa un rauque gémissement et elle s'abattit sur la caisse qu'elle enlaça de ses bras tremblants. Cependant, Margaride se grattait pensivement le menton ; Justino s'enfonçait plus profondément encore qu'à l'ordinaire dans son faux-col ; le rusé Negrào, les yeux fixés sur moi, ouvrait toute grande son immense gueule noire d'où sortaient des exclamations étouffées d'étonnement et d'indignation. Magistrats et Prêtres, de toute évidence, se montraient incrédules, et cela était terrible pour ma fortune.

Je tremblais, je suais d'angoisse, quand l'abbé Pinheiro, très sérieux, très convaincu, se pencha, serra la main de tante et la félicita pour la position religieuse à laquelle l'élevait la possession d'une telle Relique. Alors tous cédèrent à la forte autorité liturgique de l'abbé Pinheiro et tous défilèrent devant la senhora qui en bavait : l'un après l'autre, ils lui serrèrent les doigts en de muettes congratulations.

J'étais sauvé. En hâte, je m'agenouillai près de la caisse, je plantai le burin dans la fente du couvercle, je levai le marteau d'un geste triomphal…

— Théodoric, mon enfant, vociféra tante, frissonnante, comme si j'allais marteler la chair vive du Seigneur.

— Ne craignez rien, tata. J'ai appris à Jérusalem à manier ces saintes et bonnes choses de Dieu !

Quand j'eus décloué les fines planchettes, on aperçut, d'abord, la blanche doublure de coton ; puis, sous les yeux extasiés des assistants, surgit le très saint paquet de papier d'emballage avec son ruban rouge.

— Ah quel parfum ! Aie, aie, je me sens mourir, soupira la tante qui s'évanouissait de pieux bonheur ; et le blanc de ses yeux apparaissait par-dessous le noir de ses lunettes.

Je me redressai, rouge d'orgueil :

— C'est à vous, ma chère tata, à vous seule, qu'il convient, étant donné votre vertu, de déballer le cher paquet !...

Mes paroles tirèrent ma tante de sa langueur. Tremblante et pâle, mais aussi grave qu'un pontife, elle prit le paquet et, après une révérence aux saints, elle le plaça sur l'autel ; elle dénoua, non sans dévotion, le ruban rouge ; puis, avec des soins infinis, comme si elle craignait de meurtrir un corps divin, elle défit, un à un, les plis du papier d'emballage... Une blancheur de lin... Tata prit la chose du bout des doigts, puis brusquement, elle la reposa. Alors, sur l'autel, parmi les saints, au-dessus des camélias et au pied de la croix, s'étala, avec ses nœuds de rubans et ses dentelles, la chemise de nuit de Mary.

La chemise de nuit de Mary ! En tout son luxe, et en toute son impudeur, et encore toute chiffonnée de mes embrassements, la chemise de Mary, dont chaque pli puait le péché ! La chemise de nuit de Mary ! Et attaché par une épingle, bien en évidence sous la lumière tremblante des bougies, le carton où était écrit en lettres énormes : "À mon Théodoric, à mon vaillant petit portugais, en souvenir de nos grandes joies" ! Signé : M. M... La chemise de nuit de Mary !

Je ne me souviens plus d'une façon très nette de ce qui se passa ensuite dans l'Oratoire fleuri ! Je me retrouvai à la porte de la chapelle, entortillé dans une couverture verte, les jambes molles et revenu à peine de mon évanouissement. Je distinguais, semblables aux crépitements de bûches qu'on aurait lancées dans un brasier, les accusations que l'abbé Negrào, penché sur la coiffe de ma tante, hurlait contre moi : "Débauche ! Honte ! Chemise de nuit d'une prostituée !" J'entendis sa botte pousser furieusement à travers le couloir la blanche étoffe. J'entrevis nos bons vieux amis passer, un à un, l'un derrière l'autre, ainsi que des ombres immenses chassées par un vent de terreur. Les lumières des bougies semblaient haleter douloureusement. Baigné de sueur, dans la couverture où je gisais, j'aperçus tata qui, à pas lents, s'avançait vers moi. Elle était livide, hérissée, épouvantable… Et elle me transperça, à travers ses lunettes, d'un froid et féroce regard. Et, les dents serrées, elle me cracha ce mot :

— Porc !

Et elle sortit.

Je me traînai vers ma chambre, me jetai sur mon lit, sans force. Une rumeur de scandale éveillait la grande maison sévère. Vicencia surgit devant moi, défaite, son tablier blanc à la main :

— Mon petit, mon pauvre petit ! Madame m'envoie vous demander de sortir tout de suite ; elle ne veut pas que vous restiez un instant de plus dans sa maison. Elle a ajouté que vous pouviez emporter votre linge et toutes vos saletés !

Chassé, j'étais chassé !

Je relevai mon visage défait de dessus l'oreiller de dentelles. La Vicencia, comme folle, tordait le coin de son tablier ; elle ajouta :

— Mon petit, mon pauvre petit, si vous ne sortez pas tout de suite, Madame m'a donné l'ordre d'appeler la police !

Chassé, balayé !

Le sol se dérobait sous mes pas incertains. Je fourrai dans ma poche une brosse à dents ; en me cognant contre les meubles, je cherchai mes pantoufles que j'enveloppai dans un numéro de la *Nation*. Je saisis au hasard, parmi les malles, une petite caisse à bandes de fer ; et, sur la pointe des pieds, je descendis les escaliers de tata, abattu et la tête basse, comme un chien teigneux qui tourmente sa teigne.

J'avais à peine traversé la cour que la Vicencia, conformément aux ordres cruels de tata, me claqua au dos le portail plaqué de fer, avec mépris et pour toujours !

J'étais désormais seul dans la rue et dans la vie ! À la lumière froide des étoiles, je comptai mon argent dans la paume de ma main. Je possédais, en tout et pour tout, deux livres, dix-huit testons, un douro espagnol et quelques pièces du cuivre… Alors, je m'aperçus que la caisse, prise au hasard parmi les malles, était celle des Reliques mineures. Sarcasme raffiné du Destin ! Pour couvrir mon corps sans abri, je n'avais plus que des planchettes rabotées par saint Joseph, et des tessons de la cruche de la Sainte Vierge ! J'enfonçai dans ma poche le paquet qui renfermait mes pantoufles, et, sans me retourner, je marchai, la caisse sur le dos, dans la nuit pleine de silence et d'étoiles, vers la Ville Basse et l'*Hôtel de la Colombe d'or*.

Le lendemain, j'étais assis, blême et désespéré, à la table d'hôte de la *Colombe d'or,* et je remuais avec ma cuillère une soupe noire de pois chiches et de navets, quand un monsieur qui portait un col de velours noir, vint occuper une place en face de moi, devant une carafe d'eau de Vidago, une boîte de pilules et un numéro de la *Nation*. Sur sa tête chauve, immense et arquée comme le fronton d'une chapelle, se tordaient deux grosses veines ; de larges narines, noircies par le tabac à priser, s'ouvraient au-dessus de sa moustache, courte touffe de poils grisâtres, durs comme les crins d'une brosse. Le domestique qui lui servait la soupe aux pois chiches et aux navets lui murmura d'un ton d'estime : "Je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur Lino".

Au bouilli, ce monsieur abandonna la *Nation* où il parcourait attentivement les annonces, et il fixa sur moi ses yeux blafards et jaunes de bile ; puis il fit la remarque que, depuis les Rois, nous jouissions d'un temps idéal…

— Splendide, murmurais-je, en me tenant sur ma réserve.

Ce monsieur Lino enfonça davantage sa serviette à l'intérieur de son col lâche :

— Et vous, monsieur, dit-il, si toutefois je ne me montre pas trop curieux, vous arrivez, sans doute, des provinces du Nord ?

Je passai lentement ma main à travers mes cheveux :

— Non, monsieur, fis-je… Je reviens de Jérusalem.

Stupéfait, M. Lino laissa, du coup, tomber le riz qu'il tenait sur sa fourchette. Après avoir ruminé en silence son émotion, il me confessa que tous les lieux saints

l'intéressaient beaucoup, parce que, grâce à Dieu, il avait de la religion. Et il avait aussi, grâce à Dieu, un emploi à la *Chambre Patriarcale*.

— Ah, à la *Chambre Patriarcale,* répliquai-je… Très respectable établissement… Moi, j'ai beaucoup connu un patriarche, Monseigneur le Patriarche de Jérusalem… Un *Cavalheiro* très saint, tout à fait chic… Même, nous nous tutoyions.

M. Lino m'offrit de son eau minérale :

— Et à Jérusalem, qu'y a-t-il, comme magasin ?

— Comme magasin ?… Magasin de modes ?

— Mais non, mais non, coupa M. Lino. Je veux parler des magasins de saintetés, de reliquaires, de choses divines, enfin…

— Ah oui !… Pas très bons… Il y a Damiani, sur la Voie Douloureuse qui vend de tout, même des ossements de martyrs… Mais le mieux, vous savez, c'est de chercher soi-même, de fouiller… Ainsi, moi qui vous parle, j'ai rapporté, de là-bas, de ces choses, des merveilles !

Une flamme de singulière envie aviva les pupilles jaunes de M. Lino de la *Chambre Patriarcale*. Et, aussitôt, avec une décision d'homme inspiré, il cria :

— Mon petit André, une goutte de porto… Aujourd'hui, on fait la bombe !

Quand le garçon eût posé sur la table la bouteille dont l'étiquette écrite à la main portait la date, M. Lino m'offrit un verre plein :

— À la vôtre !

— Que le Seigneur vous soit en aide ! À la vôtre !

Par politesse, après avoir grignoté un morceau de fromage, j'invitai cet homme qui, grâce à Dieu, avait de la religion, à venir dans ma chambre pour y admirer mes photographies de Jérusalem. Il accepta avec transport ; mais à peine avait-il franchi le seuil de ma porte qu'il courut, d'un bond, sans la moindre étiquette, jusqu'à mon lit, où gisaient, éparses, quelques-unes des Reliques que j'avais déballées le matin même.

— Vous êtes connaisseur ? lui demandai-je en déroulant une vue du Mont des Oliviers et en pensant lui offrir un rosaire.

Il retournait en silence entre ses mains grasses et aux ongles rongés, un flacon d'eau du Jourdain. Il le sentit, le soupesa, l'agita. Ensuite, tandis que ses veines se gonflaient sur son large front, il me demanda d'un ton fort sérieux :

— Vous avez un certificat ?

Je lui tendis le certificat du frère franciscain qui garantissait comme authentique et sans mélange l'eau du fleuve baptismal. Il savoura la lecture du vénérable papier. Et enthousiasmé :

— Je donne quinze testons pour le flacon !

Ce fut, en mon intellect de Licencié, comme si une fenêtre s'ouvrait brusquement et y laissait entrer le soleil à flots. Je vis d'une manière inespérée à la clarté de cette lumière, la véritable nature de ces médailles, de ces scapulaires, de ces flacons d'eau, de ces morceaux de bois, de ces petits cailloux que je considérais jusqu'alors comme des or-

dures ecclésiastiques oubliées par le balai de la Philosophie. Les Reliques étaient des *valeurs*. Elles avaient la qualité toute puissante des *valeurs*. On donnait un fragment de poterie et, en échange, on recevait une pièce d'or !... je venais d'être illuminé. Alors je commençai à sourire, et, les mains appuyées sur la table comme au comptoir d'un magasin, je dis : – Quinze testons pour de l'eau pure du Jourdain !

Et véritable encore ! Vous tenez, semble-t-il, sieur, en bien peu d'estime notre bon saint Jean-Baptiste... Quinze testons !... Mais ce serait de l'impiété... Vous imaginez-vous, Monsieur, que l'eau du Jourdain ressemble à l'eau de L'Arsenal... Allons, voyons... J'en ai refusé trois mille reis à un prêtre de Saint-Juste, ce matin, ici même, au pied de ce lit...

L'homme fit sauter le flacon dans sa main grasse, le considéra, calcula :

— J'en donne quatre mille reis.

— Eh bien soit ! mais c'est bien uniquement parce que nous sommes commensaux de la *Colombe d'or !*

Quand M. Lino sortit de ma chambre, le flacon d'eau du Jourdain enveloppé dans un numéro de la *Nation,* moi Théodoric Raposo, j'étais devenu, par une espèce de fatalité providentielle, marchand de reliques.

Grâce à ces reliques, durant deux mois, je pus manger, faire l'amour, bien tranquillement et bien agréablement à l'*Hôtel de la Colombe d'or*. Presque toujours, M. Lino arrivait le matin dans ma chambre, en pantoufles, choisissait un fragment de la cruche de la Sainte Vierge ou une paille de la Crèche ; il empaquetait soigneusement l'objet dans un numéro de la *Nation,* lâchait l'argent et décampait en sifflant le *De*

Profundis. Évidemment, le digne homme revendait ces merveilles non sans un assez gros bénéfice, car, peu après, je vis briller, sous son gilet de velours noir, une chaîne de montre en or !

Cependant j'avais cru plus habile de ne pas essayer (ni par des supplications, ni par des explications, ni par des recommandations) d'apaiser la pieuse colère de Tata et de rentrer dans ses bonnes grâces. Je me contentais d'aller à l'église Sant'Anna, tout de noir vêtu, un livre de messe à la main. Je n'y rencontrais pas tata qui, maintenant, assistait chaque matin, dans son propre Oratoire, à la messe de l'ignoble Negrào. Mais si je me prosternais en me frappant la poitrine d'un air contrit et en poussant des soupirs vers le Tabernacle, c'est parce que j'étais bien sûr que la nouvelle de mon inaltérable dévotion parviendrait à l'ignoble dame, grâce à l'intermédiaire de Melchior le sacristain.

J'avais également l'adresse de ne pas rechercher les amis de ma tante, qui, par mesure de prudence, devaient partager les passions de son âme, afin de partager les dons de son testament ; et, ainsi, j'épargnais des embarras angoissants à ces gens de mérite de la Magistrature et de l'Église. Chaque fois que je rencontrais l'abbé Pinheiro ou le docteur Margaride, je croisais les mains dans mes manches, je baissais les yeux avec humilité et componction. Cette réserve, de toute évidence, plaisait à nos amis ; en effet, un soir, je rencontrai Justino près de la maison de Benta la Variolée ; le digne homme me confia en secret, en effleurant ma barbe de ses lèvres, après s'être bien assuré de la solitude de la rue :

— Continue comme ça, mon petit ami… Tout finira par s'arranger… Mais, pour le moment, c'est une bête féroce… Oh diable, voici quelqu'un…

Et il fila.

Cependant, par l'intermédiaire de Lino, je continuais à vendre des reliques. Mais, bien vite, je me souvins à propos de mes manuels d'Économie Politique, et il me fut facile de conclure que mes bénéfices augmenteraient si j'éliminais Lino et m'adressais moi-même, hardiment et directement, au pieux consommateur…

J'écrivis alors aux dames de la noblesse, servantes du Seigneur de la Passion, des lettres qui indiquaient la liste et le prix des Reliques. Je proposai aux églises de province des ossements de Martyrs. Je payai des verres d'eau de vie aux sacristains pour qu'ils confiassent à l'oreille des vieilles bigotes qui avaient des attaques de goutte : "Pour les choses de la Sainteté, il n'y en a pas deux comme le docteur Raposo qui arrive tout droit de Jérusalem." Le sort me favorisa. Ma spécialité était l'eau du Jourdain, que je livrais en flacons de zinc cachetés d'un sceau qui représentait un cœur en flammes : j'en vendis pour les baptêmes, pour les repas, pour les bains ; et, durant une certaine époque, il y eut un autre Jourdain plus opulent et plus limpide que celui de la Palestine, qui coula à travers Lisbonne, après avoir pris sa source dans une chambre de la *Colombe d'or*. Grâce à mon imagination, j'introduisis dans mon commerce des *nouveautés* lucratives et poétiques ; je lançai, par exemple et non sans efficacité, "le tesson de la cruche avec laquelle Notre Dame allait à la fontaine" ; c'est moi qui accréditai dans la piété nationale "un des fers de l'âne sur lequel s'enfuit la Sainte Famille". Maintenant, quand Lino, en pantoufles, frappait à la porte de ma chambre, où les tas de paille de la Crèche voisinaient avec les piles de planchettes rabotées par saint Joseph, j'entr'ouvrais ma porte à la façon d'un avare et je murmurais :

— Fini… Épuisé… Seulement à la fin de la semaine… Il doit m’arriver une petite caisse de la Terre Sainte…

Les veines frontales du malheureux se gonflaient d’indignation, l’indignation de l’intermédiaire éliminé.

Toutes mes reliques étaient accueillies avec la plus grande ferveur, parce qu’elles provenaient “de Raposo qui arrivait tout droit de Jérusalem”. Les autres marchands de Reliques n’avaient pas, comme moi, la garantie magnifique d’un voyage en Terre Sainte. Moi seul, Raposo, avais parcouru cet inépuisable dépôt de Sainteté. Au reste, moi seul savais lancer à l’aide de feuilles de papier qui garantissaient l’authenticité des reliques, la firme fleurie de Mgr. le Patriarche de Jérusalem. Mais force me fût bientôt de reconnaître que mon pays, malgré sa dévotion, était enfin saturé de reliques. En mon catholique Portugal, bourré, gorgé de reliques, il n’y avait plus la moindre place, même pour un de ces minuscules rameaux de fleurs sèches de Nazareth que je cédais pour cinq testons.

Je baissai les prix non sans une certaine mélancolie et une certaine inquiétude. Je prodiguai, dans le *Diario de Noticias* les annonces aguichantes : “*Objets précieux de Terre Sainte en vente au bureau du Tabac Rego ; qu’on se le dise*”. Souvent, le matin, en habit ecclésiastique et dissimulant ma barbe sous un cache-nez de soie, j’assaillais, à la porte des églises, les vieilles bigotes ; je leur offrais des morceaux de la tunique de la Vierge Marie ; des cordons des sandales de saint Pierre ; je me frottais contre leurs manteaux et leurs jupes et murmurais avec angoisse : “Bon marché, madame, très bon marché… Excellents pour les catarrhes !”

Déjà, je devais à la *Colombe d’or,* une note assez chargée ; je descendais les escaliers à la dérobée, pour ne pas

rencontrer le patron ; j'appelais le garçon avec une flatterie assez basse : “mon bon petit André”.

Je plaçai, dès lors, toute mon espérance dans une renaissance de la Foi. À l'annonce de la moindre fête religieuse, je me réjouissais, car cette fête signifiait un accroissement de la dévotion parmi le peuple. Je haïssais avec férocité les républicains et les philosophes qui ébranlent le Catholicisme, et, partant, diminuent la valeur des reliques que celui-ci a instituées. J'écrivis des articles dans la *Nation* où je proclamais ; “Si vous ne respectez pas les ossements des martyrs, comment voulez-vous que le pays soit prospère ?” Au café Montanha, je donnais des coups de poing sur les tables et vociférais : “Il faut de la religion, Caramba ! Sans religion, le bifsteck lui-même n'a aucun goût !” Chez Benta la Variolée, je menaçais les demoiselles de ne plus revenir, si elles n'utilisaient pas leurs médailles et leurs scapulaires, et d'aller dorénavant chez Dona Adelaïde… Inquiet pour le “pain quotidien”, j'en arrivai à solliciter, de nouveau, le concours de Lino, qui avait de nombreuses relations ecclésiastiques et un chapelain de couvent dans sa parenté. Une fois encore, je lui montrai mon lit jonché de reliques. Une fois encore, je lui dis, en me frottant les mains : “Alors, cher ami, nous faisons une petite affaire ensemble. J'ai, en ce moment, un bel assortiment tout fraîchement arrivé de Sion !”

Mais le digne homme de la Chambre Patriarcale se contenta, en guise de réponse, de m'adresser quelques acerbes récriminations :

— La plaisanterie, Monsieur, a suffisamment duré, me cria-t-il, tandis que la colère gonflait les veines de son front empourpré… C'est vous, Monsieur, qui avez gâché le commerce !… Le marché est tombé à tel point qu'il n'est même

plus possible de placer ne serait-ce qu'un petit lange de l'enfant Jésus, une relique qui se vendait si bien. Votre négoce des fers à cheval est parfaitement indécent… Oui, parfaitement indécent… C'est ce que me disait, l'autre jour, un pieux Chapelain, qui est mon cousin : "En vérité, c'est tout de même trop de fers à cheval pour un pays aussi petit que le nôtre !" Quatorze fers à cheval, Monsieur ! Avouez-le : il y a de l'abus ! Et savez-vous, Monsieur, combien de clous, je parle de ces clous avec lesquels le Christ fut attaché sur sa croix, et tous avec certificat, vous avez fini par débiter ? Soixante-cinq, Monsieur !… Je n'en dis pas davantage… Soixante-cinq !

Et là-dessus, il sortit en claquant la porte avec fureur ; j'étais anéanti.

Par hasard, ce soir-là, je rencontrai mon vieux camarade Xavier chez Benta la Variolée et il me passa une importante commande de reliques. Xavier se disposait à épouser une demoiselle Nogueira, fille de Mme Nogueira, une bigotte de Baja, riche propriétaire en cochons ; et "il voulait faire à la vieille cagote un présent épatant qui rappelât à la fois le Catéchisme et le Saint-Sépulcre". Je préparai spécialement pour lui un joli coffre de reliques (j'y plaçai même mon soixante-seizième clou), orné de mes plus gracieuses fleurs desséchées de Galilée. La façon généreuse dont Xavier me régla me permit de payer l'hôtel de la *Colombe d'or* ; alors, comme me le commandait la prudence, je pris une chambre dans la pension de la famille *Pitta,* ruelle de la Paille. C'est ainsi que, peu à peu, diminuait ma prospérité. Maintenant, ma chambre se trouvait, sous les combles, au quatrième étage, et elle se composait d'un pauvre lit de fer et d'un vieux fauteuil dont les tripes d'étoupe fétide s'échappaient de l'indienne crevée qui le recouvrait. L'unique ornement en

était une lithographie coloriée suspendue sur la commode et qui représentait le Christ en croix ; des nuages noirs roulaient en tempête à ses pieds ; et ses yeux écarquillés et clairs suivaient toutes mes actions, même les plus intimes, même les plus délicates, comme, par exemple, celle de me couper les cors.

J'étais installé, de cette manière depuis une semaine ; j'errais à travers Lisbonne à la recherche du pain incertain et mes souliers commençaient déjà à s'éculer quand, au matin, André, de la *Colombe d'or,* me remit une lettre qu'on avait apportée la veille au soir et qui portait la mention "urgent". Le papier était encadré de noir ; le sceau était en cire noire. J'ouvris la lettre en tremblant. Je sautai à la signature ; c'était celle de Justino. Justino écrivait :

"Mon cher ami, j'ai le pénible devoir de vous annoncer, les larmes aux yeux, que votre respectable tante, la noble senhora Dona Patrocinio, est décédée subitement…"

Caramba ! La vieille avait crevé !

Je sautai par-dessus les lignes, avec une atroce anxiété ; je bronchai sur certaines détails : "congestion pulmonaire… Munie des Sacrements… Tous en larmes… Notre cher abbé Negrào !…" Pâle, le corps couvert de sueur, je lus, enfin, à un bout de page, la nouvelle épouvantable : "du testament de la vertueuse dame il résultait qu'elle laissait à son neveu Théodoric la longue-vue qui était pendue dans la salle à manger…"

Déshérité, j'étais déshérité !

Je décrochai mon chapeau et je courus, en renversant tout sur mon passage, jusqu'au bureau de Justino, quartier Saint-Paul. Je le trouvai à sa table de travail, cravaté de noir

et un porte-plume derrière l'oreille, mangeant une tranche de veau sur un vieux numéro du *Diario de Noticias*.

— Comment, la longue-vue ? balbutiai-je, les bras ballants et m'adossant à l'angle d'une bibliothèque.

— Oui ! La longue-vue !... murmura-t-il, la bouche pleine.

Je tombai, à demi évanoui, sur le canapé de cuir. Il m'offrit un peu de vin de Bucellas. J'en bus un verre, puis je passai ma main tremblante sur mon visage livide :

— Alors racontez, racontez-moi ça, mon bon Justino.

Justino poussa un long soupir. La sainte dame, la pauvre chère âme, lui avait laissé, à lui, Justino, deux titres, chacun de la valeur d'un conto de reis. Pour le reste, elle avait, par son testament, dispersé les richesses de G. Godinho de la façon la plus perverse et la plus incohérente qui fut. L'immeuble du Campo Sant'Anna et quarante contos de titres au Seigneur du Calvaire. Les actions de la Compagnie du Gaz, les plus belles pièces d'argenterie, la maison de Linda-a-Pastora revenaient à l'abbé Casimiro qui ne bougeait déjà plus de son lit et était presque moribond. L'abbé Pinheiro avait reçu un immeuble dans la rue de l'Arsenal. La délicieuse maison de campagne, *le Moutier* avec son délicieux portail qui portait encore les armes des comtes de Lindoso, les titres du Crédit Public, le mobilier du Campo Sant'Anna, le Christ en or, appartenaient à l'abbé Negrào. Trois contos de rente et une montre pour le docteur Margaride. La Vicencia avait hérité du linge. Et à moi, la longue-vue !...

— Pour voir le reste de loin, observa Justino avec philosophie et en faisant craquer ses doigts.

Je regagnai la ruelle de la Paille. Durant quelques heures, en savates, les yeux injectés de sang, je pris, dans mon désespoir, la résolution d'outrager le corps de tata ; je cracherais sur sa gueule livide, je transpercerais de ma canne son ventre pourri. J'appellerais sur elle toutes les colères de la Nature. Je demanderais aux arbres qu'ils refusassent leur ombre à sa sépulture ! Je demanderais aux vents qu'ils poussassent sur elle toutes les ordures de la terre. J'invoquai le Démon : "Je te donne mon âme, si tu es capable de torturer éternellement la vieille". Je songeai à briser à coups de pierres le mausolée que les autres lui avaient élevé. Je résolus d'envoyer aux journaux des communiqués où il serait conté que, tous les soirs, en chemise et sans quitter ses lunettes, elle forniquait dans son salon avec un portefaix.

Épuisé de haine, je m'endormis profondément. Ce fut Pitta lui-même qui me réveilla, à la nuit tombante ; il m'apportait un paquet : la longue-vue. C'était Justino qui me l'envoyait, accompagnée de ses paroles d'amitié : "Je vous mande votre modeste héritage" !

J'allumai une bougie. Je pris la longue-vue avec une âpre amertume et j'y appliquai mon œil comme un naufragé à bord d'un navire en perdition. Justino était un sage quand il affirmait que l'ignoble dame Patrocinio dans sa rancune sarcastique, ne m'avait laissé la longue-vue que *pour y voir de loin le reste de l'héritage* ! Et je *voyais,* malgré la nuit obscure, je *voyais* clairement le Seigneur du Calvaire emportant les paquets de valeurs dans les plis de sa tunique rouge ; l'abbé Casimiro palpant de ses mains moribondes les pièces d'argenterie étalées sur son lit ; le très ignoble abbé Negrào, vêtu d'une soutane de coutil et chaussé de galoches, se promenant d'un air satisfait, au bord de l'eau, sous les ormes du *Moutier* ! Et moi, j'étais ici, avec la longue-vue !

Et ici, pour toujours, ruelle de la Paille, n'ayant plus dans la poche de mon pantalon au fond rapiécé que quelques pièces de monnaie, pour me débattre dans la ville et la vie ! Je poussai un cri de rage et lançai loin de moi la longue-vue qui alla rouler jusqu'au carton à chapeaux où je conservais le casque en liège de mon voyage en Terre Sainte. Ainsi le hasard réunissait cette longue-vue et ce casque qui symbolisaient, en quelque sorte, les deux phases de mon existence, celle de mon temps de splendeur et celle de mon temps de misère ! En effet, quelques mois plus tôt, avec ce casque sur la nuque j'étais encore le triomphant Raposo, l'héritier de la senhora Dona Patrocinio das Neves ; j'avais de l'or à pleines poches et je sentais s'épanouir autour de moi, parfumées et dans l'attente d'être cueillies, toutes les fleurs de la Civilisation ! Et maintenant, le propriétaire de cette longue-vue n'était plus que le misérable Raposo aux souliers éculés et qui sentait pousser autour de lui, noirs et prêts à le piquer, tous les chardons de la Vie… Et la cause d'un tel changement de fortune ? Tout simplement parce qu'un jour, dans une auberge d'une lointaine ville d'Asie, deux paquets enveloppés de papier d'emballage avaient été confondus.

Jamais le sort n'avait joué à personne une pareille farce. À une tante dévote, qui haïssait l'amour comme une chose dégoûtante et qui n'attendait, pour me laisser des immeubles et de l'argenterie, que mon retour de Jérusalem, j'offrais, en fait de relique, la chemise de nuit d'une gantière ! D'autre part, dans un mouvement de charité, destiné à me rendre le ciel favorable, j'avais jeté, comme une aumône de prix, à une pauvresse en haillons et qui portait au cou un enfant affamé, une branche couverte d'épines !… Ô Dieu, dis-moi ! Dis-moi, ô Démon ! Comment a bien pu s'opérer cet échange de paquets, qui est la tragédie de ma vie !

Car les paquets étaient semblables quant au papier, aux dimensions, au ruban !… Le paquet qui renfermait la chemise gisait au fond d'une armoire ; celui qui contenait la relique, trônait sur la commode, glorieusement, entre deux chandeliers. Nul n'avait touché à l'un ni à l'autre ; ni le joyeux Potte, ni l'érudit Topsius, ni moi-même ! Aucune main humaine, aucune main mortelle, n'avait osé changer les deux paquets de place. Qui donc alors les avait déplacés ? Seul un être aux mains invisibles.

J'en étais sûr ; un être incorporel, tout puissant, avait, par haine, transformé miraculeusement les épines en dentelles, afin que tante me déshéritât et que je fusse plongé à jamais dans les Bas-fonds de la Société !

Comme je rugissais ainsi de rage mes yeux rencontrèrent les yeux clairs du Christ crucifié, dans son cadre orné de bouffettes : ils étaient froidement fixés sur moi et ils semblaient s'être ouverts plus grands pour jouir de ma défaite…

— C'est toi ! m'écriai-je, éclairé soudain et comprenant, enfin, le prodige ; c'est toi, n'est-ce pas, c'est toi ?

Et, le poing tendu vers lui, je me soulageai à fond des plaintes et des griefs de mon cœur :

— Oui, ce fut toi qui, sous les yeux dévots de ma tante, transforma la couronne douloureuse de la Légende en la chemise de Mary !… Et pourquoi ? Que t'ai-je donc fait ? Dieu ingrat et inconstant ! Où et quand as-tu profité d'une dévotion plus parfaite ? Tous les dimanches n'allais-je pas, vêtu de noir, entendre les meilleures messes que t'offrait Lisbonne ? Est-ce que, tous les vendredis, je ne me gavais pas, pour t'être agréable, de morue à l'huile ? N'ai-je donc point passé des jours entiers dans l'Oratoire de ma tante, les ge-

noux endoloris, à marmotter les chapelets que tu préfères ? En quels livres de piété trouverait-on des prières que je n'aie apprises en ton honneur ? En quels jardins s'épanouissait-il des fleurs dont je n'aie orné les autels ?

Je m'arrachais les cheveux et la barbe ; je hurlais avec violence et si près de l'image sainte que le souffle de ma colère en couvrait la vitre de buée :

— Regarde-moi bien !… Ne te souviens-tu pas d'avoir vu ce visage, ce poil, il y a des siècles, dans une cour de marbre, sous un vélarium où un Préteur de Rome rendait la Justice ? Sans doute que non ! Il y a, en effet, tant de différence entre un Dieu victorieux qui trône sous un dais de procession et un pauvre Rabbi de province attaché avec des cordes ! Eh bien, ne te rappelles-tu pas un certain jour du mois de Nisan ? Ce jour-là, tu n'avais pas encore des places confortables à distribuer à tes fidèles dans le ciel ; tu n'étais encore devenu pour personne une source de richesse et le soutien du pouvoir ; ce jour-là, ma tante et tous ceux qui maintenant se prosternent à tes pieds, t'auraient bafoué comme les marchands du Temple, les Pharisiens et la populace d'Acra ; ce jour-là, les soldats qui, aujourd'hui, t'escortent en musique, les Magistrats qui, aujourd'hui, jettent en prison ceux qui te blasphèment ou te renient, les Propriétaires qui, aujourd'hui, te prodiguent de l'or et des fêtes à l'église, ce jour-là, tous ces gens auraient unis leurs armes, leurs codes et leurs écus, pour obtenir ta condamnation à mort comme révolutionnaire, ennemi de l'ordre et de la propriété ; ce jour-là, tu n'étais qu'une Intelligence créatrice et une Bonté active et, partant, considéré par les gens sérieux comme un danger social. Eh bien, il se trouva, ce jour-là, à Jérusalem, un cœur qui, spontanément, sans l'appât du ciel ni la terreur de

l'enfer, trembla pour toi… Et ce fut mon cœur à moi… Et, à présent, voici que tu me persécutes. Pourquoi ?

Soudain, ô merveille, du vieux cadre orné de bouffettes, s'échappèrent de tremblants rayons couleur de neige et couleur d'or. Le verre s'entr'ouvrit par le milieu avec un bruit merveilleux de porte céleste. Alors le Christ sur son gibet, les bras toujours écartés, glissa jusqu'à moi avec sérénité ; il était plus beau et plus majestueux que le soleil quand il surgit de derrière les montagnes.

Je poussai un cri et tombai à genoux ; mon front battit de terreur contre le parquet. J'entendis s'élever dans la chambre, semblable au doux murmure de la brise sur les jasmins, une voix paisible et suave :

“Quand tu montais à l'église de la Craça pour baiser les pieds d'une statue, c'était pour raconter servilement à ta tante la piété avec laquelle tu avais donné ce baiser ; car jamais, il n'y eut de prières sur tes lèvres, d'humilité en ton regard, qui n'ait eu d'autre but que de plaire à ta tante et de flatter ses manies de dévote. Le Dieu devant lequel tu te prosternais, c'était l'argent de G. Godinho ; le ciel vers lequel se tendaient tes bras tremblants, c'était le testament de ta tante… Pour mieux parvenir à tes fins près d'elle, tu as simulé la dévotion, étant incrédule ; la chasteté, étant dissolu ; la charité, étant chiche de tes deniers ; tu as feint la tendresse d'un fils, quand il n'y avait en toi que la rapacité d'un héritier… Tu n'as été qu'un *hypocrite*. Tu menais deux existences : l'une, qui s'étalait sous les yeux de ta tante, toute consacrée aux rosaires, aux jeûnes, aux neuvaines ; l'autre, celle qui se passait loin d'elle et qui était cachée, toute à la gourmandise, à Adèlia, à Benta… Tu as toujours menti, et tu n'étais sincère avec le ciel, sincère avec le monde, que lors-

que tu demandais à Jésus et à la Vierge Marie de “faire crever ta tante le plus vite possible”. Le laborieux mensonge de ta vie entière était résumé en ce paquet, qui renfermait un objet aussi faux que ton cœur ; au moyen de cette branche, tu comptais enlever définitivement l’argenterie et les immeubles de Dona Patrocinio. Mais, dans le second paquet, tout semblable au premier, tu rapportais de la Palestine, avec ses dentelles et ses rubans, l’irrécusable preuve de ta dissimulation… Or, la justice a voulu que le paquet que tu offris à ta tante et que ta tante ouvrit, fut celui-là précisément qui révélait ta perversité… Et tout ceci te prouve, Théodoric, l’*inutilité de l’hypocrisie*”.

Je gémissais, le front contre le plancher. Alors la voix s’amplifia et souffla comme le vent du soir parmi les branches :

— Pour moi, j’ignore qui a opéré cet échange, comique et terrible, de paquets ; personne, peut-être, ou, peut-être, toi-même ! Tes désagréments de garçon déshérité ne viennent pas de cette transformation d’épines en dentelles, mais d’avoir vécu deux vies : l’une, la véritable, toute d’iniquité ; l’autre, la feinte, toute de sainteté. Depuis le jour où, par une inique contradiction, tu étais, du côté droit, le pieux Raposo, et, du côté gauche, l’obscène Raposo, il était impossible que tu pusses continuer très longtemps, près de ta tante, à ne montrer que le seul côté droit, celui qui était vêtu du casimir des dimanches et qui resplendissait de vertu ; un jour devait arriver fatalement où ta tante, à son grand étonnement, verrait le côté nu et souillé de taches de vices… Et voici pourquoi, Théodoric, je parle de l’*inutilité de l’hypocrisie*”.

Je me traînais et tendais les lèvres, d’une façon abjecte, vers les pieds transparents du Christ sur lesquels les clous

brillaient avec de tremblantes lueurs de bijou. La Voix passa sur moi, grandissante, comme la rafale qui courbe les cyprès :

— Tu prétends que je te persécute ! Quelle erreur !

Sache-le : la longue-vue et ce que tu appelles les Basfonds Sociaux n'ont pas eu d'autre cause que toi ; et je n'y suis pour rien. Ce n'est pas moi qui ai réglé les divers épisodes de ta vie ; j'y ai seulement assisté et je les ai jugés avec sérénité... Sans que je fasse un mouvement, sans qu'intervienne ma puissance surnaturelle, tu peux encore descendre jusqu'aux misères les plus ignobles ou t'élever jusqu'aux plus avantageux profits de la Terre, devenir, par exemple, directeur de Banque... Tout cela dépend uniquement de toi et de tes efforts d'homme... Écoute bien. Tu me demandais tout à l'heure si je me souvenais de ton visage... je te demande, moi, à mon tour, si, maintenant, tu ne te souviens pas de ma voix... Je ne suis pas Jésus de Nazareth, ni quelqu'autre Dieu créé par les hommes... Je suis antérieur aux dieux qui passent ; ceux-ci se transforment en moi et en moi se dissolvent ; éternellement, je demeure autour d'eux et au-dessus d'eux ; c'est moi qui leur donne la vie et c'est moi qui les détruis. Je m'appelle la Conscience ; je suis, à cet instant même, ta conscience projetée hors de toi, à travers l'air et la lumière, et je pends à tes yeux la forme familière à laquelle ta médiocre éducation et ta philosophie mesquine t'ont habitué depuis longtemps. Mais il va suffire que tu te relèves et que tu me fixes pour que cette image resplendissante s'évanouisse à jamais".

Je n'avais pas encore levé les yeux que tout avait disparu !

Alors, transporté comme devant une preuve du surnaturel, je tendis les mains vers le ciel et je m'écriai :

— Ô mon Seigneur Jésus, Dieu et fils de Dieu, qui t'es incarné et as souffert pour nous…

Mais je me tus soudain… Cette Voix ineffable résonnait encore en mon âme et me montrait l'inutilité de mon hypocrisie… Je consultai ma conscience qui était rentrée en moi, et bien certain de ne pas croire que Jésus fût le fils de Dieu et d'une femme mariée de Galilée (comme Hercule était fils de Jupiter et d'une femme mariée d'Argolide), je crachai de mes lèvres, devenues pour toujours sincères, le reste inutile de la prière.

Le lendemain, par hasard, j'entrai dans le jardin de San Pedro d'Alcantara, où je n'avais pas mis les pieds depuis mes années de latin. J'avais à peine fait quelques pas entre les plates-bandes quand je me trouvai nez à nez avec mon vieux Chrispim, fils de Telles Chrispim et Cie…, propriétaires de filatures à Pampulha, lequel je n'avais pas revu depuis ma licence. C'était le blond Chrispim qui, naguère, au collège des Isidoros, me dévorait des baisers dans le corridor et m'écrivait, le soir, des billets doux où il me promettait des boîtes de plumes en acier. Chrispim le père était mort. Telles, riche et obèse, était devenu vicomte de S. Telles ; et mon cher Chrispim était maintenant la Firme à lui tout seul.

Après de bruyantes effusions, Chrispim et Cie remarqua pensif que j'étais devenu "bien laid". Il m'envia le voyage que j'avais fait en Terre Sainte (et que lui avait appris le *Jornal das Novidades),* et, avec une amicale démonstration de joie, il fit allusion à "la bonne grosse galette que devait m'avoir laissée la senhora Dona Patrocinio das Neves…"

Non sans amertume, je lui montrai mes souliers éculés. Nous nous assîmes sur un banc, en face d'un rosier grimpant ; et là, au milieu du silence et du parfum des fleurs, je lui contai l'histoire de la funeste chemise de Mary, de la Relique dans son paquet, du désastre de l'oratoire, de la longue-vue, de ma chambre misérable dans la ruelle de la Paille…

— De telle sorte, mon très cher vieux Chrispim, que tu me vois ici sans pain.

Chrispim et Cie fut ému de ma détresse ; il retroussa sa moustache blonde et il ajouta qu'au Portugal, grâce à la Charte et à la Religion, il y avait un morceau de pain pour tout le monde ; ce qui manquait à quelques-uns, c'était le fromage.

— Or, mon vieux, le fromage, si tu veux, je te le donne, ajouta joyeusement la Firme en me donnant une claque sur la cuisse. Un des employés de mon bureau à Pampulha s'est mis à composer des vers et à fréquenter les actrices… Bref, une horreur dont j'ai dû me débarrasser… Tu as, si je me souviens bien, une bonne écriture… Et tu sauras toujours faire une addition… La place du type est à toi ; en veux-tu ? vingt-cinq mille reis, c'est toujours, au moins le fromage !…

Deux larmes tremblèrent à mes cils et j'embrassai la Firme ; Chrispim et Cie murmura encore, avec le visage d'un homme qui a des aigreurs d'estomac :

— Sapristi, ce que tu es devenu laid !

Je commençai, dès lors, à servir, rempli de zèle, la fabrique de tissus de Pampulha ; tous les jours, je me rendais au bureau et, en manchettes de lustrine, je rédigeais des lettres de ma belle écriture ronde et j'alignais des chiffres sur

le large *Livre de Caisse*. La Firme m'avait enseigné la "*règle de trois*", et bien d'autres choses aussi difficiles. Et de même que des semences apportées par les hasards du vent dans le lit d'un torrent desséché donnent parfois naissance, d'une façon inattendue, à des plantes utiles, de même les leçons de la Firme firent germer, en ma nature inculte de Docteur en droit, des aptitudes considérables pour le commerce des tissus. Déjà, la Firme disait, avec une certaine conviction, à l'assemblée du Carmo :

— Ce vieux Raposo, malgré Coïmbre et les manuels qu'ils lui ont fourré dans la caboche, ne manque pas de goût pour les choses sérieuses.

Or, un samedi du mois d'août, au moment où, un soir, je me préparais à fermer le *Livre de Caisse*, Chrispim et Cie s'arrêta devant mon bureau et, allumant un cigare et souriant, il me dit :

— Dis-moi, mon vieux Raposo, à quelle messe as-tu l'habitude d'aller le dimanche ?

Sans mot dire, je retirai mes manchettes de lustrine.

— Je te demande cela, ajouta aussitôt la Firme, parce que, demain, je vais avec ma sœur de l'autre côté du Tage passer la journée dans une propriété qui nous appartient, *La Ribeira*. Si tu ne tiens pas trop à une autre messe, viens à celle de Santos, à neuf heures ; ensuite, nous irons déjeuner à l'*Hôtel Central* puis, de là, nous nous embarquerons pour Cacilhas. J'aimerais que tu connaisses ma sœur !

Chrispim et Cie était un monsieur qui avait des habitudes religieuses ; car il considérait la Religion comme indispensable à sa santé, et à sa prospérité commerciale. Il visitait avec un respect sincère le Seigneur du Calvaire de

l'église de la Craça et il appartenait à la Confrérie de Saint-Joseph. L'employé, dont j'occupais le bureau, lui était devenu intolérable surtout parce qu'il écrivait, dans le *Futuro,* gazette républicaine, des articles à la louange de Renan et d'autres qui tournaient l'Eucharistie en dérision. J'allais répondre à Chrispim et Cie que j'aimais tant la messe de l'Église de la Conceiçào Nova que je ne pouvais en souffrir une autre… Mais je me souvins de la Voix rude et salutaire de la rue de la Paille ! Je refoulai le mensonge imbécile qui déjà me souillait les lèvres et, très pâle mais très ferme, je réponds :

— Écoute, Chrispim, je ne vais jamais à la messe… Je te parle franchement… Tu peux maintenant faire de moi ce qu'il te plaira.

La Firme me considéra quelques instants en se mordant les lèvres :

— Eh bien, Raposo, ta franchise me plaît… J'aime les gens sincères… L'autre coquin, que tu as remplacé dans ce bureau, disait devant moi : “Quel grand homme, le Pape !” Et puis, il allait dans les cafés combattre le Saint Père par derrière… Bon, n'en parlons plus… Toi, tu n'as pas de religion, mais, au moins, tu as un esprit chevaleresque… En tous cas, à dix heures demain au *Central* pour le déjeuner, et, après, les voiles sur *La Ribeira*.

C'est ainsi que je fis la connaissance de la sœur de la Firme Chrispim et Cie. Elle s'appelait Dona Jésuina, elle avait trente-deux ans et elle louchait. Mais, depuis ce dimanche passé à la campagne, au bord de la rivière, le souvenir de ses abondants cheveux roux semblables à ceux d'Ève, de sa poitrine ferme et succulente, de sa peau couleur d'orange mûre, du rire sain de ses dents blanches, me rendait

pensif quand, le soir, je regagnai la Baia par la rue Aterro en fumant une cigarette et en contemplant les mâts des vaisseaux…

Elle avait été élevée chez les Salésiennes ; elle savait la Géographie et tous les fleuves de la Chine, elle savait l'Histoire et tous les rois de France ; et elle m'appelait Théodoric-cœur-de-Lion parce que j'étais allé en Palestine. Maintenant, tous les dimanches, je déjeunais à Pampulha ; Dona Jésuina préparait un plat d'œufs frits ; et son œil qui louchait se posait sans cesse avec satisfaction sur mon visage puissant et barbu de Raposo. Un soir, après le café, Chrispim et Cie loua la Famille Royale, sa modération constitutionnelle, la grâce charitable de la Reine. Puis nous descendîmes au jardin ; Dona Jésuina arrosait les fleurs et je me trouvais près d'elle, roulant une cigarette ; je soupirai et murmurai près de son épaule : "Ah ! Dona Jésuina, c'est vous qui seriez la Reine si j'étais le Roi." Elle rougit et me donna la dernière rose de l'été.

La veille de Noël, Chrispim et Cie arriva à mon bureau, posa, en manière de plaisanterie, son chapeau sur la page du *Livre de Caisse* que je noircissais de chiffres ; il croisa les bras, et, avec un rire où sonnaient la loyauté et l'estime, me dit :

— Alors, quelle serait la Reine, Raposo, si tu étais Roi ? Allons, dites-moi, Monsieur Raposo, y a-t-il dans votre cœur un amour véritable pour ma sœurette Jésuina ?

Je savais que Chrispim admirait la passion et l'idéal. J'allais lui répliquer que j'adorais Dona Jésuina comme une toile lointaine… Mais je me souvins de la Voix altière et pure de la ruelle de la Paille. Je refoulai le mensonge sentimental

qui déjà se dessinait sur mes lèvres et je répondis courageusement :

— Amour, amour, je ne sais pas… Mais je trouve que c'est un beau brin de femme ; la dot me plaît beaucoup et je serais certainement un bon mari.

— Tope-là, me cria la Firme en me tendant la main.

Je me suis marié. Je suis père. Je possède une voiture, la considération de mon quartier et la croix de commandeur du Christ. Le docteur Margaride qui vient, en redingote, déjeuner tous les dimanches avec nous, affirme que l'État, étant donné ma célébrité, mes voyages considérables et mon patriotisme, me doit le titre de Baron du Moutier. C'est qu'en effet j'ai acheté le *Moutier*. Le digne magistrat m'annonça un soir que l'ignoble Negrào, voulant arrondir ses propriétés de Torres, avait décidé de vendre l'antique domaine des comtes de Lindoso.

— Ces arbres, Théodoric, me rappelle le digne docteur, ont donné de l'ombre à votre chère maman. Je dirai plus : ils ont, également, donné de l'ombre à votre très respectable père, Théodoric… Pour moi, si j'avais l'honneur d'être un Raposo, je n'hésiterais pas, j'achèterais le *Moutier,* et j'y élèverais une tour avec des créneaux !

Chrispim et Cie dit, en reposant son verre :

— Achète, c'est chose de famille ; ça te convient bien.

C'est ainsi qu'un après-midi de Pâques, je signai, dans le bureau de Justino, avec le représentant de Negrào, le papier qui me rendait enfin, après tant d'espoirs déçus et de traverses, maître et seigneur du *Moutier*.

— Que devient ce gredin de Negrào ? demandai-je au bon Justino, dès que fut sorti l'agent de l'ignoble prêtre.

Le cher et fidèle ami fit craquer ses doigts. L'abbé Negrào prospérait. Il avait hérité de tous les biens de l'abbé Casimiro, dont le corps reposait à présent sur la butte Saint-Jean et l'âme au sein de Dieu. Il était maintenant l'intime de l'abbé Pinheiro qui n'avait pas d'héritier et qu'il avait emmené à Torres "pour le guérir". Le malheureux Pinheiro vivait chez l'autre, plus sec que jamais, s'empiffrant aux repas à tout casser de Negrào, et tirant la langue devant chaque glace. Il ne tiendrait pas le coup, le pauvre vieux ! De sorte que l'abbé Negrào finirait pas réunir (à l'exception de ce qui était allé au Seigneur du Calvaire qui, lui, disait-il, ne pouvait remourir) la plus grande partie de la fortune de G. Godinho.

Je murmurai, pâle de rage :

— Le salaud !

— Vous pouvez l'appeler salaud, mon cher ami ! Il possède une voiture, une maison à Lisbonne ; il entretient une certaine Adèlia…

— Adèlia ? Quelle Adèlia ?

— Une belle mignonne qui vécut quelque temps avec Eleuterio… Elle a été ensuite, mais très secrètement, avec je ne sais qui, un licencié en droit, un nigaud…

— C'était moi.

— Ah diable !… Eh bien donc, l'abbé Negrào l'entretient ; et avec quel luxe, tapis dans les escaliers, rideaux de dams, et tout et tout… Et il engraisse, l'abbé. Je l'ai aperçu hier alors qu'il venait de prier… C'est du moins ce qu'il m'a raconté. "Il sortait de Saint-Roch, m'a-t-il dit, fati-

gué des amabilités qu'il avait adressées à un diable de Saint". Car l'abbé Negrào montre, parfois, bien de l'esprit… Il possède d'excellents amis, une parole insinuante et de l'influence à Torres… Un de ces jours nous le verrons évêque…

Je regagnai la maison familiale, songeur. Tout ce que j'avais désiré et aimé (Adèlia comprise) c'était maintenant l'immonde Negrào qui le possédait, et le plus légitimement du monde… Perte effroyable ! Et qui ne provenait ni de l'échange d'un paquet contre l'autre, ni des erreurs de mon hypocrisie.

Car à présent que j'étais père, commandeur, propriétaire, j'avais de la vie une compréhension plus positive. Je comprenais bien que j'avais été dépouillé des contos de G. Godinho parce que, tout simplement, dans l'oratoire de tante, il m'avait manqué le courage d'affirmer !

Oui ! quand au lieu d'une Couronne de Martyr était apparue, sur l'autel de ma tante, une chemise de péché, j'aurais dû crier avec assurance : "Voici la Relique ! Je voulais vous faire une surprise… Ce n'est pas la Couronne d'Épines. C'est beaucoup mieux. C'est la chemise de sainte Marie-Madeleine !… Elle me l'a donnée dans le Désert !"

Le papier qui y était joint, rédigé d'une écriture parfaite, en prouvait l'authenticité : "*À mon vaillant petit portugais en souvenir de nos grandes joies*"… C'était une lettre que la Sainte avait jointe à son présent. N'y lisait-on pas ses initiales : M. M. ? Quant à la phrase qui pouvait paraître une claire, une évidente confession : *en souvenir de nos grandes joies,* que signifiait-elle sinon que j'avais ressenti beaucoup de plaisir en adressant au ciel mes prières à la Sainte, et que,

de son côté, au ciel, la Sainte avait ressenti beaucoup de plaisir à recevoir mes prières ?

Qui aurait pu concevoir des doutes ? Est-ce que les saints Missionnaires de Braga ne montraient pas, au cours de leurs sermons, des billets qui leur étaient envoyés du ciel par la Vierge Marie, sans timbre-poste ? La *Nation* ne garantit-elle pas l'authenticité de ces missives dont les plis conservaient une odeur de Paradis ? Les deux prêtres, Negrào et Pinheiro, conscients de leur devoir et de leur naturel empressement à chercher des soutiens pour la Foi vacillante, auraient reconnu, dans la chemise, la lettre et les initiales, un miraculeux triomphe de l'Église ! Ma tante Patrocinio serait tombée sur ma poitrine et elle m'aurait appelé "son fils et son héritier". Et j'étais riche ! Et j'étais béatifié !... Mon portrait serait pendu aux murs de la sacristie dans l'Église de la Fé. Le Pape m'aurait envoyé une Bénédiction Apostolique par fils télégraphiques.

Ainsi auraient été satisfaites mes ambitions sociales. Et qui sait ? Peut-être aussi les ambitions intellectuelles qu'avait éveillées en moi le docte Topsius. En effet, sans doute, la Science, jalouse du triomphe de la Foi, aurait-elle réclamé pour elle cette chemise de Marie-Madeleine comme un document archéologique... Elle pourrait, cette chemise, éclairer certains points obscurs de l'Histoire des Coutumes à l'époque du Nouveau Testament ; la coupe des chemises en Judée au premier siècle, l'état de l'industrie des dentelles en Syrie sous l'administration romaine, la manière d'ourler chez les races sémitiques... Je me serais élevé, dans la considération de l'Europe, à la même hauteur que les Champollion, les Topsius, les Lepsius et autres sagaces investigateurs du Passé. L'Académie aurait alors crié : "Raposo m'appartient !" Renan, cet hérésiarque sentimental, aurait murmuré : "Rapo-

so, quel charmant collègue !" Aussitôt, on se serait mis à écrire sur la chemise de Mary de savants, de pesants livres en allemand, avec des cartes de mon pèlerinage en Galilée… Et me voici dans les bonnes grâces de l'Église, célèbre dans les Universités, avec un bon petit coin réservé dans le royaume des Bienheureux et ma petite page retenue dans l'Histoire ; tandis que je commence à engraisser tranquillement parmi les richesses de G. Godinho.

Et tout cela, je l'avais perdu ! Pourquoi ? Parce que, durant un court instant, j'avais manqué de cette *héroïque impudence d'affirmer* qui, frappant la Terre d'un pied vigoureux ou élevant en pâlissant les yeux au Ciel, crée, à travers l'universelle illusion, les Sciences et les Religions.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2016

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Jean-LucT, Coolmicro.